*This book belongs to*

Hoel Lawrence McQueen

**LIBRARY OF THE THEOLOGICAL SEMINARY**

PRINCETON, N. J.

PRESENTED BY

Mr. Hoel Lawrence McQueen

*Division* BS 230

*Section* 5

1887

LIBRARY OF THE THEOLOGICAL SEMINARY
PRINCETON, N. J.
PRESENTED BY

Mr. Hoel Lawrence McQueen

Division BS 230
Section 5
1887

LES

# SAINTS ÉVANGILES

Traduction Nouvelle

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

*Imprimatur*

FRANCISCUS, *Archiepiscopus Parisiensis*

Parisiis, die 11 Novembris 1886.

5092. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Bible. N.T. French. 1887. Lasserre

# LES

# SAINTS ÉVANGILES

## Traduction Nouvelle

PAR

HENRI LASSERRE

publiée avec l'*Imprimatur* de l'Archevêché de Paris

VINGT-SIXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
VICTOR PALMÉ
DIRECTEUR GÉNÉRAL, 76, RUE DES SAINTS-PÈRES

1887

Droits de propriété et de traduction réservés

# LA PENSÉE DE ROME

SUR LA

# TRADUCTION DES SAINTS ÉVANGILES

---

Par ordre et au nom du Pape Léon XIII, Son Ém. le cardinal Jacobini, secrétaire d'État de Sa Sainteté, a écrit la lettre suivante à M. Henri Lasserre au sujet de la « *Traduction Nouvelle* des Saints Évangiles ». Cette lettre de Rome (inscrite sous le n° 68 745 de la secrétairerie d'État) a été remise le 8 décembre 1886, à M. Henri Lasserre par l'intermédiaire de la Nonciature. Il a été heureux de la recevoir le jour même de l'Immaculée Conception.

*A Monsieur Henri Lasserre*, à Paris.

Très illustre Seigneur,

Le Saint-Père a régulièrement reçu la traduction française des Saints Évangiles, que vous avez entreprise et parachevée, aux applaudissements et avec l'approbation de l'autorité Archiépiscopale, (*con plauso e con l'approvazione di cotesta Curia Arcivescovile*). Sa Sainteté me donne mission d'adresser ses louanges au dessein dont

461
A

vous vous êtes inspiré dans l'exécution et dans la publication de cette œuvre pleine d'intérêt. Elle vous remercie de l'hommage de filial dévouement qui accompagne le volume que vous lui offrez; et Elle me charge de vous faire connaître les vœux qu'elle forme *pour que le but que vous poursuivez, et que vous indiquez dans la Préface de votre livre, soit pleinement atteint.*

Accédant bien volontiers à votre désir, Sa Sainteté vous envoie, du fond du cœur, sa bénédiction apostolique.

Et je veux moi-même profiter de cette occasion pour me dire, avec une particulière estime, de votre illustre Seigneurie, le très affectionné serviteur.

L. Cardinal Jacobini.

Rome, 4 décembre 1886 [1].

1. Texte italien :

*Illustrissimo Seigneur,*

*Il Santo Padre, che ebbe regolamente la traduzione francese di' Santi Evangeli da Lei intrapresa, e condotta a termine con plauso e l'approvazione di cotesta Curia Arcivescovile, m'incarica di encomiare l'intendimento, cui Ella s'inspirava nel porre mano e nel publicare l'interessante lavoro; di ringraziarla dell' omaggio di filiale divotione, resagli con la offerto dì un esemplare del lavoro stesso; e di manifestarle i voti che forma perchè lo scopo, cui ha Ella mirato e fa appello nella Prefazione del libro, venga pienamente raggiunto.*

*Aderendo poi ben volentieri alla domanda, la santita sua Le imparte di enore l'Apostolica Benedizione.*

*E dopo ciò voglio profittare dell' incontro por dichiararmi con sensi di distinta stima.*

*De vostra Signoria illustrissima affezionatissimo per servirla.*

L. Card. Jacobini.

*Roma, 4 décembre* 1886.

# A

# NOTRE-DAME DE LOURDES

---

*L'Évangile fut inspiré du Ciel. Nous en dédions la traduction à la Reine du Ciel.*

*L'Évangile est l'histoire de Jésus-Christ. Nous en dédions la traduction à la très sainte Marie, Mère de Jésus-Christ.*

*L'Évangile est le Livre universel et éternel, que nous essayons de reproduire aujourd'hui dans le langage particulier de notre pays et de notre siècle. Nous dédions cette traduction à la Vierge Immaculée, sous le nom qu'il Lui a plu de prendre dans notre pays et dans notre siècle : nous la dédions à* NOTRE-DAME DE LOURDES.

*Que* NOTRE-DAME DE LOURDES *bénisse notre travail, malgré les défectuosités dont il est rempli, comme jadis Elle a guéri nos yeux malades, malgré les fautes et les misères sans nombre de l'homme pécheur qui devait être son historien! Qu'Elle bénisse ces pages, tout imparfaites qu'elles sont, comme Elle a béni, depuis bientôt vingt années, les humbles écrits que nous avons consacrés à célébrer les miracles de*

*sa bonté et à allumer parmi les Chrétiens la ferveur de son culte!... Qu'Elle répande la rosée de sa grâce sur ce pauvre grain de blé que nous jetons à la terre, et qu'Elle le fasse germer en moisson nourrissante pour apporter aux âmes le pain sacré qui donne la Vie, le pain sacré de la Vérité!*

HENRI MONZIE-LASSERRE

*Lourdes*, 8 *Septembre* 1886, *en la fête de la Nativité de la très sainte Vierge.*

# PRÉFACE

## I

Bien souvent nous avons entendu des hommes éminents, des prêtres de haut mérite et de grand zèle, des évêques, s'entretenir devant nous d'un fait notoire et universel, — fait absolument extraordinaire en lui-même et tout d'abord inexplicable, — qu'ils considéraient comme la cause de certaines déviations de la piété chez beaucoup de croyants, comme la cause première de la diminution de l'esprit chrétien.

« — Le Livre par excellence, disaient-ils; le Livre dont la doctrine a changé la face de la terre; le Livre qu'on trouve partout et que l'on cite chaque jour; le Livre que Dieu a placé dans les fondements de l'Église, — l'*Évangile*, — est en réalité très rarement lu, même par ceux qui font profession d'être des catholiques fervents. Il ne l'est jamais par la multitude des Fidèles. »

Hélas! rien n'est plus vrai!

Interrogez en effet vos proches et vos amis, tous ceux qui forment votre entourage; interrogez-vous vous-même, cher lecteur : — et vous ne tarderez pas à constater, non peut-être sans un étonnement profond, que, sur cent personnes qui pratiquent les sacrements, il n'en est souvent pas une seule qui ait ouvert l'Évangile, autrement qu'au hasard, et pour en parcourir ou en méditer çà et là quelques versets isolés.

La plupart des enfants de l'Église ne connaissent du Livre divin que les fragments, sans ordre logique ni chronologique, reproduits dans le Paroissien, à la messe des fêtes et dimanches de l'année; et ils n'en ont guère retenu que ces citations particulières qui, se rencontrant plus fréquemment que les autres sur les lèvres des prédicateurs et dans les ouvrages de piété, finissent par prendre, bon gré mal gré, possession de toutes les mémoires et par faire, pour ainsi dire, partie du domaine public....

Nous croyons ne rien exagérer en présumant qu'il n'y a peut-être pas, en moyenne, trois Fidèles par paroisse qui soient allés au delà de cette notion vague et qui (même une fois en leur vie) se soient appliqués à suivre et à étudier dans son harmonique ensemble, et

sous la quadruple forme que lui donnent les évangélistes, l'histoire complète de l'Homme-Dieu. Contraste étonnant, contraste affligeant : tout en continuant d'être le livre le plus illustre du monde, l'Évangile est devenu un livre ignoré.

Comment s'est produit parmi nous un phénomène aussi anormal? — La question mérite d'être examinée avec un soin religieux et une entière sincérité.

## II

Remarquons avant tout que si ce fait est général, surtout dans notre pays, il n'est pas ancien. On peut affirmer qu'il n'a aucune racine dans le passé.

Depuis Tertullien jusques à saint Bernard, c'est avec les plus vives instances, en effet, que tous les Pères de l'Église ont recommandé aux Chrétiens capables de cette lecture, la connaissance personnelle, sinon de l'Ancien Testament dont de nombreux passages concernent exclusivement le peuple hébreu, du moins de l'Évangile, qui fut écrit pour toutes les nations

de la terre, pour toutes les races et pour tous les temps. A aucun de ces grands hommes, à aucun de ces saints, les obscurités et difficultés qui se peuvent trouver incidemment dans le céleste Livre n'ont paru un suffisant motif pour ravir à une âme quelconque le bien immense qu'elle est appelée à retirer d'une directe communication avec les paroles textuelles de Notre-Seigneur, avec le sanctifiant spectacle de son existence ici-bas.

« Pourquoi, dit saint Jean Chrysostome, pour-
« quoi l'Esprit-Saint aurait-il emprunté, afin
« d'écrire les Évangiles, la plume de publi-
« cains, de pêcheurs, de modestes artisans,
« de pauvres gens sans doctrine et sans lettres,
« si ce n'était dans le but manifeste de mettre
« un pareil livre à la portée du lecteur le
« moins instruit? Ce qu'il importe à tous de
« savoir, les Évangélistes l'ont exposé claire-
« ment de la manière la plus intelligible pour
« tous, comme étant les communs Docteurs de
« l'univers. Quel est donc l'homme qui, en
« entendant ces mots : « *Heureux ceux qui*
« *sont doux et humbles de cœur, heureux les*
« *miséricordieux, heureux ceux qui pleurent,*
« *heureux ceux qui ont le cœur pur !* » et tout le
« reste, ait besoin d'un maître pour les lui

« expliquer? Y a-t-il la moindre équivoque « dans le récit qui nous est fait des miracles « et des événements de la vie de Jésus-Christ?...

« Oui ! oui ! c'est un devoir pour tout chré- « tien de lire assidûment ces livres sacrés. Il « ne lui suffit point de ne pas ignorer ce qu'ils « contiennent : il doit les méditer pour en « recueillir la vertu secrète. A quoi vous ser- « vira-t-il d'entendre les explications que nous « ne cessons de vous faire d'une façon suivie, « si vous rendez nos efforts inutiles par votre « négligence à connaître au préalable, au « moyen d'une lecture assidue, ces livres « mêmes qui font le sujet de notre entretien? « Faute de ce concours de votre part, notre « travail n'est-il pas presque entièrement sté- « rilisé?

« Sachez que ces écrits ne nous ont pas été « donnés pour n'être qu'un vain ornement « dans nos bibliothèques, mais afin que nous « en imprimions en nous-mêmes les divines « leçons. Ne les posséder que comme les Juifs, « chez qui les préceptes de la loi étaient gravés « sur des tables de pierre, ce serait oublier « cette étroite obligation que nous avons tous « de les inscrire sur ces tablettes vivantes qui « sont notre cœur et notre esprit.... Je vou-

« drais que, par l'habitude de les lire, vous « en fussiez tout pénétrés....

« Si le Démon tremble d'aborder une maison « où se trouve « le Livre chrétien[1] », à plus « forte raison craindra-t-il d'entrer dans une « âme toute remplie de ses célestes instruc- « tions. »

Le sentiment unanime des Docteurs de l'Église et le sentiment de l'Église elle-même sur le grave sujet qui nous occupe, se résument dans ces pressantes exhortations de saint Jean Chrysostome.

Aussi la lecture de l'Évangile a-t-elle, durant de longs siècles, nourri la virile foi de nos aïeux et excité l'ardeur des âmes pour le service de Jésus-Christ. La plupart des discours et des homélies des saints Pères présupposent, dans l'auditoire groupé autour de la chaire, un commerce familier avec ce Livre des livres, lequel formait comme la base de toutes leurs leçons morales et dogmatiques.

« Les Évangiles, ne cessent-ils de répéter « à tout instant, ont été écrits pour être lus

1. « Le Livre chrétien ». Cette remarquable expression de saint Chrysostome pour désigner les Évangiles se retrouve dans d'autres Pères, et notamment dans saint Athanase.

« et médités par chaque Fidèle à son foyer,
« commentés ensuite, éclaircis et expliqués
« dans le Temple par les Ministres de Dieu,
« interprétés en dernier ressort, quand elle
« le trouve nécessaire en quelque point, par
« la suprême autorité de l'Église catholique. »

## III

Au XVI^e^ siècle, le protestantisme voulut scinder cette doctrine. Repoussant tout jugement supérieur, il afficha la prétention de livrer d'une façon absolue l'interprétation souveraine de la parole de Dieu à l'arbitraire individuel et à la fantaisie de chaque lecteur.

Là où l'Église et la nature même des choses avaient fondé une liberté féconde, sous la garde et la sanction d'un pouvoir tutélaire, les novateurs proclamaient la licence, et ouvraient les portes à tous les excès qu'elle entraîne.

Il devenait dès lors nécessaire et urgent de préserver la bonne foi publique du péril des traductions mensongères ou erronées, et de prémunir le peuple croyant contre les altérations du Livre divin, contre les falsifications du sens, contre les sophismes. Dans ce but, le Concile de Trente édicta une règle très simple. Il décréta

que désormais toute traduction, soit intégrale, soit partielle, des Écritures saintes, devrait être revêtue de l'*imprimatur* épiscopal dans le diocèse où elle serait publiée, et accompagnée en outre de Notes explicatives. Ainsi, en tout pays, — quand il s'agit de matières précieuses, telles que l'or et l'argent, — l'État contrôle et constate par son poinçon la pureté du métal : voilà pour l'*imprimatur* de l'Évêque. Ainsi, et voilà pour les Notes, ainsi parfois, sur la grande route que parcourent les multitudes, place-t-on, aux endroits douteux et difficiles, des poteaux, des indications, voire même des luminaires, pour assurer la sécurité des voyageurs, pour les empêcher d'obliquer hors de la vraie voie, de s'égarer dans quelque fausse direction, ou de glisser dans des précipices.

Faisons observer en passant que, par cette double précaution et cette attentive sollicitude, l'Église marquait implicitement sa volonté expresse que l'on suivît toujours le même chemin ; et (sauf une suspension transitoire, au moment le plus vif de la crise), elle continua d'inviter l'immense peuple qui lui était soumis à aller puiser directement la vie dans les ondes sacrées de la source évangélique.

## IV

Malheureusement la vertu la plus rare en ce monde, c'est la mesure. Si l'Église infaillible avait été sage, les hommes faillibles ne le furent pas; et la crainte de voir se développer et grandir un mal présent, dont ils étaient les témoins alarmés, les rejeta, comme cela arrive souvent, dans un autre mal, dont ils n'apercevaient point la portée future et les conséquences lointaines.

L'abus que les dissidents avaient fait et faisaient de divers textes inspirés, sur lesquels ils s'efforçaient d'appuyer leurs erreurs, effraya un certain nombre, un nombre considérable de catholiques d'une orthodoxie inquiète; et il se produisit parmi eux une sorte de réaction contre l'usage même des saintes Lettres, dont chaque page, murmurait-on avec les exagérations de la peur, renfermait, comme des serpents sous l'herbe, les plus terribles dangers d'hérésie.

Sans oser formuler publiquement une prohibition absolue qui fût tombée sous les censures de l'Église, sans s'avouer sans doute bien nettement à elle-même son propre dessein, cette

école timorée tendit dès lors à écarter de la main des croyants le Livre divin qui fait le fondement de notre foi ; et elle travailla à le remplacer peu à peu par une littérature pieuse, destinée à donner, aux cœurs et aux esprits, une nourriture accommodée à leurs forces et une alimentation sans péril.

Quelques-uns de ces livres, nous n'hésitons pas à en convenir, sont excellents en eux-mêmes et ont contribué à la sanctification de maintes âmes. Toutefois, c'est l'exception. Dans la plupart de ces ouvrages (où trop souvent, hélas! le sucre de la dévotion remplaçait le sel de la sagesse), les vérités éternelles et les vrais enseignements évangéliques ne tardèrent pas à être délayés et comme perdus dans des eaux étrangères : doctrines individuelles ou collectives, considérations ascétiques ou mystiques, règles de piété, méthodes, moyens, procédés de perfection et oraisons de toute sorte. Plusieurs sont absolument navrants par leur insignifiance intellectuelle, par leur étroitesse de conception, par leurs idées fausses ou leur absence d'idées, par leur entière ignorance : ignorance du monde réel, ignorance du cœur humain, ignorance des véritables voies de Dieu. Mais les uns comme les autres, les

meilleurs comme les lamentables, sont tout autre chose (oui, absolument autre chose) que l'Évangile, dont ils ont, par un envahissement insensible, nous allions dire clandestin, usurpé sans bruit la mission apostolique.

Qu'on nous permette (avant d'examiner tout à l'heure les conséquences de cette littérature), qu'on nous permette d'insister, au risque de nous répéter, au risque même d'être long, sur ce renversement, sur cette révolution occulte, accomplie, sans aucun changement extérieur, dans la vie intime et dans les habitudes des multitudes orthodoxes.

Ayant pour principe et pour objectif de faire connaître et aimer au peuple chrétien la teneur même de l'Évangile, les saints Pères, comme nous l'avons vu plus haut, loin de vouloir le suppléer ou le supplanter par leurs propres écrits, avaient consacré leurs efforts à en élucider les moindres expressions, à en scruter et à en expliquer le sens, non pour que le commentaire fît disparaître le texte, mais afin que les Fidèles, dans l'intérieur de leur maison, tantôt seuls et tantôt en famille, comprissent et goûtassent de mieux en mieux la vivifiante saveur de la sainte Parole. En exigeant, à l'époque du

protestantisme et dès le premier siècle de l'imprimerie, que les traductions en langue vulgaire fussent désormais accompagnées de notes approuvées et de citations des docteurs, le Concile œcuménique réuni à Trente avait ratifié solennellement une si juste conception des choses par la sanction de son indéfectible autorité.

Telles avaient été la doctrine et l'universelle coutume depuis le commencement. Et certes, si les écrits dont nous parlons, s'inspirant de la même pensée et travaillant dans le même sentiment, fussent restés dans cette même direction, il n'y aurait rien à dire à leur sujet, sinon à louer le mérite des uns et à regretter l'imperfection des autres... Mais ce qu'il y eut de déplorable, c'est que, partant d'un point de vue tout différent, et s'écartant en cela de la double tradition de l'Église et des Pères, ils poursuivirent tacitement et finirent par atteindre le but opposé. Considérant le Livre sacré comme inutile à lire par les Fidèles, voire même comme dangereux, on crut faire œuvre pie de le reléguer, loin des profanes, dans les savantes arcanes du sanctuaire.

N'était-ce point oublier que les discours de Jésus, au lieu de se renfermer, pour quelques

initiés, dans une enceinte soigneusement close, ont au contraire retenti en plein air sur les places publiques, sur la pente des monts, sur la rive des lacs, au sein des foules populaires pressées autour de lui ; parmi les ignorants comme parmi les doctes ; parmi les bons et les méchants, les grands et les petits, les justes et les pécheurs ; parmi les juifs, les païens, les vieillards, les femmes, les enfants? N'était-ce point oublier qu'il a été prescrit aux Apôtres et à leurs successeurs d'annoncer partout ce même Évangile, à travers les siècles, et de le faire entendre ici-bas à tout être créé : *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ*[1] ; κηρύξατε, dit le grec, « soyez-en comme les crieurs publics ». N'était-ce point oublier que cet ordre était tellement absolu que, quand il arrivait à Notre-Seigneur de prendre à part ses Disciples et de s'entretenir avec eux en dehors des multitudes, il ne manquait pas de leur bien spécifier que ces paroles mêmes, qu'il leur adressait alors en particulier, devaient, après lui, être répétées et répandues comme tous ses autres enseignements : « Ce que je vous expose présentement dans « l'ombre, vous avez à le proclamer dans le

1. Marc, xvi, 15.

« plein jour; et ce que vous entendez à l'o-
« reille, vous avez à le prêcher sur les toits[1]? »

La terreur que l'on eut de voir les lecteurs s'égarer dans les sentiers de l'hérésie, ferma les yeux sur ces recommandations du divin Maître et sur la constante volonté de l'Église.

## VI

Toutefois, le besoin des âmes et des esprits était tel que, malgré les influences et malgré le courant, certains Fidèles, plus ou moins rares ou nombreux, essayaient et voudraient essayer encore de retourner à la lecture du Nouveau Testament.

Mais, comme si toutes les circonstances eussent fatalement concouru à maintenir et à élargir graduellement la séparation entre les peuples et la parole de Dieu, un obstacle se présentait tout d'abord devant eux, — très secondaire en apparence et très grave en réalité, — qui ne tardait pas à décourager et à arrêter peu à peu leur bon mouvement.

Au milieu des progrès ou changements croissants de notre langue depuis le XVI^e^ siècle,

1. Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine, et quod in ure auditis, prædicate super tecta. » (Matth., x, 27.)

et à l'encontre des exigences littéraires qui en découlaient, il était malheureusement advenu que les traductions de l'Évangile s'étaient immobilisées dans une forme d'aspect bizarre et singulier qui leur enlevait, pour la généralité des lecteurs, tout mouvement, toute couleur, toute vie.

Par un respect extrême de la lettre des textes saints, respect légitime et sacré dans son principe, mais que nous croyons mal entendu dans son application, les divers traducteurs qui se sont succédé semblent avoir en effet considéré comme un devoir de ne tenir aucun compte de l'idiome dans lequel on devait les lire. Ils se sont invariablement appliqués à décalquer avec la plus scrupuleuse minutie la tournure des phrases, la disposition des mots, c'est-à-dire la matérialité extérieure des écrits qu'ils avaient à traduire. C'était, avec des consonances françaises, parler grec, latin ou hébreu dans notre pays.

Quelle que fût la vaste science ou le talent des auteurs, il devait forcément résulter de cette méthode (qui provenait, elle aussi, de l'école de la crainte) des traductions en style barbare. Qui ne le connaît, hélas! et qui ne l'a déploré, ce style laborieux, contourné, sur-

chargé d'incidentes, ce style pénible et sans clarté, au sein duquel l'attention, bientôt rebutée et lasse, épuise vainement ses forces à suivre l'idée et parfois même à chercher le sens, devenu incompréhensible!

Tout défaut cependant engendre un autre défaut. En contribuant de la sorte à obscurcir la pensée et à en fausser l'expression vraie, cette méthode entraîna, par une conséquence naturelle et logique, la nécessité d'élucider presque chaque parole par des explications extrinsèques. De là l'excès des annotations et gloses, dont l'Église n'avait prescrit l'usage que dans les simples et sobres limites de l'indispensable. Peu nombreuses, elles sont un secours qui aide et satisfait l'esprit; trop nombreuses, elles étouffent le texte, et font perdre le fil du récit.

Parlerons-nous aussi de ces vieux us typographiques, que l'on a cru devoir conserver religieusement dans les traductions de l'Évangile, comme si ces formes, disparues de nos habitudes, avaient en elles-mêmes quelque chose d'hiératique, d'inviolable et de sacré? Parlerons-nous de ces pages étranges qui présentent

au regard étonné deux longues et étroites colonnes d'alinéas minuscules, munies à leur pied de toute une broussaille de notes, et constellées çà et là de mille renvois menaçants? Tout cela encore éloigne le lecteur moderne.

*
* *

Parmi ces arrangements purement extérieurs, il en est un en particulier qui a eu, suivant l'avis des meilleurs juges, la plus fâcheuse portée.

Chacun sait que les éditions latines et grecques de l'Ancien et du Nouveau Testament sont disposées en chapitres et en versets. Mais ce qui est peut-être moins connu, c'est que ces coupures, purement arbitraires, ne font aucunement partie du texte même des saintes Lettres. La distribution par chapitres remonte au XIII^e^ siècle et fut l'œuvre du cardinal Hugues de Saint-Cher. Quant à la division par versets numérotés, elle fut introduite, au XVI^e^ siècle, par le célèbre imprimeur parisien Robert Estienne, et ne tarda pas à être universellement adoptée, vu l'extrême commodité d'une telle innovation pour les citations, vérifications et re-

cherches d'un passage quelconque de l'Écriture.

Cette ingénieuse idée facilitait en effet dans les plus grandes proportions le travail des savants, des exégètes, des prédicateurs : mais là s'arrêtait son utilité. En transportant dans les traductions en langue vulgaire (c'est-à-dire dans des éditions, non de recherche, mais de méditation et de lecture), ces divisions de l'imprimeur Estienne; en introduisant dans les discours du Sauveur et dans la narration des Évangélistes ces perpétuelles et brutales hachures qui troublent l'esprit comme le regard; en imposant à l'intelligence, sans nulle nécessité ni profit, cette marche constamment arrêtée et reprise, cette allure agitée, saccadée et sautillante, on détruisit de plus en plus, par une seconde faute de servilisme, le charme intrinsèque, le charme profond et paisible du Livre de Vie.

Avez-vous parfois savouré la douceur d'une promenade fortifiante dans quelqu'une de ces routes agrestes et silencieuses qui s'enfoncent au milieu des grands bois, dans ces belles avenues, bordées d'arbres séculaires où chantent les oiseaux, émaillées de fleurs champêtres où

butinent les bourdonnantes abeilles? Au-dessus de votre tête le ciel infini, autour de vous le grand silence et les ombres épaisses, en vous le sentiment de la présence de Dieu. Comme ce voyage au sein de la Nature vous repose! Comme tout votre être se complaît en la calmante fraîcheur de cette solitude tranquille et goûte délicieusement et sans trouble la vie universelle qui le pénètre de toutes parts!...

Eh bien! supposez maintenant qu'un ingénieur, afin de bien établir pour lui-même et pour les autres la situation de chaque détail du terrain, s'avise de faire creuser, tous les quatre ou cinq mètres, des fossés indicateurs en travers de la route. N'est-il pas évident qu'en vous condamnant désormais à franchir à toute minute ces démarcations incessantes, il aura mis fin à vos courses dans la forêt, et, sans toucher à une branche ni à une feuille, fait disparaître l'attrait indéfinissable qui, tantôt le matin, tantôt le soir, tantôt aux heures du plein midi, dirigeait vos pas vers ces ombreuses allées?

Tout semblable est l'effet que produit cette coupure des versets dans les diverses traductions. On trouble le lecteur, on le fatigue, on l'irrite presque : on le détourne de la forêt sacrée.

*
* *

Dans les extraits évangéliques que donnent les Paroissiens et les livres de Messe, on a, il est vrai, totalement écarté les versets, ainsi que les notes, dont quelques-unes pourtant nous sembleraient parfois être indispensables. Mais on est tombé dans un excès opposé et non moins regrettable, par la façon dont on a imprimé ces fragments, toujours précédés, comme on sait, de la formule traditionnelle : *En ce temps-là*....

Quelque considérable que soit le passage cité, quelque distincts que puissent être les événements, les épisodes, les paroles, les dialogues, les discours qui s'y trouvent relatés, on a adopté pour règle inflexible de ne jamais aller à la ligne, de courir ainsi tout d'une haleine du commencement jusqu'à la fin, sans s'arrêter une seconde et sans prendre le temps de respirer. Les quatre récits de la Passion, que nous lisons durant le cours de la Semaine sainte, occupent chacun huit, dix et même douze pages ininterrompues : pas une seule séparation, pas un seul intervalle, pas une seule halte. L'immense alinéa forme un bloc indivisible, une masse compacte où toutes les phrases se

touchent, se pressent, se coagulent les unes aux autres, de sorte que l'esprit, contraint par là à une tension continuelle, en arrive à ne plus discerner les détails et ne reçoit de l'ensemble qu'une impression confuse.

## VII

C'est ainsi, par une série de causes multiples, que la coutume de lire les saints Évangiles diminua de siècle en siècle et finit par disparaître presque entièrement du foyer catholique.

Serons-nous téméraire de le penser et de le dire?— ce que, depuis lors, le zèle le plus ardent et le plus infatigable s'empressa d'apporter aux âmes et aux intelligences chrétiennes ne compensa point ce qu'elles avaient perdu. Serons-nous téméraire de le penser et de le dire, d'accord avec les Pères et d'accord avec l'Église? — la parole des hommes était fondamentalement impuissante à suppléer la parole divine et, quelque remplis qu'ils fussent de bonnes et saintes intentions, toutes ces myriades de volumes ne valaient point cet unique Livre : *l'Évangile*.

Poursuivons :

Les délayages aqueux et édulcorés qui, sous forme d'ouvrages de piété, remplacèrent, pour un si grand nombre, la nourriture évangélique, si pure, si substantielle, si forte, si vivifiante, ne pouvaient avoir pour effet que d'étioler à la longue la vigueur du tempérament chrétien.

Beaucoup de préceptes du Nouveau Testament, très rudes et très nets, étant quelquefois laissés dans l'ombre ou atténués, afin de ne pas rebuter, et d'autre part la lecture du Livre divin ne venant pas chaque jour faire justice de ces précautions trop humaines et de ces regrettables accommodements, il s'ensuivit, et devait s'ensuivre que l'esprit du monde s'infiltra par gradations insensibles dans le concept religieux de beaucoup d'âmes très croyantes, très disposées à bien faire et très passionnément attachées aux moindres observances du culte.

Les petites dévotions prirent alors trop souvent la place des grands sentiments et des hautes vertus ; les minutieuses pratiques, celle des viriles actions : le vrai type de la perfection à atteindre se trouva faussé, altéré, amoindri. A l'image grandiose et apostolique du *Saint*,

dont le puissant et lumineux exemple enthousiasme les cœurs et entraîne les volontés, succéda la figure un peu pâle et effacée du *saint homme* dont la vie, tout édifiante qu'elle soit, ne pénètre pas les âmes d'autrui d'une chaleur incandescente et ne les emporte nullement dans son orbite. — Or, la force d'expansion et d'attraction, la force de prosélytisme du Christianisme étant, avant toutes choses, dans la sainteté des Chrétiens, c'est-à-dire dans l'entière application, faite par eux, des préceptes et des conseils évangéliques, il arriva qu'étant ainsi affaiblis au dedans, on eut moins d'énergie, moins de puissance pour agir et pour convertir au dehors, pour attirer dans le sein de l'Église ceux qui avaient le malheur de ne point y être nés, pour y ramener ceux qui l'avaient quittée, pour y maintenir ceux qui s'en éloignaient.

Une autre conséquence, non moins grave, est résultée de cette totale ignorance des Évangiles, dans laquelle se sont endormies, inconscientes du péril, tant d'ouailles du troupeau fidèle. Conservant scrupuleusement et avec ferveur toutes les extériorités de la religion, dociles, orthodoxes, zélés, quoique parfois un peu étroits, nombre de Chrétiens sont devenus,

hélas! de plus en plus incapables, non seulement de gagner et de convaincre autour d'eux ceux qui ne croient pas, mais d'opposer une résistance intellectuelle sérieuse aux agressions dont la Religion est l'objet, aux mensonges audacieux sur les origines de notre foi, aux calomnies contre le Livre sacré; et cette faiblesse intime, dont les inconvénients ne se faisaient guère sentir aux époques où la société entière récitait le même *Credo*, constitue présentement un danger qui frappe tous les regards.

Nous vivons en effet dans un temps où l'on ne peut plus se contenter d'une foi aveugle comme celle du charbonnier, foi respectable sans doute, mais seulement chez le charbonnier. Quiconque sait lire, écrire, travailler, réfléchir, doit avoir (et particulièrement de nos jours) une foi clairvoyante, se rendant nettement compte à elle-même de ce qu'elle croit et des motifs de le croire, une foi armée pour la défense et pour l'apostolat.

Entourés de publications hostiles, de journaux ennemis, de contradicteurs toujours en éveil, nous sommes à chaque instant, que nous le voulions ou non, mis en mesure de fournir les raisons de notre croyance et de soutenir,

contre maints et maints assaillants, l'Évangile attaqué. Comment le ferons-nous?... Et si, interrogés et harcelés par nos adversaires au sujet de ce Livre, — de ce Livre deux fois sacré pour nous, puisqu'il contient l'histoire de notre Dieu et qu'il fut inspiré de l'Esprit-Saint, — nous sommes contraints de leur répondre en rougissant que nous ne l'avons point lu, ne serons-nous pas justement l'objet de leur risée et de leur mépris? A quelle explication avoir recours, en vérité, pour nous justifier, à leurs yeux, d'une contradiction si flagrante entre notre vénération qui va jusqu'au culte, et notre indifférence qui va jusqu'à ne pas même avoir pris connaissance de ces pages, que nous considérons comme venant du Ciel?

L'ignorance générale des Évangiles a fait seule en France, il y a quelque vingt ans, le succès du roman scandaleux qui parut sous ce titre : « La Vie de Jésus ». Chez un peuple quelque peu familier avec les récits de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, un pareil ouvrage n'aurait pas effleuré le sentiment public et il n'eût pas été besoin de le réfuter : chacun en eût vu, sans le secours de personne, les falsifications flagrantes, les sophismes grossiers, l'inanité absolue.

## VIII

Ce mal intime et complexe que nous avons cru devoir analyser avec une franchise entière, cet alanguissement de l'esprit chrétien, ces défaillances de la foi, ce manque de vigueur à nous défendre, cet attiédissement du zèle, ces déviations de la piété, cette anémie d'un grand nombre, sont, pour le penseur catholique, l'objet de douloureuses préoccupations. Parmi ceux qui ont autorité ou qui font autorité dans l'Église, on est unanime à comprendre que l'un des meilleurs remèdes, peut-être le plus efficace, à cet état de choses, serait tout d'abord de reprendre la bonne coutume que les saints Pères et les Conciles avaient toujours indiquée, avec tant de sollicitude, aux fortes générations d'autrefois. « — Il faudrait, dit-on déjà de bien des côtés, il faudrait ramener les Fidèles à la grande source d'eau vive qui jaillit du Livre inspiré. Il faudrait leur faire écouter, goûter et savourer les leçons directes du Sauveur, les paroles pleines de grâce et de vérité qui sortaient de ses lèvres. Il faudrait les mettre en présence des enseignements qu'a donnés,

pour l'universalité des âges, la vie parfaite, la vie tout humaine et toute divine de Celui que nulle intelligence sincère ne peut contempler en face sans ployer les genoux, que nulle âme droite ne peut entendre et voir sans l'aimer, sans l'adorer, sans se sentir embrasée du désir de le suivre et de la volonté de le servir. Il faudrait remettre la Terre face à face avec Jésus-Christ. »

Mais si la nécessité du remède commence à s'imposer à tous avec les caractères de l'évidence, il est infiniment moins simple de passer à l'exécution. Après cette interruption si fâcheuse et si universelle dont nous venons d'analyser les causes, on ne peut se dissimuler qu'il ne soit extrêmement malaisé d'introduire à nouveau la lecture quotidienne de l'Évangile dans les habitudes des Fidèles. Est-ce une raison pour ne pas le tenter?

Non certes! car renoncer à agir devant une simple difficulté, quelque grande qu'elle soit, comme on le fait devant une impossibilité manifeste, serait non seulement un manque de courage, mais un oubli du devoir et une méconnaissance formelle de cette grâce particulière que Dieu accorde infailliblement à tout homme qui, sans s'abattre devant l'obstacle,

consacre ses forces, même chétives, au renversement d'un mal et à l'établissement d'un bien. Le Souverain Maître ne nous demande point, du reste, la réussite et le triomphe, que Lui seul donne quand il lui plaît : il nous demande le bon vouloir et l'effort, lesquels ne sont jamais inutiles, alors même qu'ils semblent momentanément perdus. Ce que l'un commence, d'autres l'achèvent; ce que celui-ci ébauche aujourd'hui d'une façon incomplète, informe même et grossière, des mains plus habiles viendront après lui, qui l'amèneront à la perfection. Ainsi le labeur des petits et des humbles, s'il n'atteint pas le résultat vers lequel il tend, sert du moins à préparer les voies qui y conduisent, à déblayer la route, à faciliter le chemin, à mettre en lumière, ne fût-ce que par les fautes qu'ils commettent, les pierres d'achoppement que l'on doit éviter.

Voilà pourquoi nous travaillons depuis bientôt quinze années à revoir incessamment et à corriger l'œuvre que nous publions aujourd'hui. Voilà pourquoi, malgré toutes les défectuosités que lui laisse, hélas! notre insuffisance, nous nous décidons enfin à la faire sortir des presses, avec l'espoir, avec la certi-

tude de répondre au besoin d'un grand nombre d'âmes [1].

## IX

Les considérations qui précèdent expliquent le but que nous nous sommes proposé et la méthode que nous avons suivie, en essayant de traduire les saints Évangiles pour les chrétiens de notre temps, et aussi pour les non-chrétiens.

Nous croyons pouvoir nous rendre ce témoignage que, par l'étude des commentateurs autorisés et des philologues, par l'examen attentif des variantes, par nos propres réflexions, nous n'avons rien négligé pour pénétrer le sens exact et la portée de chaque phrase, de chaque expression, de chaque mot du grec ou du latin, de chaque locution hébraïque.

1. Un renseignement tout intime pourra donner au lecteur quelque idée du soin respectueux que nous avons voulu mettre à un labeur si difficile et si délicat. Il y a douze ans que le présent volume est imprimé en entier à l'Imprimerie Générale Lahure et Cie et que nous payons à cette Maison le loyer des caractères, afin de pouvoir retoucher, remanier et corriger indéfiniment, à nos heures et à nos années, les successives et innombrables épreuves de notre travail.

D'autre part, ce sens une fois bien déterminé dans notre esprit, nous nous sommes appliqué, non pas à faire un décalque servile de la langue morte dans la langue vivante, mais à mettre en lumière dans la meilleure forme française qu'il nous ait été possible d'écrire, la nuance de l'original.

Autant, pour comprendre les Évangélistes, nous nous sommes constamment et uniquement inspiré du génie de la langue qu'ils parlaient, autant, pour les traduire, nous nous sommes constamment et uniquement inspiré du génie de la langue que nous avions à parler. Religieux jusqu'au scrupule vis-à-vis de tout ce qui constitue l'idée elle-même, de tout ce qui est l'essence inviolable du texte sacré, nous avons pris à tâche de présenter en toute vérité à nos lecteurs la pensée et le sentiment, sans rien ajouter, sans rien retrancher, sans rien troubler et sans rien perdre, de même que l'on verse avec mille précautions, d'un vase dans un autre, quelque précieuse liqueur, craignant également, et d'en laisser tomber une seule goutte et d'y mêler quoi que ce soit d'étranger.

Nous nous sommes souvenu que saint Jérôme, dans sa lettre à Pammaque sur l'art de traduire, pose en principe ce précepte d'Ho-

race : « Si vous voulez être un vrai interprète, « gardez-vous tout d'abord de vous appliquer à « rendre invariablement le mot par le mot[1]. »

Et saint Jérôme ajoute lui-même : « Ce que « certains esprits appellent fidélité, les hommes « vraiment érudits le nomment servitude.... « Toute langue a son génie propre et pour ainsi « dire domestique. Lorsqu'il est manifeste « qu'en traduisant chaque mot j'obtiendrais « dans ma langue quelque chose d'inadmis- « sible, qui donc pourrait, je le demande, « m'accuser de manquer à mon devoir d'in- « terprète, si, pour rendre le vrai sens, je « modifie l'ordre des mots, la forme de la « phrase et l'expression ? Une traduction mot « par mot *cache le sens, qu'elle prétend faire « passer d'une langue dans une autre.* Pour- « suive qui voudra les syllabes et les lettres : « attachez-vous au sens.... Un jour ne me « suffirait pas si je voulais citer le témoignage « de tous ceux qui, dans leurs traductions, ont « uniquement cherché le sens et la vérité. « Je me borne pour le moment à vous nommer « le saint confesseur Hilaire. Traduisant, du « grec en latin, des homélies sur Job et plu-

1. Nec verbum verbo curaris reddere,
Fidus interpres.

« sieurs traités sur les Psaumes, il se garde « bien de se coller à la lettre qui dort, et ne « se donne pas de perpétuelles contorsions par « une servile obéissance à l'empire des mots : « *il s'est emparé du sens en vainqueur et il l'a* « *transporté dans sa langue.* »

Aux anciens chapitres et versets, introduits de main d'homme pour faciliter les recherches, nous avons, pour faciliter la lecture, substitué des divisions plus en harmonie avec les habitudes et les logiques exigences des esprits contemporains. De là, suivant l'ordre même des faits ou des idées, de là, une différente couvure des paragraphes successifs du récit; de là, des alinéas nombreux; de là, des tirets marquant les dialogues d'après les règles de l'imprimerie moderne; de là, des blancs, des espaces, des intervalles, des étoiles typographiques, parfois des lignes de points, afin de guider l'intelligence en guidant les yeux, et de faire mieux saisir la marche générale de l'ensemble.

Les anciennes divisions, très exactement indiquées dans le titre courant qui domine la page, permettent du reste de se reporter toujours au texte évangélique et de confronter

notre traduction avec le latin et le grec, tels qu'ils sont imprimés dans les éditions ordinaires.

N'ignorant point combien l'aspect d'un volume hérissé de renvois effraye et repousse la plupart des lecteurs, qui ont absolument besoin, pour goûter la saveur d'un livre, de ne pas être interrompus par de perpétuelles explications, observations et dissertations, nous nous sommes efforcé d'éviter un semblable écueil.

Les quelques notes géographiques, historiques, philosophiques même, qui nous ont paru de nature à éclaircir ou à compléter le texte, et par suite à intéresser tout le monde, sont indiquées, comme de coutume, par un chiffre renvoyant au bas de la page.

Quant aux notes, purement lexicologiques, qui justifient tel ou tel détail de la traduction, elles sont réunies et coordonnées à la fin du volume. Mais comme elles ne sont utiles qu'à ceux de nos lecteurs qui seraient arrêtés par une difficulté et que, pour les autres, un renvoi dans le corps du texte troublerait sans nul avantage le cours du récit, nous nous sommes borné, en regard de toute expression appuyée par une note lexicologique, à faire imprimer à

la marge de droite un astérisque (*) que nous avons voulu expressément très petit, afin qu'il ne tire point l'œil. Cet astérisque signifie : « Il « y a, à la fin du volume, une Note qui est re- « lative à la ligne que vous lisez »... Quiconque a besoin de la Note est ainsi prévenu qu'elle existe, et il peut aller la chercher, suivant une indication qui est donnée au bas de la page. Ceux qui, devant cette ligne, n'ont éprouvé aucune inquiétude d'esprit, continuent leur lecture sans se préoccuper de l'astérisque, et souvent même sans le remarquer[1].

1. Parmi les Notes de notre traduction, un très grand nombre sont extraites de la savante et très remarquable « *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par M. l'abbé Fouard, » qui a eu, il y a quelques années, un si sérieux et si légitime succès. C'est un beau livre, un livre de premier ordre, auquel nous avons le devoir de rendre justice en passant. L'auteur nous pardonnera, je l'espère, d'avoir si souvent glané des épis d'or dans son opulente moisson de science, d'érudition et de beau langage. Il est assez riche pour que n'ayons en rien la crainte de l'appauvrir.

Nommons aussi M. l'abbé Crampon, qui a publié avant nous une traduction française, affranchie de l'esclavage des versets. Nommons les abbés Fillion et Bayle, les abbés Bacuez et Vigouroux, du Séminaire de Saint-Sulpice, dont les travaux approfondis nous ont plus d'une fois éclairé sur le sens véritable de tel ou tel passage du texte évangélique. Remercions M. Marcellin Arnauld, le savant érudit de la Vie de saint Paul, l'helléniste si éminent, dont la patiente amitié a revisé soigneusement toutes les pages de notre traduction.

## X

Nous venons d'exposer notre méthode. Nous venons d'exposer les principes qui nous ont dirigé et le but que nous avons poursuivi, comptant, non sur nous-même, mais sur la grâce et la bénédiction de Dieu. Profondément convaincu de la vertu sanctifiante et apostolique du Livre divin, nous avons tendu dans la mesure de nos forces ou, pour mieux parler, dans la mesure de notre faiblesse, à le rendre plus accessible à tous, à le mettre de nouveau, selon la tradition et le vœu de l'Église, dans la main des Fidèles, à le placer aussi sous les yeux des incroyants, de ceux qui ne prient pas, de ceux qui ne franchissent jamais le seuil du temple et qui vivent comme si Dieu n'existait pas....

— Eh quoi! s'écrieront peut-être quelques-uns, vous avez donc voulu traduire l'Évangile

Remercions avec lui nos divers amis, prêtres et laïques, savants et écrivains, à qui nous avons soumis notre travail avant de le présenter à l'autorité ecclésiastique, et qui ont bien voulu nous prêter le concours de leurs lumières, pour corriger en maint et maint endroit les défectuosités de notre œuvre. Si cette traduction fait quelque bien, nous prions Dieu, qui voit dans le secret, de leur en tenir compte et de les récompenser de tout ce qu'il y a de leur savoir et de leur saine critique dans le livre que nous donnons aujourd'hui au public.

pour les gens du monde et en jeter les feuillets sacrés sur ces tables profanes où s'étalent, hélas! tant de romans et de funestes écrits?

— Assurément! Oui, c'est bien là notre dessein : et Dieu veuille que nous réussissions quelque peu à le réaliser! Est-ce que l'Évangile est autre chose que la parole même et l'exemple de Jésus-Christ, perçant l'épaisseur des âges et se présentant à toutes les âmes pour qu'elles entendent et pour qu'elles voient? Est-ce que, quand il descendit sur cette terre, Notre-Seigneur n'adressa pas à tous ses enseignements? Est-ce que même il n'est pas venu plus encore pour les pécheurs que pour les justes? Est-ce qu'on ne le voyait point à toute heure répandre la vérité partout où était l'erreur, le bien partout où était le mal, la santé où était la souffrance, la vie où était la mort, entrant dans la maison des Publicains comme dans celle des Pharisiens, rompant le pain avec tous; relevant Madeleine accablée sous le poids de ses fautes, parlant de la Rédemption à la Samaritaine, demandant et recevant l'hospitalité sous le toit de Zachée, et ramenant ainsi, par la grâce inhérente à la céleste doctrine, tous les cœurs de bonne volonté qui n'étaient qu'égarés? Tel auditeur,

qui l'écoutait d'abord d'une oreille distraite, devenait attentif ; attentif, il devenait Disciple ; Disciple, il devenait Apôtre.

Fasse la bénédiction du Seigneur qu'en passant par nos indignes mains, l'œuvre des Évangélistes n'ait rien perdu de sa force vivifiante et de sa vertu rénovatrice !... Puissiez-vous donc, ô Livre divin, toujours identique à vous-même sous cette forme nouvelle propre à mon temps et à mon pays, puissiez-vous apprendre le Dieu vivant à ceux qui l'ignorent, fortifier quiconque faiblit et chancelle, consoler ceux qui sont dans la peine, rendre l'espérance aux désespérés, donner la foi du futur Royaume et de la félicité sans fin et sans limite à ceux qui gémissent dans les misères d'ici-bas ! Allez, ô Parole sainte ! et, à travers les imperfections de notre œuvre et les défaillances de notre langage, portez la lumière dans les esprits et dans les âmes, portez la charité dans les cœurs, de même que le Soleil, malgré les brumes et les nuages qui montent de la terre, ne cesse d'éclairer le monde de ses rayons et de lui verser la fécondité ! *Amen.*

H. L.

Les Bretoux, 1872-1886.

# AVERTISSEMENT ESSENTIEL

Les titres courants, imprimés entre deux filets en tête de chaque page, indiquent les chapitres et versets de la *Vulgate* dont cette page est la traduction. Le Lecteur peut ainsi vérifier facilement, phrase par phrase et mot par mot, si nous rendons bien dans sa vraie nuance le sens de l'original.

Les petits astérisques (*) placés çà et là hors du texte, à droite de la ligne, avertissent le Lecteur qu'il se trouve, au bas de la page, un renvoi à une note lexicologique, insérée à la fin du volume.

Ce renvoi, composé d'un chiffre et d'une lettre italique, se comprend de lui-même :

* P. 531, *a*, signifie : « Voyez à la page 531, la Note explicative, précédée de la lettre *a* : elle se rapporte à la ligne du texte en face de laquelle se trouve l'astérisque. *Si une expression de cette ligne vous choque ou vous trouble*, allez à la Note justificative; sinon, passez outre, et savourez, sans vous interrompre, le charme du récit divin. »

Les mots placés entre parenthèses font partie du texte. Ceux, assez rares, qui se rencontrent entre deux crochets [ ] sont une addition explicative.

# ÉVANGILE

# SELON SAINT MATTHIEU

# ÉVANGILE

## SELON

# SAINT MATTHIEU[1]

## I

### LIVRE GÉNÉALOGIQUE

### DE

### JÉSUS-CHRIST,

### FILS DE DAVID, FILS D'ABRAHAM[2]

ABRAHAM fut père d'Isaac; — Isaac, de Jacob; — Jacob, de Juda et de ses frères. — De Tamar, Juda eut pour fils Pharès et Zara. — Pharès fut père d'Esron; — Esron le fut d'Aram; — Aram, d'Abinadab; — Abinadab, de Naasson; — Naasson, de Salmon. — De Rahab, Salmon eut pour fils Booz. — De Ruth, Booz eut pour fils Obed. — Obed fut père de Jessé; — et Jessé fut père du Roi DAVID.

1. Voir page XXXVIII, immédiatement après la Préface, l'avertissement relatif aux Notes.

2. Dès le début de son Évangile, saint Matthieu, qui écrit pour les Juifs, établit par une généalogie en règle que Jésus-Christ est né de David et d'Abraham, conformément à ce qu'avaient annoncé les Prophètes. Saint Luc, au contraire, écrivant pour les païens convertis au Christianisme, remonte, comme on le verra, jusqu'à Adam, premier père de la race humaine. (L'abbé Le Hir.)

* P. 533, *a*.

*
* *

Le Roi DAVID, de celle qui avait été femme d'Uri, eut pour fils Salomon. — Salomon fut père de Roboam; — Roboam le fut d'Abias; — Abias, d'Aza; — Aza, de Josaphat; — Josaphat, de Joram; — Joram, d'Ozias; — Ozias, de Joathan; — Joathan, d'Achaz; — Achaz, d'Ézéchias; — Ézéchias, de Manassès; — Manassès, d'Amon; — et Amon, de JOSIAS.

*
* *

JOSIAS eut pour fils Jéchonias et ses frères, lors de la transmigration à Babylone. — Après la transmigration à Babylone, Jéchonias fut père de Salathiel; — Salathiel le fut de Zorobabel; — Zorobabel le fut d'Abiud; — Abiud, d'Éliacim; — Éliacim, d'Azor; — Azor, de Sadoc; — Sadoc, d'Achim; — Achim, d'Éliud; — Éliud, d'Éléazar; — Éléazar, de Mathan; — Mathan, de Jacob; — et Jacob fut père de JOSEPH, l'époux de MARIE, de laquelle naquit *JÉSUS*, Celui qu'on désigne sous ce nom : LE CHRIST.

*
* *

Donc, somme totale des générations :

Depuis Abraham jusqu'à David, quatorze générations;

Depuis David jusqu'à la transmigration à Babylone, quatorze générations;

* P. 533, *b*.

456

Depuis la transmigration à Babylone jusques au Christ, quatorze générations.

Telle était la généalogie de JÉSUS-CHRIST[1].

## II

MARIE, sa mère, ayant été donnée en mariage à Joseph, il advint, sans que l'union eût été consommée, qu'elle se trouva porter en ses entrailles le fruit du Saint-Esprit.

Or, son époux, Joseph, était un juste.... Ne

1. Saint Matthieu, dans le chapitre que l'on vient de lire, divise la généalogie de Notre-Seigneur en trois séries, en trois périodes, dont chaque nom marque une génération.

La première de ces séries commence à Abraham et se termine à David;

La seconde commence à David et se termine à Josias;

La troisième commence à Josias et se termine à Jésus-Christ.

De cette façon de diviser les généalogies par périodes et séries, en usage chez les Juifs, il résulte que chaque nom qui termine une série et qui commence la suivante se trouve compté deux fois : une fois d'abord, comme dernier anneau d'une période, et une autre fois, comme premier anneau de la période suivante. Tels sont ici les noms de David et de Josias.

Cette observation était nécessaire pour que le lecteur pût retrouver dans chaque série les quatorze générations indiquées par saint Matthieu.

Trois noms, fait remarquer M. l'abbé Le Hir, sont supprimés dans cette généalogie. C'est la postérité de Jésabel (Ochosias, Joas et Amasias), maudite *jusqu'à la quatrième génération* par Élie le Prophète, — *maudite*, c'est-à-dire, effacée du Livre de Vie.

* P. 533, *c*, 534, *a*.

voulant point la déshonorer, il inclinait à la renvoyer sans bruit.

Mais, tandis qu'en lui-même il méditait ce projet, un Ange de Dieu lui apparut en songe :

— JOSEPH, Fils de DAVID, lui dit-il, ne crains point de garder en ta demeure ton épouse MARIE : car ce qui s'est produit en elle est le fait même de l'Esprit-Saint. Un enfant lui naîtra, que tu nommeras JÉSUS [c'est-à-dire LE SAUVEUR]. C'est Lui en effet qui sauvera son peuple de ses péchés. Tout * ceci s'accomplit en exécution de ce que le Seigneur a annoncé dans ce texte du Prophète : « Voilà que, « en son sein, LA VIERGE concevra et qu'elle en- * « fantera un Fils que l'on désignera ainsi : *Imma-* « *nou-El* », mot qui se traduit par *Dieu avec nous*[1] ».

Joseph s'éveille : et, se conformant aux ordres de l'Envoyé du Seigneur, il garde auprès de lui son épouse, respectant sa virginité.

Ainsi le temps s'écoula : et le moment vint où elle enfanta son fils premier-né[2].

Joseph le nomma JÉSUS.

1. Immanou-El « *Dieu avec nous* », Dieu uni avec l'Homme, Dieu-Homme, Homme-Dieu ». Tel est le nom que le genre humain a donné en effet à Jésus-Christ, Dieu et Homme tout à la fois.

2. Certaines formalités spéciales, comme on peut le voir en saint Luc, II, 22 et 3, étant prescrites par la loi mosaïque à l'occasion du premier fils venant au monde après le mariage, les Juifs conféraient le titre de *premier-né* à tout enfant qui naissait

* P. 535, *b*, *c*, *d*.

# III

A l'époque où Jésus naissait de la sorte, sous le règne d'Hérode, à Bethléem de Juda, des Mages, arrivant de l'Orient, firent leur entrée à Jérusalem[1]:

— Où donc se trouve, demandèrent-ils, ce Roi des Juifs qui vient de naître? Nous avons vu son Étoile dans le Levant, et nous accourons pour l'adorer.

En entendant de telles paroles, le roi Hérode fut troublé; et, avec lui, la cité tout entière de Jérusalem. Il fit appeler les Grands-Prêtres et les Docteurs du peuple, et les interrogea sur le lieu où devait naître le Christ.

— Il naîtra à Bethléem de Juda, lui répondirent-ils, ainsi que le déclare ce texte du Prophète : « Ce « n'est assurément pas toi, Bethléem, terre de Juda, « qui es la moindre parmi les principautés de ce « pays : car c'est de toi que sortira le Pasteur qui « doit conduire Israël, le peuple qui est à moi[2]. »

dans ces conditions. Le « premier-né » ne signifie pas, dit avec une grande justesse saint Jérôme, celui après lequel il en est né ou en naîtra d'autres, mais bien *celui avant lequel il n'en est né aucun.*

1. D'après la tradition, ces Mages étaient Rois et venaient de la Perse. Ils étaient au nombre de trois, représentant en leur personne, disent les commentateurs, les trois branches de la race humaine : — Gaspar, la descendance de Sem; — Balthazar, celle de Japhet; — Melchior, au teint basané, celle de Cham.

2. Israël veut dire : *homme qui voit Dieu, vainqueur et prince*

Là-dessus, Hérode manda les Mages en secret ; et, après s'être enquis auprès d'eux, avec très grand soin, de l'époque où l'Étoile leur était apparue, il les envoya à Bethléem.

— Allez ! leur dit-il ; et, en toute hâte et sollicitude, informez-vous de l'Enfant. Puis, quand vous l'aurez découvert, revenez me l'annoncer : afin que j'aille, moi aussi, lui porter mes adorations.

Sur ces paroles du Roi, ils se remirent en route. Et l'Étoile qu'ils avaient vue en Orient continua à les précéder, jusqu'à ce que, parvenue au-dessus du lieu où était l'Enfant, elle s'y arrêta, immobile. Et les Mages alors, les yeux fixés sur l'Etoile, furent transportés d'allégresse....

Ils entrent et aperçoivent l'Enfant, avec Marie sa Mère. Tout aussitôt ils se prosternent devant Lui et l'adorent. Ensuite, ouvrant leurs trésors, ils lui offrent leurs présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe [1].

*en Dieu*. Ce « peuple d'Israël » dont il est question dans cette prophétie mystérieuse n'est point, en toute évidence, la race matérielle des enfants de Jacob, car Jésus n'a jamais régné sur la nation juive. Il faut, si l'on veut pénétrer le sens et la vérité de ce texte, quitter les bas-fonds de la Lettre et s'élever dans les hauteurs de l'Esprit, pour y contempler, répandu dans toute contrée et vivant en tous les siècles, le peuple épars de ceux qui voient Dieu, de ceux que Dieu a faits vainqueurs d'eux-mêmes et princes de son Royaume. Notre-Seigneur est le souverain de l'Église universelle, le Roi béni et le Pasteur suprême de tous les hommes de bonne volonté, de tous les justes et de tous les saints.

1. Les saints Pères voient dans ces présents un triple hommage rendu à l'enfant Jésus. L'encens le proclamait Dieu ; — l'or, image du tribut, le proclamait Roi ; — la myrrhe, qui servait à l'embaumement des corps, le reconnaissait mortel.

Il leur fut ordonné, par la voie d'un songe, de ne point revenir vers Hérode, de sorte que, pour retourner dans leur pays, ils suivirent un autre chemin.

## IV

Les Mages étaient partis. Un Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil et lui dit :

— Lève-toi! prends l'Enfant et sa Mère, et fuis en Égypte, où tu attendras que je te donne un nouvel avis : car Hérode ne tardera pas à rechercher l'Enfant, afin de le faire périr.

Joseph se lève, Joseph prend l'Enfant et sa Mère; et, se mettant en marche cette nuit même, il se réfugie en Égypte. Il y resta jusqu'à la mort d'Hérode; car il fallait que fût accomplie la parole du Seigneur, prononcée jadis par la bouche du Prophète : « Je rappellerai mon Fils de l'É-« gypte ».

*
* *

La colère d'Hérode fut grande quand il se vit déjoué par les Mages. Basant alors ses présomptions sur les renseignements qu'il avait recueillis auprès d'eux, il envoya massacrer tous les enfants de deux

ans et au-dessous que l'on découvrit à Bethléem ou dans les environs[1]. Et en ce jour fut accomplie cette parole du prophète Jérémie : « Une voix « sera entendue dans Rama, plainte éplorée et « multiple gémissement : c'est Rachel pleurant ses « fils. Et elle se refusera à toute consolation parce « qu'ils ne sont plus[2]. »

*
* *

Après la mort d'Hérode, l'Ange du Seigneur apparut de nouveau en songe à Joseph, en Égypte :

— Lève-toi, lui dit-il. Prends l'Enfant et sa Mère et retourne en la terre d'Israël : car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts.

Joseph, se levant donc, prit l'Enfant et sa Mère, et rentra au pays d'Israël.

Là, il apprit qu'Archélaüs régnait en Judée comme successeur d'Hérode son père. Redoutant alors de se rendre dans cette région, et divinement averti d'ailleurs, encore une fois, pendant son sommeil, il se dirigea vers les districts de la Galilée et revint

1. Cette barbarie n'étonne pas de la part d'Hérode, prince toujours soupçonneux et cruel, dit l'historien Josèphe, quand il s'agissait de son autorité, qui avait ensanglanté sa propre maison par le meurtre de plusieurs de ses enfants et de ses épouses, et dont les défiances croissaient avec l'âge. Au reste, il n'est pas nécessaire de supposer, comme on l'a fait quelquefois, que des milliers d'enfants aient péri dans ce massacre, puisqu'il n'est question que du village ou bourg de Bethléem et de ses environs. (L'abbé Crampon.) — Le docteur Sepp, estimant que Bethléem avait deux ou trois mille habitants, évalue à une cinquantaine le nombre des enfants massacrés.

2. Jérémie, XXXI, 15. Il est à remarquer que le tombeau de Rachel est placé dans la région de Bethléem.

* P. 535, *d*.

habiter Nazareth [la sainte cité fleurie[1]] ; — toutes choses qui eurent lieu afin que reçût son accomplissement cette prédiction des Prophètes : « On l'appellera le Nazaréen ».

. . . . . .

. . . . . .

## V

En ces jours-là parut Jean-Baptiste, prêchant dans le Désert de Judée.

— Convertissez-vous ! disait-il... Car le Royaume des Cieux est devenu proche.

C'était Jean, qu'Isaïe le Prophète avait désigné par ces mots : « Celui dont la voix retentissante « criera dans le Désert : — Préparez le chemin de « Dieu ! aplanissez-lui la route ».

Une tunique en poil de chameau couvrait son corps ; une ceinture de cuir ceignait ses reins. Des

1. *Nazareth* [la sainte cité fleurie]. C'est le sens du mot Nazareth. En hébreu, *Nasareth* (par une *s*) veut dire *Cité fleurie*, et *Nazareth* (par un *z*) signifie *cité sainte*.

De sorte que *Notzer* (Nazaréen) veut dire à la fois : « le *Saint* » et « la *Fleur* ». Et c'est ainsi que le texte prophétique d'Isaïe (XI, I) « *Et egredietur virga de radice Jesse et flos* (Nazer) *de radice ejus ascendet*, signifie : « De la racine de Jessé sortira une tige ; de cette racine s'élèvera la Fleur, le Saint, le Nazaréen ». — Le Nazaréen Jésus est cette fleur sainte du genre humain.

* P. 535, *c*.

sauterelles, du miel sauvage, formaient sa nourriture[1].

Vers lui accouraient alors, et la ville de Jérusalem, et tout le pays de Judée, et toute la région située aux environs du Jourdain. Il baptisait dans les eaux du fleuve; on confessait ses péchés...

Il aperçoit un jour, voulant recevoir son baptême, un certain nombre de Pharisiens et de Sadducéens[2].

1. C'étaient là le vêtement et la nourriture des pauvres. « Encore aujourd'hui, dit Sepp, on apporte au marché, dans les villes arabes, de ces sauterelles que l'on fait bouillir comme les écrevisses, ou même rôtir au feu. Elles sont fort grosses et atteignent quelquefois une longueur de cinq pouces. »

2. Voici, d'un côté, les lettrés impies, les Sadducéens; voici, de l'autre, les hommes d'orgueilleuse religion, les Pharisiens. Ceux-là se présentent à une formalité devenue populaire, pour ne pas choquer la multitude. Mais ils se gardent bien de confesser leurs péchés et de reconnaître leur propre misère: de là les remontrances de Jean.

Les Pharisiens, hommes de religion vaine et formaliste, ont la lettre de leur Loi écrite sur leurs habits comme dans leur mémoire, et ils se croient saints par la variété et la subtilité des observances. Hommes de loi, mais non de justice, ils foulent aux pieds la justice éternelle par leurs iniquités légales. Ils étouffent en eux la vie simple et actuelle de Dieu, par la multiplicité des pratiques et par la vétusté des traditions. Comment comprendraient-ils la nécessité de la transformation, et quels péchés ont-ils à confesser, puisqu'ils se regardent déjà comme étant, pour le tout et pour le détail, la forme de la perfection?

Quant aux Sadducéens, ils ne croient point à une autre vie. Comment donc comprendraient-ils qu'il faut quitter celle-ci, et la quitter volontairement? Ils ne croient point à un autre ordre, surnaturel, plus haut que l'ordre présent des choses. Ils nient ce règne nouveau que l'Évangile annonce. Comment peuvent-ils comprendre la renais-

—Engeance de vipères, s'écrie-t-il, qui donc vous a montré que vous aviez à fuir devant la colère qui est imminente?.... Faites donc de dignes fruits de conversion. Et n'allez pas, en vous-mêmes, vous rassurer par cette pensée : « Nous avons Abraham pour père ! » Non ! non ! car, des pierres mêmes que voici, Dieu peut, je vous le déclare, faire surgir des enfants à Abraham. Déjà le tranchant de la hache touche la racine des arbres; et tout arbre *qui ne produit pas de bon fruit* sera coupé et jeté au feu....

Pour votre amendement je ne vous donne, moi, qu'un simple baptême d'eau. Mais *Celui qui doit venir après moi* est bien autrement puissant que moi : je ne suis pas même digne d'être le porteur de ses sandales[1]. Celui-là vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu. Avec le van dans sa main, il nettoiera son aire; et, rassemblant son

sance de la vie céleste? Ils nient qu'il y ait bien et mal, vice et vertu : quels péchés auraient-ils donc à confesser?

Ce sont ces hommes de pensée mutilée, de basse espérance, et de négation sophistique, ce sont ces hommes de religion vaine, ce sont ces deux races morales détestables, — races, hélas! de tous les temps et de tous les lieux, — qui sont l'obstacle à la vie de Dieu dans l'âme des individus et des peuples, employant leur esprit pervers à envenimer l'une contre l'autre ces deux forces, également données de Dieu : la Raison et la Religion. Le Précurseur les nomme « Race de vipères ». Pour briser ces esprits superbes et ces cœurs endurcis, qui ne veulent point se transformer et sont perdus s'ils n'y consentent, il les menace, comme des serpents, de la hache et du feu. (Le Père Gratry.)

1. Les peuples anciens faisaient habituellement porter, lier et délier leurs sandales par le plus infime de leurs esclaves.

* P. 535, *f.*

froment dans le grenier, il fera brûler la paille dans l'inextinguible feu[1]!...

*
* *

Ce fut alors que Jésus, quittant la Galilée pour se rendre au Jourdain, se présenta à Jean, afin que ce dernier lui conférât le baptême.

Mais Jean s'en défendit vivement tout d'abord :

— C'est moi, dit-il, c'est moi qui ai besoin d'être baptisé par Vous... Et c'est Vous qui venez à moi!

— Souffre-le, pour l'heure présente, lui répond Jésus : car c'est de cette façon qu'il convient que s'accomplisse toute justice[2].

Sur ce mot, Jean cesse de lui résister.

Dès qu'il est baptisé, Jésus sort de l'eau ; et devant lui les cieux s'ouvrent soudain : l'Esprit

1. Pour bien comprendre cette image, il convient de rappeler comment les Juifs récoltaient leur moisson. Dès que les faucheurs avaient coupé le blé, on étendait les gerbes sur une aire de forme ronde. Des bœufs attelés de front la foulaient en tous sens, broyant l'épi et dégageant le grain de son enveloppe. Vers le soir, à l'heure où, dans l'Orient, s'élève une forte brise, on jetait en l'air, à l'aide du van, large pelle à manche très court, ce mélange de grain et de paille rompue; le grain, plus lourd, retombait sur le sol, tandis que la balle et les débris légers étaient emportés au loin. C'était-là ce qu'on appelle purger l'aire; il ne restait au moissonneur qu'à enfermer la récolte dans les grottes qui servent ordinairement de grenier dans ces pays. Quant à la paille et aux issues du blé, on les brûlait pour en faire un engrais. (L'abbé Fouard.)

2. C'était en effet l'ordre du Ciel que le Christ effaçât le péché en se mettant au rang des pécheurs.

* P. 535, *g*.

de Dieu descend visiblement sous la forme d'une colombe, et s'arrête sur lui. En même temps, se fait entendre une Voix du Ciel : — Voici mon Fils, le Bien-Aimé ! dans lequel j'ai mis toute ma tendresse.

## VI

Jésus, ensuite, fut conduit par l'Esprit dans le Désert[1], afin d'y subir les tentatives du Démon.

Lorsqu'il eut jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, il se sentit en proie à une grande faim.

— Si vous êtes Fils de Dieu, lui dit le Tentateur en s'approchant, commandez donc que ces pierres deviennent des pains.

Mais Jésus fit cette réponse :

— Il est écrit : « Ce n'est point dans le pain seul « que l'homme trouve sa vie; c'est aussi dans « toute parole qui sort de la bouche de Dieu[2]. »

Après cela le Démon, le transporta dans la Cité sainte; et, le plaçant sur le faîte du Temple :

— Si vous êtes Fils de Dieu, reprit-il, jetez-vous en bas. Car il est écrit : « A ses Anges il a

1. Par ce mot de « Désert » toutes les traditions entendent une colline à l'ouest de Jéricho, qui porte le nom de Désert de la Quarantaine.

2. Deut., VIII, 3.

* P. 536, *a*.

« confié ta garde; et, pour que tu ne te heurtes « point le pied contre quelque pierre, ils te sou- « tiendront de leurs mains[1]. »

Jésus lui répondit :

— Il est également écrit : « Tu ne tenteras point « le Seigneur ton Dieu[2]. »

L'enlevant de nouveau, le Démon le conduisit sur une montagne d'immense hauteur; et là, déroulant sous son regard toutes les Royautés du monde et leur gloire[3] :

— Tout cela! je t'en fais don, s'écria-t-il, si, te prosternant devant moi, tu m'adores.

— Retire-toi, Satan! Car il est écrit : « Adore le Seigneur ton Dieu, et ne rends de culte qu'à Lui seul[4]. »

A ces mots de Jésus, le Démon le quitta. Et, voilà que les Anges s'approchèrent, et remplirent auprès de lui l'office de serviteurs[5].

1. Ps. XC, 11.

2. S'exposer inutilement et sans raison à un péril manifeste, dit Bossuet, se jeter, par exemple, du haut du Temple à terre, avec la confiance de rencontrer entre deux les mains des Anges, c'est tenter Dieu.

3. Royauté de la puissance, royauté de la fortune, royauté du talent : toutes les royautés.

4. Deutér., VI, 13.

5. Cette scène, c'est Adam vainqueur.

Le premier Adam a eu aussi son épreuve : il a été vaincu, et la nature s'est révoltée contre lui.

Jésus, le nouvel Adam, est vainqueur : et la nature spirituelle lui obéit. Le mauvais Ange s'enfuit, les bons Anges deviennent ses serviteurs. C'est également après cette épreuve victorieuse qu'on a

# VII

Ayant appris que Jean avait été traîné en prison [1], Jésus s'était retiré en Galilée [2]. Il quitta la bourgade

vu la nature matérielle lui être soumise et qu'il a exercé le pouvoir des miracles.

Encore une réflexion.

En se retirant au désert avant sa vie publique, le Fils de Dieu donne un exemple que doit suivre, même dans l'ordre naturel, tout homme qui songe à accomplir quelque œuvre grande, quelque œuvre féconde, quelque œuvre durable ici-bas. Au sein de la solitude l'homme recueille et multiplie, dans des proportions extraordinaires, toutes ses forces. Au point de vue purement intellectuel, il peut creuser ses plans, ses pensées, ses desseins, l'objet quelconque de sa méditation, jusqu'à des profondeurs inconnues qui l'étonnent lui-même. Au point de vue pratique, il pénètre les causes générales et les effets particuliers, il mesure la portée des moyens et calcule leur disposition, et il sort de là trempé pour l'action. Qu'est-ce donc, s'il recourt à la prière et qu'il écoute, non seulement son propre esprit, mais l'Esprit de Dieu invoqué par lui ? Une puissance céleste descend alors en sa personne : les Anges s'emploient à le servir et se font ses alliés.

Toutefois la solitude engendre trois tentations qu'il faut surmonter :

La première de ces tentations est de se laisser aller à une réaction violente vers la sensualité, c'est-à-dire vers tous les appétits matériels dont on s'est momentanément abstenu. *Esuriit... Dic ut lapides isti panes fiant.*

La seconde, c'est de s'abandonner à une confiance présomptueuse en ses propres forces, et à l'espérance de maîtriser la nature même des choses. *Mitte te deorsum... Angelis suis mandavit de te.*

La troisième tentation, c'est d'avoir l'ambition de dominer les autres hommes, de régner sur eux à tout prix, fallût-il s'abaisser devant le mal, *Ostendit ei omnia regna mundi et gloriam eorum.*

Quand ces trois tentations sont vaincues, l'homme peut entrer dans sa vie active : ses œuvres seront des œuvres nobles, dignes, grandes et saintes.

1. Par Hérode Antipas.

2. La Galilée supérieure où régnait le tétrarque Philippe.

de Nazareth et alla demeurer à Capharnaüm. Capharnaüm est une cité maritime, située sur les confins de Zabulon et de Nephtali.

Ainsi fut accomplie la prédiction qu'avait formulée en ces termes le Prophète Isaïe : « Terre de « Zabulon et terre de Nephtali ! Voie de la mer « au delà du Jourdain ! Galilée des Gentils ! Le « Peuple qui était assis dans les ténèbres verra « Grande Lumière.... Et c'est au milieu de ceux « qui habitent ces ombres de la mort que la Lu- « mière se lèvera. »

A partir de cette époque, Jésus commença à parler en public et à dire : « Convertissez-vous ! le Royaume des Cieux est proche. »

*
* *

Se promenant un jour sur les bords du lac de Galilée, Jésus aperçut deux frères : Simon (celui qu'aujourd'hui l'on nomme Pierre), et André son frère. Tous deux, pêcheurs de profession, étaien en train de jeter le filet.

— Venez à ma suite, leur dit-il : et je vous ferai pêcheurs d'hommes.

A ces mots, ils abandonnent en hâte leurs filets et le suivent.

En continuant son chemin, il voit, dans une barque, deux autres frères, — Jacques de Zébédée

* P. 536, *c, d.*

et Jean, — occupés l'un et l'autre, en compagnie de Zébédée leur père, à raccommoder les filets. Il les appelle.

Tout aussitôt Jacques et Jean, laissant là leurs filets et leur père, se mettent également à le suivre.

Jésus parcourut tout le pays des Galiléens, enseignant dans leurs synagogues [1], prêchant la Bonne Nouvelle du Royaume, et guérissant, parmi le peuple, toute maladie et toute infirmité. De sorte que sa renommée s'étendit dans la Syrie entière.

1. Comme nous aurons souvent à parler des Synagogues, il est opportun de dire ici ce qu'étaient ces édifices publics, dans lesquels les Juifs se réunissaient pour prier et pour lire les Écritures. *Les exercices qui s'y faisaient n'étaient pas exclusivement confiés aux prêtres et aux lévites.* Tous les Israélites, sans distinction, étaient admis à lire, et même à expliquer les Écritures, pourvu qu'ils parussent y avoir de l'aptitude. C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ, quoiqu'il ne fût pas de la tribu de Lévi, enseigna très souvent dans les Synagogues. La Synagogue était comme une maison de prière, un oratoire, où les Juifs s'assemblaient surtout le jour du Sabbat : les uns, à titre d'auditeurs, pour s'instruire de la religion de leurs pères ; les autres, maîtres, docteurs, orateurs spontanés, pour enseigner publiquement la philosophie dans leur pays.

« Le septième jour, dit Philon dans le livre *de Septenario*, on voit s'ouvrir dans toute la ville des écoles innombrables de prudence, de tempérance, de courage, de justice et des autres vertus. Ceux qui viennent dans ces écoles, assis modestement, tranquillement et pacifiquement, écoutent avec une ardente attention, comme s'ils étaient brûlants de la soif des plus suaves discours. Bientôt un des plus habiles se lève (l'auteur ne dit pas un prêtre ni un lévite), et raconte les choses les plus merveilleuses, les plus utiles pour la direction du cours de toute la vie. » (Le Père Lamy.)

On apportait devant lui tous ceux qui étaient atteints d'un mal quelconque : et ceux qui dépérissaient de langueur, et ceux qui souffraient de douleurs aiguës, et les possédés, et les épileptiques, et les paralysés. A tous il rendait la santé.

Accourant de la Galilée et de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée, de l'autre rive du Jourdain, des multitudes s'attachèrent alors à ses pas.

## VIII

Ayant arrêté son regard sur la foule, il gravit la pente de la Montagne. Et puis, s'étant assis, avec ses Disciples auprès de Lui, il ouvrit la bouche pour instruire ces peuples et leur parla ainsi :

« Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté[1] : car c'est à eux qu'appartient le Royaume des Cieux[2] !

1. Être pauvre en esprit, c'est considérer tout ici-bas comme appartenant à Dieu seul et ne se regarder que comme l'usufruitier de ces choses, dont l'usage doit être uniquement réglé par la volonté du divin Maître. On peut citer comme un modèle de la pauvreté en esprit, le roi saint Louis dans une grande richesse. (Marcellin Arnauld.)

2. Le Royaume des Cieux est le nom que les contemporains de Jésus donnaient à l'ère du Messie. Dans le langage rabbinique, le

Bienheureux les doux! — car ce sont ceux-là qui auront la Terre en héritage.

Bienheureux ceux qui pleurent! — car ce sont ceux-là qui seront consolés.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice! — car ce sont ceux-là qui seront rassasiés.

Bienheureux les miséricordieux! — car ce sont ceux-là qui obtiendront miséricorde.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur! — car ce sont ceux-là qui verront Dieu.

Bienheureux les pacifiques! — car ce sont ceux-là qui seront les Enfants mêmes de Dieu[1].

Bienheureux ceux qui, pour la justice, supportent persécution! — car c'est à ceux-là qu'appartient le Royaume des Cieux....

Bienheureux vous serez, lorsque les hommes vous auront maudits et persécutés, lorsqu'ils auront mensongèrement dit contre vous toute sorte de mal, à cause de Moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez d'allégresse! parce que, dans les Cieux, votre récompense sera grande.... C'est ainsi, d'ailleurs,

mot « ciel » remplace fréquemment celui de « Dieu ». Aussi, tandis que saint Matthieu, écrivant pour les Juifs, emploie cette expression qui leur est familière : « le Royaume des Cieux », saint Luc, lui, donne de préférence une forme plus claire pour les Gentils : « le Royaume de Dieu. » (L'abbé Fouard.)

1. « Soyons vraiment pacifiques! dit Bossuet : ayons toujours des paroles de réconciliation et de paix pour adoucir l'amertume que nos frères témoigneront contre nous ou contre les autres, cherchant à adoucir les mauvais rapports, à prévenir les inimitiés, les froideurs, les indifférences, enfin à réconcilier ceux qui seront divisés. C'est faire l'œuvre de Dieu et se montrer ses enfants, en imitant sa bonté. »

* P. 536, *e*.

qu'ils ont persécuté les Prophètes qui vous ont précédés [1]. »

*
* *

« Vous êtes le sel de la terre.... Si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur? Il n'est plus bon à rien, sinon à être jeté dehors, et foulé aux pieds des passants.

Vous êtes la lumière du monde. La ville que l'on édifie sur le sommet d'un mont ne peut être cachée ; et l'on n'allume point la lampe pour la mettre sous un boisseau, mais bien pour la placer sur le candélabre, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.... Que votre lumière éclaire donc ainsi ! et qu'elle brille de telle sorte devant les hommes, qu'à la vue de vos œuvres, ils glorifient votre Père, Celui qui est dans les Cieux ! »

*
* *

« Gardez-vous bien de penser que je sois venu détruire la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu détruire, mais accomplir et compléter. Plutôt

1. Le Royaume des Cieux est également promis aux huit béatitudes, mais à chacune sous un nom différent en rapport avec elle : — pour les pauvres, c'est un royaume ; pour les doux, souvent dépossédés ici-bas, c'est une terre d'un prix infini ; pour ceux qui pleurent, c'est une ineffable consolation ; pour les affamés de justice, c'est un éternel rassasiement ; pour les cœurs purs, c'est la vision de Dieu ; pour les pacifiques, c'est le titre d'enfant de Dieu ; enfin pour les persécutés, c'est un royaume encore. (Saint Augustin.)

* P. 537, *a*.

même, je vous l'affirme, plutôt même passeront ciel et terre que ne disparaîtront de la Loi un seul iota ou un seul point, sans avoir reçu leur pleine réalisation.

Et si, s'affranchissant lui-même de l'un de ces commandements comme de trop petite valeur à ses yeux, quelqu'un enseigne aux hommes à s'en affranchir à son exemple, sachez qu'il sera considéré, à son tour, « comme de trop petite valeur » pour le céleste Royaume.

Celui-là, au contraire, sera grand dans le Royaume des Cieux, qui s'appliquera à enseigner ces commandements, et par l'exemple, et par la leçon.

Aussi, je vous le déclare en vérité : si votre justice ne va pas plus loin que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume du Ciel.

Vous avez appris ce qui a été dit aux hommes d'autrefois : « *Tu ne tueras point. Et celui qui « tuera sera passible de jugement....* » — Eh bien, je vous dis, moi : « Sera passible de jugement qui- « conque se met en colère contre son frère. Sera « passible du Grand-Conseil quiconque l'aura appelé « Raca[1]. Sera passible de la Géhenne de feu qui- « conque l'aura traité d'insensé. »

1. *Raca* est une expression de mépris qui, par une singulière coïncidence, s'est conservée jusque dans notre langue ; c'est de ce mot que vient le terme populaire « *Racaille* », par lequel nous l'eussions volontiers traduit, sans la crainte de choquer quelques délicatesses, peut-être excessives.

Si donc, au moment de présenter ton offrande à l'Autel, il te revient en mémoire que ton frère a quelque chose à te reprocher, laisse là ton offrande, devant l'Autel, et cours, toute affaire cessante, te réconcilier avec ton frère. Après quoi tu reviendras présenter ton offrande....

Hâte-toi de te mettre d'accord avec ton adversaire tandis que tu chemines avec lui[1], de peur que cet adversaire ne te livre à celui qui est le Juge, que le Juge à son tour ne te livre à l'Exécuteur et que tu ne sois précipité en prison. De cette prison, je te l'affirme, tu ne sortiras pas que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole.

Vous avez appris ce qui a été dit aux hommes d'autrefois : « *Tu ne commettras point d'adultère...* ». — Eh bien, je vous dis, moi : « Quiconque arrête sur « une femme le regard de la convoitise, a déjà, dans « son cœur, perpétré l'adultère avec elle ».

Que si ton œil droit est pour toi une cause de chute, arrache-le et jette-le au loin. Il vaut mieux pour toi voir périr un de tes membres que de voir précipiter dans la Géhenne ton corps tout entier. Que si c'est ta main droite qui te fait chuter, coupe-la et jette-la bien loin. Car il est préférable pour toi, je

1. « Tandis que tu chemines avec lui. » Cette image est tirée de la manière dont on était cité en justice chez les anciens. Le demandeur sommait l'autre partie de le suivre devant le Magistrat et avait droit, s'il s'y refusait, de l'y contraindre par la force. Voyez Loi des XII Tables, Table I; — Cicéron, *De Legibus*, II, 4; — Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XX, I. (Marcellin Arnauld.)

le répète, qu'un de tes membres périsse, que si ton corps tout entier était précipité dans la Géhenne.

Il a été dit aussi : « *Quiconque répudiera sa « femme lui remettra en main un acte de divorce....* » — Eh bien, je vous dis, moi, que tout mari, qui renvoie sa femme, hors le cas de fornication, est cause par là qu'elle devient adultère. Il commet un adultère, celui qui s'unit à l'épouse répudiée.

Vous avez appris encore cette prescription, faite aux hommes du temps passé : « *Tu ne te parjureras pas, mais tu accompliras les serments que tu auras faits* par le Seigneur[1] ». — Eh bien, je vous ordonne,moi, de ne pas même prononcer de serment. Ainsi ne dites point : « J'en jure par le Ciel! », parce que le Ciel est le trône de Dieu. Ne dites point : « J'en prends la Terre à témoin! », parce que la Terre est l'escabeau de ses pieds. Ne dites point : « Par Jérusalem, j'en fais le serment! », parce que Jérusalem est une ville du Roi Suprême. Et ne dites pas davantage : « Je le jure sur ma tête! », car vous n'avez pas même la puissance de rendre

1. La loi interdisait le parjure. Mais les docteurs juifs éludaient cette défense, en enseignant qu'on ne s'oblige à rien *si l'on ne jure expressément par Dieu lui-même*. D'après leur casuistique, prendre à témoin le ciel, la terre, la sainte cité, n'était point un serment, et leurs sectateurs abusaient largement de cette distinction pour tromper les païens. Jésus rend ses droits à la vérité; et déclare que, dans toutes ces promesses, il y a quelque chose de divin qui ne peut être violé. (L'abbé Fouard.)

blanc ou noir un seul de vos cheveux.... « Oui, oui; non, non » : tel doit être votre langage. Tous ces serments que l'on ajoute procèdent du Mauvais.

Vous avez ouï cette règle : « *Œil pour œil, et* « *dent pour dent* ». — Eh bien, je vous dis, moi, de ne pas même résister au méchant.... Qui plus est, si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui encore la joue gauche. Un autre veut-il entamer un procès devant le tribunal et t'enlever ta tunique? concède-lui même le manteau. Et si un troisième prétend t'imposer une corvée de mille pas, va avec lui et fais-en deux mille....

A qui te demande, donne. De qui veut t'emprunter ne te détourne point.

Vous avez ouï également cette sentence : « *Tu* « *aimeras ton ami.... Et tu auras en haine ton en-* « *nemi*[1] ». — Et moi, je vous dis : « Aimez vos « ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïs- « sent; priez pour vos persécuteurs et pour ceux « qui vous calomnient : afin d'être les enfants de « votre Père céleste, lequel fait lever son Soleil « sur les bons et sur les méchants, et qui répand « sa rosée sur les justes et sur les injustes[2]. »

1. « Tu aimeras ton ami... *et tu auras en haine ton ennemi.* » La première partie est un commandement de Dieu même, écrit au ch. XIX, v. 18 du Lévitique. La seconde est un commentaire des Docteurs de la Lettre et une conséquence tirée par la casuistique des Pharisiens.

2. Le Soleil, quand il se lève, nous avertit de l'immense bonté de son Créateur, puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives, pour les ennemis de Dieu que pour ses amis.

* P. 538, *a*.

Quand vous aimez ceux qui vous aiment, à quelle récompense pouvez-vous prétendre? Les publicains eux-mêmes n'agissent-ils pas ainsi? Et si, pour votre frère seul, vous avez un accueil cordial, en quoi dépassez-vous l'ordinaire? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant?

De même qu'est parfait votre Père, — Celui qui est dans les Cieux, — soyez donc parfaits, vous aussi[1]. »

*
* *

« Portez toute votre attention à ne pas accomplir votre justice devant les hommes, avec le désir d'attirer leurs regards. Autrement, vous n'aurez point de récompense auprès du Père que vous avez dans les Cieux.

Donc, lorsque tu donnes au pauvre, garde-toi bien de faire sonner, comme les histrions, la trompette en avant de toi, dans les synagogues et dans les rues,

Adorez donc, quand il se lève, la bonté du Dieu qui pardonne; et ne témoignez pas à votre frère un visage chagrin, pendant que le ciel, et Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en montre un si serein et si doux. (Bossuet.)

1. Comme vous ne pouvez jamais égaler votre Père céleste, croissez toujours pour vous approcher de cette perfection. L'entreprise est grande; mais le secours est égal au travail : Dieu, qui vous appelle si haut, vous tend la main; son Fils, qui lui est égal, descend à vous pour vous porter. Imitez saint Paul : « Non, mes frères, disait-il, je ne crois pas déjà avoir atteint la justice où je tends, ni que je sois parfait : je poursuis ma course, et, oubliant ce qui est derrière moi (le progrès qu'il a fait), je m'étends à ce qui est devant. » (*Id.*)

* P. 538, *a*, *b*.

afin de capter la vénération du public... En vérité, je vous le déclare, ceux qui agissent ainsi ont reçu leur récompense! Pour toi, quand tu fais une aumône, que ta main gauche ignore ce qu'accomplit ta main droite, en sorte que ta bonne œuvre s'effectue dans le secret : et ton Père, Celui qui voit dans le secret, t'en tiendra compte[1].

Lorsque vous prierez, ne soyez pas non plus de ces hypocrites qui se complaisent à stationner debout, faisant oraison dans les synagogues et au coin des rues, afin d'être aperçus de tout le monde[2].... En vérité je vous le déclare, ils ont reçu leur récompense! — Pour toi, lorsque tu voudras prier, entre dans ta chambre; et, toutes portes closes, implore ton Père dans le secret. Et ton Père, — qui voit dans le secret, — te le rendra dans la lumière.

Évitez aussi, en priant, cette multiplicité de paroles qui sont en usage chez les païens, lesquels s'imaginent en effet que c'est à force de prononcer des mots qu'ils seront exaucés. Craignez de leur ressembler : avant même que vous l'invoquiez, votre Père sait ce qu'il vous faut. — Vous prierez donc ainsi :

« Notre Père, qui êtes dans les Cieux!

1. Quel contraste! Alors que l'homme d'ostentation cherche pour sa bonne œuvre les regards d'autrui, le vrai chrétien doit éviter en quelque sorte son propre regard!

2. Les Juifs priaient ordinairement debout; mais cet usage n'était point général. Tantôt ils se tenaient à genoux et tantôt ils se prosternaient le visage contre terre. (Glaire.)

* P. 538, *c*.

« Que votre Nom soit adoré comme saint! que « votre Règne arrive! — que votre Volonté s'ac- « complisse sur la Terre comme elle s'accomplit « au Ciel.

« Donnez-nous aujourd'hui le pain qui nous « doit sustenter.

« Faites-nous remise de nos dettes, *comme nous-* « *mêmes nous faisons remise à ceux qui nous* « *doivent*.... Toutefois, ne nous mettez point à l'é- « preuve : mais au contraire, délivrez-nous du mal. « Ainsi soit-il! »

Si en effet vous faites remise aux autres de leurs offenses, votre Père céleste, à son tour, vous fera remise de vos fautes. Mais si vous êtes sans pardon pour les offenses d'autrui, votre Père, non plus, ne vous pardonnera pas les vôtres. »

« Quand vous jeûnez, ne prenez pas ces mines accablées qu'affectent les hypocrites, lesquels s'appliquent à se faire des faces exténuées, afin que leurs jeûnes attirent les regards.... En vérité je vous le déclare, ils ont reçu leur récompense! — Pour toi, lorsque tu jeûnes, parfume ta tête et rafraîchis ton visage à grande eau, afin que ton jeûne ne soit pas aperçu des hommes, mais seulement de ton Père, qui est présent dans le secret, et que ton Père, Celui qui voit dans le secret, te le rende un jour dans la lumière. »

* P. 538, *d*.

*
* *

« Gardez-vous bien de vouloir vous amasser des trésors sur la terre, — sur cette terre, où la rouille dévore, où les vers détruisent, où les voleurs découvrent les cachettes et dérobent[1]. Mais thésaurisez-vous des richesses au Ciel, — au Ciel, où la rouille ne peut dévorer, où les vers ne peuvent détruire, où les voleurs sont impuissants à déterrer et à enlever quoi que ce soit. Prends soin d'agir ainsi, car le lieu où est ton trésor est le lieu où est aussi ton cœur....

La lampe qui éclaire ton corps, c'est ton œil. Quand ton œil n'a rien qui le trouble, tout ton corps est pour toi dans la lumière ; mais si au contraire ton œil est en mauvais état, ton corps tout entier se trouve pour toi dans l'obscurité. — Dans quelles profondes ténèbres seras-tu donc si la lumière même qui est en toi devient ténèbres[2] ?

1. Le mot *trésor* désigne chez les Orientaux trois choses qu'ils amassent et conservent avec soin : l'or et les pierres précieuses; — le blé; — les riches vêtements. (L'abbé Crampon.)

2. L'œil est pris ici dans un sens figuré, pour l'œil de l'âme, c'est-à-dire pour l'intelligence qui est la lumière de la volonté, et qui est elle-même éclairée par la foi et la raison. Ce que Notre-Seigneur appelle l'*œil de l'homme*, c'est, dans chacun de nous, la façon même de voir les choses et de diriger sa propre vie. Si l'intelligence, qui est la lumière de la volonté, est dans les ténèbres, — faute de foi et aute de raison, — que seront alors les ténèbres de la volonté elle-même, devenue aveugle et livrée à tous les entraînements de ses passions et de ses désirs?.... Saint Chrysostome remarque que c'est précisément la fureur de thésauriser sur la terre qui ôte à l'âme la

Nul ne peut être, à la fois, au service de deux Maîtres. Ou bien, en effet, il haïra l'un et aimera l'autre ; — ou bien il prendra le parti du premier et fera fi du second. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon, démon des richesses [1].

C'est pourquoi je vous dis : « Ne vous mettez pas « en inquiétude, pour votre vie, de ce que vous « aurez afin de l'entretenir ; pour votre corps, de quoi « vous le vêtirez. » — Est-ce que la vie n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement [2] ?...

Regardez les oiseaux du Ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent; ils ne recueillent point en des greniers. Et pourtant votre Père céleste les nourrit. — N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux?...

Qui de vous, d'ailleurs, en se tourmentant ainsi

lumière de son œil. — « Ne point amasser de trésors, ne point se troubler du lendemain » sont des préceptes diamétralement opposés à la sagesse du Monde et à sa façon de comprendre la vie ; et voilà pourquoi le divin Maître place cette pensée au centre même de tout ce qu'il dit sur l'amour des richesses et le souci de l'avenir.

1. Mammon (et mieux Mammona) signifie en langue chaldéenne et syriaque la *Richesse*, qui est ici personnifiée comme une fausse Divinité.

2. Notre-Seigneur abonde en mystérieuses paroles dont il veut que ses auditeurs creusent eux-mêmes le sens, et il commence des raisonnements qu'il laisse à l'âme droite le soin de terminer. Ce texte en est un exemple : *Est-ce que la vie n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement?* Voilà le commencement. — Et voici la conclusion évidente, qu'il veut que nous tirions nous-mêmes : *Donc, Celui qui a été assez puissant et assez bon pour vous donner la vie et le corps, aura également assez de bonté et de puissance pour vous donner la nourriture et le vêtement.*

l'esprit, pourrait seulement, ne fût-ce que d'une coudée, allonger le fil de sa vie?

Et quant au vêtement, pourquoi vous en troubler? Voyez comme croissent les lis champêtres. Ils ne travaillent ni ne filent. Et cependant, je vous l'atteste, Salomon lui-même, en toute sa gloire, ne fut pas vêtu comme l'un d'eux. — Eh bien, si Dieu habille de la sorte cette herbe des champs, qui existe aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, combien, à plus forte raison, vous vêtira-t-il aussi, hommes de peu de foi!

Donc, bannissez toute alarme, et n'allez pas disant : « Que mangerons-nous?.... Que boirons-« nous?.... Comment nous vêtirons-nous? » ce dont s'inquiètent les païens.... Votre Père, Celui qui est dans les Cieux, sait que vous en avez besoin....

Donc, cherchez avant tout le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous arriveront par surcroît[1].

Donc, ne vous chagrinez point par le souci du lendemain : le lendemain aura souci de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. »

*
* *

« Ne jugez point et vous ne serez pas jugé.

1. Une parole attribuée à Jésus par la tradition est un commentaire de cette pensée : « Demandez les choses grandes, et vous obtiendrez en surcroît les petites; demandez les choses célestes, et vous aurez en plus les terrestres » (Fabricius, *Codex apocryphus*, I, 3.)

* P. 539, *a*.

Sachez en effet que la règle d'après laquelle vous aurez jugé le prochain, sera la règle précise d'après laquelle aura lieu votre propre jugement. Sachez que la mesure dont on se servira pour vous mesurer, c'est justement la mesure dont vous vous serez servi vous-même pour mesurer autrui.

Pourquoi, je te le demande, remarques-tu la paille dans l'œil de ton frère et ne prêtes-tu aucune attention à la poutre qui est dans le tien? Et comment viens-tu dire à ton frère: « Permettez donc que j'ôte « de votre œil ce fétu de paille », alors que, dans ton œil à toi-même, tu as une poutre?... Hypocrite! retire d'abord la poutre de ton œil, et tu verras ensuite à enlever le fétu de l'œil de ton frère! »

*
* *

« Prenez garde aussi de donner aux chiens ce qui est saint, et de jeter vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se tournant contre vous, ils ne vous déchirent. »

*
* *

« Demandez, et il vous sera donné. Cherchez, et vous trouverez. Frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande, reçoit; quiconque cherche, trouve; et, à qui frappe, la porte s'ouvre.

En est-il un seul parmi vous, lorsque son fils implore du pain, qui lui présente un caillou, ou, lorsque l'enfant réclame du poisson, qui lui mette

dans la main un serpent? — Si donc, tout mauvais que vous êtes, vous ne laissez point que de donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père, qui est dans les cieux, en accordera-t-il aussi à ceux qui l'invoquent? »

*
* *

« *Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux :* et sachez que ceci, c'est la Loi et les Prophètes.

*
* *

« Entrez par l'étroit passage : car le portail est large, car la route est spacieuse, qui mènent à la perdition, et beaucoup passent par ce chemin. Qu'elle est étroite au contraire, la porte qui conduit à la Vie! Qu'il est resserré, le sentier qui y monte! et combien peu nombreux sont ceux qui le découvrent! »

*
* *

« Garez-vous de ces faux Prophètes qui viennent à vous, déguisés en brebis, mais qui, au dedans, sont des loups ravisseurs [1]!

1. Les Hébreux, dit l'abbé Glaire, comprenaient par *Prophètes*, non seulement ceux qui prédisaient l'avenir, mais en général aussi quiconque se donnait pour inspiré, ou qui prétendait interpréter l'Écriture et enseigner. Et, sous le nom de faux Prophètes, les Pères ont compris ici tous les faux Docteurs, Juifs ou Chrétiens.

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Est-ce sur des épines que l'on cueille le raisin? et la figue se récolte-t-elle sur des ronces?...

Ainsi, tout bon arbre donne de bons fruits, tout mauvais arbre de mauvais fruits. Ne peut produire des fruits mauvais un arbre bon; ne peut produire de bons fruits un arbre mauvais. Tout arbre qui est stérile en bons fruits sera coupé et jeté au feu. — Encore une fois, c'est *à leurs fruits* que vous les reconnaîtrez.... »

*
* *

« Non! Il ne suffit pas de me dire : « Seigneur! « Seigneur! » pour entrer dans le Royaume des Cieux. Celui-là seul y entrera qui fait la volonté de mon Père, de mon Père qui est au Ciel.

— « Seigneur, Seigneur, m'allégueront en ce « jour-là un grand nombre, n'avons-nous donc pas « annoncé l'avenir, sondé les cœurs, prêché en « votre Nom?... En votre Nom, n'avons-nous pas « expulsé les Démons? En votre Nom, n'avons-nous « pas exercé maints et maints pouvoirs? »

Mais je leur répondrai : « — Je ne vous ai jamais « connus. Retirez-vous donc de Moi, ouvriers « d'iniquité! »

Je compare celui qui écoute mes paroles, et les met en pratique, à un homme sage, qui a construit sa maison sur le roc. La pluie qui tombe, les fleuves qui débordent, les tempêtes qui soufflent font irruption sur ce logis. Mais, comme il est

* P. 539, *b*.

fondé sur le rocher, l'édifice reste inébranlable.

Quant à l'homme, au contraire, qui, tout en prêtant l'oreille à mes paroles, ne les met pas en pratique, il est pareil à l'insensé qui sur du sable a bâti sa demeure[1] ! La pluie qui tombe, les fleuves qui débordent, les ouragans qui soufflent font irruption sur cette maison ; et alors tout s'effondre : ce n'est qu'une immense ruine. »

## IX

Jésus avait fini de parler. Les multitudes étaient émerveillées de ses enseignements, enseignements qu'il leur donnait, non à la façon des Docteurs et des Pharisiens, mais comme ayant personnellement puissance et autorité. Aussi, dès qu'il descendit de la Montagne, fut-il suivi par des foules immenses.

Survient alors un lépreux, qui se prosterne en adoration devant Lui[2].

1. Celui dont parle Jésus, n'est point l'homme qui n'écoute en aucune sorte la parole de vérité ; c'est le chrétien qui se borne à mettre cette vérité dans son entendement ; car, s'il n'écoutait pas il ne bâtirait pas. Il bâtit donc, mais sur le sable. Il s'instruit, au lieu de pratiquer. C'est le théologien qui cherche la science et non la sainteté ; — c'est moi-même, hélas ! qui me réjouis à la parole de Dieu, qui suis charmé par sa beauté, et qui ne pratique point les vertus que mon intelligence comprend !

2. La lèpre était une hideuse maladie de peau, contagieuse et

* P. 539, *c*.

— Seigneur, dit-il, si vous le voulez, vous pouvez me guérir.

Jésus étend les mains, touche le malade, et prononce cette parole :

— Je le veux : sois guéri.

Et la lèpre de cet homme disparaît aussitôt.

— Garde-toi d'en parler à personne, ajoute Jésus. Va seulement te montrer au prêtre et acquitte l'offrande prescrite par Moïse[1]. Que ce leur soit un témoignage[2] !

à peu près incurable. La Loi, dans un but de sécurité publique, contraignait les lépreux à vivre séparés du reste des hommes et interdisait de les toucher. Le jugement constatant officiellement la maladie de la lèpre, ainsi que celui qui constatait la guérison, était rendu par les prêtres. (L'abbé Fouard.)

1. Jésus, disent les abbés Fillion et Bayle, redoute les agitations politiques de la foule. De là, le soin qu'il prend pour les empêcher. Il veut agir sur les esprits, plutôt par le dedans que par le dehors, les convertir et non les éblouir. C'est pourquoi il recommande si souvent le silence à ceux qu'il a guéris.

D'autres pensent, ajoutent-ils, que cette recommandation du Sauveur était faite en outre dans l'intérêt personnel du miraculé, afin de l'engager à ne pas faire parade de sa guérison surnaturelle mais d'en remercier Dieu par une vie plus fervente.

2. D'après le Lévitique (XLV, 10-21), le lépreux devait, pour être déclaré guéri et pouvoir rentrer dans la société, remettre au prêtre chargé de constater sa guérison deux agneaux sans défauts, une brebis d'un an, trois mesures de farine et une mesure d'huile. S'il était pauvre, son offrande consistait en un agneau, une mesure de farine, une mesure d'huile et deux colombes.

*Que ce leur soit un témoignage!* dit Jésus. « Un témoignage, de quoi? — Un témoignage officiel de ma puissance miraculeuse, afin que ces prêtres de Jérusalem soient inexcusables désormais s'ils refusent de croire en Celui qui prouve sa mission divine par des prodiges divins. » Telle est l'interprétation de Maldonat.

*
* *

Comme il entrait dans Capharnaüm, un Centurion se présenta à lui tout suppliant[1] :

— Seigneur, dit-il, un jeune serviteur que j'ai dans ma maison est en ce moment étendu sur son lit, paralysé de ses membres, et en proie à de violentes douleurs.

— J'irai, répond Jésus, et je le guérirai.

— Seigneur, reprend alors le Centurion, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. *Prononcez seulement un mot*, et mon serviteur sera guéri. Car moi-même (bien que je ne sois pourtant qu'un subordonné), quand je commande à l'un des soldats qui sont sous mes ordres de s'en aller, il s'en va; quand je dis à un autre : « Viens », il arrive aussitôt; et quand je dis à mon esclave : « Fais cela », il l'exécute....

Jésus admire un tel langage. Il s'adresse à ceux qui l'entourent :

— Quelle foi! Je n'en ai point, en vérité, rencontré de pareille dans tout Israël[2]!...

Aussi, je vous le déclare, des multitudes vien-

1. Dans les troupes stationnant alors en Palestine, le *Centurion romain* commandait une compagnie de cent soldats.

2. Cette louange, qui exaltait un païen au-dessus des fils d'Abraham, excita probablement quelques murmures, remarque l'abbé Fouard : il se peut même que le Seigneur ait aperçu, dans la foule, des espions du Sanhédrin, car tout à coup sa parole devint menaçante : *Aussi, je vous le déclare*, etc.

dront de l'Orient et de l'Occident et prendront place dans le Royaume des Cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume — [de ce royaume d'Israël] — seront jetés dans les ténèbres extérieures. C'est là que seront les pleurs et les grincements de dents[1].

Il se tourne ensuite vers le Centurion :

— Va! lui dit-il; et que ce que tu as cru s'accomplisse pour toi.

Et, à cette heure même, le jeune homme fut guéri.

*
* *

Arrivé à la maison de Pierre, Jésus trouva la belle-

1. Le Royaume des Cieux est souvent assimilé à un festin cordial où sont réunis, au sein de la lumière, tous les fils de la race humaine qui furent bons et purs, tous ceux qui, ayant failli, retrouvèrent, dans le repentir et la réparation, la blancheur première de leur robe d'innocence. Ils sont assis à la table du Père universel.

Les ténèbres sont au dehors. C'est là que se pressent les méchants, les endurcis, les pervers, tous ceux qui ont été ici-bas les serviteurs du mal. Tous contemplent d'un regard avide et désolé cet éclatant et prestigieux spectacle de la félicité des Justes. Nulle force matérielle n'empêche d'entrer. Mais chacun de ces misérables s'est rendu horrible et hideux; il est tout couvert de crimes et d'immondices qui font désormais partie de lui-même; de sorte que, tout en désirant d'un désir désespéré pénétrer dans la salle illuminée où tout est joie, il comprend, hélas! que la clarté sans ombre qui fait la gloire de ceux dont la beauté est sans imperfection et les vêtements sans nulle souillure, ajouterait à son ignominie l'insupportable honte de tous les regards; il comprend avec épouvante qu'un cercle d'horreur et de dégoût se ferait à son entrée et que le Ciel, dont les portes sont toutes grandes ouvertes, serait pour lui le pire des enfers. Et, de lui-même, il demeure éternellement dans ces ténèbres extérieures qui servent de refuge à sa confusion.

* P. 539, *d*.

mère de celui-ci en proie à un accès de fièvre et alitée. Il lui touche la main, et soudain la fièvre disparaît, de sorte que cette femme se lève et se met à les servir.

A la tombée de la nuit, on lui apporta beaucoup de démoniaques; et, d'un mot, il chassait d'eux les mauvais Esprits. Il guérit également tous les malades. Ainsi fut accomplie la prédiction du prophète Isaïe : « Il se chargera de nos infirmités, et « soulèvera le poids de nos souffrances ».

## X

Se voyant débordé par la multitude, Jésus avait donné l'ordre de passer sur l'autre rive.

— Maître, lui dit alors un Scribe en s'avançant vers Lui, je vous suivrai partout où vous irez.

— Les renards ont leurs tanières, lui repartit Jésus, et les oiseaux du ciel ont leurs nids. Mais, quant au Fils de l'Homme [1], il n'a pas où reposer sa tête.

Un autre, qui était de ses Disciples, fit entendre cette parole :

1. Cette expression, dans le langage contemporain, désignait le *Messie* auquel elle était appliquée en raison du passage de Daniel : *Cum nubibus cœli quasi Filius Hominis veniebat, et usque ad Antiquum dierum pervenit,* VII, 13.

* P. 539, *e.*

— Seigneur, permettez auparavant que je m'en aille ensevelir mon père [1].

— Suis-moi!... Et laisse les morts ensevelir leurs morts.

Il dit et monte à bord de la petite nef, accompagné de ses Disciples.

Tout à coup éclate sur le Lac une violente tempête, à tel point que la barque était comme submergée par les vagues.

Pendant ce temps, Jésus dormait.

Ses Disciples s'approchent de Lui, et le réveillent.

— Sauvez-nous, Seigneur! s'écrient-ils. Nous périssons.

— Pourquoi tremblez-vous, hommes de peu de foi?

Et Jésus se lève, Jésus commande à l'orage et aux vagues.... Immédiatement il se fait un grand calme.

Tous étaient dans la stupeur et se demandaient l'un à l'autre :

— Qui donc est-il, pour que lui obéissent et les vents, et les flots?

*
* *

Lorsqu'il fut parvenu de l'autre côté du Lac, en la région des Géraséniens, voici que deux démoniaques s'échappant du milieu des sépulcres [2],

1. Cela veut dire, croyons-nous : « Attendez que mon père soit mort, que je lui aie fermé les yeux et que je sois libre. »

2. C'étaient des grottes, naturelles ou artificielles, creusées dans le flanc des rochers qui entourent la mer de Galilée; elles étaient employées au besoin comme lieux de sépulture.

accoururent à Lui. Ils étaient tellement dangereux que personne ne pouvait passer par ce chemin.

— Que demandez-vous de nous, Jésus, Fils de Dieu? se mirent-ils à crier.... Êtes-vous venu ici, avant le temps, pour nous torturer?

Or, non loin de là, paissait un très nombreux troupeau de porcs.

Les Démons étaient suppliants :

— Si vous nous chassez d'ici, disaient-ils, envoyez-nous dans cette troupe de pourceaux.

— Allez ! dit Jésus.

Les Démons, aussitôt, sortant du corps des possédés, entrèrent dans celui des pourceaux. Et le troupeau tout entier, se précipitant alors vers le Lac par une course impétueuse, trouva la mort dans les flots.

A un tel spectacle, les gardeurs de ces animaux prirent la fuite. Ils coururent à la ville annoncer cet événement, et raconter ce qui était advenu aux deux possédés.

Là-dessus, tous les habitants vinrent au-devant de Jésus, et, dès qu'ils l'eurent rencontré, ils le conjurèrent de s'éloigner de leur pays[1].

## XI

Remontant dans la barque, Jésus traversa le Lac

1. Ils étaient plus sensibles au désastre de leur troupeau noyé et

* P. 560, *a*.

et alla débarquer dans la cité où il avait pris domicile [à Capharnaüm].

On lui présenta un paralytique étendu sur un lit. Devant la foi de ceux qui s'adressaient à Lui, il dit à cet infirme :

— Confiance ! mon fils, tes péchés te sont pardonnés.

Il y avait là quelques Scribes :

— Cet homme blasphème, songèrent-ils en eux-mêmes.

Mais Jésus vit leur pensée et y répondit :

— Pourquoi, dans le fond de vos cœurs, porter ce mauvais jugement? Est-il donc plus malaisé de rendre cet arrêt : « Tes péchés te sont remis », que de prononcer celui-ci : « Lève-toi et marche » ?...

— Eh bien! reprit-il, apprenez que le Fils de l'Homme a, sur terre, pouvoir d'accorder le pardon des péchés.

Il se tourna vers le paralytique :

— Lève-toi! lui dit-il, emporte ton lit et retourne dans ta demeure.

L'homme aussitôt se dresse sur ses pieds et s'en va en sa maison.

à la crainte de nouvelles pertes qu'à la délivrance et à la guérison de ces deux malheureux. L'intérêt particulier est féroce. Que demain un homme découvre un procédé, une vaccine qui préserve à jamais de toute maladie sans exception, est-il bien sûr qu'aucun des médecins, ruinés individuellement par ce bienfait général, ne sera tenté de dire à l'admirable inventeur, comme les Géraséniens à Jésus : « Éloignez-vous de notre pays? » Un fossoyeur sans ouvrage s'écriait un jour : « L'année est mauvaise, on ne meurt pas. »

* P. 540, *b*, *c*.

Les multitudes présentes furent saisies d'une religieuse terreur. Et elles rendirent gloire à Dieu de ce qu'il avait octroyé aux hommes une telle puissance.

## XII

Comme Jésus s'éloignait, il aperçut un homme, assis au bureau des Contributions. C'est celui qui a reçu le nom de Matthieu.

— Suis-moi, lui dit-il.

Matthieu se lève et le suit [1].

*
* *

Jésus étant à dîner dans la maison de Matthieu, il y avait parmi les convives, en compagnie du Sauveur et de ses Disciples, beaucoup de Publicains [employés du fisc], beaucoup de gens irréguliers dans leur vie.

Ce que voyant, les Pharisiens interpellèrent les Disciples :

— Pourquoi donc votre Maître, dirent-ils, s'attable-t-il de la sorte avec des Publicains et des gens sans conduite?

Ces mots furent entendus par Jésus :

1. C'est ce Lévi, surnommé Matthieu, qui a écrit le présent Évangile : « Évangile selon saint Matthieu ».

— Ce ne sont point, répondit-il, ceux qui se portent bien qui ont besoin du Médecin, ce sont les malades.

Allez donc apprendre [dans le Prophète Osée] le sens de cette parole : « Ce que je veux, ce n'est point le Sacrifice, c'est la Miséricorde[1] ». Et sachez que je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs[2].

*
* *

Des Disciples de Jean s'approchèrent alors de Lui :

1. Osée, VI, 6. Par « Sacrifice » Notre-Seigneur entend ici tous les actes du culte extérieur que les Pharisiens pratiquaient avec tant de scrupule. (Crampon.)

2. Saint Jérôme et saint Hilaire voient dans ces paroles quelque ironie. « Les justes », c'est-à-dire ceux qui se regardaient comme justes, tels que les Pharisiens.

Quant à Bossuet, il s'exprime ainsi : « Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, quoiqu'il se plaise de voir à ses pieds un pécheur qui se retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie, et l'honore d'une familiarité plus étroite ; quelque grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agréments d'une sainteté toujours fidèle... Tels sont les sentiments de Jésus selon sa nature divine. *Mais il en a pris d'autres pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre Sauveur.* « Comme Sauveur, dit-« il, je dois chercher ceux qui sont perdus ; comme Médecin, ceux « qui sont malades ; comme Rédempteur, ceux qui sont captifs... » De la même manière qu'un médecin, comme homme, se plaira davantage à converser avec les bien portants et néanmoins, comme médecin, il aimera mieux soulager les malades. Ainsi ce médecin charitable : certainement, comme Fils de Dieu, il préfère les innocents ; mais, en qualité de Sauveur, il recherchera plutôt les criminels. »

**

— Pour quelle raison, lui demandèrent-ils, tandis que nous et les Pharisiens, nous jeûnons fréquemment, vos Disciples, à vous, ne jeûnent-ils jamais?

— Eh quoi! répondit Jésus, les paranymphes, amis de l'Époux, ont-ils à se mettre en deuil durant le temps que l'Époux est avec eux? Des jours viendront cependant où l'Époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront.....

Personne, quand il a en main une pièce de drap brut, ne s'en va l'ajuster à un vieux vêtement: car le morceau de drap brut, arrachant tout autour l'étoffe usée, ne ferait que produire une plus grande échancrure. Ce n'est point non plus dans de vieilles outres que l'on verse le nouveau vin: sans quoi les outres se rompent, et alors le vin se répand et les outres sont perdues. Lorsque l'on veut conserver l'un et l'autre, c'est dans des outres neuves que l'on verse le vin nouveau[1].

*
* *

Il parlait encore aux Disciples de Jean, lorsque

1. Cette parole signifie, croyons-nous, que les Pharisiens et les Scribes formalistes, perdus dans les observances et les rites du culte judaïque, n'eussent jamais accepté la doctrine du Sauveur, doctrine rude comme le drap brut, doctrine qui fermentait dans l'âme comme du vin nouveau. Jésus prend donc pour ses Apôtres des hommes, non point en dehors du Temple et de la Synagogue quant à la foi, mais totalement en dehors des fonctions ecclésiastiques, — des laïques, comme l'on dirait aujourd'hui. De là le scandale du sacerdoce juif.

* P. 540, *d*.

arriva vers Lui un Chef de synagogue qui se jeta à ses pieds[1] :

— Seigneur, dit-il, ma fille a expiré tout à l'heure... Mais venez, étendez sur elle votre main, et elle vivra!

Jésus, se mettant aussitôt en route avec ses Disciples, partit avec lui.

Durant le trajet, une femme, qu'une perte de sang affligeait depuis douze années, s'approcha de lui par derrière et effleura de la main la frange de son vêtement. — « Si seulement, avait-elle pensé en elle-même, si seulement je parviens à toucher la robe dont il est vêtu, je suis sauvée! »

Jésus, se retournant, arrête son regard sur elle :

— Aie confiance, ma fille! ta foi t'a rendu la santé.

Et en effet, à dater de ce moment, la femme fut guérie.

Parvenu à la maison du Chef de synagogue, il vit là des musiciens funèbres et une foule agitée[2].

— Retirez-vous, leur dit-il : cette enfant n'est pas morte; mais elle dort.

On se riait de lui.... Mais, dès que tout ce monde eut quitté la salle, Jésus entra : il prit la main de la jeune fille, et elle ressuscita aussitôt.

1. C'était celui qui, dans les réunions de la Synagogue, avait la présidence de l'assemblée.

2. Chez les Juifs, dès que quelqu'un était mort, un certain nombre de joueurs de flûte et de pleureuses faisaient entendre des chants funèbres autour de son corps.

* P. 540. *e*.

Le bruit de cet événement se répandit dans toute la contrée.

*
* *

Jésus était reparti. Sur son chemin, deux aveugles s'attachèrent à ses pas, en poussant des clameurs lamentables :

— Fils de David, criaient-ils, ayez pitié de nous!

Il entra dans une maison. Ils vinrent l'y trouver.

— Croyez-vous donc, leur demanda Jésus, que j'aie la puissance d'opérer ce que vous désirez?

— Oui, Seigneur.

— Eh bien! qu'il vous soit fait suivant votre foi! dit-il alors en leur touchant les yeux.

Et leurs yeux furent ouverts.

— Veillez à ce que nul ne le sache! ajouta-t-il avec sévérité.

Mais eux, en s'en allant, publièrent sa renommée par tout ce pays.

*
* *

Après leur départ, on lui présenta un muet, possédé du Démon. Et, le Démon ayant été chassé, le muet parla.

— Jamais pareille chose ne s'est vue en Israël! s'écriaient les multitudes ravies.

Quant aux Pharisiens, ils tenaient un autre langage et disaient :

— C'est par le Prince des Démons qu'il chasse les Démons.

# XIII

Jésus cependant parcourait cités et villages, faisant entendre son enseignement dans les synagogues, prêchant la bonne nouvelle du Royaume de Dieu, guérissant toutes sortes de maux et d'infirmités.

Et au spectacle des foules, il fut ému de pitié jusqu'au fond des entrailles, car ces peuples étaient épuisés, gisant à terre et épars, comme des brebis sans pasteur.

— Certes, la moisson est grande, dit-il alors à ses Disciples : mais peu nombreux sont les ouvriers.... Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des travailleurs dans le champ à moissonner !...

*
* *

Ayant réuni ses Douze Disciples, il leur donna pouvoir : — sur les esprits impurs, pour les chasser; — et sur toute maladie ou infirmité, pour la guérir.

Voici le nom des Douze Apôtres :

Le premier de tous, Simon, appelé PIERRE, et André, son frère; Jacques, fils de Zébédée, et son frère Jean;

* P. 541, *a*.

Philippe et Barthélemy ; Thomas et Matthieu le Publicain ;

Jacques, fils d'Alphée, et Lebbée, surnommé Thaddée ; Simon le Cananéen, et Judas l'Iscariote, celui-là même qui devait le trahir[1].

Tels sont les Douze que Jésus envoya en mission, en leur adressant les instructions suivantes :

« N'allez pas vers les nations étrangères et n'entrez point dans les villes des Samaritains. Auparavant, vous avez à tourner vos pas vers les brebis perdues de la maison d'Israël, annonçant en vos prédications que le Royaume des Cieux s'est approché.

Rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les Démons.

1. Les Évangiles gardent, en nommant les Apôtres, un ordre si constant et si particulier, qu'il y a lieu de croire que tout dans leur vocation fut symbolique, aussi bien le rang que le nombre.

Nous possédons en effet quatre listes des Apôtres. Or, toutes ont ceci de commun qu'elles les distribuent en trois séries, dont les noms sont toujours les mêmes, bien que dans un ordre différent, et que trois des Apôtres occupent invariablement la première place dans leur série. Le premier groupe a pour chef Simon Pierre ; le second, Philippe ; le troisième, Jacques, fils d'Alphée. Au dernier rang, dans toutes les listes, se trouve Judas l'Iscariote.

C'est ce que l'on peut vérifier en comparant les trois Évangiles : Matth., X, 2-4 ; Marc, III, 16-19 ; Luc VI, 14-16 ; et les Actes, I, 13.

Nous ne chercherons point le sens mystérieux de ces divisions, puisque les écrivains sacrés ne le donnent pas, mais nous devions les rappeler ici comme une des particularités intéressantes de l'Évangile. (L'abbé Fouard.)

* P. 541, *b*, *c*, *d*.

Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.

Ne vous munissez ni d'or, ni d'argent, ni de monnaie quelconque dans vos ceintures[1], ni de valise pour la route, ni de second vêtement, ni de brodequins de voyage, ni d'un bâton de défense, car l'homme qui travaille mérite sa subsistance. Dans toute ville, dans toute bourgade où se porteront vos pas, vous devrez vous enquérir du plus digne, et demeurer chez lui jusqu'à votre départ.

En franchissant le seuil de la maison, saluez-la par ces mots : « — Paix à cette demeure[2] ». Et si vraiment c'est une digne maison, votre paix descendra sur elle. Dans le cas contraire, votre paix reviendra à vous.

Si l'on refuse de vous recevoir et d'entendre votre parole, sortez de cette maison ou de cette ville, quelle qu'elle soit, en secouant la poussière de vos pieds.... En vérité, je vous le dis, il y aura au jour du jugement moins de rigueur pour le

1. Les anciens, dit Sepp, avaient coutume de mettre leur argent dans leur ceinture qui était creuse et large comme le sont encore la plupart de celles des Orientaux. Dans nos pays, beaucoup de marchands et de voyageurs portent souvent leur argent dans des ceintures semblables.

2. Ce souhait de paix est le salut habituel de l'Orient : שלום עליכם ; en arabe « Shalam aleik ». L'hôte est toujours accueilli dans ces régions avec courtoisie et respect. Admis à la table et au foyer domestique, il trouve dans ce commerce intime, s'il est Apôtre, toutes les facilités pour convertir ceux qui l'entourent. (L'abbé Fouard.)

* P. 541, *e*, *f*.

pays des Sodomites et des Gomorrhéens que pour cette cité.

Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.... Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme les colombes[1]. »

*
* *

« Méfiez-vous des hommes, car ils vous livreront à leurs tribunaux et vous flagelleront dans leurs synagogues. Et, à cause de Moi, vous comparaîtrez devant les Gouverneurs et les Rois, afin de rendre devant eux et devant les nations le témoignage du martyre.... Toutefois, quand on vous livrera de la sorte, ne vous préoccupez point de chercher en vous-mêmes ni la forme ni le fond de ce que vous aurez à répondre. Ce que vous devrez dire vous sera inspiré au moment nécessaire, et ce ne sera plus vous qui parlerez : ce sera l'Esprit même de votre Père qui parlera en vous . . . . . *

De frère à frère, de père à fils, on s'enverra réciproquement à la mort : les enfants se dresseront contre leurs parents et les feront périr. Et vous

1. Soyez prudents, non pas pour vous, qui n'avez absolument rien à craindre, mais pour les hommes qui sont en face de vous. Prenez garde ! car s'ils foulent aux pieds les choses saintes que vous annoncez et que vous apportez, s'ils vous forcent de secouer, en sortant, la poussière de vos pieds, ils seront plus sévèrement jugés que Sodome et Gomorrhe. Traitez-les comme l'homme traite l'enfant, ou le médecin le malade. » (Le Père Gratry.)

* P. 541, *g*.

serez en butte, à cause de mon Nom, à la haine universelle[1]... Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

Si dans une ville on vous persécute, fuyez dans une autre : et, je vous le dis en vérité, vous n'aurez point encore achevé [de convertir] la totalité des cités d'Israël, que le Fils de l'Homme arrivera....

Le Disciple ne peut avoir un meilleur sort que le Docteur dont il reçoit la leçon; ni le Serviteur plus * de prérogatives que son Maître. Être assimilé au Docteur qui l'a enseigné doit suffire au Disciple; être assimilé à son Maître doit satisfaire le Serviteur. Donc, si l'on a traité de Béelzébub [prince des démons] le Chef de la famille, sachez bien qu'à plus forte raison, on fera injure à tous les siens ....

Devant ces ennemis cependant ne soyez pas pris d'épouvante : car il faut que ce qui est présentement sous le voile soit manifesté au grand jour. De ce qui est maintenant caché, il n'est rien qui ne soit destiné à être rendu public. Ce que je vous dis dans l'ombre, vous avez à le proclamer dans la lumière, et ce que vous entendez à l'oreille, vous avez à le prêcher sur les toits[2].

1. A cause de mon nom ; c'est-à-dire parce que vous êtes Chrétiens. C'est ce que dit l'histoire par la bouche de Tacite : *Christianos odio generis humani convicti!* Condamnés par la haine du genre humain! Qu'on se rappelle les persécutions d'autrefois.... et d'aujourd'hui. (Le Père Gratry.)

2. A ce moment, selon une tradition du premier siècle, rapportée par l'abbé Fouard, Pierre interrompit son maître : « Mais si les loups, dit-il, dévorent les brebis? — Quand l'agneau est mort, répondit le Seigneur, il ne craint plus le loup. » Puis il continua comme le raconte l'Évangile.

* P. 542, *a*.

Par conséquent, gardez-vous donc de trembler devant ceux qui tuent le corps, *mais qui ne peuvent tuer l'âme.* Craignez seulement, craignez par-dessus tout Celui qui peut prononcer pour jamais la perte de l'âme et du corps dans le lieu des supplices.

Qu'est-ce, je vous le demande, que la valeur d'un passereau? On en donne deux pour une obole. Eh bien! pas un seul d'entre eux ne tombe sur la terre, sans la permission de votre Père. Les cheveux même de votre tête sont tous comptés.... Ainsi, encore une fois, n'ayez point peur, vous êtes de plus haut prix que toute une troupe de passereaux.

Quiconque me glorifiera à la face des hommes, je le glorifierai, Moi aussi, devant mon Père, Celui qui est dans les Cieux. Et je renierai également devant mon Père céleste quiconque m'aura renié devant les hommes....

Ne vous faites pas l'illusion de penser que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive. Je suis venu en effet séparer, et mettre en opposition l'un contre l'autre, le fils et son propre père, la fille et la mère, la bru et la belle-mère : l'homme aura pour ennemis ceux-là même de sa propre maison.

N'est pas digne de Moi, quiconque aime son père ou sa mère plus que Moi.

N'est pas digne de Moi, quiconque me préfère son fils ou sa fille.

* P. 542, *b*.

N'est pas digne de Moi, quiconque ne prend pas sa croix et ne marche pas à ma suite....

Sauver sa vie, c'est la perdre!... Et la perdre, à cause de Moi, c'est la sauver!... »

*
* *

« Qui vous reçoit me reçoit ; et qui me reçoit reçoit Celui-là même qui m'a envoyé. — Qui accueille un Prophète, en tant que Prophète, sera récompensé comme le Prophète ; qui accueille un Juste, en tant que Juste, sera récompensé comme le Juste. Qui donnera à boire, ne fût-ce qu'un verre d'eau fraîche, à l'un des moindres qui sont là, en tant que Disciple, ne perdra point sa récompense, je vous le déclare, en vérité! »

Après avoir achevé de donner ces instructions aux douze Disciples, Jésus alla enseigner et prêcher dans les cités voisines.

## XIV

Lorsque du fond de sa prison, Jean eut appris les œuvres du Christ, il envoya vers lui deux de ses Disciples pour lui adresser cette question :

« — Êtes-vous CELUI QUI DOIT VENIR, ou devons-« nous en attendre un autre? »

Pour toute réponse, Jésus leur dit :

— Retournez annoncer à Jean ce que vous avez ouï de vos oreilles et constaté de vos yeux : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les « lépreux sont guéris, les sourds entendent, les « morts ressuscitent, — les pauvres sont évangéli-« sés[1] »..... Bienheureux cependant qui ne se scandalisera pas de Moi!

Après leur départ, le Sauveur commença à parler de Jean aux multitudes.

— Au Désert, leur dit-il, qu'êtes-vous allés voir? Est-ce un roseau agité par le vent?... Qu'êtes-vous allés voir?

Serait-ce un homme aux vêtements efféminés? — Mais ceux qui se revêtent de la sorte se trouvent dans le palais des Rois.... Qu'êtes-vous donc allés voir?

Un Prophète?... — Oui certes, vous dis-je, et plus qu'un Prophète. Car c'est lui qui est désigné par ce texte de l'Écriture : « Voici que j'enverrai MON ANGE, en avant de toi, pour te préparer le chemin ». En vérité, je vous le déclare, parmi les enfants des

1. Il y a une sorte de gradation ascendante dans cette énumération qui passe, comme on le voit, des malades guéris aux morts ressuscités. Or, l'égoïsme humain, l'égoïsme social était tel que Jésus donne comme un signe plus divin encore que la Résurrection des morts, ce simple fait : « Les pauvres sont évangélisés ». Oh! que l'Ancien Testament avait bien dit quand, peignant le délaissement de l'indigent, il s'écriait : *Domine, Domine, tibi derelictus est Pauper* « Seigneur! Seigneur! c'est à vous qu'est abandonné le Pauvre! »

femmes, il n'en est jamais surgi de plus grand que le Baptiseur Jean.... Et toutefois, dans le Royaume des Cieux, le moindre est encore plus grand que lui.

Depuis les jours de Jean-Baptiste cependant jusqu'au moment actuel, le Royaume des Cieux est violenté et les violents l'empêchent de vive force. *

C'est à Jean que se terminent les prédictions de tous les Prophètes et les préfigurations de la Loi. Et, si vous voulez bien comprendre cette parole, lui-même est Élie qui doit venir. Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre!

A quoi pourtant assimilerai-je cette race-là [la race des Scribes et des Pharisiens]? Elle est semblable aux enfants assis sur la place publique, lesquels crient à leurs camarades :

« Des airs joyeux nous vous avons chantés :
« Vous n'avez point dansé.
« Des airs plaintifs nous avons entonnés :
« Vous n'avez point pleuré. »

Jean en effet est venu, pratiquant l'abstinence du manger et du boire, et ils ont dit : « Un Démon le possède ».

Le Fils de l'Homme, d'un autre côté, est venu, mangeant et buvant [comme tout le monde], et voilà qu'ils disent : « C'est un amateur de bonne chère, un buveur de vin, un ami des publicains et des gens sans conduite ». *

Telle a été la justice rendue à la Sagesse par les enfants de cette race.

* P. 542, *c*, *d*.

*
* *

Reprochant alors leur impénitence à ces villes, au sein desquelles avaient éclaté tant de fois les signes de sa puissance, il s'écria :

— A toi, Corozaïm, malheur! A toi, Bethsaïde, malheur! Parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous eussent été accomplis dans Tyr et dans Sidon, depuis longtemps ces deux cités eussent fait pénitence dans le cilice et la cendre[1]. Je vous le déclare donc : au jour du Jugement, il y aura, pour Tyr et pour Sidon, plus de rémission que pour vous!

Et toi, Capharnaüm, qui as été élevée au niveau du ciel, tu seras rabaissée jusqu'à l'enfer. Parce que, si dans Sodome eussent été opérés les miracles qui se sont produits chez toi, Sodome serait encore debout à l'heure présente. Aussi, je vous le déclare, au jour du Jugement il y aura, pour le pays de Sodome, plus de rémission que pour toi!

*
* *

Vers cette époque, Jésus dit encore ces paroles : « O Père, ô Seigneur du ciel et de la terre, je vous glorifie! car ces mêmes choses que vous avez tenues

1. Le cilice et la cendre étaient chez les Juifs la livrée de l'affliction; on revêtait dans le deuil une sorte de sarrau d'étoffe rude à la peau, assez semblable à un sac, et l'on se saupoudrait la tête de cendre.

cachées pour les sages et les prudents, vous en avez écarté le voile pour les petits ! D'avoir bien voulu qu'il en soit ainsi, ô mon Père, je vous rends grâces[1]. »

*
* *

« C'est à Moi que mon Père a tout remis : Et personne ne connaît le Fils, excepté le Père. Personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, — et celui à qui le Fils aura voulu le révéler.

Venez à Moi, vous tous qui travaillez et qui ployez sous le fardeau, et je vous ranimerai.

Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur. Et vous trouverez de la sorte le repos de vos âmes : car mon joug est suave et mon fardeau léger. »

## XV

En ce temps-là, — un jour de Sabbat, — Jésus allait cheminant le long d'un champ de blé mûr.

1. Il est juste que, pour ceux-là qui sont les sages et les prudents, la Vérité soit en quelque sorte dérobée à leur premier regard, parce qu'ils ont le pouvoir et le loisir de la chercher. Il est bon qu'elle soit pour eux un fruit caché, afin qu'ils aient le mérite de faire effort pour la découvrir. Mais quant aux petits et aux pauvres, qui n'ont ni ce pouvoir ni ce loisir, il est juste et bon qu'elle s'offre d'elle-même à eux.

Pressés par la faim, ses Disciples se mirent à égrener des épis et à les manger.

Témoins de cela, les Pharisiens l'interpellèrent :

— Voyez donc ! dirent-ils; vos Disciples se permettent un acte qui est absolument défendu durant la solennité du Sabbat[1].

— N'avez-vous pas lu, leur répliqua-t-il, ce que fit David, lorsqu'il eut faim, et ce que firent également ceux qui étaient avec lui ? Et comment il entra dans la Maison de Dieu et mangea les pains de proposition, qu'il n'était permis de consommer, ni à lui, ni à ses compagnons, mais bien aux Prêtres seuls[2] ?

N'avez-vous pas lu aussi, au livre de la Loi, que les prêtres, dans l'enceinte du Temple, peuvent enfreindre aux jours de Sabbat le repos sabbatique, * sans cependant se rendre en cela coupables d'aucune faute ? Eh bien, je vous le déclare, tout lieu où je suis est plus grand que le Temple.

Si vous compreniez ce que signifie cette parole, « Je veux la Miséricorde et non le Sacrifice[3] », jamais vous n'eussiez fait entendre ce blâme contre des gens qui sont innocents : le Fils de l'Homme est le maître, même du Sabbat.

1. Le reproche des Pharisiens ne porte point sur le fait lui-même de toucher à la propriété d'autrui, car la loi de Moïse (Deut., XXIII, 25) autorisait parfaitement l'homme qui avait faim à prendre et à broyer quelques épis dans sa main, en passant près du champ qui bordait la route. Ces rigoristes se scandalisaient de ce qu'on se permît cela le jour du Sabbat, et qu'on violât ainsi le repos prescrit.

2. Les pains de proposition sont ceux qu'on exposait tous les samedis sur la Table d'or devant le Seigneur. (L'abbé Glaire.)

3. Cette parole divine est écrite dans le prophète Osée, VI-6.

* P. 543, *a*.

*
* *

A la Synagogue, où il se rendit, se trouvait un homme qui avait la main paralysée.

Cherchant toujours quelque prétexte pour le mettre en accusation, les Pharisiens l'interrogèrent encore :

— Est-ce chose licite, lui demandèrent-ils, de guérir aux jours de Sabbat?

— Quand vous avez une brebis, leur répondit-il, et que, le jour du Sabbat, cette brebis vient à tomber dans une fosse, en est-il parmi vous un seul qui ne s'empresse de la saisir et de l'en retirer?... De quel prix cependant n'est pas un être humain, en comparaison d'une brebis? — Donc, aux jours de Sabbat, il est permis d'être bienfaisant.

Puis, s'adressant à l'homme, il lui dit :

— Étends ta main.

Il l'étendit : elle redevint aussi saine que l'autre.

Quant aux Pharisiens, ils allèrent se concerter entre eux pour découvrir les moyens de le perdre.

Jésus le sut et quitta ce pays. Beaucoup le suivirent. Il guérissait tous les malades, mais en leur intimant l'ordre de ne pas faire d'éclat autour de sa personne.

Ainsi s'accomplissait la prédiction du Prophète Isaïe : « Voici mon enfant, avait-il dit, voici Celui « que j'ai choisi, Celui qui est mon bien-aimé, « Celui en qui mon âme s'est complu. Sur Lui je

* P. 543, *b*.

« mettrai mon Esprit; et aux Nations il annoncera « la justice. Ce ne sera point un homme de que- « relles et de cris, et l'on n'entendra point sa voix « retentir au forum. Il n'achèvera pas de rompre le « roseau à demi brisé; et il n'éteindra point la « mèche encore fumante. Et jusqu'à ce qu'il ait « fait entrer la justice en sa pleine victoire, les Na- « tions espéreront en son Nom[1]. »

## XVI

Un possédé, aveugle et muet, lui fut présenté. Il le délivra immédiatement.

L'homme guéri parlait et voyait. Et les foules étaient dans la stupeur :

— Celui-là, s'écriaient-elles en désignant Jésus, celui-là n'est-il point « le Fils de David? »

Les Pharisiens entendaient ces propos :

— Celui-là, répliquèrent-ils, ne chasse les Démons que par le prince des Démons, Béelzébub.

Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur adressa ces mots :

— Tout Royaume divisé contre lui-même tombera en ruines. Nulle cité également, nulle maison divisée contre elle-même ne se maintiendra.

Or, si Satan chassait Satan, ce serait évidemment qu'il est divisé contre lui-même. Comment donc alors son Royaume pourra-t-il subsister?....

1. Isaïe, XLII, 1 esd.

[4] P. 543, *c*.

Et si, Moi, j'expulse les Démons au nom de Béelzébub, au nom de qui, je vous le demande, vos enfants, à vous, les expulsent-ils? Et c'est en cela qu'eux-mêmes seront vos juges.

Mais si, tout au contraire, je chasse les Démons par l'Esprit de Dieu, il s'ensuit que la Royale puissance de Dieu intervient en ce moment parmi vous.

Et puis, comment quelqu'un pourrait-il entrer de la sorte dans la maison d'un homme de grande force et mettre ainsi la main sur ce qu'il possède, s'il n'avait, tout d'abord, chargé de liens cet homme de grande force? — Ce n'est qu'après l'avoir lié qu'il peut s'emparer de ce qui est dans sa maison....

Qui n'est pas pour Moi, est contre Moi; qui n'amasse pas avec Moi, dissipe. Et c'est pourquoi je vous dis ceci : « Toute sorte de péché et de blas-« phème obtiendra rémission, mais il n'y aura « point rémission pour le blasphème contre l'es-« prit. Que quelqu'un vienne à parler contre la per-« sonne du Fils de l'Homme, il lui sera encore par-« donné; mais à celui qui parlera contre l'esprit de « Dieu, qui est saint, il ne sera pardonné, ni dans la « vie présente, ni dans la vie future [1]. »

1. Avec saint Augustin, Maldonat et la généralité des interprètes, il nous paraît hors de doute qu'il ne s'agit point ici de la troisième personne de la Sainte Trinité, et que *spiritus sanctus*, pour éviter toute amphibologie, doit être traduit par « l'esprit de Dieu ».

Quel est donc cependant ce péché contre « l'esprit de Dieu » qui

* P. 544, *a*.

Ou bien, tenez l'arbre pour bon, en même temps que le fruit est bon. Ou bien, tenez pour mauvais

a mérité un tel anathème de la part de Jésus indigné? Il nous semble que les circonstances dans lesquelles il fait entendre cette terrible parole contribuent à en établir le sens avec netteté.

Jésus, par l'expulsion d'un Démon, guérit soudainement un malheureux sur lequel pesaient deux des plus grandes infirmités qui soient ici-bas : il était à la fois aveugle et muet.

Or, en cette occurrence, il était totalement impossible aux Pharisiens, présents eux-mêmes à ce Miracle, de nier devant la foule assemblée le fait matériel et visible qui venait de s'accomplir ainsi, aux yeux de tous. Ils ne pouvaient point davantage ne pas voir que c'était là une œuvre bonne et excellente, justifiant l'enthousiasme des multitudes et entraînant logiquement la conséquence de la céleste mission du Fils de Marie...

Or, devant ce bien manifeste, émanant de ce qu'il y a de divin dans son auteur, que font-ils?

Ce qu'il font, le voici :

Comme cet homme condamne leurs iniquités, leur hypocrisie, leur soif de l'argent, leur amour des honneurs, leur formalisme imbécile et puéril, l'abus détestable qu'ils font de leur autorité, ils voient en lui un ennemi; ils le haïssent. Et voilà que, plutôt que de reconnaître le bien éclatant accompli par celui qu'ils détestent, ils essayent de tirer, de ce bien même qui devrait précisément le faire bénir, une arme pour le déshonorer et le perdre... Vainement et en toute évidence a-t-il agi de par l'Esprit de Dieu, de par le souffle d'En Haut, de par cette inspiration sacrée qui, dans l'âme humaine, est le principe de tout ce qui se fait de bon en ce monde ; vainement et en toute évidence Dieu lui a-t-il prêté son secours; vainement et en toute évidence le Miracle qu'ils ont sous les yeux contribue-t-il à faire adorer et aimer le Dieu tout-puissant dont ils sont les Ministres, tout cela ne produit sur eux d'autre effet que d'exciter et pousser jusqu'au paroxysme leur fureur jalouse contre ce rayonnement qui n'est point leur reflet, et cette gloire qui n'est point la leur. Exaspérés par l'Envie, foulant aux pieds toute bonne foi, tout respect de Dieu présent dans l'âme d'autrui; et calomniant l'essence même des choses, ils prêtent gratuitement à un acte *incontestablement* salutaire et bienfaisant en soi, une cause perverse et infamante. « C'est par Béelzébub, prince des Démons, etc. »

l'arbre et le fruit à la fois. — C'est par le fruit, en effet, que l'arbre se reconnaît....

Quiconque agit de la sorte, quiconque, en présence d'une belle action, d'une œuvre noble, d'une chose clairement excellente par elle-même, tente ainsi d'avilir les motifs qui l'ont inspirée, commet ce terrible péché, impardonnable et impardonné.

Qu'une pieuse femme, obéissant aux meilleurs sentiments de son cœur, visite et soigne des malades, qu'elle se voue de toute son âme à quelque grand acte de miséricorde... « Bah! insinue sa voisine, mordue par l'Envie, on est bien sot d'en faire une sainte : c'est une hypocrite qui ne cherche qu'à être admirée ».

Qu'un chrétien vaillant consacre toutes ses forces au service de Dieu et du prochain; qu'il bâtisse un hôpital pour l'infirme, une école pour le pauvre, qu'il répande autour de lui le bon secours, le bon conseil, le bon exemple. Hélas! il advient parfois, même dans son propre camp, que la voix de l'Envie s'en va murmurant : « Quel ambitieux! il ne songe qu'à se rendre populaire et à capter des suffrages pour parvenir ensuite aux emplois et aux honneurs. »

Qu'un autre consacre tout son talent d'orateur ou d'écrivain à répandre la vérité, que Dieu bénisse visiblement ses efforts et fasse que sa voix, comme celle des Apôtres, retentisse tout à coup à tous les coins du monde; *in omnem terram exivit sonus eorum;* et voilà que les Pharisiens blémissants arrêtent chacun aux portes du Temple pour dire hypocritement à toute oreille qui veut les entendre : « C'est un homme sans conviction, qui fait trafic de sa parole ou de sa plume; c'est un orgueilleux en quête de vaine gloire, un spéculateur en quête d'argent, etc., etc. »

Tel est le péché, abominable entre tous, contre lequel s'élève le Seigneur Jésus. L'attaque de front au bien évident; — la flétrissure de celui qui fait le bien, *à cause même de ce bien, et en pure aversion de son auteur et de sa gloire;* — l'attribution calomnieuse d'un motif infâme à ce qui est le fruit, naturel ou surnaturel, d'une volonté droite, d'une foi profonde, d'une charité ardente, d'une aspiration élevée, d'un labeur sacré, c'est là le crime sans excuse, c'est là, dans une personnalité humaine, l'acte vraiment satanique: c'est-à-dire la haine du bien connu et l'atteinte directe à son essence intime, l'attaque contre l'Esprit, contre l'Esprit même de Dieu, contre l'Esprit Saint. *Sciunt quid faciunt.* De là le terrible anathème.

••

Race de vipères, comment, étant méchants, pouvez-vous proférer le bien? La bouche parle de l'abondance du cœur. Du bon trésor de son cœur, l'homme bon tire le bien. De son mauvais trésor, l'homme mauvais tire le mal....

Aussi je vous déclare qu'au jour du Jugement, les hommes rendront compte de toute parole, vide pour eux d'action et de pratique, et cependant proclamée par eux. Par tes propres paroles en effet tu seras justifié, par tes paroles condamné.

*
* *

Ce fut alors que quelques-uns des Scribes et des Pharisiens vinrent lui dire :

« — Maître, nous voulons voir un signe de vous.

— Mauvaise et adultère, cette race demande un signe! répondit-il. Et il ne lui en sera point donné d'autre que celui du Prophète Jonas. De même en effet que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.

Au Jugement, les hommes de Ninive ressusciteront en même temps que cette race et la condamneront : car, eux, ils firent pénitence à la prédication de Jonas. Et voici, sous vos yeux, bien plus que Jonas!

* P. 544, *b*.

Au Jugement, la Reine du Midi[1] se lèvera aussi en même temps que cette race et la condamnera : car cette Reine accourut des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon. Et voici, sous vos yeux, bien plus que Salomon.... »

*
* *

« Lorsque l'immonde Esprit est sorti d'un homme, il erre par les lieux arides, cherchant le repos, mais il ne le trouve point. Il dit alors : « Je rentrerai « dans ma maison, ma maison d'où je suis parti. » Il s'en approche et la trouve libre, nettoyée et parée. Là-dessus, il va s'associer sept autres Esprits, plus méchants encore que lui-même, et tous ensemble y pénètrent et y établissent leur demeure. Ainsi le dernier état de cet homme devient pire que le premier... »

*
* *

Comme il parlait encore à la foule, sa Mère et certains de ses proches, se tenant en dehors, demandèrent à l'entretenir.

— Voilà, lui dit quelqu'un, votre Mère et des personnes de votre parenté qui sont là, à l'écart, et qui viennent vous chercher.

— Qui est ma mère et qui sont mes parents?

1. La Reine de Saba, province d'Arabie.

* P. 545, *a*.

répondit-il. Puis il ajouta, en étendant la main vers ses Disciples :

— Voici ma mère et mes frères!... Faire la volonté de mon Père qui est aux Cieux, c'est être mon frère, c'est être ma sœur, c'est être ma mère[1].

## XVII

Ce même jour, Jésus étant allé s'asseoir sur le bord du Lac, on s'assembla en si grand nombre autour de Lui, qu'il dut se réfugier dans la barque et y prendre place pour parler de là aux multitudes demeurées sur le rivage.

Il leur exposa beaucoup de choses en paraboles :

— Le Semeur, disait-il, s'en est allé semer. Il jette sa semence.

Or, il y a des grains qui tombent sur le chemin. Les oiseaux de l'air surviennent et les dévorent.

D'autres grains tombent sur un sol pierreux, où la terre est rare. Et ceux-là germent et apparaissent promptement au dehors, la couche de terre étant

1. C'est être mon frère et ma sœur, car c'est, comme moi, être le fils du Père céleste; c'est être ma Mère, car c'est, comme elle, enfanter Dieu dans l'Humanité.

sans profondeur. Mais le Soleil darde ses rayons; et la plante, n'ayant point de racines, se sèche sous ses ardeurs.

D'autres grains tombent parmi les ronces. Mais les ronces, en grandissant, les étouffent.

Il y en a enfin qui tombent dans la bonne terre. Et ceux-ci donnent du fruit : tel grain rendant cent pour un, tel autre soixante, tel autre trente.

Qu'il entende, celui qui a des oreilles pour entendre!...

Ses Disciples s'approchèrent de Lui :

— Pourquoi donc leur parlez-vous par paraboles?

— A vous, répondit-il, il est présentement accordé de pénétrer les mystères du Royaume des Cieux : mais à ceux que voilà, non point[1]. A qui fait usage de ce qu'il a déjà, il sera encore donné, de sorte qu'il se trouvera dans l'abondance; mais qui ne fait pas usage de ce qu'il a, se voit arracher même ce qu'il possède[2].

C'est précisément pour ce motif que je leur parle en paraboles : parce que, en voyant, ils ne voient point; parce que, en entendant, ils n'entendent ni ne comprennent; parce que, en eux, se réalise

1. « Mais à ceux que voilà, non point! » Il est probable que parmi la foule se trouvaient les ennemis du Sauveur, les Scribes et les Pharisiens, et que ce sont eux que le Sauveur indique.

2. Cela veut dire que celui qui reçoit la grâce et ne la fait pas valoir perdra la grâce elle-même, tandis que Dieu reportera toutes les faveurs sur celui qui fera valoir les dons de la grâce qu'il a reçus. (Saint Chrysostome, Homélie CXXVIII, *in* Matth.)

la parole prophétique d'Isaïe : « De votre propre « ouïe vous entendrez, et pourtant vous n'entendrez « point; de votre propre vue vous verrez, et pour- « tant vous ne verrez point. Car le cœur de ce peuple « s'appesantira. Ils endurciront leurs oreilles et « fermeront leurs paupières, de peur que leurs yeux « ne voient, de peur que leurs oreilles n'entendent, « de peur que leur cœur ne comprenne, de peur « qu'ils n'aient à se convertir, de peur que je ne les « guérisse ! »

Bienheureux sont vos yeux, à vous, parce qu'ils voient ! Bienheureuses vos oreilles, parce qu'elles entendent ! — En vérité, je vous le déclare, nombreux ont été les Prophètes et les Justes qui ont désiré voir ce que vous voyez et qui ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et qui ne l'ont pas entendu !

Pour vous donc, écoutez le sens de la parabole du Semeur :

Le chemin sur lequel tombe le grain signifie l'homme qui, après avoir ouï la Doctrine du Royaume de Dieu, ne la fait point pénétrer en lui-même. Le Mauvais survient alors et lui enlève ce qui avait été jeté dans son cœur comme une semence.

Le sol pierreux sur lequel tombe la semence, c'est l'homme qui prête l'oreille à la Doctrine, et qui tout d'abord l'accueille avec joie. Mais il ne l'enracine pas en lui; mais il est inconstant; mais, la tribulation et la persécution venant à se lever au

sujet de la Doctrine, voilà qu'il en fait aussitôt le scandaleux abandon.

Les ronces parmi lesquelles tombe le germe, c'est l'homme qui écoute la Doctrine, mais dans lequel, par suite des sollicitudes du siècle présent et par l'illusion des richesses, elle est entièrement étouffée et frappée de stérilité.

Quant à la bonne terre où tombe le grain, c'est l'homme qui est attentif à la Doctrine du Royaume de Dieu, qui se l'assimile et qui porte du fruit, produisant tantôt cent, tantôt soixante et tantôt trente pour un.

*
* *

— Voici encore, leur dit-il, une figure du Royaume des Cieux :

Dans son champ un homme avait semé du bon grain. Or, pendant que ses gens s'étaient endormis, son Ennemi s'en alla semer de l'ivraie au milieu du froment, et disparut[1].

Chaque plante poussa cependant et porta son fruit : et, en même temps que le blé, on vit apparaître l'ivraie.

Les serviteurs s'adressent au Père de famille :

— Eh quoi, Maître, n'est-ce pas du bon grain que vous avez semé dans votre champ? D'où provient donc l'ivraie?

— C'est là l'œuvre de l'homme ennemi, répond-il.

1. L'ivraie est une graminée qui pousse au milieu du blé, et qui, tant que l'épi n'est pas formé, ressemble au froment.

— Permettez donc que nous allions l'arracher?

— Non, non! reprend le Maître; de peur qu'en enlevant l'ivraie, vous n'arrachiez du même coup le froment. Laissez-les croître, l'un et l'autre, jusques à la moisson. Je dirai alors aux moissonneurs : « Enlevez d'abord l'ivraie et liez-la en « gerbes pour la brûler; vous recueillerez ensuite « le froment et le mettrez dans mon grenier. »

*
* *

— Le Royaume des Cieux? il trouve aussi son image dans ce grain de sénevé qu'un homme va semer dans son champ. C'est assurément un germe minime entre tous. Et pourtant, quand il a pris sa croissance, c'est la plus grande des plantes potagères. Il devient même un arbuste, tellement que les oiseaux du ciel habitent dans ses rameaux[1].

*
* *

— Le Royaume des Cieux? il est figuré par le levain qu'une femme prend et qu'elle met mystérieusement dans trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout ait fermenté[2]....

1. Le sénevé de la parabole est la plante dont la graine produit la moutarde. Il atteint jusqu'à dix pieds de hauteur. Comparé aux autres plantes des jardins, c'est un arbre.

2. Cette parabole du levain a le même sens que celle du grain de sénevé. « Le principe est posé dans le monde, dit le Père

*
* *

Ainsi, par maintes comparaisons, Jésus enseignait les multitudes ; et il ne leur parlait jamais sans recourir à des images. C'était l'accomplissement de cette prédiction du Prophète [1] : « Ma bou« che s'ouvrira pour parler en paraboles. Et je pro« clamerai des choses qui ont été ignorées depuis « le commencement du monde. »

## XVIII

Lorsque, après avoir congédié la foule, Jésus fut rentré dans la maison, ses Disciples le vinrent trouver :

— Expliquez-nous, lui dirent-ils, la parabole de l'ivraie dans le champ.

Gratry, le ferment est déposé dans la masse par cette femme qui a mis sur la terre le Fils de l'homme ; et lui, divin ferment, saura s'étendre à tout le genre humain. Le germe vint sur notre terre, et ce germe est bien le plus humble qui se soit jamais vu : un pauvre Enfant dans une étable ; trente années de silence et de travail des mains ; puis un jeune homme qui parle à quelques autres et dont on a recueilli les discours en dix pages ; et tout cela, en dehors des grandes monarchies de l'Orient, en dehors de la lumière et de la civilisation de Rome et de la Grèce ; tout cela, chez un petit peuple pauvre, inconnu, méprisé. Eh bien ! nos yeux le voient : ce germe, le moindre de tous, a produit, non pas un peuple, mais un Monde, le Monde chrétien. »

1. Ps. LXXVII, 2.

— Celui qui sème le bon grain, leur répondit-il, c'est le Fils de l'Homme.

Le Champ, c'est le Monde.

Quant au bon grain, ce sont les enfants du Royaume. L'ivraie, ce sont les enfants du Mauvais.

L'Ennemi qui a semé l'ivraie, c'est le Démon.

La Moisson, c'est l'accomplissement des temps : les Moissonneurs, ce sont les Anges.

De même donc qu'on enlève l'ivraie et qu'on la brûle dans le feu, de même, à l'accomplissement des temps, le Fils de l'Homme enverra ses Anges, et ils enlèveront de son Royaume tous les scandales. Ils en arracheront tous ceux qui opèrent l'iniquité et les précipiteront dans la fournaise de flamme. Là seront les pleurs et les grincements de dents. Et c'est alors que, dans le Royaume de leur Père, les Justes resplendiront comme le soleil. — Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre !

*
* *

Le Royaume des Cieux ? C'est comme un trésor enfoui dans un champ. L'homme qui le découvre en garde le secret. Et puis, tout débordant de joie, il s'empresse de vendre tout ce qu'il a, et il fait l'acquisition de ce champ.

*
* *

Le Royaume des Cieux, vous en trouverez l'image dans ce négociant en quête de belles perles et qui, en ayant rencontré une du plus haut prix, fait argent de tout ce qu'il possède, et achète cette perle.

*
* *

Le Royaume des Cieux, voyez-en aussi le symbole dans ce filet que l'on jette en mer et qui ramasse des poissons de toutes sortes. Lorsqu'il est plein, les pêcheurs le tirent à eux : puis, s'asseyant sur la grève, ils font choix des bons pour les mettre dans des réservoirs, et rejettent les mauvais. Ainsi en sera-t-il à la consommation des siècles. Les Anges viendront séparer les méchants du milieu des justes; et ils précipiteront ces méchants dans l'ardente fournaise, où seront les pleurs et les grincements de dents....

Avez-vous compris tout cela?

Oui, répondirent-ils.

— Eh bien, reprit Jésus, sachez donc que tout Docteur qui s'est pénétré de la Doctrine du Royaume céleste est semblable à un homme, chef de maison, qui sait, de son trésor, tirer des choses nouvelles en même temps que les choses anciennes[1].

1. La doctrine du Règne divin n'est ni une doctrine d'immobilité, ni une doctrine de renversement : elle est, en même temps, immuable et progressive; elle est la vie grandissante. Le fond, les principes nécessaires demeurent les mêmes, voilà les *choses anciennes;* la forme, le mode d'application se modifient sans cesse, suivant les temps, les circonstances, les milieux, voilà les *choses nouvelles.* Quiconque n'a pas *à la fois* sous son regard ces deux points de vue, s'égare. Si, dans son culte pour les choses anciennes, celui-ci veut conserver absolument tout, la forme changeante comme le fond indestructible, il se met en travers de la marche normale et providentielle de la vie, compromet toute stabilité par le fait même qu'il se refuse à tout progrès. Si celui-là, dans son ardeur pour les choses nouvelles, prétend modifier le fond indestructible comme la forme

# XIX

Après avoir achevé d'exposer cette série de paraboles, Jésus retourna chez ses compatriotes. Il entra dans leurs synagogues; et ils se montrèrent fort étonnés qu'il y fît entendre ses enseignements.

— D'où lui viendraient, murmuraient-ils, une telle sagesse et la puissance des Miracles? N'est-ce pas là le fils du Charpentier?... Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie?... Et Jacques, et Joseph, et Simon, et Jude, ne sont-ils pas ses cousins?.. Ses proches parentes n'habitent-elles pas toutes parmi nous?... Où donc pourrait-il avoir puisé tout cela?

Pour eux il était un scandale.

changeante, il compromet tout progrès, par cela même qu'il se refuse à ce qui constitue toute stabilité. Le premier est l'esclave de la Routine; le second est le soldat de la Révolution. Tous deux conduisent à la mort par un chemin différent. Faisant le discernement des principes et de l'application, du fond et de la forme, de ce qui est permanent et de ce qui est transitoire, ne se troublant et n'ayant nulle peur, ni de voir disparaître ce qui doit s'en aller à son heure, ni de voir apparaître ce qui doit venir en son temps, l'apôtre de la Vérité totale, le chrétien pénétré de la grande doctrine du Règne divin conserve dans les choses anciennes ce qui, de soi, est impérissable, et adopte dans les choses nouvelles ce qui a droit à la vie. Ainsi fait-il à toute époque et en tout pays, qu'il s'agisse d'apostolat, de science, de prédication, d'apologétique, d'institutions sociales: *semper unitas, semper varietas; — semper profert de thesauro suo nova et vetera.*

— Un Prophète, leur dit Jésus à cette occasion, un Prophète n'est sans honneur que dans sa patrie, — et dans sa maison.

Aussi fit-il en cet endroit peu de miracles, à cause de leur incrédulité.

## XX

La renommée de Jésus était parvenue cependant aux oreilles du tétrarque Hérode[1].

— C'est Jean! s'écria-t-il au milieu de ses courtisans; c'est celui qui baptisait!.. Il est ressuscité d'entre les morts ! De là les prodiges qu'il opère.

Hérode, en effet, s'était saisi de Jean. Il l'avait chargé de chaînes et jeté en prison : à cause d'Hérodiade, épouse de son frère Philippe, et parce que Jean lui avait dit à lui-même : « Il ne vous est pas permis d'avoir cette femme-là ».

Le tétrarque eût bien voulu le mettre à mort; mais il avait peur du peuple, lequel tenait Jean pour prophète.

Or, au jour anniversaire de la naissance d'Hérode, la fille d'Hérodiade, ayant dansé au milieu de la salle, avait tellement fasciné le tétrarque que celui-ci lui

1. On donnait le titre de tétrarques à des princes qui gouvernaient la quatrième partie d'un royaume démembré.

* P. 545, *b*.

avait juré, par serment, de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait.

Poussée par sa mère, cette fille lui avait répondu :

— Donnez-moi, ici même, sur ce plateau, la tête de Jean-Baptiste.

A ces mots, le Prince était devenu soucieux. Toutefois, à cause de son serment, à cause aussi des convives présents, il avait alors intimé l'ordre d'aller décapiter Jean, dans la prison.

Donc, sur le plateau, l'on avait apporté et remis à la jeune fille la tête de Jean. Et elle-même à son tour l'avait offerte à sa mère.

Les Disciples de Jean étaient venus prendre son corps et l'ensevelir. Puis, ils s'étaient rendus auprès de Jésus, pour l'informer de ce qui s'était passé.

## XXI

Après avoir appris cet événement, Jésus quitta cette région, et partit dans une barque pour se retirer à l'écart, dans quelque endroit solitaire. Le bruit s'en répandit; et, des diverses villes du littoral, les populations accoururent à pied vers le point du rivage où il se dirigeait. De sorte que, dès qu'il sortit de la barque, il aperçut devant lui ces nombreuses multitudes. Il en eut compassion, et il guérit les malades....

Comme le jour commençait à décliner, les Disciples vinrent lui dire :

— Ce lieu-ci est désert, et l'heure est déjà avancée. Renvoyez les foules, afin que les uns et les autres puissent aller dans les villages acheter de quoi se nourrir.

— Il n'est nullement nécessaire qu'ils s'en aillent, repartit Jésus. Vous allez vous-mêmes leur donner à manger.

— Mais nous n'avons que cinq pains et deux poissons.

— Apportez-les-moi ici.

Il dit : et, après avoir ordonné que le peuple s'assît sur l'herbe, il prend les cinq pains, ainsi que les deux poissons, et, levant son regard vers le ciel, il les bénit. Puis, faisant les parts, il les distribue à ses Disciples, et ses Disciples au peuple.

Tous mangèrent, tous furent rassasiés. Et, des morceaux qui restèrent, on emporta douze corbeilles pleines. Quant au nombre de ceux qui furent ainsi nourris, il était de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

*
* *

Aussitôt après, Jésus pressa ses Disciples de remonter dans la barque et de le précéder de l'autre côté du Lac, tandis qu'il renverrait lui-même les multitudes.

Quand le peuple se fut dispersé, Jésus gravit la Montagne afin de prier dans la solitude....

[1] P. 545, *c*.

Le soir était arrivé et il était seul en ce lieu.

Pendant ce temps, la barque, ayant le vent contraire, était battue des flots au milieu du Lac.

Or, à la dernière veille de la nuit [entre trois et six heures du matin], Jésus, marchant sur les eaux du Lac, alla vers ses Disciples[1]. Mais quand ils l'aperçurent ainsi, cheminant sur la surface des ondes, ils furent bouleversés.

— C'est un fantôme! disaient-ils en poussant des cris de terreur.

Mais soudain Jésus leur parla :

— Ayez confiance! C'est Moi. Soyez sans crainte.

— Si c'est vous, Seigneur, lui répond Pierre, commandez que je vienne moi-même à vous, sur les flots.

— Viens, dit Jésus.

Descendant aussitôt de la barque, Pierre marcha tout d'abord sur l'eau pour aller à Jésus. Mais devant la violence du vent, il fut pris de peur, et commença à s'enfoncer.

— Seigneur! s'écria-t-il, sauvez-moi!...

Jésus étendit la main et le saisit.

— Homme de peu de foi! lui dit-il, pourquoi as-tu douté?

1. Les anciens Hébreux partageaient la nuit en trois veilles de quatre heures chacune; mais, à l'époque évangélique, cette division s'était modifiée et l'on avait adopté l'usage romain qui était de diviser la nuit en quatre veilles, chacune de trois heures, à partir de six heures du soir. La quatrième et dernière veille de la nuit commençait donc vers trois heures du matin et se terminait à six heures.

Dès qu'ils furent entrés dans la barque, le vent cessa. Et alors tous ceux qui s'y trouvaient se prosternèrent devant Lui.

— Vous êtes vraiment le Fils de Dieu! disaient-ils.

*
* *

Après avoir débarqué, ils se dirigèrent vers les districts de Genesar. Les hommes de ce pays, l'ayant reconnu, firent prévenir toute la contrée et lui présentèrent tous leurs malades, le suppliant de permettre seulement qu'ils touchassent le bord de son vêtement.

Et tous ceux qui le touchèrent furent guéris.

## XXII

Des Scribes et des Pharisiens qui arrivaient de Jérusalem s'approchèrent de Lui :

— Pourquoi vos Disciples, lui dirent-ils, transgressent-ils la tradition des Anciens? Au moment de prendre leur repas, ils ne pratiquent point l'ablution des mains[1].

1. Les Juifs avaient et ont encore aujourd'hui la coutume de se mouiller le bout des doigts avant et après le repas, et cela avec certains gestes déterminés par leurs Docteurs; ainsi, ils ne devaient jamais aller au delà du poignet, si ce n'est dans les repas des sacrifices. Sans cette formalité, tout aliment devenait impur, et souil-

— Et vous donc, leur répondit-il, pourquoi, par votre tradition, transgressez-vous l'ordre même de Dieu ? En effet, Dieu a prononcé ce commandement[1] : « Tu secourras respectueusement de tes * « deniers, et ton père, et ta mère. » Il a dit encore : « Qu'il soit voué à la mort celui qui fait injure à « son père ou à sa mère....[2] » Mais vous, voici votre enseignement : « — Quiconque fera enten- « dre cette déclaration à son père ou à sa mère : « *Que mon offrande à Dieu vous tourne à profit !* « n'aura plus envers eux de devoirs à remplir. » Et c'est ainsi, par votre tradition, que vous réduisez à néant le commandement de Dieu[2].

lait celui qui l'avait pris, bien plus, le rendait semblable à un adultère ; et celui qui ne se lavait pas les mains après le repas était aussi coupable qu'un meurtrier. Celui, au contraire, qui observait avec soin ces prescriptions, pouvait se regarder comme assuré du salut éternel. Que l'on se représente ce cérémonial absurde, imposé par les maîtres de la Religion à tout un peuple qui s'y façonnait dès l'enfance, et l'on comprendra jusqu'à quel point les Juifs contemporains de Notre-Seigneur, enchaînés dans un formalisme vide et étroit, étaient inaccessibles à toute idée morale un peu élevée. (Sepp.)

1. Exode, XX, 1 ; Deutér., V, 16 ; Lévit., XX, 9 ; Prov., XX, 20.

2. Ce passage, clair pour les auditeurs de Jésus-Christ, familiarisés avec la casuistique pharisaïque, a besoin, pour le lecteur moderne, de quelques explications. Les Scribes et les Pharisiens, qui occupaient en général les fonctions sacerdotales, poussaient le peuple à remplacer par des offrandes apportées au Temple (c'est-à-dire par une dévotion dont ils profitaient) l'accomplissement du devoir prescrit par Dieu, du devoir naturel d'assister ses parents dans l'indigence.

— Le meilleur moyen de secourir vos vieux parents, disaient-ils, c'est de donner à Dieu même, par nos mains, ce que vous leur destiniez. Et Dieu fera tourner cela à leur profit, plus que si vous leur

* P. 545, *c*.

Hypocrites ! Que le prophète Isaïe a bien sondé vos âmes lorsqu'il a dit : « C'est par les lèvres que « ce peuple m'honore. Quant à son cœur, il est « loin de moi ! Enseignant des doctrines et des « ordonnances humaines, ils m'adressent un culte « vain[1]. »

Il appela à lui le peuple :

— Écoutez et comprenez, leur dit-il. Ce qui corrompt l'homme, ce n'est pas ce qui entre dans la bouche, c'est ce qui en sort.

Ses Disciples s'approchèrent de Lui :

— Savez-vous qu'en entendant ce mot, les Pharisiens le trouvent scandaleux ? lui dirent-ils.

— Toute plantation qui ne provient point de la main de mon Père céleste sera déracinée, répondit-il. Laissez-les. Ce sont des aveugles, conducteurs d'aveugles. Or, quand un aveugle conduit un aveugle, tous deux tombent dans le fossé....

donniez directement. De plus, vous en aurez vous-même récompense.

— Mais si mes vieux parents réclament, en s'appuyant sur la loi naturelle et divine ?

— Eh bien, vous leur répondrez : « J'ai fait l'offrande à Dieu de « tout ce que j'aurais pu vous donner. Qu'il vous assiste donc ! « adressez-vous à Lui ! » De la sorte vous serez quitte e toute obligation envers eux. Et eux-mêmes, comprenant que dès lors, toute réclamation ultérieure serait un sacrilège et une tentative sur l'offrande sacrée, garderont le silence et vous laisseront en repos.... »

Oh ! qu'il était mérité le mot sévère du Seigneur adressé à de tels prêtres du Dieu vivant ! qu'elle était méritée cette épithète de ὑποκριταὶ qui signifie littéralement « comédiens », et dont nous avons fait « hypocrites » !

1. Isaïe, XXIX, 13.

Pierre reprit l'entretien :

— Expliquez-nous, dit-il, le sens de votre allusion de tout à l'heure.

— Êtes-vous encore, vous aussi, sans intelligence? leur répondit Jésus. Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche va au ventre, et, de là, est rejeté en quelque lieu secret. Mais ce qui sort de la bouche dérive du cœur : et voilà ce qui rend l'homme impur!... Pensées mauvaises, homicides, adultères, fornications, vols, faux témoignages, blasphèmes, viennent en effet du cœur, et sont les seules choses qui salissent l'homme. Quant à manger sans se faire d'ablutions sur les mains, cela ne le souille nullement!

## XXIII

Jésus était allé aux environs de Tyr et de Sidon [1]. Une Chananéenne de ces contrées sortit de sa demeure et accourut à Lui :

— Seigneur, Fils de David, s'écriait-elle, ayez pitié de moi ! Ma fille est cruellement tourmentée par le Démon.

Mais Jésus gardait le silence.

Les Disciples intervinrent pour le supplier de

1. Tyr et Sidon, en Phénicie, n'appartenaient point à la Judée et étaient des villes païennes.

* P. 543, *a b, c, d.*

donner satisfaction à cette femme qui les poursuivait de ses cris.

— C'est seulement aux brebis perdues de la Maison d'Israël que j'ai été envoyé, répondit-il.

La femme s'était prosternée devant Lui :

— Seigneur ! Seigneur ! venez à mon secours !

— Il n'est pas bon, répliqua-t-il, de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens.

— Sans doute, Seigneur, mais les chiens mangent cependant les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.

— O femme, ta foi est grande ! lui dit alors Jésus.... Que ton désir s'accomplisse !

Et, à partir de cette heure même, sa fille fut guérie.

## XXIV

Après avoir traversé ce pays, Jésus longea le lac de Galilée.

Il avait gravi la montagne et s'y était assis, lorsque de grandes masses d'hommes arrivèrent vers Lui, ayant avec elles des muets, des aveugles, des boiteux, des sourds, des estropiés, et beaucoup d'autres malades que l'on déposa à ses pieds.

Il les guérit tous.

De sorte que les multitudes étaient dans l'admiration de voir les muets parler, les boiteux mar-

* P. 546. *c*, 547, *a*, *b*,

cher, les aveugles jouir de la vue ; et chacun proclamait la grandeur du Dieu d'Israël[1].

Jésus, cependant, appela auprès de lui ses Disciples.

— J'ai pitié de ce peuple, dit-il. Voici déjà trois jours que tous ceux qui sont là persistent à se tenir autour de moi, et ils n'ont pas de quoi manger. Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne défaillent sur la route.

— Mais où donc trouver en ce désert, lui repartirent les Disciples, assez de pain pour suffire à une telle multitude[2]?

— Combien de pains avez-vous ? demanda Jésus.

— Sept, et quelques poissons.

Il donna ordre à la foule de s'asseoir par terre.

Puis, il prit les pains et les poissons, et, rendant grâces, il rompit les parts, les remettant aux mains de ses Disciples, qui, à leur tour, les distribuaient au peuple.

Tous mangèrent : la faim de tous fut satisfaite. Et, des restes qui demeurèrent, on emporta sept corbeilles pleines.

Ceux qui furent ainsi nourris étaient quatre

1. « Et chacun proclamait la grandeur du Dieu d'Israël. » L'Évangéliste dit ici cette parole, parce que la province où se trouvait alors Jésus, la Décapole, était presque entièrement païenne.

2. Les Douze furent surpris d'un pareil dessein ; sans doute ils n'avaient pas oublié le prodige accompli près de Bethsaïde quelques mois auparavant, mais ils se souvenaient aussi de l'accueil fait à la Chananéenne, du pain des enfants qu'il ne faut pas donner aux chiens ; et ils ne s'attendaient pas que leur Maître prodiguât *à des païens* les mêmes libéralités qu'aux fils d'Israël. (L'abbé Fouard.)

mille hommes, sans compter les femmes et les enfants [1].

La multitude étant congédiée, il monta à bord d'une nacelle, et se rendit au pays de Magedan.

## XXV

Voulant le mettre à l'épreuve, certains Scribes et Sadducéens vinrent lui demander de leur donner comme signe quelque phénomène céleste [2].

1. Ce miracle eut aux yeux des Évangélistes une grande importance, car tous le rapportent; et saint Jean, en lui donnant pour suite naturelle la promesse « du Pain de vie », nous montre quelle signification Jésus y avait attachée.

L'Église primitive était tellement pénétrée de cette interprétation, que, durant cinq siècles, pour figurer l'Eucharistie, elle peignait, non la Cène, mais la multiplication des pains, et mettait devant la table du Seigneur, avec le poisson, symbole du Christ, les corbeilles pleines des restes recueillis par les Apôtres.

Des cinq mots grecs qui sont Ἰησοῦς, Χριστὸς, Θεοῦ, Υἱὸς, Σωτήρ, si vous réunissez les premières lettres, vous aurez ΙΧΘΥΣ, poisson, dans lequel nom le Christ est signifié mystiquement. (Saint Augustin, *De Civitate Dei*, XVIII, 25.) Aucun symbole ne fut plus fréquemment employé dans la primitive Église pour désigner le Sauveur.

Quant aux corbeilles, elles sont toujours au nombre de sept : c'est donc à la seconde multiplication, où les Apôtres recueillirent, non plus douze, mais sept corbeilles de pain, que les artistes chrétiens faisaient allusion... Dans ce second prodige, symbole de l'Eucharistie comme le premier, Jésus, au lieu de pain d'orge, multiplia le pain de froment, qui est la propre matière du sacrement. C'est la raison de ce choix entre les deux cènes. (L'abbé Fouard.)

2. Comme, par exemple, Josué arrêtant le soleil, comme Samuel faisant tomber la foudre, comme Isaïe faisant rétrograder l'ombre sur le cadran solaire, etc.

Longtemps, les Sadducéens avaient paru négliger l'œuvre du Christ. Absorbés par les intrigues de la politique, ils s'occupaient

Il leur fit cette réponse :

— Tel soir étant venu, vous dites : « Il fera beau, « car le ciel est rosé »; et tel matin : « Il y aura « de l'orage, car le firmament brille d'un feu si- « nistre »... Vous savez, par conséquent, discerner avec netteté la physionomie de l'horizon. Ne pouvez-vous donc aussi reconnaître les signes des temps?...

Race mauvaise et adultère qui demande un signe ! il ne lui en sera pas donné d'autre que celui de Jonas le Prophète[1] !

Ayant ainsi parlé, il les laissa et quitta le rivage.

peu du prophète galiléen et de son « Royaume des Cieux »; mais les Scribes juifs étaient parvenus enfin à émouvoir leur indifférence. Tibériade, séjour d'Hérode, était proche, et les officiers de ce prince appartenaient pour la plupart à la secte des Sadducéens; ce sont quelques-uns d'entre eux que nous voyons ici mêlés aux émissaires du Sanhédrin. L'année précédente, il avait suffi au Sauveur de se retirer momentanément pour assoupir la méfiance du tétrarque; mais depuis ce temps le sang de Jean-Baptiste était sur Hérode et l'agitait; ses ministres se laissèrent entraîner contre Jésus, et s'unirent aux poursuites des Docteurs de la Loi. (L'abbé Fouard.)

1. Les miracles de Jésus-Christ sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point des « signes dans le ciel », tels que les Juifs les demandaient; il les fait presque tous sur les hommes mêmes, et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs, qu'ils les touchent dans le fond du cœur. (Bossuet.)

*
* *

Lorsqu'on fut arrivé de l'autre côté du Lac, il se trouva que les Disciples avaient oublié d'emporter du pain.

— Gardez-vous bien, leur recommandait-il en ce moment, gardez-vous soigneusement du levain des Pharisiens et des Sadducéens.

— C'est sans doute parce que nous n'avons pas apporté de pains, qu'il parle ainsi, pensèrent les Disciples.

Et ils se communiquèrent entre eux cette impression.

N'ignorant point la réflexion qu'ils faisaient, Jésus ajouta :

— Pouvez-vous supposer, hommes de peu de foi, qu'il soit ici question du pain qui vous manque? Êtes-vous toujours sans intelligence?... Avez-vous perdu la mémoire des cinq pains pour les cinq mille hommes, et du nombre de corbeilles que vous avez emportées? Ne vous souvenez-vous plus des sept pains pour quatre mille hommes, et de tous les paniers que vous en avez remplis?...

Est-ce que vous ne voyez point que quand je vous dis : « Gardez-vous du levain des Pharisiens et des « Sadducéens », il ne s'agit nullement de pain.

Ils comprirent alors : ils comprirent qu'il leur avait prescrit de se tenir en garde, non contre le ferment que l'on met dans le pain, mais bien contre la doctrine des Pharisiens et des Sadducéens.

# XXVI

Étant allé aux environs de Césarée de Philippe, Jésus interrogeait ses Disciples.

— Que dit-on du *Fils de l'Homme?*

— Les uns prétendent que c'est Jean-Baptiste; les autres, que c'est Élie; ceux-là, que c'est Jérémie ou quelqu'un des prophètes.

— Et vous autres, poursuivit-il, qui croyez-vous que je sois?

Ce fut Simon-Pierre qui fit la réponse :

— Vous êtes le CHRIST, le Fils du Dieu vivant.

Alors Jésus, reprenant la parole, et s'adressant à Simon :

— Bienheureux es-tu, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé cela[1], mais bien mon Père, Celui qui est dans les Cieux! A mon tour, je te déclare, à toi, que tu es PIERRE, — pierre sur qui j'édifierai mon Église[2] : et, contre cette Église, ne prévaudra jamais l'Empire de l'Enfer. C'est à toi que je donnerai les clefs du Royaume des Cieux. De sorte que

1. בשר ורם, « la chair et le sang », est une expression familière aux talmudistes pour désigner la partie inférieure de notre nature. (L'abbé Fouard.)

2. Ces paroles conféraient la primauté au fils de Jonas et établissaient sur lui l'œuvre du Christ, l'*Eglise* dont pour la première fois nous trouvons ici le nom. (*Id.*)

* P. 547, *d*.

sera fermé dans les Cieux tout ce que tu auras fermé sur la terre, — et que sera ouvert dans les Cieux tout ce que sur la terre tu auras ouvert.

En même temps il recommanda à ses Disciples de ne proclamer devant personne que lui, Jésus, était le Christ[1].

*
* *

Ce fut dès cette époque que Jésus exposa à ses Disciples comme quoi il fallait : — qu'il allât à Jérusalem ; — qu'il y subît, de la part des Anciens, des Scribes et des Grands-Prêtres, toutes sortes de mauvais traitements ; — qu'il fût mis à mort, — et qu'il ressuscitât le troisième jour.

Le tirant alors à l'écart, Pierre essaya de protester :

— Loin de vous de telles idées, Seigneur! Il ne vous arrivera rien de tout cela.

— Arrière de moi, Tentateur! s'écria Jésus, se retournant vers Pierre. Tu me veux arrêter, parce que tu n'as pas la notion des choses de Dieu, et

1. Quoique la Judée fût paisible à l'époque de Notre-Seigneur, les Juifs détestaient l'étranger, et, pour s'en affranchir un jour, comptaient sur le Messie ; ils étaient prêts, comme on ne tarda pas à le voir, à saluer de ce titre sacré le premier qui en voudrait user pour relever leur nationalité. Voilà pourquoi, tandis que Jésus se proclame le Fils de Dieu dans Jérusalem devant les Scribes et les Pharisiens, qui ne savent que le contredire (Jean, V, 17, sv.), il évite de se manifester de la même sorte parmi les populations de la Galilée, qui se soulèveraient à la nouvelle que le Christ est venu, et que saint Jean (VI, 15) nous montre frappées de ses miracles, accourant pour le prendre *et le faire roi.* (Wallon.)

* P. 548, *a*, *b*.

que tu comprends seulement le point de vue humain.

Puis, s'adressant à tous les Disciples, il ajouta :

— Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Et, sachez-le bien, quiconque voudra sauver sa vie, la perdra : tandis qu'il trouvera la Vie, celui qui la perd à cause de Moi! Or, quand bien même un homme parviendrait à gagner le monde entier, quel profit en aura-t-il, si, du même coup, il perd la vie? Est-il donc quelque moyen à l'aide duquel il pourrait ensuite opérer le rachat de sa vie?

Souvenez-vous qu'un jour le Fils de l'Homme viendra, dans la gloire de son Père, accompagné de ses Anges, et qu'alors il rendra à chacun selon ses œuvres. — En vérité, je vous le déclare, il en est ici quelques-uns qui ne goûteront point la mort, avant d'avoir vu le Fils de l'Homme s'en allant en son Royaume[1].

1. *S'en allant en son Royaume.* Malgré l'autorité de quelques commentateurs qui considèrent *venientem in regno suo* comme une allusion à la Transfiguration dont il va être immédiatement question, nous pensons que Notre-Seigneur parle ici de sa glorieuse Ascension dont furent témoins un grand nombre de ses Disciples et qui fut la véritable rentrée dans ce Royaume, d'où il annonce qu'il reviendra un jour.

# XXVII

Six jours après, emmenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, Jésus les conduisit sur une haute montagne, dans un endroit désert.

Et alors, devant eux, eut lieu sa Transfiguration.

Son visage devint resplendissant comme le soleil; ses vêtements prirent l'éclatante blancheur de la neige. En même temps, apparurent Moïse et Élie : et ils s'entretinrent avec lui.

— Seigneur, dit Pierre, quel bonheur pour nous d'être ici! S'il vous plaît, dressons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie....

Il parlait encore lorsqu'une nuée lumineuse les enveloppa. Et, de cette nuée, sortit une Voix qui prononça ces mots :

— Celui-ci est mon Fils, le Bien-Aimé, en lequel je me suis complu. Écoutez-le.

En entendant cette Voix, les Disciples, frappés de terreur, tombèrent le visage contre terre.

Mais le Seigneur s'approcha et les toucha de la main.

— Debout! leur dit-il, et n'ayez pas peur.

Levant alors les yeux, ils ne virent plus personne, sinon Jésus.... Il était seul.

Comme ils descendaient de la Montagne, il leur ordonna de ne point parler de cette Vision, jus-

qu'à ce que le Fils de l'Homme fût ressuscité d'entre les morts.

— Pourquoi donc, lui demandèrent ses Disciples, les Scribes vont-ils répétant que, avant tout, Élie doit venir ?

— Sans doute, répondit-il, Élie doit venir : et il rétablira toutes choses. Toutefois, je vous le déclare, Élie est déjà venu; mais, loin de le reconnaître, ils lui ont fait subir au contraire tout ce qu'ils ont voulu. De même, le Fils de l'Homme souffrira par leurs mains.

Les Disciples comprirent qu'il parlait de Jean-Baptiste.

*
* *

Lorsqu'il eut rejoint les multitudes, un homme s'avança et se prosternant à genoux :

— Seigneur, dit-il, ayez pitié de mon fils. Il a des attaques de mal caduc et ses souffrances sont grandes : car c'est souvent dans le feu, souvent aussi dans l'eau que ses chutes ont lieu. Je l'ai présenté à vos Disciples, mais ils ont été impuissants à le guérir[1].

— O race incrédule et perverse, s'écria Jésus,

1. « Tous les auteurs qui ont écrit sur l'épilepsie ou mal caduc sont d'accord, dit le docteur Passati, pour regarder cette maladie comme inexplicable. »... « Elle est tellement extraordinaire, écrit Esquirol, tellement au-dessus de toute intelligence et de toute explication, que les Anciens ont cru qu'elle dépendait du courroux des Dieux. »

Les causes de l'épilepsie peuvent être bien différentes. — Émotions, frayeur, crise de la puberté, vers intestinaux, peuvent la produire,

jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous endurerai-je?... Amenez-le-moi ici.

Il fit alors entendre au Démon la voix de la menace; et l'Esprit impur sortit aussitôt de l'enfant, lequel, dès ce moment, fut guéri.

S'approchant ensuite du Seigneur et le prenant à part, les Disciples lui demandèrent :

— Pourquoi donc n'avons-nous pu expulser ce Démon ?

— A cause de votre incrédulité, répondit Jésus. En vérité, je vous le déclare, si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : « Va-t'en d'ici là ! » qu'elle le ferait aussitôt. Rien ne vous serait impossible....

Cette espèce de Démons ne s'expulse d'ailleurs que par la prière et le jeûne.

*
* *

Comme ils étaient en Galilée, Jésus leur répéta :

— Entre les mains des hommes doit être livré « le Fils de l'Homme ». On le fera périr : — mais il ressuscitera le troisième jour....

dit le docteur Passati, mais une de ses causes fréquentes est dans le vice impur. » C'est ce qui avait probablement lieu relativement à l'enfant présenté à Notre-Seigneur ; et l'épilepsie était une conséquence du vice, comme le sont souvent tant de maladies. De là l'interpellation de Jésus au Démon lui-même, caché derrière ce mal physique.

De telles paroles les attristaient vivement.

## XXVIII

Ils étaient entrés dans Capharnaüm. Ceux qui avaient la charge de recouvrer l'impôt du didrachme abordèrent Pierre[1] :

— Est-ce que votre Maître ne paye pas le didrachme? dirent-ils.

— Il le paye, repartit celui-ci.

Et sur ce mot il entre dans la maison. Mais Jésus prévenant sa requête :

— Que t'en semble, Simon? lui demanda-t-il : de qui les rois de la terre perçoivent-ils le tribut et le cens? De leurs enfants ou de ceux qui leur sont étrangers?

— De ceux qui leur sont étrangers, répond Pierre.

— Donc, reprend Jésus, les fils du Roi en sont exempts[2]. Toutefois, afin que nous ne les

1. Le didrachme, double drachme ou demi-sicle, valait environ 1 fr. 60 de notre monnaie. Tout Juif devait le payer. Le produit de ce tribut était consacré à l'entretien du Temple.

2. Par cette parole, Jésus rappelait à l'Apôtre, témoin de la gloire du Thabor, que le Christ, Fils de Dieu, était, à ce titre, affranchi des lois humaines, et du didrachme, rançon du péché. Néanmoins, en tant que Fils de l'Homme, Jésus obéissait aux Lois et payait le tribut; mais il le payait en Dieu, par un prodige. (L'abbé Fouard.)

scandalisions point, descends au Lac et jette l'hameçon. Et le premier poisson que tu tireras de l'eau, ouvre-lui la bouche : tu y trouveras un statère. Prends-le et donne-le-leur : pour toi et pour moi[1].

## XXIX

Survinrent en ce moment des Disciples qui posèrent à Jésus cette question :

— Au Royaume des Cieux, lui demandèrent-ils, quel est celui que vous considérez comme le plus grand ?

Alors Jésus appela à lui un enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit :

— En vérité, je vous le déclare, à moins que vous ne vous convertissiez et que vous ne deveniez semblables à des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux.

Le plus grand dans le céleste Royaume, c'est celui qui aura su devenir humble comme cet enfant. A moi-même fait bon accueil quiconque accueille en mon nom un enfant comme celui-ci[2].

Quant à celui qui aura été l'occasion de la chute

1. Le statère valait deux didrachmes.

2. Cette parole de Notre-Seigneur a donné naissance à des milliers d'asiles, d'orphelinats, d'écoles, etc.

pour l'un de ces petits qui croient en Moi[1], il mériterait qu'on lui attachât au cou une de ces meules qu'un âne tourne, et qu'on le noyât au fond de la mer.... Malheur au monde à cause des scandales! Car c'est une fatalité qu'ils aient lieu : et malheur à l'homme par qui le scandale survient! »

*
* *

« Donc, si ton pied ou ta main sont pour toi la pierre d'achoppement, coupe-les et jette-les loin de toi : car il te vaut mieux entrer dans la Vie, manchot ou boiteux, que d'être, avec la possession de tes deux mains ou de tes deux pieds, précipité dans le Feu éternel. Si c'est ton œil qui est pour toi la pierre d'achoppement, arrache-le, et jette-le loin de toi : car il te vaut mieux entrer borgne dans la Vie, que d'être précipité, avec l'usage de tes deux yeux, dans la Géhenne de Flamme. »

1. « Un de ces petits qui croient en moi. » Le grec, qui emploiait plus haut le mot παῖς, enfant, emploie désormais le mot μικρός, petit. Il ne s'agit plus en effet des enfants, mais des pauvres gens que le monde dédaigne, et qu'il corrompt par ses paroles, par ses exemples, par ses scandales, et dont la foi pourtant est le seul patrimoine et l'unique espérance. Notre-Seigneur passe de la petitesse de l'enfance à la petitesse sociale. Et après avoir parlé ici des petits qui croient, il va parler tout à l'heure de ceux qui se sont égarés, et à la recherche desquels se livre le bon Pasteur, afin que nul d'entre eux ne périsse.

* P. 549, *b*.

*
* *

« Craignez de mépriser un seul de ceux-là qui sont « les petits[1] » : car je vous déclare que là-haut, leurs Anges contemplent sans cesse la face de mon Père, Celui qui est dans les cieux... Et sachez bien que ce que le Fils de l'Homme est venu sauver, c'est cela même qui était perdu.

Que vous en semble en effet? Lorsque quelqu'un a cent brebis et que l'une d'elles s'est égarée, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans les montagnes pour aller chercher celle qui s'est perdue? Et s'il advient qu'il la retrouve, en vérité je vous le dis, il aura plus de joie au sujet de celle-là qu'au sujet des quatre-vingt-dix-neuf autres qui ne se sont point égarées.

C'est ainsi, tout pareillement, que votre Père

1. « Un seul de ceux-là qui sont les petits » *Unum ex pusillis istis*. Il s'agit de ceux que le monde appelle « les gens de peu, les misérables » dans tous les sens de cette expression, qu'elle signifie l'indigence matérielle ou l'indigence morale. Ne méprisez personne: ni les pauvres, ni les coupables de cette immense classe délaissée que l'on appelle « les petits ». Le poids de la vie qu'ils portent si lourdement quand les riches vivent dans la mollesse est pour eux une prière constante qui demande grâce pour eux; et c'est ainsi que leurs Anges voient toujours la face du Père, Celui qui est aux cieux.

C'est précisément parce qu'il s'agit ici des gens de peu et des misérables que Notre-Seigneur ajoute : « Sachez bien que ce que le « fils de l'Homme est venu sauver, c'est cela même qui était perdu », parole qui serait, de même que tout le développement qui suit, inapplicable aux enfants.

ne veut point que périsse un seul de ces petits. »

*
* *

« Lorsque ton frère a péché contre toi, va le trouver et dis-lui ton grief, seul à seul, de toi à lui. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère.

Si au contraire il refuse de t'écouter, amène avec toi une ou deux personnes, afin que toute parole dite ait l'autorité de deux ou trois témoins. Puis, s'il ne les écoute pas, déclare-le à l'Église.

Et, s'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour toi comme un païen et un publicain... Je vous l'affirme en vérité : tout ce que sur la terre vous lierez sera lié dans le Ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le Ciel.

Je vous répète aussi ce que déjà je vous ai dit : « Que deux d'entre vous soient d'accord ici-bas, et, quoi qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père céleste ».

Partout, en effet, où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis présent au milieu d'eux.

*
* *

— Seigneur, dit Pierre en s'approchant de Lui, si mon frère pèche contre moi, combien de fois lui pardonnerai-je donc? Sera-ce jusqu'à sept fois?

— Je ne dis point jusqu'à sept fois, lui repartit

Jésus, mais jusqu'à septante fois sept fois. Et voici à ce sujet une autre parabole sur le Royaume des Cieux.

Un Roi voulut régler ses comptes avec certains personnages attachés à son service.

Comme il commençait ce règlement, l'un d'eux se présenta, qui lui devait dix mille talents[1] et n'était pas en mesure de s'acquitter. Là-dessus le Roi ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants, et tout ce qu'il possédait, pour l'acquittement de sa dette[2].

Cet homme se prosterna à ses pieds et il le suppliait en ces termes : « Patientez, patientez encore envers moi, et je vous rendrai tout ! » Le Souverain en eut alors pitié : il le renvoya libre, et lui fit remise de sa dette.

Or celui-ci, étant sorti, rencontre un de ses compagnons qui lui devait cent deniers[3]. Tout aussitôt, il met la main sur lui, et l'étreignant au point de l'étouffer :

« — Rends-moi ce que tu me dois ! » s'écrie-t-il.

1. Le talent représente à peu près cinq mille francs de notre monnaie. Dix mille talents faisaient environ cinquante millions de francs. Cette somme, prodigieuse pour un particulier, tend à nous faire comprendre que nos dettes envers Dieu sont incalculables.

2. Suivant l'ancien droit du monde antique, un créancier pouvait vendre, ou réduire en esclavage ses débiteurs insolvables.

3. Cette somme, entièrement insignifiante en comparaison de la première, signifie que toutes les offenses que nous pouvons recevoir du prochain ne sont absolument rien en comparaison de nos manquements vis-à-vis de Dieu.

* P. 549, *c*.

L'autre se prosterne alors à ses pieds et il le supplie en ces termes : « Patientez, patientez encore envers moi, et je vous rendrai tout! »

Mais le premier refuse; et il fait mettre en prison son compagnon jusqu'à l'entier payement de sa dette.

Témoins de ce qui se passait, les autres serviteurs du Roi en furent profondément indignés. Ils courent à leur Maître et lui racontent ce qui s'est passé.

Le Souverain fait aussitôt appeler celui qui avait agi de la sorte :

« — Méchant serviteur, lui dit-il, je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'as imploré. Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi? »

Et le Monarque, irrité, livre cet homme aux geôliers jusqu'à ce qu'il ait tout payé.

C'est ainsi qu'agira envers vous mon Père céleste si chacun de vous ne pardonne pas à son frère, du fond du cœur.

## XXX

A la suite de ces entretiens, Jésus quitta la Galilée et se rendit aux confins de la Judée, de l'autre côté du Jourdain, où de grandes troupes d'hommes le suivirent; et il y opéra des guérisons.

Les Pharisiens vinrent à Lui pour lui tendre des pièges :

— Est-il licite à un mari, demandèrent-ils, de répudier sa femme pour une cause quelconque?

— N'avez-vous pas lu, leur répondit-il, que, à l'origine, Celui qui créa l'être humain « créa un « couple, mâle et femelle, » et qu'il prononça ensuite ces paroles : « L'homme laissera son père « et sa mère pour s'attacher à sa femme; — et « ils seront tous deux une seule chair »? Ainsi, ils ne sont plus deux, mais « une seule chair ». Que les hommes donc ne séparent point ce que Dieu a uni.

— Mais alors, reprirent-ils, comment se fait-il que Moïse ait commandé de donner à la femme répudiée un acte de répudiation et de la renvoyer[1]?

— C'est à cause de la dureté de vos cœurs que Moïse vous a permis de répudier vos épouses, repartit Jésus. Mais, au commencement, il n'en fut pas ainsi. Et, je vous le déclare, quiconque renvoie sa femme, hors le cas de débauches, et se marie avec une autre, commet un adultère. Et en commet un, également, celui qui épouse la femme renvoyée[2].

1. Deutéronome, XXIV, 1.

2. Jésus répète ici ce qu'il avait dit sur la montagne des Béatitudes. Et dans les deux circonstances, en permettant à ses Disciples d'éloigner d'eux la femme coupable, il marque expressément que cette séparation ne brise pas le lien conjugal, car il ajoute : « Et celui qui épouse la femme renvoyée, commet un adultère. » (L'abbé Fouard.

* P. 549, *d*, *e*.

— Si telle est, lui dirent alors les Disciples, la condition de l'homme vis-à-vis de la femme, il est bon alors de ne pas se marier[1].

— Tout le monde, répliqua-t-il, n'est pas capable de ce parti, mais seulement ceux à qui la grâce en a été faite.

S'il en est qui naissent, dès le sein de leur mère, impuissants au mariage; s'il en est d'autres qui ont été faits tels par les hommes, il s'en trouve aussi qui ont eux-mêmes sacrifié leurs sens, et sont demeurés vierges en vue du Royaume des Cieux. Que celui qui a la force d'en arriver là y arrive!

*
* *

On lui conduisit en ce moment des petits enfants, afin que, leur posant ses mains sur la tête, il priât pour eux.

Et comme les Disciples les repoussaient de la voix :

— Laissez donc ces petits enfants et ne les empêchez point de venir à Moi. Car c'est de ceux qui leur ressemblent que se compose le Royaume du Ciel.

Il dit, et sur leurs têtes il étendit ses mains. Puis il s'éloigna.

1. Rien ne témoigne mieux que cette parole à quel point les mœurs avaient dégénéré. Les Apôtres du Sauveur eux-mêmes ne supportaient pas la pensée de la fidélité conjugale.

# XXXI

Un jeune homme se présenta à Lui : *

— Bon Maître, lui demanda-t-il, quel est le bien qu'il faut que je fasse pour acquérir l'éternelle Vie?

— Pourquoi m'appelles-tu bon? Un seul être est * bon : c'est Dieu. Maintenant, si tu veux entrer dans la Vie, observe les commandements.

— Lesquels?

« — Tu ne commettras point d'homicide. Tu ne « seras point adultère. Tu ne déroberas point. Tu « ne feras point de faux témoignages. Honore ton « père et ta mère. Et aime ton prochain comme toi-« même[1]. »

— Tout cela, répondit le jeune homme, je l'ai mis en pratique dès mon enfance. Que me manque-t-il encore?

— Si tu veux être parfait, reprit Jésus, va vendre ce que tu possèdes, et donnes-en le prix aux pauvres : tu auras alors un trésor dans le ciel. Après quoi, viens à ma suite.

Le jeune homme, entendant ces paroles, s'en alla tout triste, car il avait une grande fortune.

Jésus se tourna vers ses Disciples :

— En vérité, je vous le déclare, un riche entrera

1. Ces commandements se trouvent dans l'Exode, XX, 13.

* P. 550, *b, c.*

difficilement dans le Royaume des Cieux. Oui, je vous le répète : — Il est plus facile à un chameau de passer par *le Trou de l'Aiguille*, qu'à un riche d'entrer dans le Royaume du Ciel[1].

— Qui donc pourra être sauvé ? s'écrièrent-ils, très étonnés de ces paroles.

Jésus arrêta sur eux son regard :

— Cela ne se peut par les forces humaines. Mais par la force de Dieu, tout est possible.

1. « Il est plus facile à un chameau de passer par *le Trou de l'Aiguille* qu'à un riche d'entrer dans le Royaume du Ciel. » Cette expression, dont le côté absolu a quelquefois embarrassé les commentateurs, comporte une explication très simple. En Orient on appelle encore « Trou de l'Aiguille » certains passages couverts, tantôt créés par la main de l'homme, tantôt et plus souvent formés par des grottes naturelles perçant de part en part quelque montagne. Ces espèces de tunnels, grâce auxquels on évite parfois un très long circuit, sont habituellement assez bas, de sorte que l'on n'y peut faire passer les chameaux qu'à la condition de les débarrasser de leur fardeau et même, en certains endroits, de les faire marcher sur les genoux. Les chameliers aiment mieux décharger et recharger les dromadaires, que d'avoir à contourner la montagne et à subir ainsi un détour de quelques lieues.

Ce même nom de « Trou de l'Aiguille » était également donné à des porches de faible hauteur établis dans les remparts de certaines villes. On les construisait de la sorte pour que la cavalerie ennemie ne pût jamais y faire irruption, mais les chameaux y pouvaient passer dans les conditions que nous venons d'expliquer.

On comprend maintenant le sens allégorique de la Parabole. Pour entrer par la porte du Royaume des Cieux, le Riche est obligé de s'affranchir du fardeau des richesses, de se faire petit, de s'humilier, de s'agenouiller, car cette porte est très étroite, très basse et très resserrée. *Porta angusta, via arcta.*

* P. 550, *d*.

# XXXII

— Et nous, lui dit Pierre, revenant sur ce sujet, voilà cependant que, pour vous, nous avons tout quitté. Que nous en adviendra-t-il?

— En vérité, je vous l'atteste, leur répondit Jésus; quand arrivera la Genèse nouvelle, alors que le Fils de l'Homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous aussi, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. Et quiconque, à cause de mon Nom, aura quitté ou sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa fille, ou ses champs, recevra le centuple : et il possédera l'éternelle Vie....

Beaucoup, qui sont les derniers, seront les premiers; beaucoup, qui sont les premiers, seront les derniers. Et voici encore une comparaison, relative au Royaume des Cieux:

*
* *

« En quête de gens pour travailler sa vigne, un Père de famille sortit à l'aurore, dès la première heure.

Il convient d'un denier par jour avec des ouvriers, et il les envoie dans sa vigne.

Sortant de nouveau aux environs de neuf heures

*P. 550, *e*, *f*.

du matin, il en aperçoit d'autres, chômant sur la place publique : « — Venez aussi à ma vigne, leur dit-il, et je vous payerai ce qui est juste. » Ils y vont.

Vers midi il sort également, puis vers trois heures, et fait de même.

Étant enfin sorti sur les cinq heures, il en trouve encore d'autres qui étaient là, debout, et il leur demande : « Pourquoi restez-vous ainsi, du matin au soir, à ne rien faire? » — « Parce que personne ne nous a loués. » — « Allez donc, vous aussi, à ma vigne, » leur répond-il.

La journée finie[1], le Maître de la vigne donne cet ordre à son intendant : « — Réunissez maintenant tous les ouvriers : et soldez à chacun sa paye, en commençant par les derniers et finissant par les premiers. »

Lorsque se présentèrent les ouvriers de cinq heures du soir, ils reçurent chacun un denier.

Là-dessus les premiers, arrivant ensuite, s'imaginèrent qu'ils devaient dès lors avoir davantage. Toutefois ils ne reçurent, eux aussi, qu'un denier chacun. De sorte que, tout en le prenant, ils murmuraient contre le Père de famille :

« — Ces derniers venus, disaient-ils, ont travaillé seulement une heure, et vous les égalez à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur? »

Le Père de famille répondit à l'un d'eux :

1. D'après la loi de Moïse, le salaire de l'ouvrier devait être payé le jour même. (Deut., XXIV, 15.)

« — Mon ami, je ne te fais aucun tort. N'es-tu pas convenu avec moi d'un denier? Emporte donc ce qui t'appartient et retire-toi. Quant à moi, si je veux donner aussi à cet autre, arrivé plus tard, la même somme qu'à toi-même, ne m'est-il pas permis d'user de mes biens suivant mon gré? Et pourquoi vois-tu * de mauvais œil que je sois bon? »

Ainsi les derniers seront les premiers; et les premiers, les derniers. Il est fait appel à tous et élection de quelques-uns [1]. »

## XXXIII

Comme il gravissait les côtes qui vont vers Jérusalem, Jésus prit en particulier ses douze Disciples; et, chemin faisant, il leur dit :

— Voilà que nous montons à Jérusalem. Le Fils de l'Homme y sera traîtreusement livré aux Chefs des Prêtres et aux Scribes, qui le condamneront à mort. Puis ils remettront sa personne aux hommes de la Gentilité [1] pour qu'il soit bafoué, flagellé et crucifié.... *Et il ressuscitera le troisième jour.*

Ce fut alors que s'approcha la mère des fils de Zébédée, accompagnée de ses enfants. Elle se pro-

1. L'appel à la multitude, *multi vocati*, c'est la justice. L'élection de quelques-uns, c'est la miséricorde.

1. « Aux hommes de la Gentilité » *Gentibus*, aux soldats de l'Étranger, à Pilate, aux soldats romains, aux valets du prétoire, ceux qui foulaient en vainqueurs le sol de la patrie.

* P. 551, *a*, *b*.

sterna devant Lui, comme pour lui présenter quelque requête.

— Que désires-tu? lui dit-il.

— Veuillez établir, répondit-elle, que, dans votre Royaume, mes deux fils, que voici, siégeront à vos côtés, l'un à votre droite et l'autre à gauche.

— Vous ne savez ce que vous demandez, leur repartit Jésus. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même?

— Nous le pouvons, lui dirent-ils.

— Eh bien, vous boirez mon calice, mais quant à siéger à ma droite ou à ma gauche, ce n'est point une chose que j'aie à vous octroyer[1] : ces places appartiennent à ceux pour qui mon Père les a préparées.

Les dix autres avaient entendu. Et ils étaient indignés contre les deux frères.

Jésus les appela tous auprès de Lui :

— Vous savez, dit-il, que les Princes des nations en sont les dominateurs, et que les grands exercent sur le peuple un pouvoir impérieux. Il n'en sera pas ainsi parmi vous : tout au contraire. Qu'il s'emploie à vous servir, celui qui voudra être le plus grand au milieu de vous; qu'il se fasse votre

1. Vous me demandez, en tant qu'homme et ami, ce que Dieu seul, avec le concours de vous-mêmes, peut vous attribuer. Vous demandez à la faveur du Fils ce qui relève de la justice du Père, à la protection d'autrui ce qui doit provenir des efforts personnels. La place et le degré de gloire seront donnés, non à qui les désire, mais à qui les mérite, non à l'ardeur de l'ambition, mais au zèle désintéressé du bon vouloir et de l'amour. Et Dieu saura se souvenir de ceux qui savent s'oublier.

* P. 551, *c*.

esclave celui qui voudra être le premier : imitant en cela le Fils de l'Homme, lequel est venu, non pour être servi par les autres, mais afin de servir lui-même, et de donner sa vie pour la Rédemption des multitudes.

*
* *

Comme Jésus et ses Disciples sortaient de Jéricho, deux aveugles, assis le long du chemin, entendant dire autour d'eux que c'était Lui qui passait, se mirent à l'implorer :

— Seigneur, Fils de David, s'écrièrent-ils, ayez pitié de nous !

La foule les gourmandait pour les faire taire. Mais ils n'en criaient que plus fort :

— Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous!

Jésus s'arrêta, les appela et leur dit :

— Que voulez-vous que je fasse pour vous?

— Que nous y voyions, Seigneur!

Ému de compassion pour ces aveugles, Jésus toucha leurs yeux. Tout aussitôt la vue leur fut rendue et ils marchèrent à sa suite.

## XXXIV

Aux approches de Jérusalem, à Bethphagé, près du mont des Oliviers, Jésus dit à deux de ses Disciples :

— Allez au village qui est devant vous. En entrant, vous apercevrez tout d'abord une ânesse attachée,

et son ânon avec elle. Déliez-les et amenez-les-moi.... Si l'on vous fait quelque observation, répondez que le Seigneur en a besoin : aussitôt on vous les laissera prendre.

Or tout cela eut lieu, afin que fût réalisée la parole du Prophète : « — Dites à la fille de Sion : Voici « que ton Roi vient à toi, plein de douceur, assis « sur une ânesse, puis sur l'ânon de celle qui porte « le joug[1]. »

Ayant suivi les instructions de Jésus, les Disciples lui amenèrent l'ânesse avec l'ânon. Puis, mettant leurs vêtements sur le dos de l'animal, ils y firent asseoir le Seigneur.

La plus grande partie du peuple étendait à terre ses manteaux le long de la route. D'autres coupaient les branches des arbres et en jonchaient le chemin. Les foules qui marchaient en avant de Lui, et celles qui se pressaient à sa suite, faisaient entendre des acclamations : « Vive le Fils de David!... Béni

1. Citons le texte de Zacharie auquel l'Évangéliste fait allusion: « *Exsulta satis filia Sion. Ecce Rex tuus veniet tibi justus, et salvator; ipse pauper, et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ.* Saint Matthieu, comme on le voit, rapporte la pensée du texte plutôt que ses expressions littérales.

« Sur une ânesse, puis sur l'ânon de celle qui porte le joug. » Les commentateurs, s'inspirant sans doute de la tradition, racontent que Notre-Seigneur monta sur l'ânesse d'abord, jusqu'à la porte de la ville, et qu'ensuite, l'animal étant déjà peut-être fatigué, Jésus en descendit, s'assit sur l'ânon et entra de la sorte dans Jérusalem. Cette explication, fort naturelle, fait comprendre le sens, embarrassant au premier aspect, de ces mots : « *Sedentem super asinam et pullum filium subjugalis* ».

« soit Celui qui vient au nom du Seigneur!... « Vivat! Gloire à Lui au plus haut des Cieux[1]! »

A son entrée dans Jérusalem, la cité tout entière s'émut :

— Qui donc est celui-ci? demandait-on.

Et les multitudes répondaient :

— Celui-ci, c'est Jésus, le Prophète de Nazareth!

C'est de la sorte qu'il arriva dans le Temple de Dieu. Et là, il se mit à chasser tous ceux qui vendaient et achetaient dans le Lieu saint. Il renversa les tables des changeurs ainsi que les estrades des marchands de colombes ; et ces mots s'échappaient de ses lèvres :

— Alors qu'il est écrit, « *Maison de la prière* sera le nom de ma Maison », voici que vous en avez fait * *une caverne de voleurs!*

Aveugles et boiteux s'approchèrent de Lui, dans le Temple, et il les guérit.

Devant ces merveilles qu'il accomplissait, devant l'acclamation des enfants qui retentissait dans le Temple : « Vive le Fils de David! » les Grands-Prêtres et les Scribes frémissaient de dépit et ils s'adressèrent à lui-même :

1. Un grand nombre de ceux qui poussaient ces exclamations se figuraient que Jésus prenait possession de son Royaume terrestre, et allait délivrer la nation du joug des Romains. C'est ce qui explique pourquoi, lorsqu'ils le virent quelques jours après en la puissance de ses ennemis, trompés dans leur attente et toute illusion étant devenue impossible, ils se tournèrent contre lui. (Wallon.)

* P. 551, *d.*

— Est-ce que vous entendez ce qu'ils crient? lui dirent-ils.

— Oui, certes! répondit Jésus, je l'entends. N'avez-vous donc jamais lu ce texte? « Sur des lèvres d'enfants et de nourrissons qu'on allaite, je mettrai un jour la juste louange[1] ».

Il les quitta. Et, sortant de la ville, il s'en alla dans la direction de Béthanie, où il passa la nuit.

## XXXV

Le lendemain, en revenant à Jérusalem, il eut faim. Ayant aperçu au bord de la route un figuier isolé, il s'en approcha[2]. Mais il n'y trouva pas une figue; l'arbre n'avait que des feuilles.

— Que jamais, dit-il alors, en s'adressant à l'arbre lui-même, que jamais fruit ne naisse de toi désormais!

A ces mots, le figuier se flétrit tout à coup[3].

1. Ps. VIII, 3.

2. Tout voyageur avait le droit, pour apaiser sa faim, de cueillir les fruits placés sur le bord de la route. (Deut., XXIII.) — La route de Béthanie à Jérusalem devait abonder en figuiers, car le nom du village de Bethphagé, situé entre ces deux villes, signifie « village des figuiers ».

3. Étrange anathème, si l'on ne regarde que l'arbre, incapable de mérite; mais terrible pour l'hypocrite dont ce figuier était l'image, terrible surtout pour le peuple Juif qui, fier de ses lois et de ses cérémonies, ne cachait sous ces dehors qu'une vaine justice. Ce coup mort est le seul qui soit parti de la main du Sauveur; il ne l'a porté qu'au dernier jour, pour pénétrer de la crainte de Dieu des cœurs obstinés, et sa miséricorde même s'y est fait sentir, épar-

* P. 552, *a*, *b*.

Les Disciples, à ce spectacle, avaient été saisis d'étonnement.

— Comment donc, disaient-ils, cet arbre s'est-il instantanément desséché?

— En vérité, je vous le déclare, leur répondit Jésus, si vous avez la foi et que vous n'hésitiez point, non seulement vous ferez ce que j'ai fait à l'égard du figuier; mais, quand même vous donneriez à cette montagne un ordre comme celui-ci : « Soulève-toi et jette-toi dans la mer », cela s'accomplirait aussitôt. Tout ce que, dans la prière, vous demanderez *avec foi*, vous l'obtiendrez.

## XXXVI

Dès qu'il fut entré dans le Temple, les Grands-Prêtres et les Anciens du peuple vinrent à Lui, pendant qu'il enseignait, et l'interpellèrent:

— En vertu de quelle autorité faites-vous cela? et qui vous en a octroyé le pouvoir?

— A mon tour, leur répliqua Jésus, je vous poserai une question, une seule; et, si vous y répondez, je vous ferai connaître alors de quel droit j'agis ainsi. Dites-moi : « Le Baptême de Jean, d'où dérivait-il? Du Ciel ou des hommes? »...

gnant l'homme et ne sacrifiant qu'une créature insensible. (L'abbé Fouard.)

« Si nous répondons « *du Ciel* », pensèrent-ils en eux-mêmes, il va nous répliquer : « Pourquoi donc n'y avez-vous pas cru? » Et si nous répondons « *des hommes* », nous avons à craindre la multitude. »

Tout le peuple en effet tenait Jean pour Prophète.

— Nous ne savons, dirent-ils[1].

Jésus, de son côté, leur repartit alors :

— Eh bien, je ne vous apprendrai point, moi non plus, en vertu de quelle autorité j'agis de la sorte....

Que vous semble-t-il cependant du cas que voici?

Il était une fois un homme qui avait deux fils.

Il aborde l'un d'eux et lui dit : « — Mon fils, va travailler aujourd'hui à ma vigne. »

« — Je ne veux pas, » réplique d'abord celui-ci. Toutefois, touché de repentir, il s'y rend l'instant d'après.

Le Père s'adresse également à son autre fils et lui commande la même chose :

« — J'y cours, Seigneur! » s'écrie aussitôt celui-là ... Seulement, il n'y va point.

Lequel des deux a fait la volonté de son Père?

— C'est le premier, répondirent-ils.

1. Ils n'en savaient rien, eux les maîtres d'Israël, eux qui s'arrogeaient le droit de tout interpréter, de tout juger, de discerner le prophète inspiré d'avec le séducteur; ils ne pouvaient dire ce qu'était l'homme dont la voix avait remué la Judée et attiré au Jourdain, non seulement la foule ignorante, mais les docteurs et les grands. Quoi de plus humiliant qu'un tel aveu! Leur confusion fut telle, que Jésus se contenta de leur répondre : » Moi non plus je ne vous dirai pas en quelle puissance j'agis »; et il se détourna d'eux. (L'abbé Fouard.)

— En toute vérité, je vous le déclare, reprit Jésus, en vérité, publicains et pécheresses publiques vous précéderont dans le Règne de Dieu! Jean en effet est venu en la voie de la justice et vous n'avez point cru en lui, tandis que les publicains et les courtisanes y ont eu foi.

Voyant cela, avez-vous du moins, après eux, été pris de repentance et avez-vous fini par croire en lui? Non.

Écoutez maintenant cette autre parabole.

*
* *

Un homme, un Père de famille, avait planté une vigne. Après l'avoir entourée d'une haie et munie d'un pressoir, après y avoir construit une tour, il avait loué des cultivateurs pour la travailler, et était parti pour un lointain voyage.

Lorsque vint la saison, il donna mission à quelques-uns de ses serviteurs d'aller recueillir de la main des vignerons le produit de sa vigne.

Or, ces vignerons se précipitèrent sur les serviteurs, assommèrent celui-ci, tuèrent celui-là, en assaillirent un troisième à coups de pierres.

Le Maître leur en expédia alors d'autres, plus nombreux que les premiers. Les vignerons les traitèrent de même.

Enfin, il leur envoya son propre enfant.

« — Pour mon Fils du moins, ils auront du respect, » pensa-t-il.

* P. 552, *c*.

Mais dès qu'ils l'aperçurent, les vignerons se dirent de l'un à l'autre : « Cette fois-ci, c'est l'héritier. Allons! tuons-le, et nous aurons son héritage ».

S'étant donc jetés sur lui, ils l'expulsèrent de la vigne et l'assassinèrent.

Lorsque, cependant, le Maître de la vigne arrivera, que fera-t-il aux vignerons?

— Il fera périr misérablement ces misérables, répondit-on; et il confiera le soin de sa vigne à d'autres cultivateurs, qui lui en rendront les fruits à la saison.

— Est-ce que vous ne connaissez point, reprit Jésus, ce texte des Écritures? « La Pierre que les Architec-« tes ont rejetée est devenue précisément la tête de « l'angle : œuvre admirable du Seigneur qui s'ac-« complit sous nos yeux[1]. » Je vous déclare donc que le Royaume de Dieu vous sera enlevé et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits.... Quiconque tombera sur cette Pierre s'y brisera; et elle écrasera tout homme sur qui elle viendra à tomber.

En entendant ces paraboles, les Chefs des prêtres et les Pharisiens avaient compris que c'était d'eux-mêmes qu'il parlait.

Ils songèrent à le faire arrêter; mais ils redoutèrent la multitude, parmi laquelle Jésus était considéré comme un Prophète.

1. Ps. CXVII, 22.

*
* *

Continuant de recourir à des comparaisons, Jésus leur fit encore ce récit, qu'il rapporta au Royaume des Cieux.

— Un Monarque, dit-il, qui célébrait les Noces de son Fils, envoya ses serviteurs prévenir les conviés d'avoir à s'y rendre. Mais ceux-ci n'en avaient nulle envie.

De nouveau, il expédia des messagers, qui eurent pour instruction de leur dire de sa part : « Voici que le Festin est préparé. Mes bœufs et les animaux engraissés sont tués ; tout est prêt ; venez aux Noces. »

Or, les conviés n'en tinrent nul compte ; et ils s'en allèrent, celui-ci à la campagne, celui-là à ses affaires. Il y en eut même qui s'emparèrent des serviteurs, et qui, après les avoir abreuvés d'outrages, les massacrèrent.

Saisi d'indignation à cette nouvelle, le Roi donna à ses troupes l'ordre d'exterminer ces meurtriers et d'incendier leur ville.

« — Les Noces sont prêtes, dit-il à ses serviteurs ; mais ceux qui avaient été invités n'en ont pas été dignes. Parcourez les carrefours ; et tous ceux que vous trouverez, appelez-les au Festin. »

Les serviteurs s'en vont donc par les rues, assemblent tous ceux qu'ils rencontrent, bons et

mauvais, de sorte que la salle fut remplie de convives.

Étant entré, cependant, pour voir l'assistance, le Roi aperçoit là un individu qui n'avait point revêtu la robe nuptiale[1].

« — Mon ami, lui demande-t-il, pourquoi es-tu entré ici sans revêtir la robe de noces ? »

Cet homme reste court.

Le Roi s'adresse alors à ses agents :

« — Rejetez-le, pieds et poings liés, dans les ténèbres extérieures, leur commande-t-il. C'est là qu'auront lieu les pleurs et les grincements de dents. »

Beaucoup sont appelés : un petit nombre est choisi.

## XXXVII

Les Pharisiens s'étaient concertés pour le surprendre dans ses paroles, et ils lui dépêchèrent quelques-uns de leurs partisans, en compagnie de

1. Les rois d'Orient ont coutume de mettre à la disposition de ceux qu'ils invitent le manteau de fête avec lequel ceux-ci doivent paraître en leur présence.

Le convive de la Parabole n'a pas même pris la peine de revêtir ce manteau dans le vestibule, et est entré comme dans une cuisine d'auberge à la Noce du Fils du Roi. C'est le mauvais Chrétien qui va à la Table sainte pour suivre la foule, et sans avoir revêtu au Tribunal de Pénitence, par le repentir et le ferme propos, la Robe nuptiale de l'absolution sacramentelle.

certains personnages appartenant à la cour du roi Hérode [1].

— Maître, lui dirent ces gens-là, nous savons que toutes vos paroles sont véridiques; nous savons que vous enseignez en toute vérité la voie de Dieu, sans avoir souci de qui que ce soit, car vous n'êtes certes point de ceux qui regardent à la personne de l'homme. Donnez-nous donc votre avis : est-il licite, oui ou non, de payer le tribut à César?

— Fourbes que vous êtes, pourquoi me tendez-vous un piège? leur repartit Jésus, pénétrant leur malice.... Montrez-moi la monnaie du tribut?

Ils lui présentèrent un denier.

— De qui est cette image? leur demanda-t-il, de qui cette inscription ?

— De César, répondirent-ils [2].

— Eh bien, reprit Jésus, rendez alors à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Grand fut leur étonnement à cette réponse. Ils quittèrent Jésus et ils se retirèrent.

*
* *

Ce même jour des Sadducéens (ce sont ceux qui nient la Résurrection) vinrent lui soumettre ce cas :

1. On comprend aisément comment, au moment de poser à Jésus une question touchant à la politique romaine, les Pharisiens aient trouvé bon de se faire accompagner par quelques personnages appartenant à l'entourage du Prince.

2. Les impôts nouveaux se payant avec la monnaie du peuple conquérant, c'est-à-dire avec le denier, monnaie romaine; le langage de l'Évangéliste est donc d'une parfaite exactitude. (Hug.)

* P. 552, *d*.

— Vous savez, Maître, dirent-ils, que Moïse a édicté ceci : « Si quelqu'un vient à mourir sans avoir « d'enfant, que son frère épouse sa veuve et suscite « au défunt une postérité[1]. »

Or, parmi nous il s'est trouvé sept frères. Le premier, s'étant marié et étant mort sans enfant, a laissé ainsi sa femme à son frère. Pareillement le second, puis le troisième, jusqu'au septième. Enfin, après eux tous, la femme aussi est passée de vie à trépas.

Duquel des sept, ayant été la femme de tous, sera-t-elle donc l'épouse à la Résurrection ?

— Votre question repose sur une erreur, leur répondit Jésus, parce que vous ignorez à la fois, et les Écritures, et la puissance de Dieu. A la Résurrection, il n'y aura en effet ni époux ni épouses ; et l'on sera dans le Ciel comme sont les Anges de Dieu.

Et quant à la Résurrection elle-même, quant à la Résurrection des morts, n'avez-vous donc pas lu la parole de Dieu, à vous adressée ? « — Je suis, « dit-il, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu « de Jacob[2]. » Or, ce n'est point des morts, c'est des vivants qu'il est le Dieu.

La multitude attentive était émerveillée de sa doctrine.

1. Deutér., XXV, 5.
2. Exod., III, 6.

∴

Apprenant qu'il avait réduit les Sadducéens au silence, des Pharisiens se groupèrent autour de lui; et l'un d'eux, Docteur de la Loi, qui voulait l'éprouver, lui adressa une question :

— Maître, lui demanda-t-il, quel est, dans la Loi, le grand Commandement?

« — Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton « cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit[1], » lui dit Jésus. C'est le plus grand et le premier Commandement. Le second lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même[2] ». En ces deux préceptes se condense la Loi tout entière, ainsi que les Prophètes.

Les Pharisiens se trouvant réunis, Jésus les interrogea à son tour :

— Quelle est votre opinion au sujet du Christ? de qui est-il fils? leur dit-il.

— De David.

— Comment donc, reprit Jésus, comment donc David inspiré l'a-t-il appelé son Seigneur, lorsqu'il * s'est exprimé en ces termes : « — Jéhovah a dit à mon Seigneur : « Siège à ma droite jusqu'à ce que « je fasse, de tes ennemis, l'escabeau de tes pieds »?

1. Deutér., VI, 5.
2. Lévit., XIX, 18.

* P. 553, *a*.

Si David l'appelle « Seigneur », en quelle manière « est-il donc son Fils [1] ? »

Nul ne put lui répondre. Et, dès ce jour, personne n'osa plus le questionner.

## XXXVIII

Jésus alors, s'adressant à la multitude en même temps qu'à ses Disciples, prononça ces paroles :

« — C'est dans la chaire de Moïse que sont assis les Scribes et les Pharisiens [2] : observez donc tout ce qu'ils vous disent, et faites-le.

Mais gardez-vous d'imiter leurs œuvres! Car ils disent et ne font pas; car, d'un côté, ils s'appliquent à former comme un faisceau de fardeaux lourds et insupportables dont ils imposent la charge à l'épaule des hommes; et de l'autre, eux-mêmes, pour leur propre compte, ils se refusent à les remuer du bout du doigt. Toutes leurs actions, ils les font pour le

1. Pour répondre ils n'avaient qu'à reconnaître l'origine de Jésus : Fils de David selon la chair, il était son Seigneur par sa génération éternelle. Mais alors la passion les aveuglait, et ils se turent, pendant que « le peuple écoutait avec joie ». (L'abbé Fouard.)

2. « C'est dans la chaire de Moïse » : ce qui veut dire qu'ils sont revêtus du caractère sacré de l'autorité et qu'il faut obéir aux préceptes de Moïse, qu'ils ont mission d'enseigner et de remettre constamment sous les yeux du peuple.

regard d'autrui, affectant de porter de plus larges phylactères et des franges immenses[1]. Dans les festins, ils aiment les premières places ; dans les synagogues, les premiers fauteuils; au dehors ils veulent des révérences; ils se complaisent à entendre les hommes les saluer du nom de Maîtres.

Vous, cependant, ne vous faites pas appeler Maîtres : car un seul est votre Maître ; et, pour vous, vous êtes tous frères. N'attribuez en outre à personne sur terre le nom de Père ; car un seul est votre Père : Celui qui est dans les Cieux. Qu'on ne vous appelle pas non plus Docteur ; car un seul est votre Docteur : le Christ.

Le plus grand parmi vous, ce sera le serviteur de vous tous. Car celui qui s'élève sera abaissé, tandis que celui qui s'abaisse sera élevé.

Aussi, malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! parce que, quand les hommes se présentent à la porte du Royaume des Cieux, vous la leur fermez au visage. Vous n'entrez point et vous ne permettez pas que les autres entrent.

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! parce que, sous prétexte de prier vos longues

1. Phylactère signifie « mémorial de la loi du Seigneur ». Interprétant à la lettre certains passages du Pentateuque, où il est commandé d'avoir toujours la Loi devant les yeux, les Juifs en écrivaient des maximes sur des bandelettes de parchemin, qu'ils attachaient au bras gauche et au front. Les Pharisiens se piquaient de porter des bandelettes ou phylactères plus larges. (L'abbé Crampon.)

prières, vous dévorez le patrimoine des veuves! Et c'est pour ce fait-là que vous subirez le plus rigoureux jugement[1].

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui parcourez terres et mers pour conquérir un seul prosélyte, et qui, lorsqu'il l'est devenu, en faites un enfant de l'Enfer, deux fois pire que vous!

Malheur à vous, guides sans yeux, qui proférez des maximes comme celles-ci: « Si quelqu'un jure « par le Temple, ce n'est rien du tout: mais si « quelqu'un jure *par l'or du Temple*, il contracte « une obligation ». Stupides et aveugles! Lequel est donc le plus grand, ou de l'or, ou du Temple qui sanctifie l'or?... Et encore : « Si quelqu'un jure par « l'Autel, ce n'est rien du tout; mais quiconque « jure *par l'offrande qui est sur l'Autel*, il contracte « une obligation ». Stupides et aveugles! lequel donc est le plus grand, ou de l'offrande, ou de l'Autel qui rend l'offrande sacrée? — Sachez-le! qui-

1. Au moment où le divin Maître confondait ainsi sous le poids des anathèmes l'orgueil et l'ambition de ces sectaires, un scandale public venait de les vouer au mépris du monde entier. L'historien Josèphe nous apprend qu'un Juif de Rome, aidé de quelques docteurs pharisiens, avait converti au Mosaïsme une noble dame nommée Fulvia, et lui avait persuadé de léguer au Temple de Jérusalem toute sa fortune, qui représentait une valeur énorme. Le legs fut recueilli par les hypocrites menteurs, mais ils ne remirent pas une obole au Temple, et se partagèrent intégralement les dépouilles arrachées par leur avarice à la bonne foi d'une étrangère. Le fait produisit une impression immense. Tibère rendit un décret qui expulsait tous les Juifs de l'enceinte de Rome. (Josèphe, *Antiqu.*, XVIII, III. — Cité par l'abbé Darras.)

conque jure par l'Autel, jure à la fois, et par l'Autel, et par tout ce qu'il porte. Quiconque jure par le Temple, jure à la fois, et par le Temple, et par Celui dont il est la demeure. Quiconque jure par le Ciel, jure à la fois, et par le trône de Dieu et par Celui qui y est assis [1].

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui acquittez la dîme pour une feuille de menthe, d'aneth ou de cumin, et qui mettez entièrement de côté ce qu'il y a de plus grave dans la Loi : la justice, la miséricorde, et la bonne foi [2] !... Il fallait faire ceci et ne pas omettre cela. Guides frappés de cécité, qui prenez un filtre pour ne pas avaler un moucheron et qui engloutissez un chameau [3] !

1. Il est bien manifeste que le Temple et l'Autel, qui sanctifient les présents, sont de plus grande dignité que le don qu'on met dessus pour les sanctifier. Et cependant ces guides aveugles étaient assez insensés pour dire que le serment qu'on faisait par le don et par l'or qu'on avait consacré dans le Temple et sur l'Autel était plus inviolable que celui qu'on faisait par le Temple et par l'Autel même. Pourquoi? *parce qu'ils voulaient qu'on multipliât les dons et l'or dont ils profitaient;* et c'est pourquoi ils en relevaient le prix ; et ils poussaient l'aveuglement jusqu'à déclarer le présent préférable au Temple et à l'Autel où on le consacrait. (Bossuet, *Méditations*, dernière semaine, LIX[e] journée.)

2. Les coutumes judaïques étendaient la loi de la dîme à toutes les plantes aromatiques et potagères. (Maasheroth, I, 1, 2.) Jésus blâme les Pharisiens, non de s'y soumettre, mais de ne pas observer les grands préceptes de la Loi avec la même fidélité que ses moindres observances. (L'abbé Fouard.)

3. Le Lévitique (XI, 20, 23, 41, 42) défendait de manger tout animal impur. Dans la crainte de violer cette loi, les Pharisiens ne buvaient rien qui ne fût soigneusement filtré. Les Pharisiens filtraient donc le vin et l'eau, de peur qu'il ne s'y trouvât un petit

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous purifiez le dehors d'une coupe et d'un plat qui sont remplis au dedans de rapines et d'immondices! Aveugle Pharisien, nettoie d'abord l'intérieur de la coupe et du plat, afin que le dedans soit comme le dehors, sans souillures.

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous êtes pareils à des sépulcres peints en blanc! Ils ont, à l'extérieur, une belle apparence; mais, au dedans, il n'y a que des ossements de morts et toute sorte de pourriture. Tels êtes-vous. Par la forme, vous paraissez justes aux regards des hommes; mais, en vous-mêmes, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité.

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui élevez des tombeaux aux Prophètes, qui couvrez d'ornements les édifices dressés à la mémoire des Saints, et qui allez, disant : « Si nous eussions « été là du temps *de nos pères*, nous n'aurions pas « été leurs complices dans l'assassinat des Pro- « phètes! » Et par là, vous témoignez vous-mêmes que vous êtes *les fils* de ceux qui faisaient périr les Prophètes. A vous donc, après vos pères, de combler la mesure.

Serpents, race de vipères, éviterez-vous d'être condamnés à l'Enfer?... Voici que Moi-même je vous

animal impur, un moucheron par exemple. — N'y a-t-il pas parmi les chrétiens de ces fausses piétés? On ne voudrait pas qu'il manquât un Ave Maria à son chapelet, mais les injustices, mais les médisances, mais la jalousie, on les avale comme de l'eau; scrupuleux dans les petites obligations, large sans mesure dans les autres. (Bossuet.)

envoie des Prophètes, des Sages, des Docteurs. Mais vous tuerez et crucifierez les uns ; vous flagellerez les autres dans vos synagogues : vous les traquerez de ville en ville. Et ainsi, retombera sur vous tout sang innocent versé sur la terre, depuis le sang d'Abel le Juste jusques au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez égorgé entre le Temple et l'Autel. Oui, je vous le déclare, c'est sur cette engeance d'hommes que tout ce sang retombera.

Jérusalem! Jérusalem! qui tues les Prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je cherché à rassembler tes enfants, comme la poule ramasse ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as point voulu! . . . . . .

. . . . . .

L'heure approche pourtant où votre maison va devenir déserte ! Et bientôt, vous dis-je, vous ne me verrez plus, jusqu'au moment où vous vous écrierez : « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur! »

## XXXIX

Jésus était sorti du Temple et s'éloignait, lorsque ses Disciples l'abordèrent pour lui faire remarquer les diverses constructions de l'édifice sacré.

— Eh bien, leur dit-il, de tout ce que vous voyez là,

je vous déclare qu'il ne restera pas pierre sur pierre. Tout sera renversé.

*
* *

Il était allé s'asseoir sur le mont des Oliviers. Des Disciples s'approchèrent de lui et, le prenant à part, lui posèrent cette question :

« — Apprenez-nous à quelle date s'accompliront ces choses et quel sera le signe de votre avènement et de la consommation des temps ?

— Veillez bien à ce que personne ne vous séduise, leur répondit-il ; car plusieurs se présenteront en prenant mon nom. Ils diront : « Je suis le Christ ! » et ils tromperont bien des hommes.

Vous entendrez aussi parler de guerres et de bruits de guerre. Gardez-vous de vous en troubler : car il faut que cela arrive ; et ce ne sera pas encore la fin.

Se soulèveront en effet race contre race et royaume contre royaume. Il y aura des pestes et des famines ; en divers lieux, des tremblements de terre. Ce sera là le commencement des douleurs.

On vous livrera alors aux supplices : on vous mettra à mort. Vous serez, à cause de Moi, en butte à la haine de toutes les nations. Beaucoup défailliront devant les obstacles, se trahiront les uns les autres, et se haïront entre eux.

Plusieurs faux Prophètes surgiront et séduiront des multitudes d'hommes. Et comme l'iniquité sera à son comble, la charité d'un grand nombre se re-

froidira. — Toutefois, celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin.

Cette bonne nouvelle du Royaume sera prêchée dans toute terre habitée, et attestée à toutes les Nations. Et c'est seulement après cela qu'arrivera la consommation des temps. »

*
* *

« Quand vous verrez, suivant la parole de Daniel le Prophète[1], l'abomination de la désolation installée dans le Lieu Saint — (entendez bien, Lecteur !), — que ceux qui seront dans la Judée se réfugient sur les montagnes; que celui qui sera sur le toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison; et que celui qui est dans le champ ne rentre pas au logis pour chercher son manteau.... Malheur à celles qui seront alors enceintes ou qui auront un nourrisson!

Priez, priez, pour que votre fuite n'advienne ni en hiver ni en un jour de Sabbat. Car il y aura en ce moment une grande tribulation, une tribulation telle qu'il n'y en a pas eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, telle qu'il n'y en aura jamais. De sorte que, si ces jours n'eussent été abrégés, nulle vie n'eût été sauvée. Mais à cause des élus, ces jours seront abrégés.

1. Daniel, IX, 27.

* P. 553, *b*, *c*, *d*.

Si l'on vous dit alors : « Le Christ est ici », ou « Il est là ! » n'y ajoutez aucune foi. Car les faux Christ et les faux Prophètes surgiront, opérant de grands signes et prodiges, afin d'entraîner dans l'erreur, si cela se pouvait, les élus eux-mêmes.

Ainsi, je vous ai prévenus. Si donc quelqu'un vous crie : « Voilà qu'il est dans le Désert », n'y allez point; « Il est ici, dans l'intérieur de la maison », ne le croyez nullement.

Tel l'éclair part d'Orient et brille aussitôt à l'Occident, tel en effet sera l'avènement du Fils de l'Homme : « Où que soit le cadavre, les aigles s'assemblent[1] ».

Et immédiatement après ces jours de tribulation, le soleil s'obscurcira; la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du firmament : toutes les forces qui meuvent les cieux seront bouleversées.

En ce moment apparaîtra, dans le Ciel, le signe du Fils de l'Homme. Toutes les tribus de la terre seront dans le gémissement : et elles verront le Fils de l'Homme arrivant sur les nuées célestes, avec grande puissance et majesté. Pour Lui, il enverra ses Anges, lesquels, au son éclatant de la

1. Cette expression était un proverbe juif, qui exprime, comme ce qui précède, l'idée de rapidité foudroyante. Qu'importe le lieu où l'on vient de voir l'aigle? il n'y est déjà plus. Il ne réside pas : il plane, il voit partout, il va partout. L'empire où reposent ses ailes n'a pas de frontière, c'est l'espace illimité : où qu'apparaisse sa proie, il la discerne et tombe sur elle comme l'éclair. Tel sera le Fils de l'Homme à son avènement; telle sera la soudaine irruption de sa justice.

* P. 553, *c*.

trompette et aux accents de leur grande voix, rassembleront ses Élus, des quatre vents de l'horizon, d'une extrémité du monde à l'autre extrémité. »

*
* *

« Prenons, dans le figuier, un terme de comparaison. Quand sa ramure devient tendre et que ses feuilles commencent à naître, vous savez que l'été est proche. Eh bien! quand vous verrez tous ces signes, sachez que le Fils de l'Homme est proche : sur le seuil de la porte.

En vérité, je vous le déclare; cette race [la race humaine] ne s'éteindra pas que tout cela ne s'accomplisse. Ciel et Terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

De ce jour et de cette heure, personne ne sait le secret, pas même les Anges du Ciel : personne, excepté le Père, seul[1]. »

*
* *

« Telles étaient les choses au temps de Noé, telles elles seront aussi quand aura lieu l'avènement du Fils de l'Homme. De même, en effet, qu'aux jours antédiluviens les gens mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient les leurs, jusqu'au moment où Noé entra dans l'Arche; de même qu'ils ne comprirent rien jusqu'à ce que survint le Déluge qui

1. En tant que Dieu, Jésus connaissait cette heure, disent les théologiens, mais en tant qu'Homme, pour parfaites que fussent sa nature son intelligence, il ignorait ce secret aussi bien que les Anges.

les engloutit tous; de même en sera-t-il à l'avènement du Fils de l'Homme.

Deux ouvriers seront alors dans un champ : l'un sera pris [par les Anges[1]], l'autre sera laissé de côté. Deux femmes seront à moudre au moulin : l'une sera prise et l'autre laissée. Soyez donc toujours sur vos gardes, puisque vous ne savez à quel instant aura lieu l'arrivée de votre Seigneur.

Rendez-vous bien compte de ceci : c'est que si le Maître de la maison connaissait l'heure à laquelle doit faire irruption le voleur, il veillerait assurément, en cette heure-là, et ne laisserait pas faire une brèche à son logis. Mais vous, soyez toujours prêts, puisque l'heure, — cette heure à laquelle doit survenir le Fils de l'Homme, — vous ne la savez point. »

*
* *

« Quel est, à votre avis, le serviteur fidèle et prudent à qui le Maître donnera pouvoir sur ceux de sa maison, afin qu'il leur dispense, quand il le faudra, tout ce qui est nécessaire? — Quel est-il? Ce sera l'heureux serviteur que le Maître, en rentrant chez lui, aura trouvé agissant avec prudence et fidélité. Oui, je vous le déclare, c'est celui-là qu'il établira sur tous ses biens.

1. *Par les Anges.* Ces mots ne sont point dans le texte, mais ils sont dans la pensée, d'après les commentateurs; car il s'agit ici des Anges qui rassembleront les Élus des quatre coins du Ciel, comme il est dit un peu plus haut, dans ce même discours, à la page précédente.

Mais si le serviteur, étant mauvais, dit en son cœur : « Mon Maître tarde à venir ! » et qu'il se mette à battre ses compagnons, à manger et à boire avec les ivrognes, son Maître surviendra tout à coup, au jour où ce serviteur ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ignore. Et, le chassant loin de sa présence, il lui assignera sa place avec les hypocrites. Là seront les pleurs; là seront les grincements de dents. »

*
* *

« Et en ce moment le Royaume des Cieux présentera cette ressemblance[1] :

Portant leurs lampes en main, dix Vierges, allaient à la rencontre de l'Époux et de l'Épouse.

Cinq d'entre elles manquaient de sens, les cinq autres étaient prudentes. En prenant leurs lampes, les cinq qui étaient dénuées de raison ne se munirent point d'huile. Mais celles qui

1. Pour bien comprendre la parabole que l'on va lire, il faut connaître certains usages relatifs à la célébration des Noces parmi les Israélites. L'Époux, suivi de ses compagnons — appelés « amis de l'Époux, garçons de l'Époux, paranymphes », — allait, vers le soir, chercher l'Épouse à la maison de son père. « Celle-ci, dit l'abbé Crampon, était environnée de ses compagnes, lesquelles, lorsque l'Époux approchait, allaient à sa rencontre, et le conduisaient à l'Épouse, qui était restée en arrière. Puis le cortège se mettait en marche, à la lueur des lampes que les jeunes filles et les jeunes gens portaient, fixées au bout de bâtons, soit pour éclairer la route, soit comme un symbole de l'éclat que répand autour de soi l'innocence et la pureté du cœur. On célébrait alors le repas des Noces, dans la maison et aux frais du fiancé. »

étaient prudentes emportèrent, avec la lampe, leur provision d'huile dans un vase.

L'Époux tardant à venir, elles cédèrent toutes au sommeil et s'endormirent.

Au milieu de la nuit, un grand cri s'éleva :

« — Voici l'Époux qui arrive ! Sortez au-devant de Lui ! »

Toutes ces Vierges se levèrent et apprêtèrent leurs lampes. Et les insensées s'adressèrent aux sages :

« — Nos lampes s'éteignent, dirent-elles; donnez-nous de votre huile ?

— Il n'y en a peut-être pas assez pour nous et pour vous, répondirent les sages. Courez plutôt en acheter chez les marchands. »

Or, pendant qu'elles y allaient, survint l'Époux ; et celles qui étaient prêtes entrèrent, en sa compagnie, à la fête nuptiale. Après quoi la porte fut close.

Cependant les autres Vierges se présentent enfin, en s'écriant :

« — Seigneur ! Seigneur ! ouvrez-nous ! »

Mais il leur répondit :

« — En vérité, je vous le déclare, je ne vous connais point. »

Donc tenez-vous en éveil, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

*
* *

« Autre comparaison à ce sujet :

Sur le point de partir pour un voyage fort long, un homme appelle ses serviteurs et leur confie

diverses sommes : à celui-ci, cinq talents ; à celui-là, deux ; à ce troisième, un seul [1]. A chacun, suivant sa capacité personnelle.

Aussitôt après, il se met en route.

Celui qui avait reçu cinq talents les exploite par son travail et en gagne cinq autres. De même, celui qui en avait reçu deux en gagne deux autres.

Quant à celui qui n'en avait reçu qu'un, il va faire un trou en terre, et il y enfouit l'argent de son Maître.

Après un long temps écoulé, le Maître revient enfin ; et il fait rendre compte à ses serviteurs.

Celui qui avait reçu cinq talents se présente, porteur de cinq autres :

« — Seigneur, dit-il, vous m'avez confié cinq talents. En voici cinq de plus, que je leur ai fait rapporter.

— Très bien, bon et fidèle serviteur ! Puisque, dans la gestion de peu, tu t'es montré fidèle, je te confierai la gestion de beaucoup. Entre dans la joie de ton Maître [2]. »

Celui qui avait reçu deux talents vient ensuite et dit également :

1. Chez les Hébreux, le talent valait près de 5000 francs.

2. Bossuet, d'après saint Augustin, fait ressortir la beauté et la portée de cette expression. « La joie entre en nous lorsqu'elle est « médiocre. Mais nous entrons dans la joie quand elle surmonte la « capacité de notre âme, qu'elle nous inonde, qu'elle regorge et que « nous en sommes absorbés : ce qui est la parfaite félicité des « Saints

..

« — Seigneur, vous m'avez mis en main deux talents. En voici deux autres, que j'ai gagnés.

— Très bien, bon et fidèle serviteur ! lui répond son Maître. Puisque tu as été fidèle, entre dans la joie de ton Maître. »

Arrive enfin, à son tour, celui qui avait reçu un seul talent :

« — Seigneur, dit-il, je sais que vous êtes un homme rigoureux, moissonnant où vous n'avez pas semé et ramassant où vous n'avez point épandu.... Plein de crainte, je suis donc allé enfouir en terre votre talent. Le voilà : vous êtes en possession de ce qui vous appartient !

— Méchant et paresseux serviteur[1] ! lui repartit son maître, puisque tu savais que je moissonne où je n'ai mis aucune semence et que je ramasse où je n'ai rien déposé, il te fallait en conséquence placer mon argent chez les banquiers; et, à mon retour, j'aurais touché avec usure ce qui est à moi[2]....

Donc, enlevez-lui le talent et remettez-le à celui qui en a dix. Car, à celui possède [qui use de ce qu'il a] il sera donné, de sorte qu'il sera dans

1. *Mechant et paresseux serviteur!* « Paresseux », car il n'a rien fait; « Méchant », car il accuse son Maître et le méconnaît pour se justifier. La paresse a engendré en lui le mensonge, l'ingratitude et le blasphème. » (Princesse de Sayn-Wittgenstein.)

2. *Chez les banquiers.* Quels sont ces banquiers? se demandent les Pères. Le divin Sauveur nous le fera comprendre comme conclusion de son discours; et le lecteur va le voir à la page suivante. Ce sont les pauvres, les malades, les souffrants, les malheureux, — les moindres en ce monde, — qui sont les banquiers du Seigneur, et entre les mains desquels doivent toujours aller, sous une forme ou sous une autre, tout ce que nous avons reçu de Dieu.

l'abondance; mais à celui qui ne possède point [qui n'use point de ce qu'il a], même ce qu'il semble posséder lui sera arraché[1].

Jetez, par conséquent, dans l'obscurité du dehors le serviteur inutile. Là, seront les pleurs et les grincements de dents. »

*
* *

« Lorsque cependant le Fils de l'Homme viendra en sa majesté, et avec lui tous les Anges, il s'assiéra sur son trône de gloire. Devant Lui se rassembleront toutes les nations. Et Lui, — pareil au pasteur qui retire les brebis d'avec les boucs, — il fera la séparation des uns et des autres. A sa droite, il placera les brebis; les boucs à sa gauche.

Après quoi, parlant à ceux de sa droite, le Roi leur fera entendre ces mots :

« — Venez, les bénis de mon Père ! Entrez en possession du Royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez vêtu; malade, vous m'avez apporté vos soins; en prison, et vous êtes accourus à Moi.

— Seigneur, lui répondront alors les justes, quand est-ce donc que nous vous avons vu aux

1. En toutes choses cela se passe ainsi. La part originelle du paresseux disparaît peu à peu pour aller enrichir le plus vigilant. N'est-ce point ce qui se voit tous les jours ?

prises avec la faim, et que nous vous avons nourri? en proie à la soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce encore que, vous rencontrant sans asile, nous vous avons abrité; et que, vous trouvant dans la nudité, nous vous avons vêtu? Quand avez-vous été malade ou en prison, et sommes-nous allés vous visiter? »

Et le Roi leur fera cette réponse :

« — En vérité, je vous le déclare, toutes les fois que vous l'avez fait au moindre de mes frères, que voici, c'est à Moi-même que vous l'avez fait. »

Puis, se tournant vers ceux qui seront à sa gauche :

« — Allez loin de Moi, les maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour le Démon et pour ses envoyés. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais sans asile, et vous ne m'avez point donné abri; nu, et vous ne m'avez point habillé; infirme et en prison, et vous ne m'avez point visité.

— Seigneur, lui répondront-ils, eux aussi; quand est-ce donc que nous vous avons vu avoir faim, avoir soif, être sans asile, ou nu, ou malade, ou en prison, et que nous ne vous avons pas assisté? »

Mais il leur répliquera par cette parole :

« — En vérité, je vous le déclare, toutes les fois que vous ne l'avez point fait à l'égard du moindre d'entre mes frères, c'est à Moi-même que vous avez manqué de le faire! »

Et ceux-là s'en iront à l'éternel supplice; les justes s'en iront à l'éternelle Vie. »

# XL

Jésus avait achevé tous ces divers discours.

Il s'adressa alors à ses Disciples et leur dit :

— Vous savez que dans deux jours aura lieu la Pâque... Le Fils de l'Homme va être livré par trahison pour être mis en croix.

En cette heure même, les Grands-Prêtres et les Anciens du peuple étaient assemblés dans la salle du Grand-Pontife (lequel se nommait Caïphe) ; et ils tenaient conseil sur les moyens de s'emparer de Jésus par ruse, et de le faire mourir.

— Toutefois, ajoutaient-ils, il ne faut point que ce soit durant la Fête, de peur qu'il n'y ait du tumulte parmi le peuple.

*
* *

Jésus se trouvait à Béthanie, dans la maison de Simon le Lépreux. Comme il était assis à table, une femme, qui portait en ses mains un vase d'albâtre, tout rempli d'un parfum de grand prix, s'approcha de Lui, et elle répandit ce parfum sur sa tête.

Ce que voyant, les Disciples le trouvèrent mauvais :

— A quoi bon cette perte ? On aurait pu, après tout, vendre cela fort cher et en donner le prix aux pauvres.

Mais Jésus, comprenant leurs murmures :

— Pourquoi tourmentez-vous cette femme? dit-il. C'est un bon office qu'elle remplit envers Moi : car vous avez toujours des pauvres, parmi vous ; tandis que Moi, vous ne m'aurez pas toujours. En répandant sur mon corps ce parfum, cette femme a préludé à ma sépulture. Et en vérité, je vous l'annonce, partout où sera prêché cet Évangile, — dans le monde entier, — on racontera, pour célébrer sa mémoire, ce qu'elle vient d'accomplir.

Ce fut à cet instant que l'un des Douze, — celui qui se nommait Judas Iscariote, — quitta la salle et alla s'aboucher avec les Grands-Prêtres.

— Quelle somme me donnerez-vous? leur dit-il, je me charge de vous le livrer.

Ils convinrent avec lui de trente pièces d'argent [1].

A partir de ce moment, il fut, pour livrer Jésus, à l'affût d'une occasion favorable.

## XLI

Le premier jour des Azymes étant arrivé, les Disciples se rendirent auprès de Jésus.

1. A l'époque évangélique, les Juifs se servaient des monnaies grecques. Le sicle qu'on appelait communément « la pièce d'argent » avait à peu près la valeur de notre ancien *petit écu*. Il pesait 15gr,56, et valait 3fr,31. Les trente pièces d'argent de Judas faisaient donc 99fr,30, un peu moins de 100 francs. — Voy. Saigey, *Traité de Métrologie*.

— Où désirez-vous, lui demandèrent-ils, que nous vous préparions le repas pascal?

— Allez en ville, leur répondit-il, chez un tel, et portez-lui ces paroles : — Le Maître te mande ceci : « Mon temps est proche. Je célèbre la Pâque « chez toi, avec mes Disciples. »

Ils firent comme Jésus leur avait ordonné, et préparèrent le festin de la Pâque. Et, le soir venu, il était à table avec ses douze Disciples.

*
* *

— En vérité je vous le déclare, leur dit-il pendant le repas, l'un de vous me livrera par trahison!

La tristesse, une grande tristesse les gagna; et chacun de poser cette question :

— Serait-ce moi, Seigneur?

— Celui qui mange avec Moi, celui qui prend sa part au même plat, — me livrera traîtreusement, continua Jésus.

Le Fils de l'Homme cependant poursuit son chemin, selon qu'il est écrit de Lui. Mais malheur à celui par qui il sera trahi! Il vaudrait mieux pour cet homme-là, ne jamais être né....

Judas, celui-là même qui le trahissait, demanda alors :

— Est-ce que c'est moi, Maître?

— Comme tu le dis, répondit Jésus[1].

1. Avec saint Augustin, avec le Père Patrizzi et tous les commentateurs, nous pensons que la réponse de Notre-Seigneur fut faite à voix basse et de telle sorte que les Disciples ne l'entendirent pas

* P. 553, *g*.

# XLII

Durant le souper, Jésus prit le pain; et, l'ayant béni, il le rompit et le distribua à ses Disciples en prononçant ces mots :

— Recevez et mangez : CECI EST MON CORPS.

Tenant ensuite le calice dans sa main, il rendit grâces, le leur donna et dit :

— De ceci buvez tous! Car CECI EST MON SANG, le * sang de l'Alliance nouvelle, le sang qui sera répandu en faveur des multitudes, pour la rémission des péchés. Et désormais, je vous l'annonce, je ne vais plus goûter de ce fruit de la vigne, jusques en ce jour où je le boirai avec vous, sous une forme nouvelle, dans le Royaume de mon Père.

*
* *

Après l'hymne d'actions de grâces [1], ils partirent pour le mont des Oliviers.

— Mis à l'épreuve, vous me ferez tous défaut cette nuit, leur prophétisa Jésus. Il est écrit, en effet : « Je frapperai le Pasteur et les brebis du troupeau

1. On récitait avant la Cène pascale les psaumes CXIII et CXIV, et après, les psaumes CXV-CXVIII, que les Juifs appellent l'Hymne par excellence.

* P. 554, *a*.

seront dispersées[1].» Mais, après ma Résurrection, j'irai devant vous en Galilée.

Pierre se récria :

— Quand même, devant l'épreuve, tous vous abandonneraient, je ne ferai jamais défection, moi.

— Toi? reprit Jésus. En toute vérité, je te le déclare, toi-même, durant cette nuit, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois.

— Me fallût-il périr avec vous, répondit Pierre, je ne vous renierai point !

Tous les autres firent de pareilles protestations.

## XLIII

Jésus et ses Disciples entrèrent dans une villa du nom de Gethsémani[2].

— Asseyez-vous ici, leur dit-il, pendant que j'irai là et que je prierai.

Il prit seulement pour l'accompagner Pierre et les deux fils de Zébédée.

L'angoisse et l'abattement s'emparèrent de lui.

— Mon âme est triste jusqu'à la mort, disait-il.... Tenez-vous en cet endroit, et veillez avec moi.

1. Zacharie, XIII, 7.

2. Alford fait remarquer qu'à cette heure de la nuit, une partie de la vallée du Cédron devait être exposée à la lumière de la lune, tandis que le mont Moriah projetait son ombre sur l'autre partie.

Il fit quelques pas en avant. Puis il se prosterna la face contre terre et voici quelle fut sa prière :

— O mon Père, si cela est possible, ô mon Père, que ce Calice passe loin de moi !... Toutefois, non pas ma volonté, mais la vôtre !

. . . . . .

Il retourna près de ses Disciples, et il les trouva qui dormaient. Ce fut à Pierre qu'il parla.

— Eh quoi ! vous n'avez pu veiller seulement une heure avec moi ?... Veillez et priez, afin de ne pas tomber dans le piège du Tentateur. Oui, certes, l'esprit est plein d'ardeur : mais la chair est faible !

Il s'éloigna de nouveau et reprit sa prière :

— Mon Père, si ce calice ne peut passer devant moi sans que je le boive, que votre volonté s'accomplisse !

Il revint encore vers eux : ils étaient retombés dans le sommeil, car leurs yeux étaient appesantis. Il les laissa, s'en alla derechef et pria pour la troisième fois, répétant les mêmes paroles.

Puis il rejoignit ses Disciples :

— Dormez maintenant et prenez du repos, leur dit-il. Bientôt l'heure viendra où le Fils de l'Homme sera livré entre les mains des pervers. . . . .

. . . . . .

— Levez-vous !... Allons !... Voici qu'approche celui qui me trahit !

* P. 554. *b*.

# XLIV

Il parlait encore, lorsqu'arriva l'un des Douze : Judas. Avec lui, envoyée par les Grands-Prêtres et les Anciens du peuple, une nombreuse escouade de gens, armés de glaives et de bâtons.

Le traître était convenu de leur donner un signal :

— Celui que j'embrasserai, ce sera Lui. Appréhendez-le au corps.

Donc, il s'approcha aussitôt de Jésus :

— Je vous salue, Maître ! lui dit-il.

Et il l'embrassa avec effusion.

— O mon ami ! répondit Jésus, ô mon ami, qu'es-tu venu faire ?

Les hommes de la troupe s'avancèrent soudain ; et, mettant la main sur Lui, ils se saisirent de sa personne.

Mais aussitôt l'un de ceux qui étaient avec Jésus tira son glaive. Il en frappa le valet du Grand-Prêtre et lui coupa l'oreille. Jésus alors éleva la voix :

— Rentre ton glaive dans son fourreau : car par le glaive périront tous ceux qui auront pris le glaive. Crois-tu donc qu'il me soit impossible d'invoquer mon Père, lequel m'enverrait, à l'heure même, plus de douze Légions d'Anges ? Mais comment s'accompliraient les Écritures, qui annoncent qu'il en doit être ainsi ?

* P. 554, *c*.

Puis il s'adresse à cette troupe :

— Pour vous emparer de moi, vous vous êtes mis en campagne, comme contre un voleur, avec des épées et des bâtons. Assis dans le Temple, j'y enseignais chaque jour, et vous ne m'avez point arrêté.

Tout se fit de la sorte, afin que fût réalisé ce qu'avaient écrit les Prophètes.

L'abandonnant en ce moment, tous les Disciples prirent la fuite.

## XLV

Les hommes de la cohorte, le tenant toujours appréhendé au corps, le conduisirent à Caïphe, le Grand-Pontife, chez lequel s'étaient réunis les Scribes et les Anciens.

Pierre pourtant l'avait suivi, de loin, jusques au seuil de la maison du Pontife. Étant même entré, il s'était assis parmi la domesticité, pour voir comment cela finirait.

Les Grands-Prêtres et le Conseil entier cherchaient contre Jésus quelque faux témoignage, qui pût être suffisant pour le condamner à mort. Mais ils n'en trouvaient point, bien que plusieurs faux témoins se fussent présentés. Enfin, il en survint deux dont la déclaration fut celle-ci :

— Cet homme a proféré cette parole : *Je puis détruire le Temple de Dieu et, en trois jours, le rebâtir.*

Le Grand-Pontife se leva :

— Tu ne réponds rien, dit-il, à ce que ceux-ci déposent contre toi?

Jésus cependant gardait le silence.

— Par le Dieu vivant, reprit alors le Grand-Pontife, je t'adjure de nous déclarer si tu es le Christ, Fils de Dieu.

— Comme vous le dites! lui répondit Jésus.... Et de plus, je vous l'annonce, à vous tous qui êtes ici : vous verrez un jour le Fils de l'Homme trôner à la droite de la Toute-Puissance divine et arriver sur les nuées du Ciel.

A ces mots, le Grand-Pontife déchira ses vêtements[1].

— Il a blasphémé! s'écria-t-il. Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous venez vous-mêmes d'entendre son blasphème!...

Quelle est votre sentence?

— Son crime entraîne la mort, répondirent-ils.

Dès ce moment, on lui cracha à la figure et on l'accabla de coups de poing. Plusieurs lui donnèrent des soufflets.

— Christ! criait-on, fais donc le prophète en nous nommant celui qui t'a frappé!

1. En signe d'une grande douleur et d'indignation, les Juifs déchiraient leurs vêtements. (Glaire.)

# XLVI

Pierre cependant était assis hors de la salle, dans le parvis.

Une servante, s'étant approchée, l'apostrophe de la sorte :

— Et toi aussi, tu étais avec Jésus de Galilée?

Pierre aussitôt de le nier devant tout le monde :

— Je ne sais de quoi vous parlez.

Comme il franchissait la porte, une autre servante l'aperçoit, et, s'adressant aux personnes présentes :

— Celui-ci, dit-elle, était aussi avec le Nazaréen Jésus.

Il le nie derechef :

— Encore une fois je vous le jure, s'écrie-t-il, je ne connais même point cet homme!

Un instant s'écoule.

Ceux qui étaient là reviennent vers Pierre :

— Il n'y a pas à en douter, reprennent-ils, tu fais partie de cette bande, et ton accent du pays suffit à te faire reconnaître[1].

Le voilà alors qui se livre à des imprécations et fait entendre de nouveaux serments, répétant qu'il ne connaît nullement cet homme-là...

1. Le dialecte des Galiléens se distinguait par la prononciation et certaines locutions particulières, de sorte qu'on les reconnaissait aisément comme, en France, nous reconnaissons les Marseillais, les Gascons, les Normands, etc.

Mais tout à coup le coq chanta.

Et soudain Pierre se ressouvint de la parole de Jésus :

« Avant que le coq ait chanté, trois fois tu me « renieras. »

Il sortit; et, à peine dehors, il fondit en larmes, — en larmes amères.

. . . . . .

. . . . . .

* * *

L'aube s'était levée. Tous les Grands-Prêtres et les Anciens du peuple tinrent conseil, afin de faire exécuter la sentence de mort prononcée contre Jésus.

Ils le conduisirent, tout chargé de liens, au Gouverneur Ponce-Pilate, et le remirent entre ses mains [1].

## XLVII

En voyant qu'il était condamné, celui qui l'avait traîtreusement livré, Judas, poussé par le remords,

1. Les Grands-Prêtres et les Anciens amènent Jésus à Pilate pour qu'il leur permette d'exécuter la sentence de mort qu'ils venaient de prononcer. En effet, les Romains les avaient dépouillés du *droit du glaive*. Josèphe et Tacite nous apprennent que ce droit (qui devait, en règle générale, n'appartenir qu'au préteur de la province romaine de Syrie, dont la Judée faisait partie) avait été, par exception, accordé plusieurs fois aux procurateurs de Judée et exercé par eux. (Wallon.)

rapporta aux Grands-Prêtres et aux Anciens les trente pièces d'argent.

— J'ai commis un crime, dit-il, en livrant le sang innocent.

— Que nous importe? C'est ton affaire.

Jetant alors dans le sanctuaire les pièces d'argent, Judas sortit, et alla se pendre.

Les Grands-Prêtres pourtant ramassèrent la somme.

— Il n'est point permis, dirent-ils ensuite, de la verser dans le Trésor du Temple, parce que c'est là le prix du sang.

Et, après en avoir conféré ensemble, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. De là le nom de « Akel Dama » (*Terre de sang*), qu'il a conservé jusqu'à ce jour.

C'est ainsi que fut accomplie la parole du Prophète Jérémie : « Ils recevront les trente pièces « d'argent, payement de Celui qui sera évalué, à « ce taux, par des enfants d'Israël. Et ils les donne- « ront pour le champ du potier, ainsi que me l'a « déterminé le Seigneur. »

## XLVIII

Jésus se tint debout devant le Gouverneur, et celui-ci procéda à son interrogatoire :

* P. 554, *a*.

— C'est toi qui es *le Roi des Juifs?* demanda-t-il.

— Comme vous le dites, répondit Jésus.

Mais, lorsque les Grands-Prêtres et les Anciens le chargèrent de leurs accusations, il ne prononça pas un mot pour se défendre.

— Est-ce que tu n'entends pas tous les témoignages qu'ils accumulent contre toi? s'écria Pilate.

A sa grande surprise, Jésus ne lui répondit point, même sur un seul grief.

Or, à l'occasion de la fête de Pâque, le Gouverneur* avait coutume d'octroyer, au choix du peuple, la délivrance d'un prisonnier... En ce moment était détenu sous les verrous un scélérat insigne, du nom de Barabbas.

Pilate, se rendant très bien compte que c'était uniquement par une haine jalouse que les Grands-Prêtres et les Anciens traînaient Jésus devant lui, fait alors appel à la multitude.

— Lequel voulez-vous que je vous délivre?... Barrabas, ou bien ce Jésus, qu'on appelle Christ?

Tandis qu'il siégeait ainsi à son Tribunal, sa femme lui avait envoyé cet avis : « Qu'il n'y ait « rien entre toi et ce Juste. Car j'ai été aujourd'hui « fortement tourmentée en songe à cause de Lui[1]. »

Mais les Grands-Prêtres et les Anciens persua-

1. La loi romaine défendait aux Gouverneurs d'emmener avec eux leurs femmes dans les provinces. Mais la coutume contraire prévalut, et nous voyons, dans Tacite, Agrippine accompagner Germanicus en Germanie, puis en Orient. (*Annal.*, I, 40, 41 ; II, 54; comp. III, 33 et 34). (Crampon.)

* P. 555, *a*.

dèrent à la foule de demander Barabbas et de consommer la perte de Jésus.

Le Gouverneur renouvela sa question :

— Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre?

— Barabbas! s'écrièrent-ils.

Pilate, reprit :

— Et Jésus, celui que l'on nomme Christ, qu'en ferai-je donc?

Ils répondirent d'une voix unanime :

— Qu'il soit crucifié!

— Pourtant, qu'a-t-il fait de mal? leur demanda le Gouverneur.

Mais eux n'en vociféraient que plus fort :

— Qu'il soit crucifié! Qu'il soit crucifié!

Voyant qu'il n'aboutissait à rien et que, tout au contraire, le tumulte prenait de plus vastes proportions, Pilate fit alors apporter de l'eau, se lava les mains devant le peuple et dit :

— Soyez témoins que je suis innocent du sang de ce Juste!

— Le sang de cet homme? s'écrièrent-ils tous : qu'il retombe sur nous, et sur notre postérité!

Pilate leur délivra alors Barabbas. Quant à Jésus, l'ayant fait flageller, il le leur abandonna pour être crucifié[1].

1. La Flagellation infligée à Jésus était une cruelle torture. Dépouillé de ses vêtements et attaché par les mains à une basse colonne, le condamné présentait son dos aux coups qui le déchiraient. L'instrument du supplice pour les étrangers était, non les verges

# XLIX

Aussitôt les soldats du Gouverneur, traînant Jésus dans le Prétoire, assemblèrent autour de lui toute la cohorte, et le dépouillèrent de ses vêtements[1].

Ils lui jetèrent sur les épaules une casaque de militaire, laquelle était de couleur écarlate[2].

Puis ils tressèrent une couronne avec des épines et la lui mirent sur la tête, ainsi qu'un roseau dans la main droite. Après quoi, se livrant devant lui à des génuflexions dérisoires, ils le bafouaient en lui répétant :

— Salut, *le Roi des Juifs!*

Ils lui crachaient au visage. Ils lui prenaient

d'orme, réservées aux citoyens romains, mais les lanières de cuir, armées d'osselets et de balles de plomb. Sous cet horrible fouet, la peau se soulevait en lambeaux, le sang coulait, et la victime, tombant bientôt aux pieds des licteurs, exposait aux coups toutes les parties de son corps. Il n'était pas rare de voir les condamnés succomber dans ce premier supplice, car la loi romaine ne connaissait pas les limites fixées par la Synagogue à la durée et à la violence de la peine.

Le supplice de la Croix, qui allait suivre la Flagellation, était la peine des esclaves, des voleurs et des séditieux. (L'abbé Fouard.)

1. La cohorte romaine se composait tantôt de 425, tantôt de 600 soldats.

2. La chlamide, vraie casaque militaire, était le manteau du soldat, descendant seulement jusqu'aux genoux, s'agrafant sur l'épaule droite, de façon à ne couvrir que le côté gauche du corps. (Crampon.)

le roseau et en assenaient des coups sur sa tête.

Quand ils eurent fini de s'en amuser, ils lui enlevèrent la casaque, le revêtirent de ses habits et l'emmenèrent pour le crucifier.

A la sortie de la ville, ils trouvèrent un habitant de Cyrène, nommé Simon, et le réquisitionnèrent de force pour porter la croix de Jésus[1].

## L

Ils arrivèrent en cet endroit qui se nomme en hébreu Golgotha, c'est-à-dire Place du Crâne humain[2].

On voulut faire prendre à Jésus du vin mêlé d'herbe amère. A peine l'eut-il goûté, qu'il se refusa à le boire.

Après l'avoir cloué à la croix, les soldats se firent, par la voie du sort, le partage de ses habits. Ainsi se réalisa la prédiction du Prophète : « Ils se « partageront mes vêtements et tireront ma robe « au sort ».

1. L'Évangile ne dit pas expressément que Jésus soit tombé, mais la violence faite à Simon le Cyrénéen, tout près du Golgotha, fait supposer que le Sauveur avait succombé sous le poids, et la tradition est d'ailleurs unanime sur ce point. (L'abbé Fouard.)

2. « Place du crâne humain », en latin *locus calvariæ*, d'où l'on a « fait Calvaire ». Les traditions juives racontent que le crâne d'Adam, enterré dans cet endroit, lui donnait son nom, et cette légende ajoutait à l'effroi qui l'entourait. La tête de mort et les ossements placés au pied des Crucifix sont un souvenir de cette tradition. (*Id.*)

* P. 555, *b*,

Les soldats s'étaient assis et le gardaient.

Au-dessus de sa tête, ils avaient placé une inscription marquant son crime :

CELUI-CI EST JÉSUS, LE ROI DES JUIFS.

En même temps que lui, on avait mis en croix deux voleurs : l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

Les passants le chargeaient d'invectives :

— Allons! allons! criaient-ils en gesticulant de la tête, toi qui détruis le Temple de Dieu, et en trois jours le rebâtis, sauve-toi donc toi-même! Et puisque tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.

Les Grands-Prêtres, avec les Scribes et les Anciens, l'accablaient également de leurs sarcasmes :

« — Celui-là qui sauvait les autres
« Ne peut lui-même se sauver! »
« — Si d'Israël il est le Roi,
« Qu'il descende donc de la croix! »

— Pour le coup, nous croirons en lui!...

« Puisque dans le Seigneur il mit sa confiance,
« Que Dieu donc, s'il lui plaît, vienne à sa délivrance.
« Est-ce qu'il n'a point dit : Je suis le Fils de Dieu![1] »

1. Toutes ces paroles, que nous guillemetons et imprimons en caractères plus petits, sont des citations ou des allusions à des expressions des Saints Livres. *Speravit in Domino, eripiat eum : salvum faciat eum, quoniam vult eum,* est un texte du livre des Psaumes (Psalm. XXI, 9). Les dernières ironies se rapportent à ce passage de la Sagesse, II, 18 : *Si enim est verus Filius Dei, suscipiet illum, et liberabit eum de manibus contrariorum.* Ces accommodations et ces plaisanteries avec des textes sacrés se rencontraient fréquemment dans la bouche des prêtres juifs, habitués, à propos et hors de propos, à faire de perpétuelles citations du Livre légal.

Les voleurs eux-mêmes, que l'on avait crucifiés avec Lui, l'insultaient.

Depuis midi jusqu'à trois heures, l'obscurité se fit sur toute la Terre.

Et vers trois heures de l'après-midi, Jésus s'écria :

— Eli! Eli!... Lama Sabachtani!

Ce qui signifie : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi « m'avez-vous abandonné?... »

— Il appelle Élie, dirent quelques-uns de ceux qui étaient là.

L'un d'entre eux courut alors prendre une éponge, l'imbiba de vinaigre, et, la fixant au bout d'un roseau, il lui offrit à boire.

— Laisse donc! disaient les autres : voyons si Élie viendra le délivrer?

Mais Jésus, poussant de nouveau un cri puissant, rendit l'esprit.

## LI

Aussitôt le voile du Temple se déchira en deux depuis le haut jusques en bas : la terre trembla; les rochers éclatèrent[1], les tombeaux s'ouvrirent.

1. Une de ces fissures, visible dans l'église du Saint-Sépulcre, a près de trois pouces de largeur sur vingt pieds de profondeur; elle

Beaucoup de Saints, endormis dans le sépulcre, ressuscitèrent en leur corps; et, se dressant hors du tombeau après cette résurrection, entrèrent dans la Ville Sacrée et apparurent à plusieurs.

A la vue du tremblement de terre et au spectacle de tous les phénomènes qui s'accomplissaient, le Centurion et ceux qui montaient la garde autour de Jésus furent frappés d'une immense terreur.

— En vérité, s'écrièrent-ils, cet homme était bien « le Fils de Dieu ».

Il y avait également là, à quelque distance, un groupe de femmes. C'étaient celles qui, depuis la Galilée, avaient suivi Jésus afin de le servir. Parmi elles, Marie-Magdeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, ainsi que la mère des fils Zébédée.

Après le coucher du soleil, arriva un riche habitant d'Arimathie, nommé Joseph.

C'était, lui aussi, un Disciple du Seigneur. Il s'était rendu auprès de Pilate pour réclamer le corps de Jésus, et le Gouverneur avait donné ordre qu'il lui fût remis [1].

présente un aspect assez extraordinaire : car l'effet commun des tremblements de terre est de séparer les couches du rocher selon leurs veines. Ici, au contraire, le roc est partagé transversalement, et la rupture croise les veines d'une façon vraiment surnaturelle. (Voir les témoignages d'Addison, de Millar, de Fleming, de Schawet, etc.). (L'abbé Fouard.)

1. Les lois romaines défendaient de donner la sépulture aux criminels sans la permission des Juges. (Glaire.)

Joseph, ayant donc reçu le corps, l'enveloppa d'un linceul blanc et le déposa dans un sépulcre neuf, qu'il avait fait tailler dans le roc et qui était sa propriété. Il roula une pierre énorme contre la porte du Tombeau et s'en alla.

Mais Marie-Magdeleine et l'autre Marie demeurèrent assises à côté du Sépulcre.

## LII

Le lendemain, jour du Sabbat, les Grands-Prêtres et les Pharisiens se transportèrent ensemble chez Pilate et lui tinrent ce discours :

— Seigneur, il nous est revenu en mémoire que, de son vivant, cet imposteur proférait ce propos : « Après trois jours, je ressusciterai ». Veuillez donc ordonner que la tombe soit gardée jusqu'au troisième jour, de peur que ses Disciples ne dérobent son corps et ne disent ensuite à la plèbe : « Il est ressuscité d'entre les morts ». Erreur suprême qui serait pire que la première.

— Vous avez vous-mêmes des gardes, répondit Pilate. Précautionnez-vous comme vous l'entendrez.

Ils s'assurèrent du Sépulcre, mirent les scellés sur la pierre et y placèrent des gardes.

# LIII

Le Sabbat était passé, et dès l'aurore du premier jour de la semaine, Marie-Magdeleine et l'autre Marie étaient venues contempler le Sépulcre.

Tout à coup la terre tremble fortement. Un Ange du Seigneur descend du ciel et touche la pierre tombale : il la renverse et s'assoit dessus. Son aspect était foudroyant, ses vêtements avaient l'éclat de la neige.

Atterrés d'épouvante devant lui, les gardes étaient comme morts.

C'est aux femmes, cependant, que l'Ange adresse la parole :

« — Pour vous, leur dit-il, n'ayez nulle crainte. Vous cherchez, je le sais, Jésus, qui a été crucifié. Il n'est plus ici; car, ainsi qu'il l'avait déclaré, Jésus est ressuscité.

Venez et regardez la place où avait été déposé le Seigneur....

Et maintenant, hâtez-vous d'aller apprendre à ses Disciples qu'il est ressuscité. Il sera avant vous en Galilée, et je vous annonce que c'est là que vous devez le voir[1]. »

1. Le Seigneur, il est vrai, se manifesta, à Jérusalem même, aux Apôtres, aux disciples d'Emmaüs, ainsi que le rapportent les autres Évangélistes : mais ce fut chaque fois (comme tout à l'heure pour

Elles sortent immédiatement du Sépulcre, tremblantes et inondées de joie; et elles se mettent à courir pour porter la nouvelle à ses Disciples.

Pendant qu'elles sont en marche, voilà que soudain, s'avançant à leur rencontre, Jésus apparaît :

— Réjouissez-vous ! dit-il.

Elles approchent.... Elles lui embrassent les pieds.... Elles l'adorent....

La voix de Jésus se fait entendre de nouveau :

— Ne tremblez pas, mais allez, de ma part, dire à mes frères de partir pour la Galilée : car c'est là qu'ils me verront.

*
* *

Quand les femmes eurent quitté le Tombeau, quelques-uns des gardes retournèrent à la Ville et apprirent aux Grands-Prêtres ce qui s'était passé.

Ceux-ci se réunirent avec les Anciens et, après en avoir délibéré, ils donnèrent aux soldats une somme très considérable avec ce mot d'ordre :

— Vous raconterez que ses Disciples sont arrivés pendant la nuit et qu'ils l'ont enlevé, tandis que vous dormiez. Après quoi, si le Gouverneur a quelque vent de cette affaire, nous nous chargeons de le persuader : et nous vous mettrons à couvert.

les saintes femmes), d'une façon privée, fugitive et rapide. En Galilée devaient avoir lieu les apparitions absolument publiques; la pêche miraculeuse, l'Ascension en présence de cinq cents personnes, etc.

Les soldats prirent l'argent et agirent d'après ces instructions. Et le bruit qu'ils répandirent se répète encore aujourd'hui parmi les Juifs.

## LIV

Les onze Disciples cependant se rendirent en Galilée, sur la Montagne que Jésus leur avait désignée. Et, dès qu'ils l'aperçurent, ils se prosternèrent en adoration devant Lui....

Cependant quelques-uns doutaient. Jésus s'avança alors vers ses Disciples et leur parla. Et ses paroles furent celles-ci :

— A Moi a été donné tout pouvoir au Ciel, tout pouvoir sur terre. Allez donc enseigner toutes les races, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tous les commandements que je vous ai prescrits. Et sachez que je suis avec vous chaque jour, jusques à la fin des temps.

FIN DE L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU.

# ÉVANGILE

# SELON SAINT MARC

# ÉVANGILE
## SELON
# SAINT MARC

## I

### Commencement de l'Evangile de JÉSUS-CHRIST, Fils de DIEU.

Il est écrit dans le Prophète Isaïe :

« En avant de Toi, j'enverrai mon Ange pour * « t'aplanir le chemin. Dans le Désert, sa voix re- « tentissante dira : — Préparez la voie du Seigneur, « redressez les sentiers par où il doit passer. »

Réalisant cette Prophétie, Jean apparut dans le Désert, donnant et prêchant un Baptême de pénitence pour la rémission des péchés.

Tout le pays de Judée, tous les habitants de Jérusalem s'en allaient vers cet homme; et ceux qui confessaient leurs péchés recevaient de lui le Baptême dans les eaux du Jourdain.

Pour vêtement, Jean avait une fourrure de poil de chameau et une ceinture de cuir autour des

* P. 557, *a*.

reins : pour nourriture, des sauterelles et du miel sauvage.

Il s'écriait en sa prédication :

— Voici que va venir, après moi, un plus puissant que moi ! Et Celui-là est tel que je ne suis pas digne, me prosternant devant Lui, de dénouer les courroies de ses sandales. C'est dans l'eau que je vous baptise : mais Lui, c'est dans l'Esprit-Saint qu'il vous baptisera.

Or, ce fut en ces jours mêmes que se présenta Jésus, arrivant de Nazareth. Nazareth est situé dans la Galilée.

Il fut baptisé par Jean dans le Jourdain.

Comme il sortait du fleuve, on vit soudain les Cieux s'ouvrir et l'Esprit-Saint descendre en forme de colombe et se reposer sur Lui. Du Ciel, en même temps, se fit entendre une Voix :

— Tu es mon bien-aimé Fils, disait cette Voix : en Toi je me suis complu.

Et l'Esprit aussitôt entraîna Jésus au Désert.

Il y demeura quarante jours et quarante nuits, subissant les tentatives du Démon, vivant au milieu des animaux, et enfin servi par les Anges.

## II

Après que Jean eut été emprisonné, Jésus se rendit en Galilée et y proclama la bonne nouvelle du Royaume de Dieu.

— Les temps sont accomplis, disait-il, et le Règne de Dieu est proche. Convertissez-vous, et ayez foi en la Bonne Nouvelle.

Comme il longeait le lac de Galilée, il aperçut Simon et son frère André qui étaient en train de jeter le filet. Ils exerçaient en effet la profession de pêcheurs.

— Suivez-moi, leur dit Jésus, et je vous ferai pêcheurs d'hommes.

Sur-le-champ, tous deux le suivirent, abandonnant leurs filets.

S'étant avancé un peu plus loin, il voit également, dans une barque, Jacques de Zébédée et Jean son frère qui raccommodaient leurs filets. Il les appelle. Et ceux-ci, laissant leur père dans la barque avec ses hommes de service, se mettent pareillement à le suivre.

Ils arrivèrent ainsi à Capharnaüm. Ce fut dès ce moment que, les jours de Sabbat, Jésus entra dans la Synagogue pour enseigner le peuple. Et ce qui frappait de stupeur dans son enseignement, c'est qu'il le donnait, non point à la façon des interprètes de la loi, mais comme ayant personnellement puissance et autorité.

Or, il se trouva dans cette Synagogue un homme possédé d'un Esprit immonde.

— Que demandez-vous de nous, Jésus de Nazareth? s'écria-t-il. Vous êtes venu consommer notre

perte, et je sais qui vous êtes : « Le Saint de Dieu ! »

Jésus prit l'accent de la menace :

— Tais-toi !... Et sors de cet homme !

Agitant violemment les membres du possédé, l'Esprit immonde sortit de son corps en poussant un grand cri.

Frémissants et émerveillés, tous les assistants s'interrogeaient l'un l'autre :

— Qu'est-ce que ceci? Quelle est cette doctrine nouvelle?... car il commande en Maître, même aux mauvais Esprits, et ces Esprits lui obéissent.

Sa renommée se répandit promptement dans tout le pays Galiléen.

En sortant de la Synagogue, Jésus s'était rendu, accompagné de Jacques et de Jean, dans la maison de Simon et d'André.

La belle-mère de Simon étant au lit, en proie à la fièvre, on s'empressa de le dire à Jésus.

Alors, s'approchant d'elle, il lui prend la main. Elle se lève aussitôt, la fièvre la quitte, et elle se met à les servir.

Le soir venu, après le coucher du soleil, on lui apporta tous les malades et les possédés. La ville entière se pressait à la porte. Il guérit une foule de malades, atteints d'infirmités diverses. Il délivra aussi nombre de possédés, mais en interdisant aux Démons, puisqu'ils le savaient, de proclamer ce qu'il était[1].

1. Jésus ne voulait point que son caractère de *Fils de Dieu*, de *Saint de Dieu*, de Messie fût proclamé devant les peuples *par des Démons*. — De là le silence qu'il leur impose.

* P. 557, c

# III

Il se leva de grand matin et alla prier dans un lieu solitaire....

Simon et ceux qui étaient avec lui cherchèrent à découvrir sa retraite.

— Tout le monde est en quête de vous, lui dirent-ils, dès qu'ils l'eurent trouvé.

— Allons dans les villages voisins et dans les villes, leur répondit-il, afin que j'y fasse aussi entendre ma prédication, car c'est pour cela que je suis venu.

Il prêcha donc dans les synagogues de la contrée et dans toute la Galilée, en expulsant les Démons.

Un lépreux s'approcha de lui, et se jeta à ses genoux :

— Si vous voulez, lui dit-il, vous pouvez me guérir!

Jésus en eut pitié : il étendit la main, et le toucha:

— Je le veux, sois guéri.

Dès que Jésus eut prononcé ces paroles, la lèpre disparut soudain, et cet homme fut guéri.

Le congédiant aussitôt, Jésus lui fit cette recommandation rigoureuse :

— Garde-toi bien de parler de ceci à qui que ce

soit. Va seulement te montrer à celui des Prêtres qui est le chef; et, pour témoigner devant eux de ta guérison, acquitte l'offrande prescrite par Moïse [1].

Mais, à peine parti, le lépreux raconta hautement ce qui s'était passé et en répandit partout la nouvelle. De sorte qu'il n'était plus possible à Jésus de paraître publiquement dans la ville et qu'il dut se retirer hors les murs, dans des endroits déserts. Encore y venait-on à lui de toutes parts.

## IV

Après quelques jours cependant, il retourna à Capharnaüm. Et le bruit s'étant répandu qu'il était dans telle maison, les gens y accoururent en si grand nombre que l'espace qui se trouvait devant la porte n'était pas assez vaste pour les contenir.

Il leur avait déjà adressé la parole lorsque survin-

1. Jésus venait faire une révolution religieuse et non une révolution politique. En s'opposant à ce qu'on proclamât à son de trompe les prodiges de guérison qu'il opérait, Jésus voulait éviter de surexciter les esprits et d'occasionner par là même les agitations messianiques qui tendaient à se produire après ses miracles. En provoquant, quoique malgré lui, l'enthousiasme des foules, dès cette époque de son ministère, il craignait de nuire à son œuvre, soit en paraissant se prêter aux espérances profanes et politiques, associées par ses compatriotes au nom du Messie, soit en développant trop tôt et trop vivement la jalousie de ses ennemis. Plus tard, quand son heure sera venue, il cessera de s'opposer à la divulgation de ses prodiges. (Abbé Fillion.)

rent plusieurs personnes, qui lui amenaient un paralytique que quatre hommes portaient à bras. Mais comme il leur fut impossible de parvenir jusqu'à lui à travers toutes ces foules, ils eurent l'idée de démolir, au-dessus de la salle où était Jésus, le toit en terrasse de la maison; et, l'ouverture faite, ils descendirent, par là, le brancard sur lequel le paralytique était gisant[1].

Jésus, voyant leur foi, dit à cet infirme :

— Mon fils, tes péchés te sont pardonnés.

Il y avait là quelques Scribes, qui se tenaient assis :

— Qu'est-ce que ces paroles qu'il profère? Il blasphème, car qui peut, si ce n'est Dieu seul, accorder le pardon des péchés?

Telles étaient les pensées qui leur montaient au cœur. Mais Jésus connut aussitôt, par l'Esprit qui était en lui, les réflexions qu'ils faisaient ainsi, intérieurement. Et il leur dit :

— Pourquoi penser ainsi dans le fond de vos âmes? M'est-il donc plus difficile, en face d'un infirme, de prononcer cette sentence : « Tes péchés te sont pardonnés », que de prononcer celle-ci : « Lève-toi, emporte ton grabat et marche »?... Eh bien, il faut que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de faire remise des péchés....

Se tournant alors vers le paralytique :

1. Les toits étaient en plate-forme, et l'escalier qui y conduisait se trouvait souvent hors de la maison. (Glaire.)

— Je t'ordonne, dit-il, de te lever, d'emporter ton grabat et de retourner en ta maison.

Aussitôt l'homme se dresse sur ses pieds, en présence de la multitude, prend son grabat et s'en va. A ce spectacle, tous ceux qui étaient là furent transportés d'admiration et glorifièrent Dieu.

— Jamais, s'écriaient-ils, nous n'avons rien vu de pareil !

## V

De nouveau, il s'était dirigé vers le Lac. Les foules venaient à lui, et il les enseignait.

Chemin faisant, son regard s'arrête sur Lévi, fils d'Alphée, qui était assis au bureau des Contributions.

— Suis-moi, lui dit-il.

Là-dessus Lévi se lève et le suit.

Or il advint que Jésus étant à table dans la maison de ce Lévi, beaucoup de publicains, beaucoup d'hommes de vie irrégulière s'y trouvèrent avec lui et avec ses Disciples. Nombre d'entre eux s'étaient même attachés à sa suite.

Voyant qu'il prenait son repas en telle compagnie, les Scribes et les Pharisiens interpellèrent ses Disciples :

— Comment votre Maître peut-il ainsi aller manger et boire avec des publicains et des gens sans conduite ?

— Ce ne sont point ceux qui sont en pleine santé, mais bien les malades qui ont besoin de médecin, répondit Jésus, qui avait entendu leur propos.... Aussi ne suis-je pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.

*
* *

Les Disciples de Jean et les Pharisiens jeûnaient. Quelques-uns d'entre eux s'étant rendus auprès de Jésus lui demandèrent :

— Pourquoi, tandis que les Disciples de Jean et ceux des Pharisiens pratiquent le jeûne, vos Disciples, à vous, ne jeûnent-ils point?

— Est-ce qu'il est possible, leur répondit-il, que les conviés et les amis de la Fête nuptiale se mettent à jeûner, au moment même où ils sont en la compagnie de l'Époux? Non, non! ils ne peuvent se livrer au jeûne, tant qu'ils ont l'Époux auprès d'eux. Des jours arriveront cependant où il leur sera enlevé : ils jeûneront alors....

A un vieux vêtement personne n'ira recoudre une pièce de drap brut, sachant bien que le morceau d'étoffe neuve emporterait une partie du vieux vêtement, et qu'il se produirait ainsi quelque plus grande déchirure. Personne non plus ne renferme du vin nouveau en de vieilles outres : car le vin ferait éclater les outres, — de sorte que, d'un côté, le vin se répandrait et que, de l'autre, les outres seraient perdues. C'est dans des outres nouvelles qu'il faut verser le vin nouveau.

# VI

Il advint que le Seigneur passait le long des blés un jour de Sabbat. Ses Disciples, en cheminant, se mirent à égrener des épis[1].

— Voilà que vos Disciples se permettent ce qu'aux jours de Sabbat il n'est point licite de faire, lui dit-on[2].

— N'avez-vous donc jamais lu, répondit-il, ce que fit David, quand la nécessité s'en présenta et qu'il eut faim, ainsi que ses compagnons? Ne savez-vous pas comment, sous le grand-prêtre

1. Rien en cela qui ne fût légitime : Moïse l'avait expressément permis; et d'âge en âge, la coutume est demeurée dans l'Orient de ne pas refuser au voyageur cette libéralité peu coûteuse. Mais si la Loi autorisait à prendre quelques épis, elle interdisait de moissonner et de fouler le grain aux jours de Sabbat; or les Scribes avaient décidé que cueillir un épi et le froisser était même chose que récolter et battre la moisson. (L'abbé Fouard.)

2. Outre les observances légales, qui étaient non moins sages que sévères, et qui avaient leur raison d'être dans les desseins de Dieu sur le peuple Juif, les Pharisiens embarrassaient leurs frères d'une foule de minuties. On voit dans le traité du Talmud sur le sabbat, et chez Maïmonide, que ce jour-là il était défendu à un homme qui souffrait des reins de se faire frictionner avec de l'huile et du vinaigre; à celui qui avait mal aux dents, de prendre du vinaigre pour le rejeter ensuite; il ne pouvait s'en servir qu'à condition de l'avaler, parce qu'alors le vinaigre était considéré non comme un remède, mais comme une nourriture ou un breuvage. Il en était de même d'un gargarisme à l'huile pour un mal de gorge, etc. (Le Père Lamy.)

Abiathar, il entra dans la Maison de Dieu, comment il y prit les pains de proposition, — qu'il n'était pourtant permis qu'aux prêtres seuls de consommer, — et comment il en mangea lui-même malgré cela, et en donna à ceux qui étaient avec lui[1]?

Il ajouta :

— Le Sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat. C'est pourquoi le Fils de l'Homme est maître du Sabbat lui-même.

*
* *

Une autre fois, il entra dans la Synagogue, où se trouvait en ce moment un homme qui avait la main atrophiée.

Ces mêmes Scribes et Pharisiens étaient là pour l'épier : ils voulaient constater si, durant ce jour qui était un Sabbat, il opérerait cette guérison, et faire surgir d'un tel incident quelque prétexte à accusation.

Jésus cependant, s'adressant à l'homme dont la main était infirme et desséchée :

— Tiens-toi debout au milieu de nous tous, lui dit-il.

1. On sait en quelle vénération étaient ces pains. Déposés dans le Temple sur une table d'acacia revêtue d'or, ils symbolisaient par leur nombre les douze tribus d'Israël et, par l'encens qui les couvrait, la consécration perpétuelle des Juifs à Dieu. Aussi, quand, à chaque sabbat, les prêtres mettaient des pains chauds à la place de ceux qui étaient demeurés toute la semaine devant le Seigneur, ils devaient regarder comme saintes les offrandes enlevées, et les consommer eux-mêmes dans le sanctuaire. (L'abbé Fouard.)

Puis, se tournant vers eux :

— Aux jours de Sabbat, leur demanda-t-il, est-il permis de faire le bien ou faut-il au contraire commettre une mauvaise action? est-il permis de sauver une vie, ou faut-il l'abandonner à sa perte?

Ils gardèrent le silence.

Alors, jetant sur eux un regard de colère et l'âme navrée d'un tel aveuglement de cœur, il dit à l'homme :

— Étends ta main.

Celui-ci l'étendit : sa main était guérie.

Les Pharisiens sortirent pour aller tenir conseil avec des personnages de la cour d'Hérode sur les moyens de le perdre.

Quant à Jésus, il s'était, avec ses Disciples, retiré du côté du Lac.

## VII

De la Galilée et de la Judée on venait en foule sur ses pas. Arrivant de Jérusalem, de l'Idumée, des terres situées au delà du Jourdain, des pays de Tyr et de Sidon, d'immenses multitudes, à la nouvelle de tout ce qu'il accomplissait, accoururent vers Lui.

Il dut ordonner à ses Disciples de lui préparer une barque, à cause de la foule par laquelle il risquait d'être étouffé. Il en guérissait en effet un tel nombre, que tous ceux qui avaient quelque mal se précipi-

taient sur Lui, afin de le toucher. Les mauvais Esprits eux-mêmes, dès qu'ils l'apercevaient, tombaient comme en prostration devant Lui, et s'écriaient : « Vous êtes le Fils de Dieu ! » Mais, par de sévères menaces, il leur imposait silence et leur interdisait de proclamer ce qu'il était.

*
* *

Ayant fait appel à ceux qu'il lui plut de désigner, et qui vinrent aussitôt se grouper autour de lui, Jésus gravit les pentes de la Montagne.

C'est là qu'il fit choix de douze d'entre eux pour être ses compagnons et recevoir de Lui mission de prêcher. Il leur conféra le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les Démons.

Ces Douze furent :

Simon, à qui il donna le nom de PIERRE, — Jacques et son frère Jean (qui étaient tous deux fils de Zébédée et qu'il surnomma « Boanergès », c'est-à-dire « les enfants du Tonnerre »), — André ;

Philippe, — Barthélemy, — Matthieu, — Thomas ;

Jacques, fils d'Alphée, — Thadée, — Simon le Cananéen, — et enfin Judas Iscariote, qui pourtant le trahit.

## VIII

Dès qu'ils furent rentrés dans leur demeure, la multitude se pressa de nouveau autour d'eux, à tel

point qu'il ne fut même pas possible à Jésus et à ses Disciples de prendre quelque nourriture. Informés de cela, et entendant dire qu'il était tombé en défaillance, ceux de sa parenté vinrent pour l'emmener avec eux.

C'était au moment où certains Scribes, arrivés de Jérusalem, tenaient à son sujet ce langage : « Il a « en lui Béelzébub; et c'est par l'autorité même de « ce Prince des Démons qu'il chasse les Démons ».

Continuant de recourir à des comparaisons, il leur répondit :

— Comment Satan pourrait-il chasser Satan? Quand un Royaume ou une maison est en proie aux divisions intestines, Royaume et Maison sont impuissants à se maintenir. Donc, si l'empire de Satan se livrait ainsi bataille à lui-même, ce serait la preuve qu'il est divisé; et il s'ensuivrait, par conséquent, qu'il ne peut désormais subsister, mais que, tout au contraire, il touche à sa fin....

Non, non! nul ne peut, faisant irruption dans la demeure d'un homme de grande force, porter de la sorte la main sur ce qu'il possède, sans l'avoir au préalable enchaîné. Ce n'est qu'après cela qu'il met sa demeure au pillage.

Puis il ajouta :

— En vérité, je vous le déclare, toutes sortes de péchés seront pardonnés aux enfants des hommes, voire même les blasphèmes aux blasphémateurs. Mais quant à celui qui blasphème contre l'esprit

* P. 557, *d*, *e*.

qui est saint, [contre ce qui est l'esprit même de Dieu,] il ne rencontrera jamais de pardon, et sera justiciable d'un crime éternel.

S'il s'exprimait ainsi, c'était à cause de cette parole prononcée par eux : « Il a en lui un Esprit mauvais[1] ».

Ce fut alors que, sans chercher à pénétrer dans la maison, sa mère et des personnes de sa parenté le firent demander.

Il était assis au milieu d'un cercle nombreux.

— Voilà dehors, lui dit-on, votre Mère et vos cousins qui sont en quête de vous.

— Qui est ma mère, et qui sont mes proches? répondit-il....

Il promena son regard sur ceux qui l'entouraient:

— Voici, reprit-il, voici ma mère et mes frères. Celui qui aura fait la volonté de Dieu, celui-là sera mon frère, et ma sœur, et ma mère.

1. Jésus, dit l'abbé Fouard commentant ce texte, Jésus voyait clairement la malice de ses adversaires; ce n'était point par ignorance de la vérité qu'ils luttaient contre lui, mais ils blasphémaient au grand jour, connaissant Dieu et son Christ, en face de prodiges manifestement divins, voyant par conséquent l'étendue de leur blasphème et le voulant. Le Sauveur leur eût pardonné de méconnaître sa mission et sa personne divine; mais savoir qui il était et le repousser, c'était là cet épouvantable péché contre l'Esprit-Saint, qui ne peut recevoir aucun pardon, parce qu'il dessèche la vie dans sa source, et s'oppose à toute action de l'Esprit allant à la ranimer. Pour sauver un cœur aussi obstiné au mal, il faudrait que Dieu forçât la liberté de l'homme, et il s'arrête toujours au seuil de ce sanctuaire inviolable.

Voir aussi, sur le péché contre l'Esprit, la note considérable qui se trouve ci-dessus, en saint Matthieu, page 62 et s.

# IX

De nouveau il fit entendre ses enseignements sur la grève du Lac. Une si prodigieuse multitude s'assembla autour de Lui, qu'il fut obligé de monter dans une barque d'où il parla, tandis que la foule demeurait sur le rivage.

Il leur enseignait beaucoup de choses sous forme de paraboles; et sa Doctrine, il l'exposait ainsi :

— Écoutez ! disait-il : voilà que le Semeur est sorti pour semer.

Et tandis qu'il s'en va semant, il y a des grains qui tombent sur la grande route. Les oiseaux accourent et les dévorent.

Il y a des grains qui tombent sur un sol pierreux où ils rencontrent un peu de terre; et bientôt, sur cette mince couche, la germination apparaît. Mais quand le soleil darde ses rayons, la plante en est brûlée et, n'ayant point de racines, elle se dessèche.

Il y a des grains qui tombent dans un buisson. Le buisson grandit et les étouffe, de sorte qu'ils ne portent point de fruit....

D'autres grains cependant sont tombés dans la bonne terre; et ceux-là, montant et croissant, produiront leur fruit, celui-ci, trente pour un, celui-là soixante, un autre même donnant le centuple.

Qu'il entende donc, celui qui a des oreilles pour entendre!

Lorsqu'il fut seul, ses Douze compagnons l'interrogèrent sur cette allégorie.

— A vous, leur dit-il, il est donné de pénétrer le mystère du divin Royaume. Mais quant à ceux dont la vie est au dehors, toutes ces choses ne sont pour eux que des images : de sorte que, même en voyant, ils ne voient point, même en entendant, ils n'entendent ni ne comprennent, — et cela de peur d'avoir à se convertir et à répudier leurs vices....

— Vous ne vous rendez pas compte de cette parabole-ci? reprit-il, s'adressant toujours aux Disciples. Comment comprendrez-vous donc l'universalité des paraboles?...

Le Semeur, c'est celui qui sème la Doctrine.

Le chemin ensemencé, ce sont ceux qui lui font; quand on la répand, un lavorable accueil, mais chez lesquels Satan vient tout aussitôt enlever du cœur ce que le Semeur y a déposé.

Le terrain pierreux recevant la semence, ce sont ceux qui acceptent eux aussi, avec joie la Doctrine, mais chez lesquels, faute de racines, elle n'a qu'une vie éphémère. Que la tribulation et la persécution se lèvent contre elle, et ils défaillent soudain.

Les épines parmi lesquelles tombe le grain, ce sont ceux qui prêtent également l'oreille à la Doctrine, mais chez lesquels font invasion les solli-

* P. 558, *c*, *d*.

citudes du siècle, l'illusion des richesses, les passions diverses, qui étouffent ce germe et le stérilisent.

La bonne terre enfin qui reçoit la semence, ce sont ceux qui recueillent en leur entendement la Parole de Vérité, qui se l'assimilent et la rendent féconde, au point de porter, celui-ci trente, celui-là soixante, tel autre même cent pour un.

## X

Il leur dit aussi :

— Est-ce donc pour la mettre sous un boisseau ou sous le lit que l'on apporte la Lumière? N'est-ce point au contraire pour qu'elle soit placée sur le candélabre?.... Rien n'est caché qui ne doive être découvert; rien n'est fait dans le secret qui ne doive en venir à être connu publiquement. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende!

*
* *

— Oui, faites bien attention à ce que vous entendez. C'est dans la mesure même dont vous aurez usé de ce que vous entendez, qu'il vous sera accordé et surajouté encore : car à celui qui fait acte de possession [qui met à profit ce qu'il a reçu] il sera donné; quant à celui qui ne fait pas acte de possession [qui ne met pas à profit ce qu'il a reçu], même ce qu'il possède lui sera enlevé[1].

1. Jésus-Christ ne fait qu'appliquer ici l'une des lois les plus générales de la Nature. Qui use de la force qu'il a, la voit peu à peu

*
* *

— Il se passe relativement au règne de Dieu, disait-il encore, absolument ce qui se passe lorsqu'un homme jette une semence en terre. Soit que le Semeur dorme, soit que nuit et jour il se tienne en éveil, la graine germe sans qu'il s'en occupe. Car, en dehors de lui, la terre donne son fruit : c'est d'abord de l'herbe ; c'est ensuite un épi ; c'est enfin un grain de froment remplissant cet épi. Et quand la terre a de la sorte produit son fruit, il y met aussitôt la faucille, car alors est venu le temps de la moisson[1].

*
* *

— A quoi, reprenait-il, assimilerons-nous le Règne de Dieu, et comment en présenter quelque nouvelle

s'accroître en lui par l'exercice et le travail ; qui n'en use pas, la voit insensiblement diminuer et disparaître. Le bras actif se développe et s'invigore : le bras tenu dans l'immobilité s'affaiblit chaque jour et finit par s'atrophier tout à fait. La même chose a lieu lorsqu'il s'agit de la force intérieure que font entrer en nous l'audition de la Parole de Dieu et la connaissance de la Vérité. Suivant que nous la mettons ou non à profit, cette force surnaturelle, — la grâce en d'autres termes, — se multiplie en nous-mêmes ou s'évanouit comme la fumée.

1. Semez la bonne parole, ô ouvriers de Dieu, semez-la persévéramment dans le sol de la liberté humaine. Et ne vous troublez point si tout d'abord elle semble ne pas germer. Le travail intime qui se fait au fond d'une âme échappe à votre regard. Semez ! le sol aride se couvrira à la longue d'herbe verdoyante et d'épis jaunissants. C'est au grand jour de la moisson universelle que vous goûterez la joie de voir le fruit de votre travail.

image? Il est comme un grain de sénevé, minime parmi tous les grains quand on le confie au sol, mais qui monte et s'élève dès qu'il est semé, au point de devenir plus grand que toutes les plantes de jardin, et poussant de si vastes rameaux que, dans leur ombrage, les oiseaux du Ciel peuvent faire leurs nids.

C'est ainsi, par mainte et mainte comparaison, qu'il enseignait à ces peuples la parole de Vérité, appropriant son langage à la portée de leur intelligence. Il ne leur parlait que par paraboles. En outre, en particulier, il donnait sur toutes choses des explications à ses Disciples.

## XI

Un jour, comme le soir venait, Jésus leur dit :
— Passons à l'autre rive.
Ils renvoient la foule et le prennent à bord.

Donc, il était dans leur barque : en même temps que Lui d'autres bateaux faisaient la traversée.

Une tempête éclata et le vent poussa les vagues avec une telle force que la nef commençait déjà à se remplir d'eau.

A la poupe cependant, la tête sur un coussin, Jésus s'était endormi.

* P. 558, *e*.

Les Disciples le secouent et l'éveillent :

— Maître! Maître! s'écrient-ils, nous périssons! N'en avez-vous donc nul souci?

Il se lève aussitôt et, menaçant l'ouragan, il fait entendre sa parole aux ondes :

— Calme et silence!

A ces mots l'orage cesse et une grande paix se fait sur les eaux.

— Pourquoi avoir peur? dit-il alors à ses Disciples. N'avez-vous donc pas encore la foi?

Ceux-ci, frappés de terreur, s'interrogeaient l'un l'autre :

— Qui donc pensez-vous que soit cet homme à qui obéissent les flots et les tempêtes?

## XII

Arrivés de l'autre côté du Lac, ils débarquèrent dans le pays des Géraséniens.

Comme ils abordaient, un homme, possédé d'un Esprit immonde, sortit du fond d'un cimetière et accourut vers Jésus. Ce possédé vivait au milieu des tombeaux et personne n'avait jamais pu le tenir enchaîné. Plusieurs fois on l'avait chargé de fers et de cordes : mais il avait rompu les cordes et brisé les fers, et nul n'était parvenu à s'en rendre maître. Faisant retentir l'air de ses clameurs, se meurtrissant contre les rochers, il ne cessait d'errer nuit et jour parmi les sépulcres et sur les montagnes.

Du plus loin qu'il aperçut Jésus, il prit son élan pour aller se prosterner en adoration devant Lui. Il poussait de grands cris :

— Que voulez-vous de moi, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut?... Au nom de Dieu, je vous en conjure, ne me torturez point!

— Esprit impur, sors de cet homme ! dit alors Jésus.... Quel est ton nom? ajouta-t-il.

— Mon nom est Légion, car nous sommes une multitude, répond la voix du possédé.

Et cette Légion le suppliait de ne les pas expulser du pays.

Or il y avait là, paissant le long de la montagne, un immense troupeau de porcs. De sorte que les Esprits adressèrent à Jésus cette supplication :

— Envoyez-nous à ces pourceaux, afin que nous entrions en eux.

Jésus y consentit.

Abandonnant le possédé, les mauvais Esprits entrèrent soudain dans les pourceaux; et le troupeau (d'environ deux mille) courut impétueusement se précipiter dans les eaux du Lac, et s'y noya.

Ceux qui faisaient paître ces animaux s'enfuirent, et allèrent répandre la nouvelle dans la ville et dans les campagnes.

Les habitants sortirent en foule pour voir ce qui s'était passé et accoururent vers Jésus... Mais lorsqu'ils aperçurent, assis, avec ses vêtements et en sa pleine raison, l'homme qui avait été tourmenté par le Démon, ils furent saisis de terreur.

* P. 559, *a*.

Les témoins du fait leur racontèrent les détails de ce qui était advenu au possédé et l'incident des pourceaux.

Ils supplièrent alors Jésus de quitter leur contrée[1].

Au moment où Il montait dans la barque, l'homme qui avait été délivré du Démon lui demanda la permission de rester avec Lui.

Jésus refusa de l'admettre à sa suite, mais il lui dit :

— Va dans ta maison, vers les tiens. Apprends-leur les grandes choses que le Seigneur vient d'accomplir en ta faveur, et fais-leur connaître comment il a eu pitié de toi[2].

Cet homme partit et s'en alla publier dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui. Et l'admiration était unanime.

1. Ils ne songent ni à nier ce miracle ni à l'expliquer, mais en prennent un tel effroi qu'ils supplient Jésus de quitter leur pays. D'où venait cette terreur que ne produisaient point en Judée les miracles du Sauveur, sinon de ce qu'il trouvait, à l'orient du Lac, une contrée nouvelle et un peuple plus païen que juif? Les dix villes qui donnèrent à cette partie de la Pérée le nom de Décapole étaient grecques d'origine et de mœurs. Gadara, patrie du démoniaque, d'après de nombreux manuscrits, venait de produire des poètes fameux, Méléagre, le chantre des profanes amours, et l'épicurien Philodème, célèbre jusque dans Rome. Éprise des joies terrestres, cette contrée n'avait apparemment d'autre souci que de s'enivrer du présent. (L'abbé Fouard.)

2. L'ordre que donne ici Jésus est opposé à celui qu'il intime habituellement à ceux qu'il guérit, de ne point publier partout le miracle. Les motifs de cette défense qui ont été exposés plus haut (page 172) n'existaient pas dans la Décapole, comme le fait comprendre très nettement la note précédente.

..

# XIII

Lorsque, rentré dans la barque, Jésus fut de retour de l'autre côté du Lac, le peuple s'assembla en foule autour de Lui sur le rivage.

Arriva un homme qui, en l'apercevant, courut se jeter à ses pieds, et lui adressa les plus instantes prières. C'était un Chef de Synagogue du nom de Jaïre.

— Ma fille, dit-il, est à toute extrémité. Venez : imposez la main sur elle, afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive !

Jésus aussitôt se met en route avec lui.

Le pressant et le serrant de tous côtés, une multitude compacte l'accompagnait en sa marche.

Or il y avait là une femme, affligée depuis douze ans d'un flux de sang. Elle avait subi de la part des médecins les plus douloureuses opérations, et avait dépensé avec eux toute sa fortune, sans être aucunement soulagée. Son état avait, au contraire, considérablement empiré. C'était alors qu'elle avait ouï parler de Jésus.

Elle pénétra dans la foule ; et, se glissant derrière Lui, elle toucha son vêtement.

— Que je touche seulement la robe dont il est vêtu, pensait-elle, et je suis sauvée !

Et en effet l'écoulement de sang tarit aussitôt : elle sentit en son corps qu'elle était guérie.

Au même instant Jésus, ayant eu conscience de la vertu qui était sortie de Lui, s'était retourné vers la foule :

— Qui a touché mes vêtements? avait-il dit.

— Eh quoi! répondirent les Disciples, vous voyez le peuple qui vous entoure et vous presse, et vous demandez : « Qui m'a touché? »

Mais il promenait son regard tout autour de lui comme pour découvrir qui avait fait cela.

La femme, qui comprenait le changement opéré en elle, vint, toute craintive et tremblante, se prosterner à ses pieds, et lui avoua la vérité.

— Ma fille, lui dit-il, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois délivrée de ton mal.

Il parlait encore lorsque survinrent des serviteurs du Chef de Synagogue.

— Votre fille est morte! dirent-ils à ce dernier.... Pourquoi fatiguer davantage le Maître?

En entendant la nouvelle qu'ils apportaient au Chef de Synagogue, Jésus lui dit :

— Ne crains rien. Aie seulement de la foi!

Là-dessus, il ne permit à personne de le suivre, si ce n'est à Pierre, à Jacques et à Jean, frère de Jacques.

Ils parvinrent enfin à la maison, où Jésus se trouva en présence de tout un tumulte de gens, pleurant et poussant des cris. Il entra :

— Pourquoi ce trouble et ces pleurs? demanda-

t-il... La jeune fille n'est point morte, mais elle dort.

On se riait de lui.... Mais Jésus, faisant sortir tout le monde et gardant seulement avec lui le père et la mère, ainsi que les Disciples qui l'accompagnaient, pénétra dans la salle où la jeune fille était gisante.

Il lui prit la main et prononça ces mots :

— *Talitha, Koumi!*

Ce qui signifie : « Jeune fille, je te l'ordonne, lève-toi ».

Et soudain l'enfant ressuscita. Elle allait et venait à la grande stupeur de tous.

Elle était âgée d'environ douze ans.

Il recommanda énergiquement de n'en pas parler; et, quant à la jeune fille, il donna ordre qu'on lui fît prendre de la nourriture

## XIV

Après avoir quitté cette localité, Jésus, suivi de ses Disciples, était retourné dans son pays.

Le Sabbat étant arrivé, il voulut enseigner dans la Synagogue; mais beaucoup parmi ses auditeurs étaient comme mis hors d'eux-mêmes de le voir ainsi exposer sa Doctrine :

* P. 559, *b*.

— D'où tire-t-il toutes ces choses? murmuraient-ils. Et qu'est-ce donc que cette sapience qu'on lui accorde? et que ces grandes merveilles qui se seraient accomplies par ses mains?...

N'est-ce point là le Charpentier, le fils de Marie, le parent de Jacques, de Joseph, de Jude, de Simon? et ses tantes et cousines ne demeurent-elles pas, ici même, avec nous?

A leurs yeux Jésus était un scandale.

— Un prophète, leur dit-il alors, n'est frustré de sa gloire que dans sa patrie, dans sa maison et dans sa parenté.

En un tel milieu, il ne pouvait faire des miracles[1]: aussi se borna-t-il à guérir quelques malades par l'imposition des mains.

Il s'étonnait de leur incrédulité, et allait, dans les villages d'alentour, répandre ses enseignements.

*
* *

Ayant convoqué les Douze, Jésus commença à les envoyer en mission, deux à deux, leur donnant puissance sur les Esprits immondes. Il leur ordonna de ne rien emporter pour la route, sauf leur bâton à la main, — ni valise, ni pain, ni argent dans leurs ceintures, — mais de chausser tout simplement leurs sandales, sans même se munir d'un vêtement de rechange.

— En quelque endroit que vous soyez, leur dit-il,

1. Non par défaut de puissance de son côté, mais par défaut de disposition de leur part. (Glaire.)

dès que vous serez entrés dans une maison, demeurez-y jusqu'à votre départ. Quant à ceux qui refuseraient de vous recevoir et de vous entendre, sortez de leur logis, en secouant, comme un témoignage contre eux, la poussière de vos pieds.

Ils s'en allèrent donc proclamer publiquement qu'on devait se convertir. Et en même temps ils chassaient les Démons, faisaient aux malades des onctions d'huile et les guérissaient.

## XV

La renommée de Jésus parvint aux oreilles du Roi Hérode. Ce nom était déjà célèbre.

— C'est Jean-Baptiste ! s'écria le Roi !... Il est ressuscité d'entre les morts !... Et c'est pour cela qu'il opère des prodiges !

— C'est Élie ! répondaient les uns.

— C'est un prophète ! reprenaient les autres, un prophète, semblable à l'un de ceux d'autrefois.

Hérode écoutait tous ces dires, mais il répétait toujours :

— C'est Jean que j'ai décapité ! C'est Jean en personne, surgi d'entre les morts !

Précédemment, en effet, ce même Hérode avait fait arrêter Jean et l'avait jeté en prison tout

* P. 559, *c*.

chargé de chaînes. Et cela, à cause d'Hérodiade que lui, Hérode, avait épousée, bien qu'elle fût la femme de son frère Philippe.

Jean avait tenu ce langage au Roi : « Il ne t'est « nullement licite d'épouser la femme de ton frère ». De sorte qu'Hérodiade, résolue à sa perte, cherchait les moyens de le faire périr.

Toutefois, elle n'y réussissait point, car Hérode craignait Jean, qu'il savait être un homme juste et saint. Si, d'un côté, il le gardait en prison, de l'autre, il ne se décidait, en beaucoup d'affaires, qu'après l'avoir consulté et il l'écoutait volontiers.

Hérodiade rencontra enfin un moment opportun. Ce fut au jour anniversaire de la naissance d'Hérode.

Hérode, à cette occasion, avait offert un banquet * aux grands de sa cour, aux chefs militaires, aux principaux personnages de la Galilée.

La fille d'Hérodiade entra dans la salle, et elle se mit à exécuter ses danses[1]. Elle fascina Hérode et ses convives, tellement, que le Roi, s'adressant à la jeune fille, lui dit :

— Demande-moi ce que tu voudras et je te le donnerai !...

Il alla même jusqu'à lui en faire le serment

— Quoi que ce soit que tu désires, s'écria-t-il, je te l'accorderai, fût-ce la moitié de mon Royaume !

1. A cette époque, les danses mimiques, importées de la Grèce, étaient en vogue dans l'empire romain ; elles avaient passé dans les mœurs des princes juifs, et les festins se terminaient toujours par ce divertissement. (Crampon.)

* P. 559, *d*.

La jeune fille sortit et alla trouver sa mère pour avoir son conseil :

— Que demanderai-je?

— La tête de Jean-Baptiste, répondit la mère.

La fille en toute hâte revient vers le Roi et formule sa requête :

— Je veux que vous me donniez, sur-le-champ, à moi-même, dans ce plateau, la tête de Jean-Baptiste.

Le Roi fut atterré ; mais, en présence de son serment et sous le regard des convives, il n'osa la refuser. Il appela l'exécuteur et lui enjoignit de rapporter la tête de Jean.

Cet homme alla donc décapiter Jean dans sa prison, et, rapportant la tête sur le plateau, il la remit à la jeune fille.

La jeune fille l'offrit à sa mère [1].

Ayant appris cet événement, les Disciples de Jean-Baptiste vinrent chercher son corps et l'ensevelirent dans un tombeau.

## XVI

De retour auprès de Jésus, les Apôtres lui rendirent compte de toutes choses : et de leurs actes, et de leur enseignement.

1. L'histoire rapporte plusieurs faits semblables, par exemple, quand Agrippine fit exécuter Paulina Lollia; Antoine se faisait ap-

— Maintenant, leur dit-il, allons ensemble, en quelque endroit isolé, nous reposer un peu.

La multitude des allants et des venants ne leur laissait pas même, en effet, le temps de prendre leur repas.

Ils montèrent dans la barque pour se retirer à l'écart dans un lieu solitaire.

Mais en les voyant s'éloigner, on devina où ils allaient. De toutes les bourgades, les foules y accoururent à pied, par la voie de terre, et y arrivèrent avant eux. Aussi Jésus, en débarquant, aperçut-il sous ses yeux une vaste multitude.

Il eut pitié de ce peuple, qui était là comme des brebis sans pasteur; et il se mit à leur donner de nombreux enseignements....

L'heure s'avançait cependant. Ses Disciples vinrent à Lui :

— Nous sommes ici dans un désert, lui dirent-ils, et déjà il se fait tard. Renvoyez-les donc pour qu'ils se dispersent çà et là aux environs, et que, dans les maisons de la campagne et dans les villages, ils cherchent à prix d'argent de quoi se nourrir.

— Donnez-leur vous-mêmes à manger, leur répondit Jésus.

— Pour faire cela, il nous faudrait tout d'abord aller acheter du pain pour deux cents deniers, repartirent-ils[1].

porter la tête des proscrits pendant ses repas, et Fulvia prit la tête de Cicéron sur ses genoux, pour lui percer la langue avec des aiguilles.

1. Deux cents deniers valaient quatre à cinq cents francs.

— Voyez cependant ce que vous avez ici, reprit Jésus.

— Nous avons cinq pains et deux poissons, dirent-ils après s'être renseignés.

Il leur commanda de faire asseoir tout le monde, par groupes de convives, sur l'herbe verdoyante.

Cette multitude prit place sur le gazon : ici, cent personnes; là, cinquante.

Jésus ayant reçu les cinq pains et les deux poissons, leva son regard vers le Ciel et les bénit. Puis il rompit les pains, et les rendit à ses Disciples pour qu'ils les servissent à la multitude. Il partagea, de même, entre tous, les deux poissons.

Tous mangèrent, tous furent rassasiés. Et, des divers restes de pain et de poissons, on remporta douze corbeilles pleines.

Or, ceux qui avaient été nourris ainsi étaient au nombre de cinq mille hommes.

## XVII

Il donna aussitôt à ses Disciples l'ordre de remonter à bord du bateau, de prendre les devants, et de se rendre de l'autre côté du Lac, à Bethsaïde, tandis qu'il demeurerait lui-même à terre et congédierait le peuple.

Lorsqu'il eut renvoyé la foule, il gravit la montagne, pour y prier.

La soirée était venue. Au milieu du Lac était la barque : à terre, Jésus, demeuré seul.

Vers la dernière veille de la nuit [entre trois heures et six heures du matin][1], ses regards se portèrent sur les Disciples qui naviguaient à force de rames, car le vent leur était contraire. Il se dirigea alors vers eux, en marchant sur la surface du Lac. Et il était sur le point de les dépasser, lorsqu'ils l'aperçurent, cheminant ainsi sur les eaux. Ils crurent que c'était un fantôme et poussèrent des cris d'effroi. Tous, en effet, le voyaient, et tous étaient bouleversés.

Sa voix aussitôt se fit entendre :

— Confiance! leur dit-il : c'est Moi.... Gardez-vous d'avoir peur!

Il monta avec eux dans la barque et le vent cessa tout d'un coup.

Leur stupeur allait grandissant. Car leur cœur était tellement aveugle qu'ils n'avaient pas encore compris, même après le prodige des pains.

*
* *

La traversée achevée, ils jetèrent l'ancre au pays de Génésareth. Dès qu'ils furent sortis de la barque, on les reconnut.

1. Les Juifs, comme les Romains, partageaient alors la nuit en quatre veilles, de six heures du soir à six heures du matin; la quatrième s'étendait de trois à six heures.

Ce fut aussitôt un grand mouvement dans toute la contrée, les gens du pays s'empressant de placer les malades sur des civières et de les lui apporter, aux divers endroits où l'on signalait sa présence. Dans les bourgs, dans les villages, dans les cités, partout où il entrait, on déposait les malades sur quelque place publique et on le suppliait de vouloir bien leur accorder, ne fût-ce que de toucher la frange de ses vêtements. Et, à ce contact, chacun était guéri.

## XVIII

Des Pharisiens et certains Scribes qui arrivaient de Jérusalem s'approchèrent de Jésus.

Remarquant que quelques-uns de ses Disciples mangeaient du pain avec des mains « impures », c'est-à-dire non purifiées par des ablutions, ils commencèrent par les en reprendre aigrement. Les Pharisiens, et les Juifs en général, ne se mettent jamais à table, en effet, sans avoir auparavant fait sur leurs mains de minutieuses ablutions, conformément au traditionnalisme des Anciens. Et, lorsqu'ils reviennent du marché, ils ne mangent absolument rien sans s'être purifiés par des ablutions. Ils ont également une foule d'autres pratiques dont ce traditionnalisme leur prescrit l'observance : purification des coupes, purification des cruches et des vases de

* P. 559, *e*.

métal, purification des divans où s'étendent les convives[1].

Ces Pharisiens et ces Scribes finirent par interpeller Jésus lui-même :

— Pourquoi vos Disciples à vous, lui demandèrent-ils, se permettent-ils de dévier de la tradition des Anciens et de manger le pain avec des mains impures?

— O hypocrites! leur répondit-il, comme le Prophète Isaïe vous a bien caractérisés à l'avance, lorsqu'il a écrit ces paroles : « Ce peuple m'honore « du bout des lèvres, mais son cœur est loin de « Moi : érigeant en dogmes des doctrines et des « ordonnances humaines, ils me rendent un culte « vide ». Car vous laissez de côté le Commandement exprès de Dieu pour vous attacher à une « Tradition » qui est l'œuvre des hommes : purification des cruches d'airain, purification des coupes où l'on boit, et autres semblables pratiques.

Ah! comme vous savez, au profit de votre « Tradition », frapper de stérilité la Loi même du Seigneur!

Ainsi, Moïse a écrit : « Viens filialement en aide « à ton père et à ta mère », et encore : « Qu'il meure « de mort celui qui fait injure à père ou à mère!... »

Mais votre enseignement à vous, le voici : « Le

1. Les observances rabbiniques touchant les purifications remplissent de leurs détails puérils une grande partie des six Seder du Talmud intitulées *Taharôth*, les Purifications. Nulle part ailleurs, dans cette vaste compilation, le ridicule des prescriptions pharisaïques ne se montre plus à découvert. (L'abbé Fouard.)

* P. 559, *f*, *g*.

« fils n'aura qu'à dire à son père ou à sa mère : « *Je vais faire pour vous et à votre profit des offrandes* « *au Temple* », — moyennant quoi vous le déclarez dispensé désormais de toute obligation envers ses parents. Et voilà comment, par votre « Tradition », qui émane de vous seuls, vous réduisez à néant le Commandement édicté par Dieu même. Et combien de choses pareilles ne faites-vous pas[1]?

De nouveau il appela la multitude :

— Écoutez-moi tous et comprenez! s'écria-t-il. Il n'est rien d'extérieur à l'homme qui, entrant en lui, le puisse souiller ; c'est au contraire ce qui procède de l'homme lui-même qui constitue pour lui une souillure. S'il en est quelqu'un ici qui ait des oreilles pour entendre, qu'il entende!

Lorsque, rentré au logis, il fut hors de la foule, ses Disciples lui demandèrent de leur expliquer l'allusion qu'il venait de faire.

— Eh quoi! leur répondit-il, êtes-vous donc, vous aussi, dénués de toute sagesse? Ne comprenez-vous point que rien de ce qui est extérieur ne peut, en pénétrant dans l'homme, lui occasionner la moindre

1. C'était la première fois que Jésus flétrissait ainsi les Pharisiens, qu'il les traitait d'hypocrites, et s'en prenait au fond même de leur doctrine. Il s'était tu jusqu'alors sur leur prétention de donner à l'enseignement des rabbis la même autorité qu'aux préceptes divins ; il n'avait pas dissuadé le peuple de croire que ces observances vinssent de Moïse et formassent une seconde Loi. C'était l'heure de montrer que les Pharisiens n'établissaient leurs traditions que sur les ruines des Commandements. Jésus le fit avec une autorité si imposante, il porta dans les esprits une telle conviction, que ses ennemis se retirèrent confondus. (L'abbé Fouard.)

souillure, puisque cela n'entre pas dans son cœur, mais bien dans son ventre, y laissant tout ce qui est nutritif et s'en allant ensuite en quelque lieu secret.

La souillure de l'homme, c'est justement ce qui provient de l'homme lui-même. De l'intime de son cœur surgissent, en effet, et les pensées mauvaises, et les coupables desseins.... Adultères, fornications, homicides, attentats au bien d'autrui, avarices, méchancetés, tromperies, impudicités, malveillances, blasphèmes, orgueil et démence, tous ces maux procèdent du dedans : et ce sont ces maux qui font que l'homme est impur.

## XIX

De là, Jésus s'était rendu vers les frontières de Tyr et de Sidon.

Bien que, dans la maison où il descendit, il eût exprimé la volonté de garder un incognito absolu, il lui fut impossible de demeurer caché.

Dès qu'elle sut sa présence, une femme, dont la fille était possédée d'un Esprit immonde, accourut à l'habitation où il se trouvait et se jeta à ses pieds. Cette femme, syro-phénicienne de naissance, était païenne. Elle le supplia de chasser de sa fille le Démon.

— Laisse d'abord se rassassier les fils de la famille, lui dit-il. Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens.

— Sans doute, répondit-elle; mais les chiens toutefois peuvent manger, au-dessous de la table, les miettes qui tombent de la portion des enfants.

— Va! s'écria Jésus : à cause de cette parole, le Démon vient de sortir de ta fille.

Dès que cette femme fut arrivée chez elle, elle trouva en effet sa fille, reposant sur un lit et délivrée de l'Esprit immonde.

*
* *

Jésus reprit sa route, et quitta les environs de Tyr. Il avait dépassé Sidon, et se dirigeait vers le lac de Galilée à travers les régions de la Décapole[1], lorsqu'on lui amena un sourd-muet en le priant d'étendre la main sur lui.

Il le conduisit hors de la foule, à l'écart, introduisit les doigts dans ses oreilles et toucha sa langue avec de la salive. Puis, levant les yeux au Ciel, il poussa un gémissement :

— « *Ephpheta!* » dit-il[2].

1. La Décapole où Jésus portait ses pas était située à l'est de la mer de Tibériade et s'étendait au nord, vers Damas, au midi, jusqu'au torrent de Jabbok. Elle formait, comme l'indique son nom, une confédération de dix villes libres et demi-païennes que les Juifs, au retour de la captivité, n'avaient pu soumettre. Jésus n'était pas un inconnu pour ces cités grecques, car les possédés de Gergésa y avaient proclamé la puissance de leur Sauveur; aussi, à peine sa venue fut-elle divulguée, qu'on lui amena un homme sourd et muet. (L'abbé Fouard.)

2. Il est remarquable que Jésus, bien qu'il fût alors au milieu de colons originaires de la Grèce, et parlant la langue de cette contrée, employa le mot araméen « Ephpheta » : אתפתח. De ce fait

Ce mot signifie : « Ouvre-toi ».

Et sur-le-champ les oreilles du sourd-muet furent ouvertes : sa langue se délia, et il parla sans difficulté[1].

Il recommanda aux assistants de n'en rien dire à personne. Mais plus il insistait sur cette défense et plus ils le criaient partout, plus aussi ils s'abandonnaient à leur admiration, qu'ils formulaient en ces termes :

— Toutes ses œuvres sont des œuvres parfaites !... Les sourds, il les fait entendre ! Les muets, il les fait parler !

## XX

Il advint encore une fois, vers cette époque, que la foule, étant très-nombreuse, n'avait pas de quoi manger.

Jésus appela ses Disciples :

— Je suis ému de pitié pour cette multitude, leur dit-il : car voilà trois jours qu'ils s'épuisent de fatigue à se presser autour de moi, et ils n'ont rien pour se nourrir. Si je les renvoie chez eux

et de quelques autres analogues on a conclu avec vraisemblance qu'il se servait ordinairement de cet idiome. (L'abbé Fouard.)

1. Ce sourd-muet, nous disent les Pères, c'est l'humanité non régénérée, ne pouvant ni entendre la doctrine du salut, ni publier les louanges de Dieu. Voilà pourquoi l'Église catholique, dès plus haute antiquité, regardant ce que fit Jésus à l'égard du sourd-muet comme une action symbolique, a adopté un rit semblable dans les cérémonies du Baptême. (Crampon.)

à jeun, ils vont tomber en défaillance sur le chemin. Plusieurs d'entre eux, en effet, sont venus de loin.

— Où pourrait-on cependant, au milieu de ce désert, lui répondirent-ils, trouver les vivres nécessaires pour rassasier tout ce monde?

— Combien avez-vous de pains? leur demanda-t-il.

— Sept, dirent les Disciples.

Il ordonna à la foule de s'asseoir par terre. Prenant ensuite les sept pains et rendant grâces, il les rompit et les donna à ses Disciples pour qu'ils en fissent eux-mêmes la distribution. Ceux-ci les servirent donc aux multitudes.

On avait également quelques petits poissons. Il les bénit aussi et les fit distribuer au peuple.

La foule mangea, et la faim de tous fut satisfaite. Des restes qui furent laissés, on remporta sept corbeilles.

Ils étaient environ quatre mille hommes, qui furent nourris ainsi.

Cela fait, Jésus les congédia.

## XXI

Immédiatement après, il monta à bord de la barque, accompagné de ses Disciples, et se rendit dans le pays de Dalmanutha.

Des Pharisiens l'abordèrent, sans autre dessein

que de le contredire, exigeant qu'il fît apparaître quelque signe dans le Ciel, et prétendant le mettre à l'épreuve.

Quant à lui, il gémissait en son cœur :

— Pourquoi cette race-là demande-t-elle un signe? dit-il.... En vérité, je vous le déclare, à cette race d'hommes, il n'en sera point donné.

Il les laissa, remonta dans la barque, et se dirigea de l'autre côté du Lac.

Or il se trouva que les Disciples avaient oublié de se munir de pains, tandis qu'il n'en restait plus qu'un seul à bord du bateau.

Jésus cependant avait pris la parole :

— Soyez bien en éveil, leur recommandait-il, et préservez-vous *du levain des Pharisiens* et de celui d'Hérode.

— Eh quoi! se dirent-ils alors les uns aux autres, nous n'avons pas apporté de pain!...

— Qu'allez-vous songer que vous n'avez point de pains? reprit Jésus, qui connut ce qui se passait en eux. N'avez-vous ni compréhension, ni intelligence, et votre cœur est-il toujours dans l'aveuglement? N'avez-vous des yeux que pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre? Manquez-vous même de mémoire?...

Lorsque j'ai partagé cinq pains entre cinq mille hommes, combien, avec les morceaux et les débris qu'ils ont laissés, avez-vous rempli et emporté de corbeilles?

— Douze, répondirent-ils.

— Et avec les restes des sept pains que j'ai partagés entre quatre mille hommes, combien de corbeilles avez-vous remplies?

— Sept.

— Comment donc, reprit-il, ne comprenez-vous pas encore?...

## XXII

Ils arrivèrent à Bethsaïde. Là, on lui amena un aveugle et on le pria de le toucher.

Conduisant lui-même cet homme, il le fit sortir du bourg. Puis, mouillant avec sa salive les yeux de l'Aveugle, il posa les mains sur lui, et lui demanda s'il commençait à discerner quelque objet.

Celui-ci regarda :

— J'aperçois, comme seraient des arbres, les hommes qui vont et viennent, répondit-il.

Jésus, de nouveau, étendit ses mains sur les yeux de l'Aveugle, lequel alors acheva de voir clair. Il était guéri et distinguait toutes choses avec une entière lucidité.

— Retourne chez toi, lui dit Jésus en le congédiant. Et si tu entres dans le bourg, ne parle de ceci à personne[1].

1. Il n'accomplit pas ce prodige comme ceux dont la Galilée fut si souvent témoin, sans effort, d'un mot ou par un seul mouvement de sa volonté, car l'ordre des secrets divins était qu'il proportionnât les effets de son pouvoir surnaturel à la foi de ceux qui

# XXIII

Accompagné de ses Disciples, il s'en alla dans les faubourgs de la Césarée de Philippe[1]. Durant la route, il les interrogeait.

— Qui dit-on que je suis? leur demanda-t-il.

— Ceux-ci supposent que vous êtes Jean-Baptiste, répondirent-ils; — ceux-là, que vous êtes Élie; — d'autres enfin, que vous êtes un personnage analogue aux Prophètes.

— Mais vous, reprit-il, qui dites-vous que je suis?

Pierre fit la réponse :

— Vous êtes LE CHRIST.

Il leur défendit rigoureusement de s'exprimer ainsi sur son compte devant qui que ce fût.

l'imploraient. L'incrédulité des Nazaréens l'avait empêché de faire pour eux aucun miracle; à Bethsaïde la foi de l'aveugle, faible encore, ne permit pas de le guérir tout d'un coup; il fallut que Jésus ouvrît par degrés les yeux du corps, à mesure qu'il dissipait les ténèbres de l'âme. De là, les actes extérieurs, multipliés à dessein pour exciter dans le suppliant le désir du salut, les mains imposées sur ses yeux, et la salive du Christ les couvrant comme un baume divin. (L'abbé Fouard.)

1. L'ancienne Panéas, ville située près d'une des sources du Jourdain, qui sort d'une grotte nommée Panéum. Agrandie et ornée d'édifices par le tétrarque Philippe, fils d'Hérode le Grand, elle fut appelée Césarée en l'honneur de César, qui était alors Tibère, et Césarée de Philippe pour la distinguer de la Césarée de Palestine, bâtie par Hérode au bord de la mer, et résidence du procureur romain. (Crampon.)

Ce fut alors qu'il se mit à leur exposer doctrinalement comment il fallait que le Fils de l'Homme passât d'abord par beaucoup de souffrances; — comment il fallait qu'il fût voué à la réprobation par les Anciens, les Grands-Prêtres et les Scribes; — comment il fallait enfin qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât ensuite trois jours après.

Il précisait tout cela très clairement, de sorte que Pierre, le tirant à part, commençait à se récrier vivement et à le contredire, lorsque le Maître se retournant et arrêtant son regard sur les Disciples, lui repartit avec sévérité :

— Arrière de moi, Tentateur! car ta sagesse ne comprend pas les choses de Dieu, et elle voit tout au point de vue humain!

Il invita le peuple à s'approcher, ainsi que ses Disciples, et il leur dit ces mots :

— En est-il quelqu'un qui veuille me suivre? Eh bien! qu'il mette en pratique l'abnégation de soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il marche à ma suite. Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, tandis que celui qui l'aura sacrifiée, à cause de Moi et pour l'Évangile, la sauvera... Or, si un homme vient à perdre la vie, de quel profit pourrait être pour lui le gain même du monde entier? Avec quoi donc lui serait-il possible de racheter sa vie perdue[1]?

1. Cette vie est une tempête; il faut soulager le vaisseau, quoi qu'il en coûte, car que sert de tout sauver si soi-même il faut

Quiconque cependant, au sein de cette génération adultère et perverse, aura eu honte de Moi et de mes enseignements, le Fils de l'Homme, à son tour, quand il viendra en la gloire de son Père et avec ses saints Anges, aura honte de lui!

*
* *

Il leur dit également cette parole :

— En vérité, je vous le déclare, parmi ceux qui sont ici présents, il en est quelques-uns qui ne goûteront point la mort sans avoir vu venir, en puissance, le Royaume de Dieu.

## XXIV

Six jours après, emmenant seulement Pierre, Jacques et Jean, Jésus les conduisit sur une haute montagne, en un lieu retiré[1].

Là, il fut transfiguré devant eux.

Ses vêtements devinrent resplendissants, et d'une blancheur plus éclatante encore que celle de la neige. Une telle blancheur, nul foulon ici-bas ne saurait la produire.

périr? Voyez ce marchand qui dispute s'il jettera dans la mer ses riches ballots. Aveugle! tu les vas perdre et te perdre encore toi-même par-dessus! (Bossuet.)

1. D'après la tradition, cette montagne est le Thabor, situé au sud-est du lac de Tibériade ou mer de Galilée.

Élie leur apparut. Avec lui était Moïse. Tous deux se mirent à converser avec Jésus.

— Maître, dit alors Pierre à Jésus, qu'il nous est bon d'être ici !... Dressons-y trois tentes... Une sera pour vous, une pour Moïse, une pour Élie.

Il ne savait ce qu'il disait : ils étaient, en effet, tout bouleversés....

Soudain l'ombre d'une nuée déroba à leurs yeux Jésus, Moïse et Élie ; et, du sein de cette nuée, une Voix se fit entendre :

— Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Écoutez-le!

Quand ils regardèrent aussitôt autour d'eux, ils ne virent plus personne : Jésus seul était avec eux[1].

En redescendant de la montagne, il leur intima l'ordre de ne point raconter ce dont ils venaient d'être témoins, si ce n'est lorsque le Fils de l'Homme serait ressuscité d'entre les morts[1].

Ils s'inquiétaient en eux-mêmes de ce que pouvaient signifier ces mots : « Lorsqu'il sera *ressuscité* d'entre les morts ».

1. Moïse et Élie avaient apparu pour adorer la divinité du Christ. En leurs personnes, la Loi et les Prophètes s'inclinaient devant Lui ; entrant dans la nuée au temps où la voix du Père commandait d'écouter son Fils, ils avaient proclamé par là que leur mission expirait et qu'ils cédaient la parole au seul Maître. Le Seigneur cependant ne s'attendait pas que les Apôtres comprissent sur l'heure la signification du prodige ; il suffisait à ses desseins qu'ils en gardassent le souvenir, afin d'en témoigner plus tard devant l'Église. Aussi, quand, au lever du jour, il descendit avec eux

— Que prétendent donc les Pharisiens et les Scribes, lui demandèrent-ils, lorsqu'ils enseignent que, avant tout, *Élie doit venir ?*

— Élie, quand il viendra, rétablira d'abord toutes choses, leur répondit Jésus. Et, de même que cela est prophétisé du Fils de l'Homme, il aura, lui aussi, beaucoup à souffrir, et sera repoussé avec mépris.... Vous dirai-je pourtant qu'Élie est déjà venu, et que, conformément à ce qui fut écrit de lui, ils l'ont traité comme ils l'ont voulu?

## XXV

Ayant rejoint les Disciples, il les trouva entourés d'une foule considérable. Des Scribes discutaient avec eux.

Dès que la multitude aperçut Jésus, elle fut frappée de stupeur [1].

On était accouru à lui et on le saluait :

de la montagne, il ne leur expliqua pas le sens de cette apparition, mais leur commanda « de ne point découvrir ce qu'ils venaient de voir, *jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité des morts* ». Alors seulement, éclairés d'en haut, ils devaient expliquer à leurs frères : « Que la majesté de Jésus leur avait été dévoilée; que sous leurs yeux, il avait reçu de Dieu, le Père, tout honneur; et que d'une gloire magnifique une voix était sortie pour le proclamer le Fils du Très-Haut. » (L'abbé Fouard.)

1. « Fut frappée de stupeur.... » Le visage de Jésus conservait sans doute encore un reflet de la gloire de sa Transfiguration. (Meyer.)

— Quel est ce débat que vous avez entre vous? demanda-t-il.

L'un de ceux qui étaient dans la foule prit la parole :

— Maître, dit-il, je vous ai amené mon fils. Un Démon muet le possède et, partout où il s'empare de lui, le renverse brusquement. Alors l'enfant écume, grince des dents et devient raide. J'ai demandé à vos Disciples de le guérir : la chose leur a été impossible.

— O génération sans foi! s'écria Jésus, jusques à quand serai-je au milieu de vous? Jusques à quand me ferez-vous souffrir?.... Amenez-moi l'enfant!

On le lui présenta.

Mais à peine le Démon fut-il devant Jésus qu'il se mit à torturer le possédé. Violemment précipité à terre et gisant sur le sol, l'enfant se tordait en écumant.

— Depuis combien de temps est-il en cet état? demanda Jésus, s'adressant au père.

— Depuis sa première enfance, répondit ce dernier. Et souvent le Démon le précipite, tantôt dans le feu et tantôt dans l'eau, pour le faire périr. Si vous avez en cela quelque pouvoir, ayez pitié de nous et venez à notre secours.

— Si tu peux croire, reprit Jésus, tout est possible à celui qui croit.

— Je crois, Seigneur! s'écria, en versant des larmes, le père de cet enfant; je crois!... Venez en aide à mon incroyance.

Autour de Jésus, la multitude grossissait à vue d'œil.

Ce fut avec l'accent de la menace qu'il parla à l'Esprit immonde :

— Esprit sourd et muet, dit-il, je te l'ordonne, sors de cet enfant. Et désormais n'y rentre plus.

Le Démon poussant un grand cri et agitant l'enfant avec fureur, sortit de son corps, le laissant comme inanimé.

— Il est mort! dirent un grand nombre à ce spectacle.

Mais Jésus, le prenant par la main, le releva et le ramena à la vie.

Rentrés au logis, les Disciples l'interrogeaient en particulier :

— Pourquoi, disaient-ils, n'avons-nous pu chasser ce Démon?

— Il est d'une espèce, leur répondit Jésus, qui ne se peut expulser que par la prière et le jeûne.

## XXVI

Partis de là, ils traversèrent la Galilée, sans se faire connaître à qui que ce soit, d'après la volonté de Jésus.

Il continuait d'instruire ses Disciples.

— Entre les mains des hommes sera livré le Fils de l'Homme, leur disait-il. Et ils le mettront à mort. Puis, une fois mis à mort, il ressuscitera le troisième jour.

Mais ils ne comprenaient rien à un tel langage : — et cependant ils avaient une certaine crainte de l'interroger à ce sujet.

Ils arrivèrent ainsi à Capharnaüm.

*
* *

— De quoi vous entreteniez-vous donc pendant la route? leur demanda-t-il, dès qu'ils furent à la maison.

Ils gardèrent le silence. Car ils avaient précisément disputé en chemin sur celui d'entre eux qui était le plus grand....

Jésus s'assit, appela les Douze, et leur dit :

— Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous.

Puis il prit un enfant, le plaça au milieu d'eux et, après l'avoir embrassé, continua en ces termes :

— Quiconque — en mon nom — reçoit un petit enfant tel que celui-ci, me reçoit moi-même. Or, me recevoir, c'est recevoir, non ma personne, mais Celui-là même qui m'a envoyé....

— En votre nom, Maître, dit alors Jean, en votre nom, un individu que nous avons vu, chassait les Démons. Il n'est pas de notre compagnie et nous l'avons empêché.

— Ne l'empêchez point! repartit Jésus : car nul

ne peut, en mon nom, faire des miracles et tout aussitôt mal parler de moi; de sorte que qui n'est pas contre vous est pour vous.

Et même, je vous le dis en vérité, quiconque, en mon nom et parce que vous êtes au Christ, vous donnera un verre d'eau, ne perdra point sa récompense. Quant à celui, au contraire, qui sera, pour un seul de ces petits qui ont foi en moi, l'occasion de la chute, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui eût attaché au cou une de ces meules meunières que tournent les ânes et qu'on l'eût jeté à la mer.

Que si ta main est l'obstacle qui te fait tomber, coupe-la. Mieux vaut pour toi entrer manchot dans la Vie que de t'en aller, avec tes deux mains, au sein du feu que rien ne peut éteindre, dans la Géhenne, où le ver qui ronge ne meurt jamais, où jamais ne s'éteint la flamme.

Si ton pied est l'obstacle qui te fait tomber, coupe-le. Mieux vaut pour toi entrer avec un membre de moins dans l'éternelle Vie que d'être jeté, possesseur de tes deux pieds, dans la Géhenne de l'inextinguible feu, où le ver qui ronge ne meurt jamais, où jamais ne s'éteint la flamme.

Si ton œil est pour toi la pierre d'achoppement, arrache-le. Mieux vaut pour toi entrer borgne dans le Royaume de Dieu, que d'être précipité, ayant l'usage de tes deux yeux, dans la Géhenne de feu, où le ver qui ronge ne meurt jamais, où jamais ne s'éteint la flamme, — et où tous seront salés par le feu comme toute victime par le sel...

Le sel est bon. Mais si le sel devient insipide, avec quoi l'assaisonnerez-vous?... En vous-mêmes, ayez le sel, et, de l'un à l'autre, la paix [1].

## XXVII

Jésus, reprenant sa marche, se rendit vers les confins de la Judée, de l'autre côté du Jourdain.

De nouveau, les multitudes se rassemblèrent autour de Lui. De nouveau, suivant sa coutume, il leur fit entendre ses enseignements.

Survinrent des Pharisiens, qui lui posèrent cette question :

— Est-il licite à un mari de renvoyer sa femme?

— Que vous a commandé Moïse? leur demanda-t-il à son tour.

— Moïse a permis de libeller un acte de répudiation et de la renvoyer, répondirent les Pharisiens.

— C'est à cause de la dureté de vos cœurs que Moïse a écrit pour vous ce texte de Loi, leur dit alors Jésus. Mais à l'origine de l'être humain, Dieu le fit homme et femme. « Et à cause de cela, « l'époux quittera son père et sa mère, pour s'at-

1. Il s'agit ici *du sel ardent de la Sagesse* dont doit être tout plein le cœur du Prêtre chrétien, à tel point qu'il devient lui-même « le sel du monde » comme le déclare ailleurs le Seigneur. « Qu'en vous, ô mes Disciples, le sel de ma Religion garde sa saveur! Si, par votre fait, elle devenait insipide, qu'en serait-il du monde, et qu'en serait-il de vous? Le monde tomberait en pourriture et vous seriez, comme le sel affadi, foulé aux pieds par les multitudes. »

« tacher à l'épouse, et tous deux ne seront plus * « qu'une seule chair[1]. » Ainsi, ils ne sont plus deux, mais *une seule chair*.

Ce que Dieu lui-même a uni, que les hommes donc ne le séparent point!

Dans la maison, ses Disciples l'interrogèrent encore sur le même sujet.

— Quiconque, leur dit-il, renvoie sa femme et en prend une autre, commet un adultère avec cette dernière. De même, si une femme renvoie son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère.

*
* *

Comme on lui amenait des enfants pour que sur eux il étendît la main, le groupe des Disciples s'interposa, faisant reproche à ceux qui les conduisaient ainsi au Seigneur.

Jésus le vit et s'en indigna :

— Laissez, dit-il, laissez les petits enfants venir à moi et gardez-vous bien de les repousser : car le Royaume de Dieu est composé de ceux qui leur ressemblent. *

Et en vérité, je vous le déclare, qui ne croira pas, comme un enfant, au Royaume de Dieu, n'y entrera point.

Là-dessus, il les embrassa, posa les mains sur * leur tête et les bénit.

Puis il poursuivit son chemin.

1. *Genèse*, II, 24.

* P. 560, *a*, *b*, *e*,

*
* *

Sur la route, un jeune homme le rejoignit en courant, et se jeta à genoux devant Lui :

— Bon Maître, que ferai-je pour acquérir l'éternelle Vie?

— Pourquoi m'appelles-tu bon? lui dit Jésus. Nul n'est bon, si ce n'est Dieu seul!...

Tu n'es pas sans connaître les Commandements : « Ne commets point d'adultère, ni de meurtre, ni « de vol. Ne porte point de faux témoignage. Abs- « tiens-toi de toute fraude; honore ton père et ta « mère.... »

— Tout ceci, Maître, je l'ai observé dès ma jeunesse.

Jésus, à cette réponse, le regarda et se sentit pris pour lui d'une sympathique affection.

— Une seule chose te fait défaut, lui dit-il. Va vendre et donner aux pauvres tout ce que tu possèdes : tu auras alors un trésor dans le Ciel.... Viens après cela, et suis-moi.

Cette parole jeta le jeune homme dans l'abattement. Il s'éloigna tout triste, car il avait de vastes propriétés.

Jésus promena son regard sur ses Disciples :

— Combien difficilement, leur dit-il, combien difficilement entreront dans le Royaume des Cieux ceux qui possèdent des richesses!

Les Disciples furent surpris :

— O mes enfants, reprit Jésus, qu'il est malaisé

* P. 560, *d*.

à ceux qui ont foi en l'argent de pénétrer dans le Royaume de Dieu! Il y a moins de difficulté pour un chameau de passer par le «Trou de l'Aiguille», qu'il n'y en a pour un riche à entrer dans le Divin Royaume [1].

Ils étaient de plus en plus étonnés.

— Qui donc pourra se sauver?

Telle était la pensée qu'ils se communiquaient les uns aux autres.

L'œil de Jésus se leva sur eux :

— Humainement, cela est impossible, dit-il; mais non pas avec l'aide de Dieu : avec l'aide de Dieu tout est possible.

— Pour nous, lui dit alors Pierre, nous avons tout quitté afin de vous suivre....

— En vérité, je vous le déclare, reprit Jésus, personne, à cause de moi et de la Bonne Nouvelle, ne quittera sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou son fils, ou ses terres, sans qu'il ne reçoive en récompense, dès maintenant et en ce temps présent, au moins le centuple: maisons, frères, sœurs, mères, enfants et terres, mêlés à des persécutions ; — et ensuite, dans le siècle futur, la Vie éternelle.

Beaucoup, cependant, qui sont les premiers seront les derniers; et beaucoup qui sont les derniers, seront les premiers.

1. Voyez sur le « Trou de l'Aiguille » la note de la page 104 de saint Matthieu.

# XXVIII

Ils suivaient toujours la direction de Jérusalem. Jésus marchait en avant des Disciples, pour lesquels ce voyage était un sujet d'effroi. Ceux qui continuaient à le suivre étaient bouleversés de terreur. *

De nouveau il groupa les Douze auprès de Lui, et leur exposa ce qui allait lui advenir :

— Nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'Homme y sera traîtreusement livré aux Chefs des prêtres, aux Scribes et aux Anciens. Ceux-là le condamneront à mort et remettront sa personne aux hommes de l'Étranger. Ils se joueront de lui; ils lui cracheront au visage; ils le flagelleront; ils le feront périr. *Mais, le troisième jour, il ressuscitera.*

*
* *

Jacques et Jean (les deux fils de Zébédée) s'étaient approchés :

— Maître, lui dirent-ils, quoi que ce soit que nous allions vous demander, nous voulons que vous nous l'accordiez !

— Que désirez-vous donc que je fasse pour vous?

— Assurez-nous que nous siégerons, — au jour de votre Gloire, — l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.

* P. 560, *e*.

— Vous ne savez ce que vous demandez, leur répondit Jésus. Pouvez-vous donc boire le Calice que je bois? pouvez-vous être baptisés de ce même baptême dont je dois être baptisé?

— Nous le pouvons, affirmèrent-ils.

— Eh bien, reprit Jésus, le Calice que je dois boire, vous le boirez aussi, et vous serez baptisés du même baptême que Moi. Mais, quant à vous faire siéger à ma droite ou à ma gauche, cela ne dépend pas de moi. C'est à ceux pour lesquels ils sont préparés que ces trônes appartiendront.

Les dix autres avaient entendu. Ils s'indignèrent contre Jacques et Jean.

Jésus alors les appela tous :

— Vous savez, leur dit-il, que ceux qui s'imaginent régner sur les Nations en sont les dominateurs, et que l'on fait consister la primauté dans le pouvoir et le commandement sur les autres. Mais, parmi vous, telle n'est point la règle. Parmi vous, tout au contraire, celui qui voudra être le plus grand devra se faire votre serviteur : parmi vous, celui qui voudra être le premier devra devenir l'esclave de tous. Car le Fils de l'Homme, lui-même, n'est pas venu afin d'être servi, mais afin de servir et de donner sa vie pour la Rédemption des multitudes.

*
* *

Ils étaient arrivés à Jéricho.

Lorsqu'il sortit de la ville avec ses Disciples, une foule nombreuse se pressa sur ses pas.

* P. 560, *f.*

Assis sur le bord de la route, un aveugle mendiait. Il se nommait Bar-Timée (fils de Timée).

Dès que cet homme eut entendu dire que c'était Jésus le Nazaréen, il commença à crier vers lui pour l'implorer :

— Jésus, fils de David, ayez pitié de moi!

Beaucoup s'efforçaient avec menaces de le faire taire. Mais, quant à lui, il n'en persistait que plus fort à faire entendre ce cri :

— Jésus, fils de David, ayez pitié de moi!

Jésus s'arrêta et le fit appeler.

— Prends confiance, lui dirent ceux qui allèrent le chercher, et lève-toi : il te demande.

L'Aveugle se dresse à ces mots. Et, rejetant son manteau, il s'avance vers Jésus. Celui-ci l'interroge :

— Que veux-tu que je fasse pour toi?

— Que j'y voie! Seigneur, répondit l'Aveugle.

— Va! lui dit Jésus : ta foi vient de te guérir.

Et, subitement, l'Aveugle vit. Et il se mit à marcher dans le chemin, à la suite de Jésus.

## XXIX

Lorsqu'ils furent tout proches de Jérusalem et de Béthanie, aux environs du mont des Oliviers, il prit deux Disciples pour messagers :

— Allez à ce village, qui est devant vous, leur

dit-il. A peine y serez-vous entrés que vous trouverez un ânon sur lequel nul homme ne s'est encore assis. Il sera attaché. Dénouez la corde et amenez-le. Si l'on vous demande ce que vous faites, vous répondrez que le Seigneur en a besoin : et tout aussitôt on vous permettra de le prendre.

Ils partirent; et, au détour du chemin, ils trouvèrent en effet l'ânon, attaché tout contre la porte extérieure. Ils le délièrent.

— Que faites-vous donc? leur dirent quelques-uns de ceux qui étaient là, et pourquoi détachez-vous cet ânon?

Ils répondirent conformément aux prescriptions de Jésus, et on le leur laissa emmener.

Conduisant donc l'ânon à Jésus, ils placèrent leurs habits sur l'animal : et le Sauveur s'assit dessus.

Sur son passage, un grand nombre étendaient à terre leurs vêtements, en forme de tapis.

D'autres coupaient le feuillage des arbres et en jonchaient le chemin.

Devant lui, derrière lui, tous ceux qui lui faisaient cortège poussaient des acclamations :

— Soyez notre Sauveur! s'écriaient-ils... Qu'il soit béni Celui qui vient au Nom du Seigneur !... Qu'il soit béni !... Le règne de notre père David commence !... Hosannah ! au plus haut des Cieux!...

C'est ainsi qu'il arriva à Jérusalem et fit son entrée dans le Temple.

Il promena, autour de lui, son regard sur toutes

* P. 560, *g*, 561, *a*.

choses ; mais, comme la nuit approchait, il retourna du côté de Béthanie avec les Douze[1].

*
* *

Le lendemain, comme tous ensemble repartaient de Béthanie, Jésus eut faim. Apercevant de loin un figuier déjà recouvert de son feuillage, bien que ce * ne fût pas encore le moment des figues, il se dirigea vers cet arbre, pour voir s'il n'y découvrirait point quelque fruit. Mais, dès qu'il s'en fut approché, il n'y trouva que des feuilles.

Jésus alors, s'adressant à l'arbre, prononça ce mot qui fut entendu de tous les Disciples :

— Que personne ne mange désormais de ton fruit[2] !

1. Le départ de Jésus dès que vint la nuit s'explique aisément. Les Sanhédrites en effet, d'autant plus acharnés à le perdre qu'ils le voyaient prendre plus d'empire, épiaient toutes ses démarches. Réduits à dévorer leur dépit pendant ce jour de triomphe, ils retrouvaient avec la nuit la facilité de se venger. Rien de plus aisé, au milieu de la ville endormie, que de saisir le Nazaréen. Jésus prévint le danger, et se retira avec ses Apôtres du côté de Béthanie. (L'abbé Fouard.)

2. Pour bien comprendre ceci, il faut se souvenir que le figuier se couvre de fruits *avant de pousser ses feuilles*. De sorte que le simple fait de présenter aux regards son feuillage prématuré était comme la promesse d'avoir déjà sur ses branches des figues précoces. C'est ainsi que, pour cueillir de quoi apaiser sa faim, Jésus se dirige vers ce figuier; figuier non seulement stérile par l'absence de fruits, mais trompeur par le riche étalage de sa verdoyante ramure. De là le terrible anathème que Jésus prononce, sous le symbole et l'image de cet arbre, contre les orgueilleux hypocrites, contre les hommes pharisaïques qui présentent des paroles au lieu d'actions, des apparences vaines au lieu de réalités, des feuilles au lieu de fruits, la forme au lieu du fond.

* P. 561, *b*.

# XXX

A Jérusalem, Jésus, entrant dans le Temple, expulsa tout d'abord les vendeurs et les acheteurs. Il renversa sens dessus dessous les comptoirs des changeurs et les escabeaux des marchands de colombes. Il s'opposa également à ce que qui que ce fût, chargé de tel ou tel fardeau, prît le Temple pour lieu de passage. Et en même temps, il formulait la leçon :

— N'était-ce point prophétisé? disait-il : « Oui, « tandis que ma Maison est proclamée par tous, — « par les gentils eux-mêmes! — une Maison de « prières, vous en avez fait, vous, *une caverne de « voleurs*[1]! »

En l'entendant tenir un tel langage, les Grands-Prêtres et les Scribes se demandaient par quels moyens ils le feraient périr. Ils étaient en effet très effrayés de Lui, à cause du peuple qui était universellement émerveillé de sa doctrine.

Quand vint le soir, il sortit de la Ville.

Le jour d'après, les Disciples en passant virent le figuier de la veille desséché jusqu'à la racine.

1. L'idée du respect universel du Temple et de la Religion sainte, même par les infidèles, est ici opposée par le Sauveur au mépris qu'en faisaient les Prêtres juifs. Étant donnée la nature humaine, ces justes reproches devaient les exaspérer.

* P. 561, *c*.

— Maître, — lui dit Pierre se ressouvenant de ce qui s'était passé, — Maître, voici le figuier que vous avez maudit.... Il s'est desséché!

— Ayez foi en Dieu! répondit Jésus, s'adressant à tous les Disciples.... En vérité, je vous le déclare : que quelqu'un, sans aucune hésitation dans son cœur et avec une foi entière en l'accomplissement de sa Parole, dise à cette montagne : « Soulève-toi et jette-toi dans la mer », le fait se réalisera à son commandement.

Et c'est pourquoi je vous dis : « Tout ce que vous « demanderez dans la prière, ayez foi que vous l'ob- « tiendrez, et cela vous sera en effet accordé.... » Mais il faut, quand vous vous mettez à prier, *pardonner à toute personne contre qui vous pourriez avoir quelque chose*, afin que votre Père, Celui qui est dans les Cieux, vous pardonne aussi vos offenses. D'ailleurs, si vous ne pardonnez point, votre Père qui est dans les Cieux ne vous pardonnera point non plus vos péchés.

*
* *

De nouveau ils étaient retournés à Jérusalem. Et comme il allait et venait dans l'enceinte du Temple, les Grands-Prêtres, les Scribes et les Anciens l'entourèrent.

— Quels sont vos titres à vous permettre tout ce que vous faites ici? lui demandèrent-ils. Et qui vous a octroyé le pouvoir d'agir de la sorte?

— A mon tour, leur repartit Jésus, je vous poserai, à vous, une question, une seule. Et si vous

y répondez, je vous dirai, moi aussi, en vertu de quel pouvoir je fais tout cela : — Le baptême de Jean, d'où dérivait-il? Du Ciel ou des hommes? Répondez-moi.

— Si nous disons « *du Ciel* », pensèrent-ils en eux-mêmes, il nous répliquera : « Pourquoi donc n'y avez-vous pas cru? » Et si nous disons « *des hommes* », nous avons à craindre le peuple.... »

La multitude, en effet, considérait Jean comme étant véritablement un Prophète.

— Nous l'ignorons, répondirent-ils.

— Eh bien, je ne vous dirai point, moi non plus, en vertu de quelle autorité je fais ces choses.

*
* *

— Un homme, ajouta alors Jésus, sous forme de parabole, un homme avait planté une vigne. Il l'avait entourée d'une haie et munie d'un pressoir; il y avait construit une tour. Après quoi, la confiant à des cultivateurs, il était parti pour un pays lointain.

Le moment venu, il chargea l'un de ses serviteurs de se rendre auprès des vignerons pour re cueillir de leurs mains les fruits de sa vigne. Mais voici que ces vignerons se saisirent du serviteur, l'accablèrent de coups et le renvoyèrent les mains vides.

Il leur en expédia un autre qu'ils battirent, qu'ils

blessèrent à la tête, à qui ils firent subir mille outrages.

Le Maître persista et leur en adressa un troisième qu'ils tuèrent, puis encore plusieurs après celui-là : ils assommèrent les uns ; ils assassinèrent les autres.

Il avait cependant un bien-aimé fils, un fils unique. — « Mon Fils, à moi, les tiendra en respect », pensa-t-il.... Et il en fit auprès d'eux son dernier messager.

Or il advint, au contraire, que ces colons se dirent l'un à l'autre :

— Celui-ci est l'héritier. Allons ! Mettons-le à mort et l'héritage sera à nous.

Et ils se précipitent sur lui, le massacrent et jettent son cadavre hors de la vigne.

Que fera donc le Maître de la vigne? Il viendra et exterminera les vignerons. Puis il confiera sa vigne à d'autres ouvriers.

N'avez-vous pas, d'ailleurs, lu ce texte? « La pierre « qu'ont rejetée les Architectes, *c'est celle-là préci-* « *sément qui est devenue le fondement angulaire de* « *l'édifice.* Telle est l'œuvre admirable que le Sei- « gneur accomplit sous nos yeux. »

Comprenant que c'étaient eux qu'il avait en vue dans cette parabole, Grands-Prêtres, Scribes et Anciens furent tentés de le faire arrêter. Mais le peuple leur fit peur.

# XXXI

Ayant donc quitté Jésus et s'étant retirés, ils ne tardèrent pas à lui dépêcher quelques Pharisiens et des gens de la cour d'Hérode pour tâcher de lui faire prononcer quelque parole compromettante.

— Maître, lui dirent ceux-ci, nous savons que vous êtes un homme de vérité; nous savons que vous n'avez souci ni appréhension de qui que ce soit; car, sans tenir compte de plaire ou de déplaire aux hommes, vous enseignez, telle qu'elle est, la voie de Dieu. Eh bien, est-il licite de payer le tribut à César ou est-ce pour nous un devoir de ne pas l'acquitter?

Il comprit leur perfidie :

— Pourquoi me tendez-vous un piège? leur repartit-il.... Apportez-moi cependant un denier, afin que je l'examine.

Ils en mirent un sous ses yeux.

Et alors il leur demanda :

— De qui l'effigie et la suscription que voici?

— De César, dirent-ils.

— Rendez donc à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Telle fut, à leur grand étonnement, la réponse de Jésus....

*
* *

Les Sadducéens, qui prétendent qu'il n'y a point de Résurrection, l'interrogèrent aussi[1] :

— Maître, dirent ceux-là, Moïse nous a fait cette prescription : « Si un homme meurt, laissant sa « femme sans enfants, son frère devra épouser sa « veuve et reconstituer sa race ».

Or, sept frères se sont rencontrés, desquels le premier a pris femme et est mort ensuite sans descendance. Le second ayant épousé la veuve est également décédé sans avoir d'enfant. De même du troisième. En un mot, tous les sept pareillement ont épousé la femme et sont morts sans postérité. La femme enfin, restée la dernière, est passée de vie à trépas.... Eh bien, à la Résurrection, lorsqu'ils ressusciteront, duquel d'entre eux sera-t-elle la femme, tous les sept l'ayant épousée?

— L'erreur que vous faites présentement, leur

1. Les Sadducéens niaient l'immortalité de l'âme et l'existence des Anges. Ils différaient encore des Pharisiens en ce qu'ils n'admettaient rien d'authentique en dehors de l'Écriture, dont ils n'acceptaient même que ce qu'on appelle *la Loi*, c'est-à-dire les livres de Moïse, rejetant tout ce qui lui était postérieur. « Les Pharisiens, dit Josèphe, ont donné au peuple des traditions qu'ils ont reçues des ancêtres, et qui ne sont point écrites dans les Livres de Moïse. Les Sadducéens ne leur reconnaissent aucune autorité, disant qu'on ne pouvait admettre que ce qui était écrit dans ces Livres. De là grande controverse entre les deux sectes, les Sadducéens ayant les riches dans leur parti, et les Pharisiens ayant la faveur de la multitude. »

repartit Jésus, n'est-elle pas la preuve que vous ignorez à la fois et les Écritures et la puissance de Dieu?

Lorsque l'on ressuscitera d'entre les morts, il n'y aura plus, en effet, ni époux ni épouses. Dans le Ciel, on sera comme des Anges.

Et, quant à la Résurrection même des morts, n'avez-vous pas vu dans le Livre de Moïse en quels termes le Seigneur lui parla dans le buisson ardent : « Je suis, dit-il, le Dieu d'Abraham, le Dieu « d'Isaac, le Dieu de Jacob »? Ce n'est point de morts, mais de vivants qu'il est le Dieu. Vous commettez donc une grande erreur[1].

*
* *

Un Scribe aborda Jésus. Ce Scribe venait d'entendre les Sadducéens l'interroger; et trouvant qu'il leur avait parfaitement répondu, il lui demanda quel était, parmi les Commandements, le premier de tous[2].

1. Pour prouver la vérité de la résurrection, dit saint Jérôme, le Seigneur eût pu présenter des textes éclatants, tels que : *Suscitabuntur mortui et resurgent qui in sepulcro sunt;* ou encore: *Multi dormientium de terræ pulvere consurgent.* Mais comme les Sadducéens n'acceptaient ni Isaïe, ni Daniel, dans lesquels ces paroles sont écrites, Jésus-Christ leur cite la Loi de Moïse, et il en tire la preuve de la résurrection, en disant : « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants ». Les patriarches sont donc vivants. (Le P. Lamy.)

2. C'était là une des questions que s'adressait tout esprit sérieux au milieu des futiles discussions de la Synagogue. Dans leur culte de la Loi, en effet, les maîtres d'Israël faisaient de la morale

Jésus prononça ces mots :

— Parmi les Commandements, le premier de tous est celui-ci :

« Écoute, Israël! le Seigneur ton Dieu est l'uni-
« que Dieu. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de*
« *tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit,*
« *de toute la puissance qui est en toi.* »

Tel est le premier de tous les Commandements. Et celui qui vient en second lieu lui est tout semblable :

« *Tu aimeras ton prochain, à la façon dont tu*
« *t'aimes toi-même.* »

Il n'est point de commandements plus grands que ceux-là.

— Très bien, Maître! s'écria le Scribe. Vous êtes dans la vérité, lorsque vous dites qu'il est un seul Dieu et qu'il n'y en a pas d'autre que Lui; lorsque vous déclarez que chacun le doit aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute son âme, de toute son énergie; lorsque vous proclamez qu'aimer son prochain à la façon dont on s'aime soi-même vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices.

— Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu, lui dit alors Jésus, remarquant la sagesse de ses paroles.

Depuis ces diverses réponses, personne ne se hasardait à soulever de discussion contre lui.

un labyrinthe sans issue, accumulant préceptes sur préceptes et disputant à l'infini sur chacun d'eux. Pour les uns, les commandements de la tradition l'emportaient sur ceux de Moïse. Pour d'autres, l'essentiel était de suivre exactement les coutumes pharisaïques. Le Scribe demandait à Jésus de prononcer. (L'abbé Fouard.)

# XXXII

Un jour Jésus enseignait dans le Temple.

— Comment, disait-il, les Scribes vont-ils déclarant que le Christ est fils de David, puisque David lui-même, rempli de l'Esprit-Saint, s'exprime ainsi : « — Jéhovah a dit à mon Seigneur : « Siège à ma « droite jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'es- « cabeau de tes pieds. » Si David l'appelle Seigneur, comment donc en même temps est-il son fils?

Une foule nombreuse prenait plaisir à l'écouter.

— Méfiez-vous, leur recommandait-il, méfiez-vous de ces Docteurs qui se complaisent à se promener en robes solennelles, à recueillir des hommages sur les places publiques, à s'installer aux premiers sièges dans les synagogues et aux premières places dans les festins, et qui, sous prétexte de longues prières, dévorent le patrimoine des veuves. C'est pour eux, c'est pour ces hommes-là que le Jugement aura le plus de rigueur.

*
* *

Jésus s'était assis vis-à-vis du tronc; et il examinait comment, dans l'assistance, chacun y déposait son offrande.

Nombre de riches y avaient déjà jeté avec ostentation beaucoup d'argent, lorsque survint une veuve misérable qui y glissa deux petites pièces valant ensemble un liard, le quart d'un sou.

Il appela ses Disciples et leur dit :

— En vérité, je vous déclare que cette pauvre veuve a mis dans le tronc plus que tous les autres.... Car tous les autres, pour donner, ont puisé dans leur superflu : mais celle-ci, prenant sur son indigence, a versé dans le tronc de l'aumône ce qu'elle avait pour vivre.

## XXXIII

— Regardez, Maître, lui dit un de ses Disciples au moment où il venait de sortir du Temple, regardez donc quels blocs de pierre et quelles constructions !

— Eh bien ! lui répondit Jésus, de tous ces grandioses édifices qui frappent ton regard, il ne restera pas debout pierre sur pierre : tout sera renversé[1].

1. Trente-cinq ans plus tard, ce sanctuaire s'écroulait au milieu des flammes pour n'être jamais relevé. Vainement Julien l'Apostat tenta de faire mentir la parole du Christ ; de ces ruines, amoncelées par la main de Dieu, le feu s'élança tout à coup et mit en fuite les ouvriers épouvantés. (L'abbé Fouard.)

* P. 561. d.

*
* *

Il alla s'asseoir sur le mont des Oliviers, en face du Temple. Pierre, Jacques, Jean et André l'interrogèrent en particulier :

— Apprenez-nous donc, lui demandèrent-ils, à quel moment ceci aura lieu, et quel sera le signe que toutes ces choses vont commencer à s'accomplir ?

— Soyez en éveil, pour que personne ne vous séduise. Beaucoup, en effet, se présenteront, avec mon propre nom, se disant Moi-même, et égareront les multitudes.

Lorsque cependant vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre, ne vous alarmez point. Tout cela doit arriver, mais ce ne sera pas encore la fin. Race contre race, et royaume contre royaume, se lèveront en effet : il y aura çà et là des tremblements de terre et des famines. Ce seront les premières douleurs.

Prenez pourtant garde à vous-mêmes ! Car on vous traduira devant les tribunaux ; dans les synagogues vous serez frappés de verges ; vous comparaîtrez en présence des magistrats et des rois pour être devant eux témoins et martyrs à cause de Moi... Il faut, avant tout, que la Bonne Nouvelle soit proclamée dans toutes les Nations.

Quand vous serez entraînés et mandés de la sorte, n'ayez aucune préoccupation de ce que vous aurez à répondre, et parlez au contraire suivant l'inspi-

* P. 561, *e*.

ration qui vous sera donnée en cette heure-là : car ce sera la parole de l'Esprit-Saint, et non plus la vôtre qui sortira en ce moment de vos lèvres.

De frère à frère, de père à fils on s'enverra à la mort. Les enfants se révolteront contre leurs parents et les feront périr. Ainsi, à cause de mon Nom, vous serez en butte à la haine universelle. Toutefois, celui qui tiendra bon jusqu'à la fin sera sauvé.

Mais quand vous verrez l'abomination de la désolation, installée précisément au lieu où elle ne doit pas être (entendez bien, vous qui lirez ceci !), alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes. Que celui qui sera sur la terrasse de la maison se garde bien d'en descendre pour aller chercher quelque chose à l'intérieur du logis ; et que celui qui sera dans le champ ne retourne point sur ses pas pour prendre son manteau !... Malheureuses les femmes qui, en ces jours, seront enceintes ou qui auront un nourrisson !

Priez, priez, pour que tout cela n'advienne point en hiver. Car ce seront des tribulations telles qu'il n'y en a pas eu de pareilles, depuis que Dieu commença à créer, jusqu'au temps présent, telles qu'il n'y en aura jamais : — de sorte que, si le Seigneur n'en avait abrégé la durée, nulle chair n'eût été sauve. Mais à cause des élus, qu'il a choisis, ces jours ont été abrégés.

Que si quelqu'un vous dit alors : « Le Christ est ici », ou « Il est là », gardez-vous de le croire. Car il surgira de faux Christs et de soi-disant Pro-

* P. 562, *a*.

phètes; et ils opéreront des signes et des prodiges, afin d'entraîner dans l'erreur, si cela se peut, les élus eux-mêmes. Pour vous, tenez-vous en éveil, puisque je vous ai avertis de tout. . . . . .

. . . . . .

En cette époque pourtant et à la suite de cette tribulation, le Soleil se couvrira de ténèbres et la lune perdra sa lueur; les étoiles tomberont : les forces qui agissent dans le ciel seront ébranlées. Et c'est alors que l'on verra, au sein des nuées, le Fils de l'Homme venant avec grande puissance et majesté : c'est alors qu'il enverra ses Anges et rassemblera les élus des quatre points cardinaux, depuis les extrémités de la terre jusqu'aux confins du ciel....

Écoutez la comparaison que je prends dans le figuier. Quand sa ramure devient tendre et que naissent ses feuilles, vous comprenez que l'été est proche. De même aussi, quand vous verrez tout cela se produire, sachez que le Fils de l'Homme est proche, tout contre la porte.

En vérité, je vous le déclare, cette race [la race humaine] ne s'éteindra pas que toutes ces choses s'accomplissent. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

De ce jour et de cette heure nul ne connaît le secret ,ni les Anges dans le ciel, ni le Fils : nul, excepté LE PÈRE.

Ayez l'œil ouvert, tenez-vous en éveil, et priez, puisque vous ne savez pas quand viendra le moment.

Lorsqu'un homme part pour un long voyage et qu'il laisse sa maison, donnant pouvoir à ses serviteurs, à chacun suivant sa fonction, il recommande au portier de veiller. Veillez donc, vous aussi, puisque vous ignorez à quel instant se présentera le Maître de la maison, ne sachant si ce sera le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou dans la matinée. Veillez, de peur qu'arrivant à l'improviste il ne vous trouve endormis.

Or ce que je vous dis à vous, je le dis à tous : « Veillez ! »

## XXXIV

Deux jours après, c'était le repas de la Pâque et des pains sans levain.

Les Grands-Prêtres et les Scribes cherchaient les moyens de s'emparer de Jésus par ruse, et de le faire périr.

— Que ce ne soit pourtant point durant la fête, disaient-ils, de peur de quelque soulèvement populaire.

Jésus était alors à Béthanie dans la maison de Simon le Lépreux, où il dînait. Une femme se présenta, portant à la main un vase d'albâtre qui contenait un parfum d'épi de nard, d'un très grand prix[1]. Et voilà que, brisant le vase d'al-

1. Le parfum provenant des épis était très supérieur à celui qui se tire des feuilles ou des racines de cette plante.

bâtre, elle répandit ce parfum sur la tête de Jésus[1].

Or il s'en trouva quelques-uns qui accueillirent un tel acte avec un vif mécontentement :

— A quoi bon perdre ainsi inutilement ce parfum? murmuraient-ils de l'un à l'autre. Ce parfum, on aurait pu le vendre plus de trois cents deniers, et en donner le prix aux pauvres[2] !

Et ils s'irritaient contre cette femme.

— Laissez-la donc ! dit Jésus : pourquoi la tourmentez-vous? C'est une bonne œuvre qu'elle remplit envers Moi. Car les pauvres, vous les avez toujours parmi vous; et, quand vous le voudrez, vous pourrez leur faire du bien : mais Moi, vous ne m'aurez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle a pu : et voici que, à l'avance, elle parfume mon corps pour la sépulture. Aussi vous annoncé-je en toute vérité que partout où sera prêché cet Évangile, — dans le monde entier, — on racontera, pour célébrer sa mémoire, ce qu'elle vient d'accomplir.

Là-dessus, l'un des douze, Judas Iscariote, alla trouver les Grands-Prêtres pour le leur livrer par trahison.

Tressaillant de joie à une telle proposition, ceux-

1. Ἀλάβαστρον. C'était une longue fiole, au col étroit, fermée par un bouchon de liège; il suffisait de presser le haut de ce vase fragile pour le briser et répandre le parfum : « unguenta optime servantur in alabastris », dit Pline (*Historia naturalis*, XIII, 3).

2. Trois cents deniers. Environ six à sept cents francs de notre monnaie. D'après Pline, le prix des épis de nard était de cent deniers la livre, soit environ trois cents francs le kilogramme.

ci l'assurèrent d'une somme qu'ils lui donneraient : et dès lors, il chercha quelque occasion propice pour trahir et livrer Jésus.

*
* *

Le premier jour des Azymes, durant lequel s'effectue le sacrifice pascal, était arrivé.

— Où voulez-vous, demandèrent les Disciples à Jésus, que nous allions vous préparer ce qui est nécessaire pour le repas de Pâques ?

Il confia cette mission à deux d'entre eux :

— Allez en ville. Vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le ; et dites au propriétaire du logis où il entrera que le Maître lui adresse cette question : « Où est le lieu qui a été « disposé pour que j'y célèbre, avec mes Disciples, « le festin de la Pâque ? » Lui-même alors vous montrera une grande salle à manger, tendue de tapisseries. Faites-y pour nous les préparatifs.

Les Disciples partirent, allèrent en ville, trouvèrent toutes choses comme il l'avait annoncé et préparèrent le repas pascal.

Le soir venu, il s'y rendit avec les Douze.

## XXXV

Donc ils étaient à table, et, durant le repas, Jésus prononça ces paroles :

— En vérité je vous le déclare, l'un de vous,—qui mange avec moi, — me livrera par trahison....

Les Disciples devinrent tout tristes; et chacun alors de lui dire : « — Serait-ce moi ? »

— L'un des Douze, continua-t-il, dont la main prend avec moi sa part au même plat !...

Le Fils de l'Homme cependant poursuit son chemin, suivant ce qui est écrit de Lui. Mais malheur à celui par lequel le Fils de l'Homme sera traîtreusement livré ! Mieux vaudrait pour cet homme-là ne jamais être né....

*
* *

Pendant le souper, Jésus prit du pain, le bénit et le distribua à ses Disciples :

— Mangez, dit-il, CECI EST MON CORPS.

Il prit également la coupe, rendit grâces, la leur donna et dit :

— CECI EST MON SANG, le sang de l'Alliance nouvelle, qui sera répandu pour le salut des multitudes. Et désormais, je vous l'annonce en toute vérité, désormais, je ne vais plus boire de ce fruit de la vigne, jusques en ce jour où je le boirai, sous une forme nouvelle, dans le Royaume de Dieu.

*
* *

Après l'hymne d'actions de grâces, ils sortirent dans la direction du Mont des Oliviers et Jésus leur parla ainsi :

—En présence du péril vous me ferez tous défaut, durant le cours de cette nuit. Il est prophétisé, en

effet : « Je frapperai le Pasteur et les brebis seront dispersées. » Toutefois, quand je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée.

Pierre se récria :

— Quand même en face de l'épreuve tous ceux-ci vous feraient défaut, je ne défaillirai jamais, moi.

— Je te le dis en toute vérité, reprit Jésus, toi-même, aujourd'hui, durant cette nuit, avant que le coq ait deux fois chanté, tu me renieras trois fois.

Pierre insista avec plus de force :

— Me fallût-il périr avec vous, je ne vous renierai point!

Tous les autres s'exprimèrent de même.

## XXXVI

Ils arrivèrent cependant dans la campagne, en un lieu du nom de Gethsémani.

— Asseyez-vous là, pendant que je prierai, dit-il à ses Disciples.

Et il emmena avec lui Pierre, Jacques et Jean.

Il ne tarda pas à être en proie aux angoisses et à l'abattement.

— Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort. Tenez-vous ici et veillez.

S'étant avancé de quelques pas, il se prosterna, la face contre terre, et se mit à prier, demandant à Dieu de détourner de lui, si faire se pouvait, le moment qui allait venir.

— Abba [ce mot signifie Père], ô Père, disait-il, tout vous est possible. Écartez loin de moi un semblable calice !... Toutefois, non ma volonté, mais la vôtre !

. . . . . .

. . . . . .

Il retourna auprès des Disciples et les trouva endormis.

— Tu dors, Simon ! dit-il à Pierre. N'as-tu donc pu veiller seulement une heure ? Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation, car l'esprit est plein d'ardeur, mais la chair est faible.

Il s'en alla de nouveau et pria, répétant les mêmes paroles.

Puis il revint encore et les trouva dormant. Leurs yeux en effet étaient appesantis. Ils ne surent que lui répondre.

A son troisième retour vers eux, il leur dit :

— C'est assez ! Dormez à présent et reposez-vous....

. . . . . .

. . . . . .

## XXXVII

— Et maintenant, l'heure est venue ! Le Fils de l'Homme va être livré entre les mains des pervers.... Levez-vous et avançons ! Déjà s'approche celui qui me trahit....

Il parlait encore lorsque arriva Judas Iscariote : — l'un des Douze !

Les Grands-Prêtres, les Scribes et les Anciens avaient adjoint à cet homme une nombreuse troupe, armée de glaives et de bâtons.

Le traître était convenu d'un signe :

— Ce sera celui que j'embrasserai, avait-il dit. Appréhendez-le au corps et emmenez-le, — mais en prenant bien toutes vos précautions !

Donc, en arrivant, il aborde Jésus :

— Je vous salue, Maître ! dit-il. *

Et il l'embrasse avec effusion.

Aussitôt les gens de la troupe mettent la main sur Jésus et s'assurent de sa personne.

L'un de ceux qui entouraient le Seigneur tire son glaive. Il en frappe un des serviteurs du Grand-Pontife et lui coupe l'oreille.

La voix de Jésus se fait entendre :

— Vous venez vous saisir de moi comme d'un voleur, avec des armes et des bâtons. Et lorsque chaque jour, au milieu de vous, j'enseignais dans le Temple, vous ne m'avez point arrêté.... Ainsi se devait accomplir ce qui est marqué dans les Écritures.

L'abandonnant en ce moment, tous les Disciples s'enfuirent. Seul, et sans autre vêtement qu'un manteau de lin dont il s'était enveloppé, un jeune homme se mit à marcher sur ses pas, mais les agents se précipitèrent sur lui. Le jeune homme alors s'échappa tout nu, laissant le manteau entre leurs mains.

* P. 562, *b*.

# XXXVIII

Jésus fut conduit au Grand-Pontife. Les Grands-Prêtres, les Scribes, les Anciens, s'assemblèrent.

Pierre, qui s'était hasardé à le suivre de loin, parvint aussi jusque dans le parvis du Pontife. Là, il s'assit auprès du feu, mêlé aux serviteurs de la maison, et se chauffant.

Les Grands-Prêtres et tout le Conseil cherchaient contre Jésus un témoignage qui fût suffisant pour le condamner à mort. Mais ils n'en trouvaient point, quoique plusieurs déposassent mensongèrement contre lui : leurs assertions, en effet, étaient contradictoires.

Il en surgit enfin quelques-uns qui portèrent à sa charge ce faux témoignage :

— Nous lui avons entendu proférer ceci : « Je « renverserai ce Temple, *fait de main d'homme;* et, « en trois jours j'en bâtirai un autre *qui ne sera « pas de main d'homme* ».

Toutefois, la déclaration même de ceux-là ne concordait pas parfaitement.

Le Grand-Pontife se leva, au milieu de l'assemblée, et procéda alors à l'interrogatoire de Jésus.

— Ne réponds-tu rien, lui demanda-t-il, à ce que ces témoins affirment contre toi?

Il garda le silence et ne répondit absolument rien.

Le Grand-Pontife reprit son interrogatoire et lui posa cette question :

— Es-tu le Christ, le fils du Dieu béni ?

— Je le suis ! répondit Jésus.... Et vous verrez le Fils de l'Homme, siégeant à la droite de la Toute-Puissance divine, et venant sur les nuées du Ciel.

Le Pontife, à ces mots, déchira ses vêtements :

— Qu'avons-nous encore besoin de témoins? s'écria-t-il. Vous avez entendu le blasphème !.... Quelle est votre sentence ?

Le verdict fut unanime. Ils le déclarèrent coupable de crime capital.

Plusieurs lui crachèrent au visage. Puis on lui enveloppa la figure avec un voile et on l'accabla de soufflets.

— Prophétise ! criaient tous ces satellites, en le meurtrissant de coups.

*
* *

Pierre était en bas, dans le parvis.

Survint l'une des servantes du Grand-Prêtre. Elle aperçut Pierre qui se chauffait : elle arrêta sur lui son regard.

— Toi aussi, dit-elle, tu étais avec Jésus, le Nazaréen ?

Il le nia :

— Je ne sais pas même ni ne comprends ce que ces mots signifient.

Il quitta la place pour s'en aller dehors, sur le devant du parvis.

En ce moment le coq chanta. Mais de nouveau, l'œil de la servante s'était porté sur lui :

— Il est de ces gens-là ! répéta-t-elle, en s'adressant à tout l'entourage.

Derechef, Pierre nia.

Un instant s'écoula, après lequel ceux qui étaient présents recommencèrent à l'interpeller.

— Très certainement tu appartiens à cette bande, car, toi aussi, tu es Galiléen.

Ce furent alors de sa part des imprécations et des serments :

— Je ne connais pas, s'écria-t-il, je ne connais même pas cet homme, — dont vous parlez.

Soudain retentit encore le chant du coq.

Et tout aussitôt, se ressouvenant de la parole que lui avait dite Jésus : « Avant que le coq ait « deux fois chanté, trois fois tu me renieras », Pierre fondit en larmes.

## XXXIX

Dès le matin, les Grands-Prêtres, les Anciens, les Scribes, tout le Sanhédrin, se rassemblèrent. Ils firent lier Jésus avec des cordes, l'emmenèrent et le remirent aux mains de Pilate.

— Tu es « le Roi des Juifs? » lui demanda Pilate.

— Comme vous le dites, lui déclara Jésus.

Les Grands-Prêtres cependant l'accusaient sur plusieurs chefs. Pilate l'interrogea une seconde fois :

— Tu ne réponds rien ? Songe donc à toutes les accusations que l'on accumule contre toi.

Mais, à la grande stupeur de Pilate, Jésus continua à garder le silence.

*
* *

A l'occasion de la Fête, le Gouverneur avait coutume d'octroyer au peuple la délivrance du prisonnier, — quel qu'il fût — qu'il plaisait à la multitude de demander.

Or, il y avait sous les verrous un nommé Barabbas. Cet homme, qui avait commis un meurtre dans une sédition, était en prison avec les émeutiers.

Le peuple s'étant donc avancé vers le prétoire, revendiqua, par de grands cris, la faveur que le Gouverneur accordait toujours.

Pilate éleva la voix :

— Voulez-vous, leur proposa-t-il, que je vous délivre « le Roi des Juifs ? »

Il n'ignorait point en effet que les Grands-Prêtres ne le livraient au supplice que par une haine jalouse.

Mais ces mêmes Grands-Prêtres poussèrent la foule à réclamer de préférence la grâce de Barabbas.

Pilate se fit entendre de nouveau :

— Que voulez-vous en ce cas que je fasse du Roi des Juifs ?

On cria encore :

— Crucifiez-le !

— Mais enfin, quel mal a-t-il fait? reprit le Gouverneur.

La clameur cependant devenait de plus en plus forte :

— Crucifiez-le !

Pilate alors, pour contenter la multitude, lui délivra Barabbas : et faisant flageller Jésus, il l'abandonna au supplice de la Croix.

*
* *

Les soldats l'entraînent aussitôt dans la cour du prétoire et réunissent toute la cohorte. Ils l'affublent d'un manteau couleur de pourpre. Ils tressent une couronne avec des épines et la lui posent sur la tête. Puis ils lui rendent leurs hommages :

— Salut, « le Roi des Juifs ! »

Et, cela disant, ils lui frappent la tête à coups de roseau, ils lui crachent au visage, ils s'agenouillent et se prosternent comme en adoration devant lui. Après s'en être joués de la sorte, ils lui arrachent l'étoffe de pourpre, lui remettent ses habits et l'emmènent pour le crucifier.

En ce moment, vient à passer, au retour de sa maison des champs, un certain Simon de Cyrène le père d'Alexandre et de Rufus. Ils le réquisitionnent de force pour porter la Croix [1].

1. Ce service involontaire rendu au Sauveur a suffi pour tirer de l'oubli Simon le Cyrénéen. Était-ce un disciple du Christ? L'Évangile ne le dit pas, mais saint Marc rappelle que Simon était

# XL

C'est ainsi qu'ils conduisent Jésus jusques à l'endroit nommé en hébreu Golgotha, et en grec Calvaire [c'est-à-dire Place du Crâne humain].

Là, ils lui présentent à boire du vin mêlé de myrrhe. Il le refuse.

Le Crucifiement a lieu.

Ils se partagent ensuite ses vêtements, tirant au sort le lot de chacun.

Quand ils le clouent en croix, il n'est pas encore midi.

Une inscription marque son crime :

ROI DES JUIFS.

Deux voleurs sont crucifiés avec Lui : l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Et ainsi s'accomplit la parole de l'Écriture : « Il a été mis au rang des scélérats ».

Les gens qui passent l'accablent d'injures :

— Allons ! allons ! s'écrient-ils en gesticulant de la tête, toi qui détruis le Temple de Dieu, et, en

le père d'Alexandre et de Rufus, noms connus des premiers chrétiens comme ceux de leurs frères dans la loi. (L'abbé Fouard.)

* P. 562, *c*.

trois jours le rebâtis, sauve-toi donc toi-même, descends de la Croix.

Grands-Prêtres et Scribes le raillent entre eux également :

« C'est le Sauveur d'autrui, — qui ne peut se « sauver !... »

— Que « le Christ », que « le Roi d'Israël », descende maintenant de sa Croix, afin que nous voyions et que nous croyions !...

Ceux mêmes que l'on a crucifiés avec lui l'insultent aussi.

Vers midi, l'obscurité se fait sur toute la terre jusques à trois heures.

Et à trois heures, Jésus s'écrie :

« *Eloï, Eloï, lamma sabacthani !* »

Ce qui signifie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

— « Il appelle Élie », supposent, à ces mots, quelques-uns de ceux qui l'entourent.

L'un d'eux pourtant s'empresse de prendre une éponge, de l'imbiber de vinaigre. Puis, l'assujettissant au bout d'un roseau, il offre à boire à Jésus :

— Laissez-moi faire! dit-il à ses compagnons : et voyons si Élie va arriver pour le détacher de la Croix.

Mais Jésus pousse un cri puissant; et il expire.

Soudain le Voile du Temple se déchire en deux, du haut en bas. Entendant ce grand cri que Jésus vient de pousser en expirant, le Centurion qui se

tient en faction devant la Croix prononce cette parole :

— En vérité, cet homme était le Fils de Dieu!

*
* *

Il y avait là également des femmes, assistant de loin à ce spectacle. Parmi elles, Marie-Magdeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, Salomé, qui avaient coutume de l'accompagner et de le servir lorsqu'il était en Galilée : plusieurs autres encore, qui l'avaient suivi à Jérusalem.

Déjà il se faisait tard. Et comme il fallait que tout fût prêt et entièrement terminé avant le Sabbat, un noble décurion, Joseph d'Arimathie, lequel vivait aussi dans l'attente du Royaume de Dieu, alla hardiment trouver Pilate, et réclama le corps de Jésus.

Étonné que Jésus eût sitôt expiré, Pilate fit comparaître le Centurion, et lui demanda s'il était déjà mort. Le Centurion confirma le fait; et le Gouverneur commanda alors que le corps fût remis à Joseph.

Ce dernier, ayant acheté un linceul, détacha de la Croix le corps de Jésus. Il l'enveloppa du suaire, le déposa dans un sépulcre taillé dans le roc, et roula un bloc de pierre contre la porte du Tombeau.

Marie-Magdeleine cependant et Marie de Joseph ne pouvaient détourner leurs regards de ce lieu où on l'avait enseveli.

# XLI

Le Sabbat était passé.

Marie-Magdeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé avaient acheté des aromates pour aller embaumer le corps de Jésus.

Donc, dès le premier jour de la semaine [le Dimanche], elles partent de grand matin; et elles se trouvent devant le Sépulcre comme le soleil venait de se lever.

— Qui donc, se demandaient-elles en chemin, nous ôtera le bloc de rocher qui ferme l'entrée du caveau funèbre?

Mais, en arrivant, elles voient que ce bloc, qui était énorme, avait été rejeté en arrière.

Entrant alors dans le tombeau, elles aperçoivent, assis à droite, un jeune homme, revêtu d'une robe toute blanche.

Elles sont saisies de terreur.

— N'ayez point peur, leur dit-il. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié. Il est ressuscité. Il n'est point ici. Voici le lieu où on l'avait déposé.

Et maintenant, allez répéter aux Disciples et à Pierre qu'il vous donne rendez-vous en Galilée : c'est là que vous le verrez, ainsi que lui-même vous l'a déclaré.

A peine sorties du tombeau, les femmes pren-

nent la fuite. Le tremblement et l'épouvante se sont emparés d'elles. Elles sont muettes d'effroi.

*
* *

C'était le lendemain du samedi, à l'aurore, que Jésus était ressuscité.

Il apparut tout d'abord à Marie-Magdeleine, de laquelle il avait chassé sept Démons. Et Magdeleine courut porter la nouvelle à ceux qui avaient été les compagnons du Seigneur, et qui étaient en ce moment dans le deuil et dans les larmes. Mais vainement l'entendirent-ils assurer qu'il était vivant et qu'elle-même l'avait vu : ils n'y ajoutèrent aucune foi.

Ensuite il se montra sous une autre forme à deux d'entre eux, qui étaient en chemin et se rendaient à la campagne. Ceux-là également vinrent l'annoncer aux autres disciples; mais on ne les crut pas davantage[1].

*
* *

Enfin, il apparut aux Onze, pendant qu'ils étaient à table. Il leur reprocha leur incroyance et la dureté de leur cœur, parce qu'ils avaient refusé de croire ceux qui l'avaient vu ressuscité.

« — Allez dans le monde entier, leur dit-il, allez

1. Les détails de ces diverses apparitions de Jésus à Marie-Magdeleine, aux deux disciples allant à Emmaüs, aux onze Apôtres, sont racontés par les trois autres Évangélistes.

« prêcher la Bonne Nouvelle à toute créature. Celui
« qui croira et recevra le baptême sera sauvé; celui
« qui ne croira point sera condamné.

« Et voici les miracles qui accompagneront ceux
« qui auront foi. En mon nom ils chasseront les
« démons, parleront des langues nouvelles, pren-
« dront des serpents; et s'ils boivent quelque poison
« mortel, il ne leur fera aucun mal. Ils imposeront
« les mains sur les malades, et ils les guériront. »

Après avoir prononcé ces mots, le Seigneur Jésus fit son Ascension dans le ciel, où il siège à la droite de Dieu.

Quant à eux, ils sont allés prêcher dans tout l'univers; et le Seigneur, travaillant avec eux, a confirmé leur parole par les miracles qui l'ont suivie.

FIN DE L'ÉVANGILE SELON SAINT MARC.

# ÉVANGILE

# SELON SAINT LUC

# ÉVANGILE

# SELON SAINT LUC

---

## DÉDICACE.

*Excellent Théophile,*

*Plusieurs autres déjà ont entrepris de coordonner en corps de récit les événements qui font l'objet de notre foi et de les raconter, tels que nous les ont transmis ceux qui, en ayant été dès le principe les témoins directs, ont exercé le ministère de la parole. Toutefois, après m'être soigneusement enquis de toutes ces choses depuis l'origine, il m'a semblé bon de t'en exposer de moi-même l'histoire suivie, afin que tu puisses te bien rendre compte de la parfaite vérité de tout ce qui t'a été enseigné.*

✣

*P. 563, a.

# I

Du temps d'Hérode, roi de Judée, vivait un prêtre nommé Zacharie. Il était de la famille d'Abia. Élisabeth, sa femme, appartenait à la descendance d'Aaron.

C'étaient deux justes sous le regard de Dieu : leur conduite sans reproche était conforme à tous les Commandements, à toutes les ordonnances du Seigneur.

Ils n'avaient point d'enfants : car Élisabeth était stérile, et tous deux, d'ailleurs, avançaient en âge.

Or, le tour de sa famille étant venu de remplir devant le Très-Haut les fonctions sacerdotales, il advint que le sort (qui était le mode usité entre les prêtres) désigna Zacharie pour entrer dans le Sanctuaire du Seigneur, afin d'y offrir « le Sacrifice de l'Encens[1] ».

Pendant cette heure de l'encensement, la foule du peuple demeurait au dehors et priait.

Tout à coup, à la droite de l'autel où brûlait l'encens, un Ange de Dieu apparut à Zacharie et se dressa devant lui.

1. On offrait l'encens tous les jours, matin et soir. (Exod., XXXVI, 6-8.) (Glaire.)

Zacharie, bouleversé, fut glacé d'épouvante.

— Ne tremble point, Zacharie! lui dit l'Ange: car ta prière a été exaucée, et ta femme Élisabeth enfantera un fils, à qui tu donneras le nom de Jean. Il sera ta joie et ton allégresse; et, en mémoire de sa Nativité, les multitudes se réjouiront. Devant Dieu il sera grand!... Il ne boira ni vin, ni liqueurs enivrantes; et, tout rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère, il convertira au Seigneur leur Dieu de nombreux enfants d'Israël. Lui-même, dans l'esprit et la vertu d'Élie, se mettra en marche en avant du Seigneur, afin de faire revivre dans les fils le cœur même des aïeux, de ramener les incroyants à la sagesse des justes et de préparer au Seigneur un peuple parfait.

— Comment voulez-vous que je puisse croire à cela, repartit Zacharie, moi qui ne suis plus qu'un vieillard et dont la femme, elle aussi, est déjà fort âgée?...

L'Ange reprit :

— Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu[1]. Et j'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer cette bonne nouvelle.... Mais à cause de ton manque de foi en mes paroles, en mes paroles qui s'accompliront en leur temps, voilà que tu seras sourd et

1. Gabriel, גבר' אל, « l'Homme de Dieu ». Le ministère de ce Prince des Anges semble réservé à l'œuvre divine par excellence, à l'Incarnation. C'est lui qui est député à Daniel pour lui annoncer l'arrivée prochaine du Saint des saints (Dan., IX, 21-24); c'est lui qui, six mois plus tard, allait être envoyé vers Marie. (L'abbé Fouard.)

* P. 563, *b*.

muet jusques au jour où ces choses se seront réalisées.

Le peuple cependant attendait Zacharie et s'étonnait de le voir s'attarder si longuement.

Il sortit enfin. Mais il lui fut impossible de leur parler. Tous comprirent qu'il avait eu une Vision dans le Temple, ce que lui-même, d'ailleurs, leur fit entendre par signes.

Zacharie resta donc sourd et muet.

La période de ses fonctions liturgiques étant terminée, il retourna en sa maison. Et, dès ce moment, en effet, sa femme Élisabeth devint enceinte.

Durant les cinq premiers mois, elle vécut dans le secret de sa demeure, se répétant toujours à elle-même : « Voilà donc ce qu'a fait pour moi le Seigneur, en ces jours où il lui a plu de mettre fin à ce qui était ma honte parmi les hommes ! »

## II

Six mois s'étaient écoulés.

Ce fut alors que Dieu envoya l'Ange Gabriel dans une ville de Galilée, — à Nazareth, — vers une Vierge, mariée à un homme de la race de David, qui s'appelait Joseph.

Le nom de la Vierge était MARIE.

L'Ange entra dans la maison et lui dit :

* P. 563, *c*.

— Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce! Le Seigneur est avec vous. Entre toutes les femmes vous êtes bénie!

A ces paroles de l'Ange, Marie fut toute troublée. Et elle se demandait en elle-même ce que pouvait être une semblable Salutation.

— N'ayez nulle crainte, Marie, reprit l'Ange. Car * vous avez conquis les bonnes grâces de Dieu. Bientôt, vous allez concevoir en votre sein et enfanter un Fils, un Fils que vous appellerez JÉSUS (c'est-à-dire Sauveur).

Il sera grand et aura pour nom « le Fils du Très-Haut ». C'est Lui que le Seigneur Dieu assoira sur le trône de David son père. Il régnera à jamais sur la Maison de Jacob ; et sa Royauté n'aura point de fin.

— Mais, reprit la Vierge, puisque je n'ai nul rap- * port avec mon mari, comment cela aura-t-il lieu ?

— L'Esprit-Saint descendra en vous ; la Puissance du Très-Haut vous enveloppera de son ombre : * et l'Être saint qui naîtra de vous ne sera autre que « LE FILS DE DIEU ».

Sachez également qu'en sa vieillesse votre parente Élisabeth, elle aussi, a conçu un fils, et que celle qui était stérile en est déjà à son sixième mois. Rien n'est impossible à Dieu.

Alors Marie prononça ces mots :

— Voici la Servante du Seigneur. Qu'il me soit fait suivant votre parole!

Et l'Ange la quitta.

* P. 563, *d*, 564, *a*, *b*.

*
* *

Quelques jours après, Marie s'empressait de se mettre en route, se dirigeant vers le pays des Montagnes. Elle allait dans une ville de Juda[1].

En entrant dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth. Mais dès qu'Élisabeth eut entendu ce salut de Marie, l'enfant qu'elle portait tressaillit tout à coup, tandis qu'elle-même se trouva remplie de l'Esprit-Saint.

— Vous êtes bénie, s'écria-t-elle, vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni!...

Qu'est-ce donc qui peut me valoir, à moi, que la Mère de mon Seigneur me vienne visiter? Au moment même où vos paroles de bienvenue ont frappé mon oreille, l'enfant a bondi de joie dans mon sein. Bienheureuse êtes-vous, vous qui avez cru, car tout ce que vous a annoncé le Seigneur s'accomplira.

Et Marie dit alors :

Mon âme glorifie le Seigneur
Et mon esprit tressaille d'allégresse
Devant Dieu, mon Sauveur,
Parce qu'Il a abaissé son regard
Sur l'humilité de sa servante.

Voilà que toutes les générations
Me proclameront Bienheureuse,
Parce que Celui qui est tout-puissant
A fait en moi ces grandes choses!
Son nom est saint.

1 Cette ville était Hébron, où demeuraient Zacharie et sa femme et où devait naître Jean-Baptiste.

Sa miséricorde se répandra sur ceux qui le craignent,
De génération en génération ;
Il déploiera la force de son bras et il dispersera
Les hommes au cœur superbe;
Il précipitera les puissants de leurs trônes
Et il exaltera les humbles;
Il comblera de biens les affamés,
Et il renverra les riches dénués de tout.

Il a relevé Israël son enfant,
Se souvenant en sa miséricorde,
Ainsi qu'il l'avait promis à nos pères,
A Abraham et à sa postérité
Pour toujours.

Marie séjourna environ trois mois avec Élisabeth, et retourna ensuite en sa demeure.

## III

Parvenue au terme de sa grossesse, Elisabeth enfanta un fils. Tout heureux de voir que Dieu faisait de la sorte éclater en elle sa miséricorde, voisins et parents partagèrent sa joie.

Le huitième jour on procéda à la Circoncision du nouveau-né [1]. Et on allait l'appeler Zacharie,

1. On donnait aux enfants leur nom après les avoir circoncis, en souvenir de ce qui se passa quand ce rite fut institué. En effet, Abram et Saraï changèrent alors leurs noms en ceux d'Abraham et de Sara. Gen. XVII. (L'abbé Fouard.)

du nom de son père, lorsque la mère intervint :

— Non, dit-elle; il se nommera Jean[1].

— Mais, lui objectèrent les autres, il n'y a, dans votre famille, personne qui porte ce nom.

Et l'on demanda au père, par signes, comment il voulait le nommer.

Il se fit apporter ses tablettes :

— Jean est son nom, écrivit-il[1].

Tout le monde fut stupéfait.

Aussitôt les lèvres de Zacharie s'ouvrirent, sa langue se délia; et il se mit à parler, pour bénir Dieu.

Chacun dans l'assistance fut saisi d'une religieuse terreur.

Bientôt, dans la région des montagnes de Judée, il ne fut bruit que de ces merveilles. Chacun, en les apprenant, les recueillait en son cœur et disait :

— Que pensez-vous que sera cet enfant? Car, en toute évidence, le doigt de Dieu est sur lui.

Quant à Zacharie, son père, il fut rempli de l'Esprit saint et il prophétisa en ces termes :

Béni soit le Seigneur,
Le Dieu d'Israël!

1. Le nom de Jean veut dire : « Grâce, miséricorde de Jéhovah », יוחנן dans les Septante, Ἰωαννὰν (I, Par. VI, 9; XII, 4, etc.); de יה. Jah, forme abrégée de Jéhovah, et חנה, grâce. Les noms de Zacharie et d'Élisabeth sont également mystiques. Zacharie signifie « que Jéhovah se souvient de son peuple »; זכר, se souvenir; יה, Jéhovah. Élisabeth rappelle « le serment de Dieu », אל, Dieu, et שבע jurer. L'abbé Fouard.)

Car il est venu visiter son peuple
Et opérer sa Rédemption.

Il nous suscite un Sauveur puissant,
De la maison de David, son serviteur,
Ainsi qu'il l'avait annoncé
Par la bouche des Saints Prophètes
Qui jadis ont vécu.

Il nous sauvera de nos ennemis,
Pour accomplir ses miséricordes envers nos pères
Et se souvenir du serment,
Par lui juré à notre père Abraham,
De nous délivrer de la main de nos ennemis,
De sorte que nous le servions sans crainte,
Marchant devant lui dans la sainteté et la justice
Durant tous les jours de notre vie.

Et toi, Enfant, tu seras « le Prophète du Très-Haut »,
Car tu iras en avant du Seigneur
Lui préparer les voies,
Afin qu'il donne aux hommes de son peuple
La science du salut,
Et qu'ils obtiennent rémission de leurs péchés
De ces entrailles de miséricorde de notre Dieu
Qui l'ont fait nous visiter,
Se levant du haut des Cieux,
Pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres
Et à l'ombre de la mort,
Et pour diriger nos pas dans le chemin de la Paix.

L'Enfant croissait cependant et se fortifiait dans les dons de l'Esprit Saint.

Jusques au jour de sa manifestation devant Israël, les Déserts furent sa demeure.

* P. 564, *c, d.*

# IV

Vers cette époque parut un édit de César-Auguste ayant pour objet d'opérer le dénombrement universel de la population.

Ce dénombrement, qui était le premier, fut exécuté par Cyrinus, gouverneur de Syrie.

Chacun devait aller en son lieu d'origine se faire enregistrer sur les rôles.

Joseph (qui était de la tribu et de la famille de David) partit donc de Nazareth, ville de la Galilée, pour monter au pays de Judée et se rendre à Bethléem, la cité de David, afin d'y être inscrit avec Marie, son épouse, qui était enceinte [1].

Or, pendant qu'elle était en cet endroit, il advint que le moment d'enfanter arriva; et elle mit au monde son Fils premier-né [2].

Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche : car, pour eux, il n'y avait pas eu de place à l'hôtellerie [3].

1. Bethléem, qui signifie en hébreu « Maison du pain », est située sur la pente d'une montagne qui s'étend de l'est à l'ouest, à six ou sept kilomètres de Jérusalem. Les voyageurs en admirent le paysage gracieux et pittoresque.

2. Voir sur cette expression la note 2 de la page 6.

3. La tradition nous apprend que l'étable était une grotte taillée dans le roc, et qu'il s'y trouvait un bœuf et un âne, dont la tiède

Aux environs, dans la campagne, veillaient des bergers qui gardaient leurs troupeaux durant toute la nuit. Un Ange du Seigneur leur apparut, et une lumière divine les environna.

Grande fut leur terreur.

— Ne vous effrayez point, leur dit l'Ange, car je vous apporte, pour tout le Peuple, la bonne nouvelle d'une immense joie. Aujourd'hui, en la cité de David, vient de vous naître un Sauveur : c'est le Christ, c'est le Seigneur.... Et, pour vous, voici quel sera le signe : — Vous trouverez un Enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Soudain s'unirent à l'Ange des multitudes appartenant à la milice du Ciel. Et tous chantaient les louanges du Seigneur :

— Gloire à Dieu dans les hauteurs suprêmes, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Puis ils s'éloignèrent, remontant dans les Cieux, et les bergers se dirent l'un à l'autre :

— Allons jusqu'à Bethléem, et voyons la réalisation de ce prodige que nous révèle le Seigneur.

Étant partis en toute hâte, ils trouvèrent Marie, Joseph et l'Enfant. Il était couché dans la crèche des animaux. La vue de l'Enfant leur fit comprendre

haleine réchauffa les membres de l'Enfant divin. Sur cette grotte s'élève aujourd'hui une Église. Quant à la crèche, elle a été, depuis des siècles, transportée à Rome dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, où elle est exposée à la vénération des Fidèles.

ce qui leur avait été révélé de Lui. Chacun, en les écoutant, était émerveillé de ce qu'ils racontaient.

Quant à Marie, elle recueillait en elle-même toutes ces paroles et les repassait en son cœur.

Les Bergers s'en retournèrent, louant et glorifiant Dieu de ce qu'ils avaient entendu et vu, — toutes choses en parfait accord avec la révélation qui leur avait été faite.

Lorsque, huit jours après, l'Enfant dut être circoncis, on l'appela JÉSUS [le Sauveur]. C'était le nom que l'Ange lui avait donné, avant même qu'il eût été conçu dans le sein maternel.

## V

Après avoir, d'après le précepte de Moïse, consacré à la Purification le nombre de jours prescrit, on porta l'Enfant à Jérusalem : — d'abord pour le présenter au Seigneur en exécution de ce qui est écrit dans la Loi : « Que tout enfant mâle, premier-né de sa mère, sera consacré au Seigneur ; » — et ensuite pour offrir (toujours selon le cérémonial divinement institué) un couple de tourterelles ou deux jeunes colombes.

* P. 564, *e*.

Or, à Jérusalem, il y avait alors, attendant la consolation d'Israël, un homme juste et tout rempli de la crainte de Dieu. Il se nommait Siméon. L'Esprit-Saint était en son âme et lui avait révélé qu'il ne verrait point la mort avant d'avoir contemplé, de ses yeux, le Christ du Seigneur.

Au moment même où les parents de l'Enfant Jésus l'apportaient au Temple afin de se conformer, en ce qui le concernait, à l'usage légal, Siméon, poussé par l'Esprit, entra également dans le lieu sacré. Prenant l'Enfant dans ses bras, il bénit Dieu et s'écria :

Maintenant, ô Seigneur,
Laissez votre serviteur s'en aller en paix
Suivant votre parole !
Puisque mes yeux ont vu le Sauveur qui vient de vous,
Et que vous avez préparé
Pour être, à la face de tous les peuples,
La lumière qui éclairera les nations
Et la gloire du peuple qui est le vôtre :
Israël.

Le Père et la Mère de l'Enfant étaient dans l'admiration de tout ce que l'on disait de Lui. Siméon les bénit ; et s'adressant à Marie, la Mère de Jésus, il lui fit entendre ces mots :

— C'est pour être la ruine et la résurrection de bien des choses en Israël, et pour porter un signe de contradiction, que cet Enfant a été mis au monde ; et votre âme, à vous-même, sera percée d'outre en outre, comme par l'acier d'une épée.... Ainsi paraîtront au jour les secrets sentiments d'un grand nombre de cœurs.

Il y avait là, également, nne Prophétesse toute chargée de jours. C'était Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Après avoir, depuis sa virginité, vécu sept ans avec son mari, elle était devenue veuve. Et cette veuve, alors âgée de quatre-vingt-quatre ans, ne quittait point le Temple, servant nuit et jour le Seigneur dans les jeûnes et dans la prière.

Elle aussi, survenant en cette même heure, rendit grâce à Dieu et parla de l'Enfant à tous ceux qui espéraient « la Rédemption d'Israël ».

## VI

Les prescriptions de la Loi du Seigneur avaient été accomplies; et ils étaient rentrés en Galilée dans leur cité de Nazareth.

L'Enfant croissait et se fortifiait. Il était plein de sagesse et la grâce de Dieu était en Lui.

Chaque année, aux solennités de la Pâque, ses parents faisaient le pèlerinage de Jérusalem. Ils s'y rendirent comme de coutume, au moment où il venait d'atteindre l'âge de douze ans.

La période des jours consacrés à la Fête étant passée, ils prirent le chemin du retour.

Or l'Enfant Jésus était resté dans Jérusalem.

Ni son père ni sa mère ne s'en aperçurent tout

d'abord, supposant qu'il était sans doute avec quelque autre personne de la caravane. Ils marchèrent toute une journée, le cherchant deçà et delà parmi ceux de leur parenté et parmi leurs connaissances. Mais ne l'ayant point trouvé, ils rebroussèrent chemin et, s'enquérant partout de lui, ils revinrent jusqu'à Jérusalem.

Ce fut seulement après trois jours, qu'ils le découvrirent enfin dans le Temple. Il était assis au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendaient étaient confondus de sa sagesse et émerveillés de ses réponses.

Ses parents, le voyant ainsi, furent très étonnés :

— Mon Fils, lui dit sa Mère, pourquoi avez-vous agi de la sorte à notre égard? Voilà que votre père et moi nous étions à votre recherche, dans la plus douloureuse angoisse.

— Pourquoi vous être inquiétés à mon sujet? leur répondit-il. Ne saviez-vous donc pas qu'il faut que je sois aux affaires de Mon Père?

Mais ils ne comprirent point cette parole qu'il leur adressa. — Descendant du Temple avec eux, il retourna à Nazareth. Il leur était soumis.

Sa Mère conservait toutes ces choses en son cœur. Et Jésus progressait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.

# VII

En l'an quinze du règne de Tibère César : — Ponce Pilate étant procurateur de la Judée ; — Hérode, tétrarque de la Galilée ; — Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturie et des terres de la Trachonite ; — Lysanias, tétrarque de l'Abilène ; — sous le souverain pontificat d'Anne et de Caïphe, — l'ordre de Dieu se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le Désert.

Et Jean s'en alla dans toute la contrée qui borde le Jourdain prêcher un baptême de pénitence pour la rémission des péchés, réalisant de la sorte ce qui est écrit au livre des oracles du Prophète Isaïe :

— Une Voix retentira au Désert : « Préparez la « route au Seigneur ; redressez les sentiers qu'il « doit parcourir. Toute vallée sera comblée ; toute « montagne et toute colline seront abaissées. Les « voies tortueuses seront changées en droit che- « min ; les sentiers scabreux, en routes unies, et « tout homme verra alors le Salut de Dieu. »

A des groupes qui venaient se faire baptiser par lui il fit entendre ces paroles[1] :

1. Saint Matthieu (III, 7) nous apprend que ces groupes étaient composés de Pharisiens et de Sadducéens. (Voy. la note p. 10.)

* P. 564, *f.*

— O race de vipères, qui vous a appris à vous dérober par la fuite à la colère imminente? Faites de dignes fruits de conversion au lieu de me répéter : « Nous avons Abraham pour Père! » Car des pierres même que voici, Dieu peut, je vous le déclare, susciter des enfants à Abraham!... A la racine des arbres touche déjà le tranchant de la hache. Sachez que tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

— Qu'avons-nous donc à faire? lui demandaient les multitudes.

— Que celui qui possède deux tuniques, leur répondait-il, en donne une à celui qui n'en a point. Et que celui qui a des aliments pour se nourrir fasse de même.

Des collecteurs des deniers publics [ceux qu'on nommait publicains] se présentèrent à son baptême et l'interrogèrent, eux aussi :

— Maître, qu'avons-nous à faire?

— N'exigez rien de plus que ce qui vous a été prescrit.

Des soldats lui posèrent également la même question :

— Et nous, qu'avons-nous à faire?

— Ne brutalisez personne; abstenez-vous de chercher querelle aux gens ; contentez-vous de votre paye.

Tous les esprits étaient préoccupés de la personne

* P. 564, *g*.

de Jean; et le peuple soupçonnait qu'il pourrait bien être le Christ.

Ce fut pour répondre à tous que Jean s'écria :

— Oui, sans doute, je vous baptise, mais dans l'eau. Un autre viendra, plus puissant que moi, un autre, des sandales duquel je ne suis pas digne de dénouer les courroies. Et celui-là, c'est dans l'Esprit-Saint et dans le feu qu'il vous baptisera. Celui-là a le van dans sa main et il nettoiera son aire.... Il rassemblera le froment dans son grenier et brûlera la paille dans une flamme inextinguible.

Nombreuses et variées étaient les exhortations par lesquelles il annonçait au peuple la Bonne Nouvelle.

Le tétrarque Hérode, cependant, ayant été repris par lui, — tant pour avoir épousé Hérodiade, femme de son frère, qu'au sujet des mille crimes qu'il avait commis, — ajouta encore à tous ces forfaits celui de faire jeter Jean en prison.

## VIII

Or, dans le temps que tout le peuple se pressait autour de Jean pour recevoir son Baptême, il était advenu que Jésus ayant été baptisé, lui aussi, et s'étant mis en prières, les Cieux s'étaient ouverts. Sous la forme sensible d'une colombe, l'Esprit-Saint était descendu sur Lui.

Au même moment on avait entendu une Voix du Ciel :

— Tu es mon Fils bien-aimé. En Toi j'ai mis toute ma tendresse.

Jésus alors avait environ trente ans et passait pour le fils de Joseph.

Il descendait d'Éli [1]. Éli provenait de Mathat; — Mathat, de Lévi; — Lévi, de Melchi; — Melchi, de Jeanné; — Jeanné, de Joseph; — Joseph, de Mathias; — Mathias, d'Amos; — Amos, de Nahum; — Nahum, d'Hesli; — Hesli, de Naggé; — Naggé, de Mahath; — Mahath, de Mathathias; — Mathathias, de Séméi; — Séméi, de Joseph; — Joseph, de Juda; — Juda, de Joanna; — Joanna, de Résa; — Résa, de Zorobabel; — Zorobabel, de Salathiel; — Salathiel, de Néri; — Néri, de Melchi; — Melchi, d'Addi; — Addi, de Cosan; — Cosan, d'Elmadan; — Elmadan, de Her; — Her, de Jésu; — Jésu, d'Eliézer; — Eliézer, de Jorim; — Jorim, de Mathat; — Mathat, de Lévi; — Lévi, de Siméon; — Siméon, de Juda; — Juda, de Joseph; — Joseph, de Jona; — Jona, d'Eliakim; Eliakim, de Méléa; — Méléa, de Menna; — Menna, de Nathan; — Nathan, de David.

David provenait de Jessé; — Jessé, d'Obed; — Obed, de Booz; — Booz, de Salomon; — Salomon, de Naasson; — Naasson, d'Aminadab; — Aminadab, d'Aram; — Aram, d'Esron; — Esron, de Pharès; —

1. Éli, Éliakim, Ioakim, sont les variantes hébraïques du même nom. Cet Éli, Éliakim, Ioakim dont Jésus descendait était le père de la Sainte Vierge et l'époux de Sainte Anne. De cette dernière variante Ioakim nous avont fait Joachim.

Joseph, comme on le voit dans Saint-Matthieu était fils de Jacob.

Pharès, de Juda; — Juda, de Jacob; — Jacob, d'Isaac; — Isaac, d'ABRAHAM.

ABRAHAM provenait de Tharé; — Tharé, de Nachor; — Nachor, de Sarug; — Sarug, de Ragaü; — Ragaü, de Phaleg; — Phaleg, d'Héber; — Héber, de Salé; — Salé, de Caïnan; — Caïnan, d'Arphaxad; — Arphaxad, de Sem; — Sem, de Noé; — Noé, de Lamech; — Lamech, de Mathusalé; — Mathusalé, d'Henoch; — Henoch, de Jared; — Jared, de Malaléed; — Malaléed, de Caïnon; — Caïnon, de Seth; — Seth, d'ADAM; — ADAM, de DIEU.

## XI

Jésus rentra du Jourdain rempli de l'Esprit-Saint, lequel le poussa au Désert. Il y passa quarante * jours; et il eut à y subir les tentatives du Démon.

Durant ces quarante jours, il ne mangea rien. Et comme, après ce temps écoulé, il ressentait la faim, le Démon lui dit :

— Si vous êtes Fils de Dieu, commandez à cette pierre de se changer en pain.

Mais Jésus lui fit cette réponse :

— Ce n'est point dans le pain seul, mais dans toute parole de Dieu, que l'homme trouve sa vie.

Le Démon le conduisit sur une haute montagne; et, faisant passer en un instant sous son regard tous les Royaumes de la terre :

— Je vous donnerai, lui dit-il, la puissance uni-

* P. 565. *a*.

verselle et la gloire que ces Royaumes contiennent : car ils m'ont été livrés, et j'en dispose pour qui il me plaît. Donc, prosternez-vous en adoration devant moi, et tout cela est à vous.

— Voici, lui répondit Jésus, la parole de l'Écrilure : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne « serviras que Lui seul. »

L'emmenant à Jérusalem, le Démon le plaça sur le faîte du Temple :

— Si vous êtes Fils de Dieu, précipitez-vous en bas du lieu où nous sommes, lui dit-il, car il est écrit : « Dieu a confié à ses Anges le soin de vous garder ; « et, de peur que votre pied ne se blesse contre quel- « que pierre, ils vous soutiendront en leurs mains. »

Jésus lui répondit par ces mots :

— Il a été dit : « Tu ne tenteras point le Seigneur « ton Dieu. »

L'épreuve tout entière était achevée. Le Démon le quitta, jusqu'à une autre occasion.

## X

Sous l'impulsion de l'Esprit, Jésus était retourné en Galilée.

Sa renommée ne tarda pas à se répandre dans toute la contrée. Il enseignait dans les synagogues du pays, et tous célébraient ses louanges.

Étant allé à Nazareth, où il avait passé son enfance, il entra dans la Synagogue le jour du Sabbat, selon sa coutume, et il se leva pour faire la Lecture.

On lui présenta le livre du Prophète Isaïe[1].

Il l'ouvrit et tomba sur ce passage :

« L'Esprit de Dieu est sur Moi. Il m'a consacré « par son onction et il m'a envoyé :

« Pour évangéliser les pauvres;

« Pour guérir ceux qui ont le cœur brisé;

« Pour annoncer publiquement aux captifs la dé- « livrance et aux aveugles la lumière;

« Pour affranchir les opprimés;

« Pour prêcher l'An de grâce du Seigneur et pro- « clamer le jour où le compte de chacun sera réglé « suivant ses mérites. »

Il ferma le livre, le rendit au servant et s'assit.

Tout le monde dans la Synagogue avait les yeux fixés sur Lui.

« — Aujourd'hui, dit-il, s'accomplit cette Prophétie dont vous venez d'entendre le texte.... »

Tel fut son début. Bien que lui rendant témoignage sur les paroles de grâce qui sortaient de ses lèvres, tous se montraient fort étonnés : — Est-ce que ce n'est point là, disait-on, le fils de Joseph?...

— Assurément, reprit-il, vous allez m'appliquer un adage connu : « — Médecin, guéris chez toi-

1. C'était l'usage d'engager tous ceux qui comprenaient un point de doctrine, de quelque tribu ou de quelque condition qu'ils fussent, de prendre la parole sur les Écritures qu'on venait de lire. Les habitants de Nazareth, ayant entendu parler des miracles que Jésus avait faits à Capharnaüm, durent être curieux de l'entendre.

* P. 565.

même ». Tous ces hauts faits, que vous avez accomplis à Capharnaüm et dont nous avons ouï la rumeur, opérez-les donc également, ici même, dans votre propre patrie ».

Puis il ajouta :

— Je vous le dis en vérité, nul prophète n'est accepté dans sa patrie : — oui, je vous le dis en vérité. Il y avait aux jours d'Élie, beaucoup de veuves en Israël, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et demi et qu'il y eut une grande famine sur toute la terre ; et cependant, Élie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais bien à une veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon. Il y avait pareillement, en Israël, beaucoup de lépreux, au temps du prophète Élisée ; et cependant, aucun d'eux ne fut guéri. Celui qui fut guéri, ce fut un Syrien : Naaman.

Ces paroles produisirent sur ceux à qui elles s'adressaient et qui remplissaient la Synagogue une violente irritation. Tous ces hommes se levèrent et ils le chassèrent hors de la cité.

Ils le conduisirent même, avec le dessein de le jeter en bas, jusques au sommet de la montagne sur laquelle leur ville est assise. Mais Jésus, passant au milieu d'eux, suivit son chemin.

## XI

Étant allé habiter à Capharnaüm, ville de Galilée, Jésus y enseignait aux jours de Sabbat. Et la

puissance dont sa parole était investie, frappait d'étonnement les auditeurs de sa doctrine.

Dans la Synagogue se trouvait un homme qui avait en lui un Esprit immonde. Il s'était mis à pousser de grands cris en apercevant Jésus.

— Grâce! Que voulez-vous de nous, Nazaréen Jésus?.. Êtes-vous venu consommer notre perte?... Je sais qui vous êtes, vous!. . Vous êtes le Saint de Dieu.

La voix de Jésus devint menaçante :

— Silence! dit-il, et sors de cet homme.

Et soudain, renversant par terre le possédé, au milieu de la Synagogue, le Démon sortit de son corps sans lui faire aucun mal.

A ce spectacle, tous avaient été terrifiés et ils s'interrogeaient les uns les autres :

— Qu'est-ce donc que cette parole qui commande avec autorité et puissance aux Esprits immondes, et devant laquelle ils s'enfuient aussitôt?

Dans tout le pays environnant il n'était bruit que de Lui.

*
* *

En quittant la Synagogue, Jésus était entré dans la maison de Simon.

La belle-mère de ce dernier était retenue au lit par de fortes fièvres. On implora Jésus en sa faveur.

Debout à son côté, il se pencha vers elle, commanda à la fièvre, et la fièvre disparut.

* P. 565, *c*.

Cette femme se leva aussitôt et s'occupa de servir ses hôtes.

Après le coucher du soleil, tous ceux qui avaient chez eux des malades, quelle que fût la nature de leurs souffrances, les lui conduisirent. Imposant les mains sur chacun d'eux, Jésus les guérit.

Nombre de Démons s'échappaient du corps des possédés, en s'écriant : « — Vous êtes le Fils de Dieu. » Mais, le prenant avec eux sur le ton de la menace, il leur interdisait de parler ainsi[1].

Ces Démons savaient en effet qu'il était le Christ.

Dès qu'il fit jour, cependant, il sortit de la maison pour s'isoler en quelque lieu désert. Mais les multitudes cherchèrent à découvrir sa retraite; et, étant enfin parvenues à le rejoindre, elles s'efforçaient de le retenir, ne voulant point qu'il les quittât encore :

— Il faut, leur dit-il, que je me rende aussi en d'autres villes, *afin d'annoncer la bonne nouvelle du Royaume de Dieu.* Car c'est pour cela que j'ai été envoyé.

Donc il allait prêchant dans les Synagogues de la Galilée.

1. Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il constamment fait taire les Démons le reconnaissant et le déclarant « Fils de Dieu » ? — Il ne voulait pas que la vérité fût proclamée par le Père du mensonge ; il ne voulait pas s'appuyer sur un tel témoignage. Il y a des alliances qu'il faut savoir repousser, alors même qu'elles paraissent apporter une utilité momentanée.

# XII

Sur le rivage du lac de Génésareth, voilà que les foules firent en quelque sorte irruption sur lui pour entendre la Parole de Dieu.

Il aperçut en ce moment deux barques qui stationnaient au bord de l'eau. Les pêcheurs, descendus sur la rive, étaient en train de laver leurs filets.

Se réfugiant dans l'une de ces nefs, il pria Simon, à qui elle appartenait, de l'éloigner un peu de terre. Puis il s'assit; et, de là, dans la barque, il instruisit la multitude.

Lorsqu'il eut achevé de parler, il dit à Simon :

— Pousse au large, maintenant, — et vous lancerez vos filets pour la pêche.

— Maître, répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. Toutefois, sur votre parole, je jetterai le filet.

Ce qu'ils firent. Mais la quantité de poissons qu'ils ramenèrent alors fut telle que les mailles se rompaient, et qu'ils durent appeler à leur aide ceux de leurs camarades qui étaient dans l'autre barque et qui se hâtèrent d'arriver. Les deux barques furent toutes remplies de poisson, au point qu'il s'en fallut de très peu qu'elles ne fussent submergées.

A cette vue, Simon Pierre tombe aux genoux de Jésus.

— Seigneur, éloignez-vous de moi, s'écrie-t-il, car je ne suis qu'un homme de péché!

Un sentiment d'effroi l'avait en effet saisi, ainsi que ses compagnons, en présence de tous ces poissons qu'ils venaient de capturer : les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, qui étaient les camarades de Simon, n'étaient pas moins émus.

— N'aie point peur, dit Jésus à Pierre. Désormais ce sont des hommes que tu prendras.

Là-dessus, ramenant les barques à terre, ils quittèrent tout pour le suivre.

*
* *

Une autre fois, dans une ville de ce pays, un homme, couvert de lèpre, l'ayant aperçu, se prosterna, tout suppliant, la face contre terre :

— Seigneur! si vous le voulez, vous pouvez me guérir.

Jésus étendit la main et le toucha :

— Je le veux, dit-il, sois guéri.

Et soudain, la lèpre disparut de cet homme.

— N'en parle à personne ! lui recommanda Jésus. Mais va te montrer à l'un des prêtres et fais pour ta guérison, et comme témoignage vis-à-vis d'eux, l'offrande prescrite par Moïse.

Sa renommée s'étendait de plus en plus. D'immenses multitudes accouraient pour l'entendre et

pour être guéries de leurs maux. Quant à Lui, il cherchait la retraite et allait prier dans les lieux solitaires.

## XIII

Jésus donnait un jour ses enseignements. Venus de la Galilée, de la Judée, et de la ville de Jérusalem, des Pharisiens et des Docteurs de la Loi avaient pris place parmi l'auditoire.

La puissance du Seigneur était là pour guérir.

Voilà que, sur ces entrefaites, arrivent des hommes, qui portaient un paralytique étendu sur un lit. Ils cherchent à le faire entrer et à le placer devant Jésus. Mais à cause de toutes ces foules, il leur est impossible de parvenir jusqu'à Lui. Ils montent alors sur la terrasse de l'habitation, et, descendant l'infirme avec son lit par la toiture, ils le déposent au milieu de la salle, aux pieds de Jésus.

Celui-ci, voyant leur foi, dit au malade :

— Mon ami, absolution t'est donnée de tes fautes.

Là-dessus les Scribes et les Pharisiens font eux-mêmes cette réflexion :

— Qui donc est celui-ci pour proférer de tels blasphèmes ? Est-il quelqu'un, sinon Dieu seul, qui puisse remettre les péchés?

Connaissant ce qui se passait en eux, Jésus leur dit :

— Pourquoi penser ainsi dans le fond de vos cœurs? Est-ce qu'il y a plus de difficulté à prononcer efficacement cet arrêt : « Tes péchés te sont remis », qu'à prononcer celui-ci : « Lève-toi et marche?... »

Eh bien, — afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a le pouvoir de remettre les péchés ici-bas : « — Je te l'ordonne! dit-il à l'infirme : lève-toi, emporte ton lit et retourne en ta maison. »

Aussitôt, se dressant sur ses pieds en présence de tous ceux qui étaient là, le paralytique emporte le lit sur lequel il était gisant et rentre chez lui, en célébrant la grandeur de Dieu.

Enthousiasmés et tremblants d'émotion, les témoins de cette scène glorifient le Seigneur.

— Quelle merveilleuse chose, s'écrient-ils, s'est accomplie aujourd'hui sous notre regard!

*
* *

Comme Jésus s'éloignait, après ce que nous venons de raconter, il aperçut, assis au bureau des contributions, un employé du fisc, nommé Lévi. Il lui dit ce seul mot :

— Suis-moi.

Là-dessus l'homme se lève; et, abandonnant tout, il s'attache à ses pas.

Ce Lévi lui donna un grand banquet en sa maison. Assistaient au dîner, entre autres convives, beau-

coup d'employés du fisc [sorte de gens décriés et détestés que l'on nommait Publicains].

Cela fit murmurer les Pharisiens et les Scribes, et ils interpellèrent les Disciples :

— Comment! vous allez ainsi manger et boire avec des Publicains et des gens sans conduite?

Jésus prit lui-même la parole :

— Ce ne sont point ceux qui se portent bien, dit-il, qui ont besoin de Médecin. Ce sont ceux qui sont malades.... Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.

— Pourquoi en outre, ajoutèrent-ils, tandis que les Disciples de Jean, de même du reste que ceux des Pharisiens, se livrent habituellement au jeûne et aux prières, les vôtres, à vous, ne font-ils que festoyer et boire?

— Voudriez-vous donc, leur repartit-il, astreindre au jeûne les compagnons de l'Époux, tant que l'Époux est avec eux? Des jours viendront cependant où celui-ci leur sera enlevé. Ce sera alors pour eux le moment de jeûner.

Il se servit encore de cette comparaison :

— Nul ne va, dans un vêtement neuf, prendre un morceau pour le coudre à un vêtement vieux : car ce serait à la fois, et déchirer le vêtement neuf, et ajuster au vieux vêtement un morceau neuf qui ne lui convient pas. Personne non plus ne s'avise de mettre le vin nouveau dans de vieilles outres, sans quoi le vin ferait éclater les outres; de sorte que, d'un côté, le vin se répandrait par terre, et que, de l'autre, les outres seraient perdues. Mais on met,

au contraire, le vin nouveau dans des outres neuves, et l'un et l'autre se conservent.

Quiconque est imbu de ce qui est ancien, n'est guère prompt à accepter ce qui est nouveau, et son langage en effet est toujours celui-ci : « La chose ancienne est bien mieux ».

## XIV

Un jour de Sabbat (celui qui est dit : « le Second-Premier [1] »), Jésus cheminait le long des champs de blé mur. Cueillant çà et là et froissant des épis dans leurs mains, ses Disciples se sustentaient avec quelques grains de froment.

Des Pharisiens étaient là :

— Pourquoi vous permettez-vous ce qui n'est point licite le jour du Sabbat?

— N'avez-vous donc pas lu, leur repartit Jésus, ce que fit David lorsqu'il eut faim, et ce que firent aussi ceux qui étaient avec lui? Et comment, entrant dans la Maison de Dieu, il prit pour se nourrir et distribua à ses compagnons les pains de Proposition, que les prêtres seuls avaient le droit de manger?...

1. C'était le Sabbat qui suivait celui du jour pascal : il formait la grande octave de la Pâque juive et était presque aussi solennel que le jour même de la Fête.

— Du Sabbat même, ajouta-t-il, le Fils de l'Homme est le Maître.

*
* *

Il était, un autre jour de Sabbat, entré dans une Synagogue, et il y exposait sa doctrine. En ce moment s'y trouvait un homme, qui avait la main droite paralysée.

Des Scribes et des Pharisiens étaient à l'affût pour voir s'il le guérirait, et tirer de là quelque prétexte à accusation.

Quant à lui, pénétrant leur dessein, il appelle l'homme à la main paralysée.

— Lève-toi, dit-il, et tiens-toi debout, au milieu de l'assemblée.

L'homme se lève et se tient debout.

Jésus se tourne alors vers eux :

— Je vous le demande, leur dit-il, est-il permis d'opérer le bien le jour du Sabbat, ou faut-il mal faire?... Est-il licite de sauver une existence ou doit-on la laisser périr?

Ayant sur eux tous promené son regard, il dit à l'homme :

— Étends ta main.

A ces mots, le paralytique étendit la main et elle redevint saine.

Quant à eux, ils en perdaient la tête; et ils se livraient à maints conciliabules pour savoir comment ils pourraient atteindre Jésus.

# XV

Vers cette époque, il alla prier sur la Montagne et passa la nuit à implorer Dieu....

Au lever du jour, il convoqua ses Disciples. Parmi eux, il fit élection de Douze, à qui, en les choisissant, il donna le titre d'*Apôtres*.

Ce furent :

Simon, qu'il surnomma PIERRE, et André, son frère ; — Jacques et Jean ;

Philippe et Barthélemy ; — Matthieu et Thomas ;

Jacques, fils d'Alphée, et Simon, surnommé le Zélé ; — Jude, frère de Jacques, et enfin Judas Iscariote, qui fut un traître cependant!

*
* *

Descendant de la Montagne avec eux, il s'arrêta dans un lieu champêtre.

Autour de lui se tenaient, et le groupe de ses Disciples, et une multitude immense de peuple.

Pour entendre sa parole et être guéries de leurs maux, ces foules étaient accourues de tous les côtés, — et de la Judée, et de Jérusalem, et des bords de la mer, et de Tyr, et de Sidon. Ceux mêmes qui étaient tourmentés par des Esprits impurs en étaient délivrés. Chacun cherchait à le toucher, parce qu'une vertu puissante sortait de Lui et guérissait tout le monde.

* P. 565, *f*.

Le regard de Jésus se leva alors vers ses Disciples :

« — Bienheureux êtes-vous, ô Pauvres, s'écria-t-il, parce qu'à vous appartient le Royaume de Dieu ! Bienheureux, vous qui maintenant avez faim, parce que vous serez rassasiés ! Bienheureux, vous qui pleurez maintenant, parce que vous serez tout éclatants de joie ! Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous haïront, vous réprouveront, proscriront votre nom comme maudit, à cause du Fils de l'Homme ! En ce jour-là, réjouissez-vous et soyez ravis d'allégresse ! car pour vous se prépare alors dans le Ciel la grande récompense. Réjouissez-vous ! car c'est de cette même façon que ceux dont ils descendent traitaient les Prophètes.

Malheur à vous, cependant, Riches, parce que vous possédez maintenant votre consolation ! Malheur à vous qui avez toutes choses à satiété, parce que vous subirez les tourments de la faim ! Malheur à vous, qui êtes maintenant dans les éclats de rire, parce que vous tomberez dans le deuil et les larmes. Malheur ! lorsque les hommes vous acclameront : car, c'est de même façon que ceux dont ils descendent accueillaient les faux Prophètes. »

*
* *

« Quant à vous, qui m'écoutez, voici ce que je vous dis :

Aimez vos ennemis. Comblez de bienfaits ceux qui vous haïssent ; parlez bien de ceux qui parlent mal de vous, et priez pour ceux qui vous calomnient.

Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui encore l'autre. Et, contre celui qui t'enlève ton manteau, ne défends pas même ta tunique.

Donne à qui te demande ; et, à qui s'empare de ce qui est à toi, ne fais entendre aucune réclamation.

Comme vous voulez que les hommes agissent envers vous, agissez vous-mêmes pareillement envers eux.

Quelle grâce avez-vous, à aimer ceux qui vous aiment? Les hommes de péché, eux aussi, chérissent ceux dont ils sont aimés.

Quelle grâce avez-vous, à faire du bien à ceux qui vous en font à vous-mêmes ? Les hommes de péché n'agissent pas autrement.

Quelle grâce avez-vous à prêter à ceux dont vous espérez recevoir quelque chose? Les hommes de péché, également, se font entre eux des prêts de même sorte, afin d'en retirer un profit.

Vous, cependant, aimez vos ennemis. Faites du bien et prêtez à autrui, sans en attendre quoi que ce soit. Et alors votre récompense sera grande et vous serez les enfants du Très-Haut, lequel fait planer sa bonté sur les ingrats et les méchants.

Soyez donc miséricordieux, comme est miséricordieux votre Père.

Gardez-vous de juger : et vous ne serez point jugés. Gardez-vous de condamner : et vous ne serez

point condamnés. Pardonnez : et le pardon vous sera accordé. Donnez : et il vous sera donné, et l'on versera dans votre propre trésor une bonne mesure, pressée, tassée, et s'épandant par-dessus bords, — car c'est de la mesure même dont vous vous serez servis envers autrui que l'on se servira envers vous. »

*
* *

Il leur disait aussi, par forme de comparaison :

« — Un aveugle peut-il conduire un aveugle?... Ne tomberont-ils pas tous deux dans un fossé?.... »

*
* *

« Le Disciple n'est pas au-dessus du Maître. Mais le terme de sa perfection, c'est d'être pareil à son Maître.... »

*
* *

« Pourquoi ton regard recherche-t-il un brin de paille dans l'œil de ton frère, et ne t'inquiètes-tu point de la poutre qui est dans ton œil à toi? Et comment peux-tu aller dire à ton frère: « — Mon frère, permettez donc que j'enlève ce fétu que vous avez dans votre œil? » alors que tu ne fais toi-même nulle attention à la poutre qui obstrue ta prunelle?... Comédien! commence d'abord par enlever de ton œil le madrier qui s'y trouve, et tu t'occuperas ensuite d'ôter de l'œil de ton frère le fétu de paille.

*
* *

« L'arbre qui produit de mauvais fruits n'est pas bon : l'arbre qui porte de bons fruits n'est pas mauvais. Car c'est précisément par son fruit que l'arbre se fait connaître. Sur des épines on ne cueille point de figues : sur des ronces on ne vendange point de raisin.

Du bon trésor de son cœur, l'homme bon tire le bien et déverse le bien; de son mauvais trésor l'homme mauvais tire le mal et déverse le mal. Car la bouche qui parle, c'est le fond du cœur qui surabonde au dehors. »

*
* *

« Pourquoi donc m'appelez-vous « Seigneur ! Seigneur ! » et ne mettez-vous pas en pratique ce que je dis ?

Quiconque vient à moi, écoutant mes paroles et les mettant en pratique, je vais vous montrer à quoi il ressemble.

Il ressemble à un homme, à un constructeur de maison, qui a creusé le sol très avant, afin d'établir ses fondations sur le roc. L'inondation est survenue; mais vainement les flots du fleuve se sont-ils jetés contre cet édifice : rien ne l'a ébranlé, parce qu'il était fondé sur le roc.

Quant à celui-là qui écoute mes paroles, mais sans les pratiquer, il est semblable à un homme qui bâtit sa demeure à fleur de terre, sans nulles

* P. 566, *a*.

fondations. Assaillie par le fleuve, elle s'est écroulée soudain : et grande a été sa ruine. »

## XVI

Après avoir ainsi parlé au peuple, Jésus entra dans Capharnaüm.

L'esclave du Centurion de cette ville était malade et à l'agonie. Son maître lui était fort attaché : de sorte que, dès qu'il eut appris par la rumeur publique l'arrivée de Jésus, il lui députa quelques anciens d'entre les Juifs pour le supplier de venir, et de guérir ce serviteur.

Ceux-ci, ayant abordé Jésus, le prièrent avec grandes instances.

— Il mérite vraiment, lui dirent-ils, que vous fassiez cela pour lui. Car il est très dévoué à notre nation, et il nous a même bâti une Synagogue.

Jésus était donc parti avec eux, lorsque, à une petite distance de la maison, ils rencontrèrent d'autres amis du Centurion que ce dernier avait chargés de lui transmettre ces quelques mots :

« — Seigneur, ne prenez point tant de peine, car « je ne suis pas digne que vous entriez sous mon « toit. Et, pour la même raison, je ne me suis pas « jugé digne non plus d'aller en personne me

« présenter devant Vous. *Prononcez seulement une « parole*, et la guérison de mon serviteur sera aus- « sitôt accomplie. Moi-même en effet (qui ne suis « pourtant qu'un subalterne), je n'ai qu'à dire : « Va-t'en » à tel des soldats qui sont sous mes or- « dres, pour qu'il s'en aille : « Viens », dis-je à un « autre, et il arrive au commandement. De même « à mon esclave : Fais ceci », et il le fait.... »

Jésus fut dans l'admiration d'un pareil langage, et, se retournant vers les multitudes qui se pressaient sur ses pas :

— En vérité, je vous le déclare, s'écria-t-il, dans Israël même, je n'ai pas trouvé une si grande foi !

Les envoyés du Centurion étant repartis, trouvèrent en pleine santé l'esclave qui avait été malade.

*
* *

Jésus se dirigea ensuite vers une ville appelée Naïm[1]. Ses Disciples, et une foule considérable, marchaient à sa suite.

Au moment où il arrivait aux portes de la cité, il se trouva que l'on portait en terre un mort. C'était un fils unique, dont la mère était veuve. Un grand nombre d'habitants lui faisaient cortège.

1. Naïm était une petite ville, à deux lieues et demie de Nazareth, auprès des sources du Cison qui coule au pied du mont Thabor. Le Sauveur, en entrant à Naïm, eut à traverser cette rivière.

Il est bon de rappeler, pour l'intelligence du fait qui va être raconté, que chez les Hébreux les morts étaient transportés en terre à visage découvert, dans un cercueil non fermé.

En voyant cette mère, le Seigneur fut ému de compassion :

— Ne pleurez point, lui dit-il.

Puis il s'approche et touche le cercueil.

Les porteurs s'arrêtent, et il dit :

— Jeune homme, je te l'ordonne : lève-toi!

Et celui qui était mort se dresse sur son séant et se met à parler.... Jésus le rend à sa mère.

La crainte les avait tous saisis, et ils glorifiaient Dieu :

— Un grand Prophète, disaient-ils, a surgi parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

Le bruit de cet événement se répandit partout en Judée, et dans le pays environnant.

## XVII

Les disciples de Jean ayant rapporté tout cela à leur maître, celui-ci en choisit deux, qu'il députa à Jésus pour lui poser cette question :

« — Êtes-vous CELUI QUI DOIT VENIR, ou nous faut-il en attendre un autre? »

Ils se présentèrent donc à Jésus.

— Jean-Baptiste nous adresse à vous pour vous demander si vous êtes CELUI QUI DOIT VENIR ou s'il faut que nous en attendions un autre?

Ainsi parlèrent-ils. Or, en cet instant même, Jésus

guérissait de nombreux malades : il fermait des plaies; il délivrait des possédés; à beaucoup d'aveugles, il faisait don de la vue....

Il répondit aux disciples de Jean :

— Retournez annoncer à Jean ce dont vos yeux et vos oreilles ont été les témoins : « Les aveugles « voient; les boiteux marchent; les lépreux rede- « viennent sains; les sourds entendent; les morts « ressuscitent; les pauvres sont évangélisés[1]!... » Bienheureux cependant qui ne se scandalisera pas de Moi!

Les Disciples que Jean avait envoyés se retirèrent, et Jésus alors parla de Jean à la multitude :

« — Au désert, leur dit-il, qu'êtes-vous allés voir? Est-ce un roseau agité par le vent?...

Qu'êtes-vous allés voir?

Serait-ce un homme aux moelleux vêtements? — Mais ceux qui se parent de riches habits et qui vivent au milieu des délices font leur demeure dans le palais des rois....

Qu'êtes-vous donc allés voir?

Un Prophète? — Oui, certes, vous dis-je, et plus

1. C'est un texte prophétique d'Isaïe, indiquant ces signes de la venue du Messie. Le Sauveur y ajoute les mots : « Les morts ressuscitent », non point qu'il ait ressuscité des morts devant les Disciples de Jean. Mais la résurrection du fils de la veuve de Naïm venait d'avoir lieu la veille ou l'avant-veille aux portes mêmes de la cité. Et tout le monde attestait ce miracle aux Disciples de Jean. Voilà pourquoi le Seigneur leur dit de rapporter à Jean, non seulement ce qu'ils ont vu, mais ce qu'ils ont entendu : *Quod audistis et vidistis.*

qu'un Prophète. C'est celui-là même au sujet duquel il a été écrit : « Voici que, pour te précéder, « j'envoie mon Ange, mon Ange qui, marchant au- « devant de toi, te préparera le chemin ». Aussi, je vous le déclare, parmi tous ceux que les femmes ont enfantés, nul n'a été un prophète plus grand que Jean le Baptiseur.... Et pourtant le plus petit, dans le Royaume de Dieu, est encore plus grand que lui!

En se faisant baptiser du baptême de Jean, toutes ces foules qui l'écoutaient et jusques aux publicains ont rendu témoignage à la justice de Dieu. Et, en refusant ce même baptême, les Pharisiens et les Doctes de la Loi ont au contraire traité avec mépris les desseins que le Seigneur avait sur eux-mêmes. »

« — A quoi comparerai-je vraiment ce genre d'hommes, reprit alors le Seigneur, et à qui ressemblent-ils? Ils ressemblent à ces enfants, assis et dialoguant sur la place publique. Les uns disent aux autres :

Lorsque la flûte en main, nous avons chanté,
Vous n'avez point dansé.
Quand, sur des airs plaintifs, nous avons entonné,
Vous n'avez point pleuré[1].

1. Il est facile d'imaginer la scène décrite ici par le Sauveur. Qui ne sait qu'un des jeux des enfants est d'imiter ce qu'ils ont vu faire? Jésus met sous nos yeux deux groupes d'enfants, assis l'un en face de l'autre sur la place publique, les uns reproduisant tour à tour les concerts des Noces et les pleurs des Funérailles, les autres se tenant à l'écart et refusant de prendre part aux divertissements de leurs compagnons.

Ces paroles du Maître causèrent aux Pharisiens et aux Scribes une juste confusion, car c'est devant tout le peuple qu'il leur reproche

Et, en effet, voilà que Jean-Baptiste est venu, s'abstenant de manger du pain et de boire du vin. Et vous avez aussitôt tenu ce langage : « Il est possédé du Démon ».

Voici maintenant que le Fils de l'Homme arrive, mangeant et buvant [comme tout le monde], et soudain vous vous écriez : « — C'est un homme de grande chère, un buveur de vin, un ami des publicains et des gens sans conduite ».

Telle est la justice rendue à la Sagesse par les enfants de cette race. »

## XVIII

Un Pharisien le pria de vouloir bien accepter à dîner chez lui [1].

Jésus étant donc entré dans la maison du Pharisien, avait pris place à sa table.

Or, une femme, — une pécheresse de cette ville,

d'avoir les caprices de l'enfance et de prétendre que tout pliât à leur humeur, se plaignant tantôt de Jean qu'ils trouvaient trop austère dans leurs heures joyeuses, tantôt de Jésus, dont la condescendance et la charité leur étaient à scandale. (L'abbé Fouard.)

1. La curiosité, le plaisir de recevoir un homme extraordinaire, peut-être aussi une secrète estime du grand Prophète, l'engagèrent à ces avances : toutefois par orgueil ou par crainte de sa secte, il affecta de leur donner un air de froideur. Les devoirs ordinaires furent omis, on ne baigna pas les pieds de l'étranger ; ni baiser sur sa joue, ni parfum pour ses cheveux. (*Id.*)

* P. 566, *b*.

— ayant appris qu'il était à dîner chez ce Pharisien, entra dans la salle. De ses deux mains elle portait un vase d'albâtre, tout rempli d'une huile parfumée. Elle se plaça en arrière de Lui, et se tint à ses pieds, qu'elle arrosa d'abord de ses larmes, qu'elle essuya ensuite de ses cheveux, qu'elle baisa de ses lèvres, qu'elle baigna de son huile odoriférante.

Voyant cela, le Pharisien qui avait invité Jésus à dîner pensait en lui-même :

— Il est hors de doute que si cet homme était prophète, il saurait, au sujet de la femme qui le touche, et qui elle est, et ce qu'elle est : une pécheresse.

Jésus, alors, s'adressant à lui :

— Simon, j'ai quelque chose à te dire.

— Parlez, Maître !

— Il était une fois un créancier qui avait deux débiteurs. Le premier lui devait cinq cents deniers, et le second cinquante. Ni l'un ni l'autre n'ayant de quoi le payer, il fit à chacun d'eux remise de sa dette.... Lequel des deux, à ton avis, aura pour lui le plus de gratitude ?

— Je suppose, répondit Simon, que c'est celui à qui il a fait le plus grand don.

— Tu viens de juger en toute droiture, repartit Jésus.

Puis, se tournant vers la femme, et parlant toujours à Simon :

— Tu vois cette femme? continua-t-il. Eh bien ! au moment où j'ai franchi ton seuil, toi, Simon, tu ne m'as point apporté d'eau pour me laver les

pieds : mais elle, c'est avec ses larmes qu'elle les a arrosés, c'est avec ses cheveux qu'elle les a essuyés.

Toi, tu ne m'as point au visage donné un seul baiser : mais elle, depuis l'instant où elle est entrée, ce sont mes pieds qu'elle n'a cessé d'embrasser.

Toi, sur ma tête, tu n'as point versé de parfums : mais elle, sur mes pieds mêmes, elle a répandu son huile embaumée.

La grandeur de son amour lui fait pardonner la grandeur de ses fautes. Quant à celui à qui l'on a moins à pardonner, il aime moins.

Se tournant alors vers la pécheresse, il lui adressa cette parole :

— Tes fautes te sont pardonnées.

— Qui donc est celui-ci, qui va jusqu'à prononcer la rémission des péchés? se demandaient entre eux les convives, assis à table avec Jésus.

Le Seigneur cependant dit à la femme :

— Ta foi t'a donné le salut. Va en paix !

# XIX

Allant de ville en ville et de village en village, Jésus annonçait en ses discours la Bonne Nouvelle du Règne de Dieu. Les Douze étaient avec lui, ainsi que plusieurs femmes qu'il avait délivrées des mauvais Esprits ou guéries de leurs infirmités : — Marie, surnommée la Magdeleine, de laquelle étaient sortis sept démons ; Jeanne, qui était l'épouse de Chuza, intendant d'Hérode; Suzanne, beaucoup d'autres encore, qui l'assistaient de leurs biens....

Les foules affluaient : et, de toutes les cités, elles accouraient à Lui. Il leur dit cette parabole :

— Le Semeur est sorti pour semer sa semence.

Et tandis qu'il s'en va semant, une partie de la semence tombe sur le chemin. Là, le grain est foulé sous les pieds : puis, surviennent les oiseaux de l'air, qui le dévorent.

Une autre partie tombe sur un sol pierreux. Le grain germe et meurt : l'humidité lui manque.

Une autre partie tombe parmi les épines. En même temps que le grain, croissent les épines : et elles l'étouffent.

Une dernière partie enfin tombe dans la bonne

terre : et les graines poussant hors du sol, produisent leur fruit au centuple.

Cela disant, il s'écriait :

— Qu'il entende, celui qui a des oreilles afin d'entendre !

Ses Disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole :

— A vous, leur répondit-il, il est donné de pénétrer les mystères du Royaume de Dieu. Mais les autres s'arrêtent à l'extérieur de la parabole, de sorte qu'ils voient sans voir et entendent sans comprendre.

De cette parabole voici le sens :

La semence, c'est la Parole de Dieu.

Le grand chemin où le grain est tombé, ce sont ceux qui prêtent l'oreille à la Parole de Dieu, mais dans le cœur desquels le Démon la vient enlever, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés.

Le sol pierreux où le grain est tombé, ce sont ceux qui prêtent l'oreille à la divine Parole, qui l'accueillent même avec joie, mais chez lesquels elle ne prend point racine. Ils ont la foi, momentanément : mais quand arrive l'heure de la tentation, ils succombent.

Les buissons épineux où le grain est tombé, ce sont ceux qui ont écouté cette Parole, mais chez lesquels elle demeure stérile, entièrement étouffée, à mesure qu'ils avancent dans la vie, par les sollicitudes, par les richesses, par les plaisirs.

La bonne terre enfin où le grain est tombé, ce sont ceux qui retiennent, dans un cœur bon et excellent, la Parole par eux entendue, et chez lesquels, grâce à leur persévérance, elle fructifie.

*
* *

Personne, quand il allume une lampe, ne la recouvre d'un vase ou ne la dépose sous un lit. Tout au contraire, on la place sur un candélabre, afin que tous ceux qui entrent voient la lumière. Car, rien de caché dans l'ombre qui ne doive être rendu visible, rien d'enseveli dans l'obscurité qui ne doive être connu, et venir au grand jour.

*
* *

Soyez bien attentifs à tout ce que vous entendez : car à celui qui a déjà, on donnera encore. Et quant à celui qui n'a point, on lui enlèvera même ce qu'il s'imagine avoir.

*
* *

Sa Mère et plusieurs de ses parents étant venus le trouver, ne pouvaient, à cause de la foule, pénétrer jusqu'à lui.

On l'en prévint.

— Votre Mère et des personnes de votre parenté sont là, dehors, qui voudraient vous voir.

— Ma mère et mes frères, répondit-il, ce sont ceux-là qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique!

## XX

Il monta un jour dans une barque avec ses Disciples :

— Faisons la traversée du Lac, dit-il.

Ils partirent; et, tandis qu'ils naviguaient, Jésus s'endormit.

Voilà cependant qu'un ouragan éclate sur le Lac et que les barques s'emplissent d'eau. Le danger devient imminent.

Les Disciples courent à Jésus et l'éveillent :

— Maître, s'écrient-ils, nous périssons!

Il se lève aussitôt, et, d'une voix impérieuse, commande au vent et aux flots irrités. L'orage cesse soudain et le calme se fait.

— Où donc est votre foi? leur dit-il.

Mais eux, dans leur admiration mêlée de terreur, se posaient les uns et les autres cette question :

— Que pensez-vous donc que puisse être cet homme, qui commande aux vents et aux flots, et à qui ils obéissent?

*
* *

C'était vers le pays des Géraséniens, situé en face de la Galilée qu'ils s'étaient dirigés.

A peine venaient-ils de descendre à terre qu'un homme, depuis fort longtemps déjà possédé du Démon, accourut à lui. Il était sans vêtements. Il vivait en dehors de tout domicile et prenait son gîte dans des cimetières.

Dès qu'il aperçut Jésus, il tomba prosterné, en poussant un grand cri :

— Que demandez-vous de moi? ô Jésus, Fils du Dieu Très-Haut?... Je vous en conjure, ne me torturez pas.

Ainsi parlait-il, car Jésus intimait à l'Esprit immonde l'ordre de sortir de cet homme.

De très vieille date celui-ci était sous la puissance diabolique; et à tel point, qu'on tentait vainement de le tenir garrotté, les cordes aux mains et les chaînes aux pieds : le Démon rompait tous ces liens et le poussait vers les lieux déserts.

Jésus interrogea l'Esprit immonde :

— Quel est ton nom ?

— Légion.

Une multitude de Démons étaient en effet entrés dans ce possédé. Ils conjuraient Jésus de ne pas ordonner qu'ils allassent à l'Abîme, mais bien de leur permettre d'entrer dans un nombreux troupeau de porcs qui étaient là, paissant sur la Montagne.

* P. 566.

Il leur en laissa la faculté.

Tout aussitôt, sortant de l'homme, les Démons entrèrent dans les pourceaux. Et soudain le troupeau, comme entraîné par un choc impétueux, courut se précipiter dans le Lac et s'y noya.

A cette vue, les gardeurs qui les faisaient paître prirent la fuite, répandant la nouvelle dans la cité et dans les faubourgs.

Les habitants sortirent alors pour se rendre compte de ce qui s'était passé. Arrivés à l'endroit où était Jésus, ils trouvèrent, assis à ses pieds, vêtu et sain d'esprit, l'homme de qui les Démons étaient expulsés. Cela leur fit peur. En outre, les témoins oculaires leur racontèrent de quelle façon avait eu lieu la délivrance du possédé.... Là-dessus, tout ce peuple du pays de Gérasa supplia Jésus de s'éloigner d'eux, tant était violente la frayeur dont ils étaient saisis.

Il était déjà remonté dans la barque lorsque l'homme de qui les Démons étaient sortis lui demanda instamment la permission de rester avec lui. Mais Jésus le congédia et lui dit :

— Reviens en ta maison, et publie les grandes choses que Dieu a accomplies en ta faveur.

Cet homme s'en alla donc par toute la ville célébrer ce que Jésus avait fait pour lui.

Jésus, à son retour, fut reçu par toute une foule, qui était à l'attendre.

*
* *

En ce moment un personnage nommé Jaïre, qui était le chef de la Synagogue, vint se jeter à ses pieds, le conjurant de vouloir bien se rendre dans sa maison, où se mourait sa fille unique, à peine âgée de douze ans.

Jésus part immédiatement, et tous le suivent.

Or, il y avait là une femme, affligée d'une perte de sang depuis une douzaine d'années, et qui avait dépensé en médecins toute sa fortune, sans qu'aucun d'eux eût pu la guérir.

Elle s'approche par derrière et touche de la main la frange du vêtement de Jésus.

Sa perte de sang s'arrête aussitôt.

— Qui est-ce qui m'a touché? demanda Jésus.

Tous s'en défendent.

— Eh quoi! Maître, répondent Pierre et ceux qui sont avec lui, la multitude vous presse à vous étouffer et vous demandez : « Qui m'a touché? »

— Quelqu'un m'a touché! reprend Jésus : car j'ai senti qu'une force est sortie de moi.

Se voyant découverte, la femme se présente toute tremblante, et se jetant à ses genoux, elle confesse publiquement, devant tout le monde, pourquoi elle l'a touché et comment elle a été guérie sur-le-champ.

— Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix.

Comme Jésus prononçait ces mots, quelqu'un vint dire au Chef de la Synagogue :

— Votre enfant a rendu le dernier soupir!... Ne fatiguez pas davantage le Maître.

Jésus, entendant ces paroles, s'adresse au père :

— Rassure-toi! lui dit-il. Crois seulement, et elle sera sauvée.

Arrivé à la maison, il ne permit à personne d'entrer avec lui, sinon à Pierre, à Jacques et à Jean, ainsi qu'au père et à la mère de la jeune fille.

Nombre de gens étaient là, qui pleuraient et se lamentaient sur elle.

— Ne pleurez point! leur dit-il. Elle n'est point morte, elle n'est qu'endormie.

Mais comme on savait bien qu'elle était morte, on se riait de lui.

Jésus, cependant, prit la main de cette enfant, et dit :

— Jeune fille, lève-toi!...

Et son âme revint à elle.

Elle se leva aussitôt; et Jésus commanda qu'on lui servît à manger. Quant aux parents, qui étaient tout hors d'eux-mêmes et frappés de stupeur, il leur intima l'ordre de se taire absolument sur ce qui venait d'avoir lieu.

* P. 566, *d.*

# XXI

Ayant réuni les Douze Apôtres, il leur communiqua force et puissance pour chasser tous les Démons et pour guérir les maladies. Puis il leur donna mission d'aller annoncer publiquement le Règne de Dieu, et de rendre la santé aux infirmes.

— N'emportez rien pour la route, leur dit-il : ni bâton de défense, ni sac de voyage, ni provisions, ni argent ; — pas même un vêtement de rechange.

Quelle que soit la maison où vous aurez pris domicile, restez-y, et ne la quittez point. Quant à ceux qui auront refusé de vous recevoir, secouez, comme un témoignage contre eux, en sortant de leur ville, la poussière même de vos pieds.

Ils partirent donc et allèrent partout, de village en village, évangéliser et guérir.

*
* *

Le tétrarque Hérode, cependant, avait appris tout ce que faisait Jésus ; et il était fort perplexe à son sujet. Les uns prétendaient en effet que c'était Jean, qui aurait surgi d'entre les morts ; d'autres, que c'était Élie se manifestant ; ceux-ci, que c'était quelqu'un des anciens Prophètes qui ressuscitait.

* P. 566, *e*.

— J'ai fait couper la tête à Jean, disait Hérode.... Qui donc peut être cet homme, dont j'entends raconter de tels prodiges?...

Il était très désireux de le voir.

*
* *

Les Apôtres, quand ils furent de retour, rendirent compte à Jésus de tout ce qu'ils avaient accompli. Il les prit avec Lui; et cherchant la solitude, il se retira dans le désert qui dépend de la ville de Bethsaïde.

Dès que les multitudes en eurent connaissance, elles coururent à sa suite. Il les accueillit en leur parlant du Royaume de Dieu et en rendant la santé à ceux qui avaient besoin d'être guéris....

Le jour cependant commençait à baisser. Les Apôtres vinrent à Lui :

— Nous sommes ici dans un désert, lui dirent-ils : congédiez les foules, afin qu'elles se dispersent et aillent chercher de quoi se nourrir dans les hameaux d'alentour et dans les maisons de la campagne.

— Donnez-leur vous-mêmes à manger, répondit Jésus.

— A moins que nous n'allions acheter de quoi nourrir tout ce peuple, nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons, répliquèrent les Apôtres.

* P. 566, *f.*

Or, il se trouvait là à peu près cinq mille hommes.

Jésus dit alors à ses Disciples :

— Faites-les asseoir par groupes de cinquante convives.

Ainsi firent-ils : et tout le monde s'assit.

Jésus, prenant les pains et les deux poissons, éleva son regard vers le Ciel. Puis il les bénit, les rompit, et en fit la distribution aux Disciples, pour que ceux-ci les servissent à la multitude.

Tous mangèrent : tous furent rassasiés.

Et, des restes qui demeurèrent, on emporta douze corbeilles toutes pleines.

## XXII

Etant allé un jour, avec ses Disciples, prier dans un lieu solitaire, il les interrogea :

— Parmi ces foules, demanda-t-il, qui dit-on que je sois?

— Jean-Baptiste, selon les uns; Élie, selon les autres. Il en est enfin qui supposent que vous êtes l'un des anciens Prophètes, ressuscité.

— Et vous, qui dites-vous que je suis?

Ce fut Simon-Pierre qui prit la parole, et il répondit :

— Le Christ de Dieu.

Il leur fit la recommandation rigoureuse de ne s'exprimer ainsi devant personne.

— Car il faut [auparavant], ajouta-t-il, que le Fils de l'Homme traverse bien des souffrances, qu'il soit voué à la réprobation, et par les Anciens, et par les Grands-Prêtres, et par les Scribes; il faut qu'il soit mis à mort et que, le troisième jour, il ressuscite.

*
* *

A tous il disait :

— Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il fasse abnégation de lui-même, que chaque jour il porte sa croix et qu'il marche sur mes pas. Car quiconque aura voulu sauver sa vie la perdra : et celui-là l'aura conquise au contraire qui l'aura sacrifiée à cause de Moi. Or, de quel profit serait à un homme le gain même du monde entier, si, du même coup, il se perd lui-même et périt, consommant ainsi de ses mains son propre désastre?

Sachez-le, en effet : de celui qui aura rougi de Moi et de mes paroles, le Fils de l'Homme rougira à son tour quand il viendra dans sa gloire, dans la gloire du Père et des saints Anges.

Du reste, je vous déclare que quelques-uns qui sont ici debout ne goûteront point la mort avant d'avoir vu de leurs yeux la Royauté du Dieu....

# XXIII

Environ huit jours après, Jésus, ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, était venu prier sur la Montagne.

Or, tandis qu'il priait, l'aspect de son visage changea, et ses vêtements devinrent d'une blancheur resplendissante. Deux hommes étaient là qui s'entretenaient avec lui. C'étaient Moïse et Élie, apparaissant en grande majesté. Ils parlaient de sa sortie du monde, qui se devait accomplir à Jérusalem[1].

Pierre et ses compagnons avaient cependant succombé au sommeil. Ils se réveillent et l'aperçoivent dans sa glorieuse splendeur, avec les deux personnages qui se tenaient à ses côtés. Et, comme ces derniers allaient se séparer de Jésus :

— Maître, s'écria Pierre, qu'il fait bon être ici !... Dressons-y trois tentes : une pour Vous, une pour Moïse, une pour Élie....

Il ne savait ce qu'il disait. A l'instant même où il prononçait ces mots, l'ombre d'une nuée qui se forma tout à coup déroba à leurs yeux Jésus, Moïse et Élie. En les voyant ainsi disparaître

1. De sa sortie du monde! Grave parole, dit Bengel, et qui comprenait la Passion, la Croix, la Mort, la Résurrection, l'Ascension. (*Gnomon*, in loco.)

dans la nuée, les Disciples furent frappés de terreur.

Du fond de la nue se fit entendre une Voix, et cette Voix disait :

— Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le.

La Voix se tut : et devant eux ils n'aperçurent plus que Jésus seul.

Les Disciples gardèrent le silence sur ce qu'ils avaient vu, et, pour le moment, n'en révélèrent rien à personne.

## XXIV

Lorsque le lendemain ils descendirent de la Montagne, une grande multitude accourut à leur rencontre, et, du sein de la foule, un homme s'écria :

— Maître, je vous en supplie, jetez un regard sur mon fils, mon unique fils !... Il y a un Démon qui s'empare de lui : et tout aussitôt l'enfant pousse des cris ; il est renversé contre terre, il s'agite en écumant, et le Démon ne le quitte habituellement qu'après l'avoir tout contusionné. J'ai prié vos Disciples de le chasser, mais cela leur a été impossible.

— O race infidèle et perverse, s'écria Jésus en lui répondant, jusques à quand serai-je au milieu de vous et me ferez-vous souffrir?... Amène ici ton fils.

* P. 567, *a*.

Au moment où l'enfant approchait, le Démon le jeta à terre et l'agita violemment.

Mais Jésus, menaçant l'Esprit immonde, guérit l'enfant et le rendit à son père.

Tous furent dans l'admiration de la grandeur de Dieu. Et comme ils étaient unanimes à s'émerveiller de ce que Jésus accomplissait, il dit à ses Disciples :

— Pour vous, mettez bien en vos cœurs la pensée que voici : « Il doit arriver qu'aux mains des hommes sera livré le Fils de l'Homme ».

Les Disciples ne comprirent point cette parole. Elle était pour eux recouverte d'un voile, en sorte qu'ils n'en saisissaient pas la portée. Toutefois, c'était là un sujet sur lequel ils n'osaient l'interroger.

*
* *

Il leur vint en idée de se demander lequel d'entre eux pourrait bien être le plus grand.

Or Jésus, qui pénétrait dans les pensées de leur cœur, appela un enfant et le plaça à côté de Lui :

— Quiconque, en mon nom, aura fait accueil à cet enfant, m'accueille moi-même. Et quiconque m'accueille a pour hôte Celui-là même qui m'a envoyé....

Celui qui se fait le plus petit, parmi vous, c'est celui-là qui est le plus grand !

*
* *

— Maître, dit alors Jean, un individu que nous avons vu chassait les Démons, en votre nom. Mais, comme il n'est pas de notre compagnie, nous l'en avons empêché.

— N'empêchez point! répondit Jésus. Qui n'est pas contre vous est pour vous [1].

## XXV

Cependant le temps où il devait être enlevé de ce monde approchait. Il prit donc, d'un visage ferme, la direction de Jérusalem, envoyant en avant de lui quelques-uns de ses Disciples.

Ceux-ci étant entrés dans un bourg de la Samarie, afin de lui préparer un logement, on se refusa à lui accorder l'hospitalité, sous prétexte que c'était vers Jérusalem que Jésus tournait ses pas [2].

1. Cette parole du Christ paraît contredire celle que rapporte saint Matthieu: « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ». Mais qui n'a appris, dans le cours d'une vie active, que, selon les circonstances et les personnes, celui qui s'abstient de concourir et se tient à l'écart tantôt donne appui et force, tantôt au contraire nuit et entrave? (Guizot.)

2. Les Samaritains croyaient que Dieu devait être adoré sur une montagne de leur pays, et considéraient comme une injure de voir des Juifs traverser leur contrée pour aller accomplir leurs devoirs religieux à Jérusalem. Josèphe parle de cette habitude des

* P. 567, *b*, *c*.

En présence d'un tel refus, ses disciples Jacques et Jean s'écrièrent :

— Voulez-vous, Seigneur, que, comme Élie, nous commandions au feu du Ciel de descendre, et de réduire en cendres ces gens-là?

Jésus se tourna vers eux et sa voix devint sévère :

— Ne savez-vous pas encore, leur dit-il, de quel esprit vous procédez? Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour donner la mort aux hommes, mais, tout au contraire, pour les empêcher de périr.

*
* *

Ils s'en allèrent donc dans une autre bourgade, et tandis qu'ils étaient en chemin, quelqu'un lui dit :

— Partout où vous irez, je vous suivrai.

— Les renards ont des tanières, lui repartit Jésus; les oiseaux du ciel ont des nids : mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.

Ayant dit à un autre : « Suis-moi », celui-ci lui fit cette réponse :

Juifs qui contrariait fort les Samaritains. Il raconte même à ce sujet que des Galiléens qui se dirigeaient vers la ville sainte étant entrés dans un bourg de Samarie appelé Naïs, et s'étant pris de querelle avec les habitants, une rixe survint, à la suite de laquelle beaucoup de Galiléens perdirent la vie. Dans une autre circonstance, les Samaritains avaient tué, dans le bourg de Gema, un Galiléen qui allait à la fête en compagnie de plusieurs Juifs. (Père Lamy.)

* P. 567, *d*, *e*, *f*.

— Seigneur, permettez que j'aie, auparavant, enseveli mon père.

— Laisse les morts ensevelir leurs morts, reprit Jésus. Pour toi va annoncer le Règne de Dieu.

Un troisième prononça ces paroles :

— Maître, je vous suivrai.... Mais donnez-moi le temps de régler les affaires de ma maison.

— Quiconque, lui répondit Jésus, quiconque, en posant la main sur la charrue, regarde en arrière, n'a point d'aptitude pour le Royaume de Dieu.

*
* *

Le Seigneur, après cela, faisant un nouveau choix, désigna soixante-douze Disciples et leur donna mission de le précéder, deux par deux, dans toute ville, dans tout endroit, où lui-même devait se rendre.

— Assurément, leur disait-il, la moisson est vaste, mais qu'ils sont rares les ouvriers moissonneurs ! Priez donc le Maître de la moisson de faire surgir des ouvriers pour cette moisson qui est la sienne.

Allez!... Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups....

N'emportez avec vous ni bourse, ni sac de voyage, ni chaussures. En chemin ne vous attardez pas à faire des salutations à l'un et à l'autre.

Partout où vous entrerez, que votre première parole soit : « Paix à cette demeure! » Et s'il s'y trouve quelque enfant de la paix, sur lui votre paix

* P. 567, *g*, *h*.

descendra. Au cas contraire, elle reviendra vers vous.

Quand vous serez chez quelqu'un, restez-y, buvant et mangeant l'ordinaire de la famille, car l'ouvrier mérite son entretien. Et ne pérégrinez point de maison en maison[1].

Dans toute cité où vous irez et où l'on vous accueillera, mangez ce qui vous sera offert. Guérissez les malades qui sont dans la ville et apportez aux habitants cette nouvelle : « Le règne de « Dieu s'est approché de vous ».

Dans toute cité, au contraire, où, quand vous arriverez, on refusera de vous recevoir, transportez-vous sur la place publique et prononcez ces mots : « La « poussière même de votre ville, qui s'est attachée à « nous, nous la secouons contre vous.... Mais sachez « cependant que le règne de Dieu approche! Et je « vous déclare qu'en ce jour-là il y aura plus de ré- « mission pour Sodome que pour cette ville!.. »

A toi, Corozaïm, malheur! A toi, Bethsaïde, malheur! Parce que si dans Tyr et Sidon avaient eu lieu les miracles qui se sont opérés dans vos murs,

1. Pour qui connaît les formes cérémonieuses de l'Orient, ces préceptes n'ont rien de surprenant ; aujourd'hui encore, qu'un étranger entre dans un village arabe, des invitations lui sont faites de toute part et l'obligent de passer de festins en festins. Jésus défendait de consumer un temps précieux dans ces démonstrations ; ses Évangélistes n'étaient pas envoyés pour prendre part aux fêtes de la terre, mais pour appeler les hommes à la pénitence, guérir les infirmes, préparer les voies du Seigneur, et annoncer le règne de Dieu. L'abbé Fouard.)

* P. 568, *a*, *b*.

elles eussent jadis fait pénitence, se revêtant d'un sac et se couchant sur la cendre. Mais aussi, à l'heure du Jugement, il y aura pour Tyr et pour Sidon plus de pardon que pour vous.

Et toi Capharnaüm, qui as été élevée jusqu'au niveau du Ciel, tu seras rabaissée jusques à l'Enfer[1]....

Qui vous écoute m'écoute, qui vous dédaigne me dédaigne. Or qui me dédaigne, dédaigne Celui-là même qui m'a envoyé.

## XXVI

A leur retour, les Soixante-Douze étaient pleins d'allégresse :

1. « Qui as été élevée jusqu'au niveau du ciel. » parce qu'elle a été la demeure du Fils de Dieu.

Trente ans plus tard, les Légions romaines envahissaient la Galilée et portaient de ville en ville la dévastation et le massacre. Quinze mille Juifs furent égorgés à Japha, quarante mille à Jotapata, les femmes vendues ou passées par le fer. Chorozaïn, Bethsaïde, Capharnaüm, Tibériade, ne furent plus que des ruines silencieuses.... Il ne resta aux vaincus d'autre asile que leurs barques de pêche et les eaux du lac. Ils y furent poursuivis par les galères de Rome, et succombèrent par centaines, percés de traits au milieu des flots, assommés quand leurs mains se cramponnaient aux vaisseaux ennemis; les plus vigoureux n'atteignaient la rive que pour tomber sous l'épée des légionnaires. Réunissant les misérables débris du carnage, Vespasien en envoya six mille à Néron pour percer l'isthme de Corinthe, trente mille furent vendus; douze cents vieillards, n'étant propres à rien, furent égorgés dans le stade de Tibériade. Voyez Josèphe, *Bellum Judaicum*, ib. III. (L'abbé Fouard.)

— Seigneur! Seigneur! s'écriaient-ils, les Démons mêmes, à votre Nom, se prosternent devant nous!

— J'ai vu moi-même Satan succomber, aussi vite que la foudre qui tombe du Ciel, leur répondit-il [1]!...

Sans doute, je vous ai donné la puissance de fouler aux pieds, sans en recevoir de mal, et les serpents, et les scorpions, et toute force ennemie. Toutefois, que votre joie ne provienne pas de ce que les Démons vous sont soumis : qu'elle soit tout entière dans cette pensée que vos noms sont écrits dans les Cieux [2].

Et, en ce moment même, dans un transport venu de l'Esprit-Saint, il s'écria :

— Je vous glorifie, ô Père, Seigneur du Ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents et de les avoir révélées aux petits. Oui, Père, je vous glorifie d'avoir voulu que cela s'accomplît ainsi devant vous....

Tout m'a été confié par mon Père. Et nul ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père; et nul ne sait qui est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler.

Il se tourna alors vers ses Disciples :

1. Dès l'heure de la révolte, l'Ange coupable s'est trouvé devant le Fils éternel du Père; il n'a pu soutenir son regard, et est tombé du ciel *comme l'éclair*.

2. Être écrit dans les Cieux, c'est appartenir à Dieu et aux choses du ciel. Être écrit sur la terre, c'est devenir terrestre de pensée et de sentiments.

— Bienheureux, leur dit-il, les yeux qui voient ce que vous voyez!... Nombre de Prophètes, nombre de Rois, je vous le déclare, ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu!

***

Cherchant à l'embarrasser, un Docteur de la Loi se leva :

— Maître, que dois-je faire pour acquérir l'éternelle Vie?

— Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi? lui demanda Jésus. Qu'est-ce que tu y lis?

— J'y lis : « Tu aimeras de tout ton cœur, de « toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton « esprit, le Seigneur ton Dieu, et comme toi-même « celui qui t'est proche. »

— Parfaitement répondu! reprit Jésus. Eh bien! fais cela : et tu posséderas la Vie.

Le Docteur de la Loi cependant voulait justifier sa question :

— Qui donc est « celui qui m'est proche? » demanda-t-il.

— Un homme, reprit alors Jésus, descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba entre les mains des voleurs, lesquels le dépouillèrent et s'enfuirent ensuite, le laissant couvert de blessures et à demi mort.

Or un Prêtre suivait le même chemin. Ayant

* P. 568, c.

aperçu le blessé, il se détourne aussitôt de l'autre côté de la route et continue sa marche.

Survient après lui un Lévite : dès qu'il est en cet endroit, celui-ci, tout pareillement, regarde. Puis il passe outre.

Un certain Samaritain, cependant, qui s'en allait en voyage, étant arrivé près de cet homme, fut, en le voyant, tout ému de pitié. Il s'approche de lui; il bande ses plaies, après les avoir pansées avec un mélange d'huile et de vin. Plaçant ensuite le blessé sur son cheval, il l'amène dans une hôtellerie et s'applique à le soigner encore. Le lendemain, il tire de sa bourse deux deniers, les remet à l'hôtelier et lui dit : « Vous prendrez soin de cet homme. Et tout ce que vous dépenserez de plus, moi-même, à mon retour, je vous le rembourserai [1]. »

Lequel de ces trois te semble s'être montré comme le proche parent de celui qui était tombé entre les mains des voleurs?

— C'est celui qui a été compatissant envers lui, répondit le Docteur.

— Va, et agis de même, toi aussi.

1. Le denier équivalait à environ un franc de notre monnaie, et représentait, d'après Tacite (*Annales*, I, 17), la solde journalière du soldat romain, et, d'après saint Matthieu (XX, 2.), le salaire habituel de l'ouvrier. Donc le Samaritain remet seulement la valeur de deux francs, promettant le surplus quand il reviendra. Notre-Seigneur nous laisse par là la joie de deviner que ce charitable passant était pauvre. S'il eût été riche, il aurait versé évidemment une plus forte somme à l'hôtelier et n'eût pas, en quelque sorte, demandé crédit jusqu'à son retour. Il a donné tout ce dont il pouvait disposer pour le moment, gardant seulement l'indispensable pour continuer et achever son voyage. *Beati pauperes!*

*
* *

Dans un village où ils entrèrent, ce fut une femme nommée Marthe qui donna l'hospitalité à Jésus.

Elle avait une sœur appelée Marie. Et cette dernière, assise aux pieds du Seigneur, ne s'occupait qu'à écouter sa parole.

Marthe cependant (qui s'agitait beaucoup, faisant mille préparatifs), s'arrêta devant Jésus, et lui dit :

— Seigneur, ne trouvez-vous pas mauvais de voir ma sœur me laisser ainsi, à moi seule, toute la besogne? Commandez-lui donc de m'aider!

— Marthe! Marthe! répondit le Seigneur, tu t'inquiètes, tu te troubles pour une multitude de mets : il suffit d'un seul. .. Marie a pris le meilleur parti : et elle n'en sera point détournée.

## XXVII

Comme Jésus était en prière, l'un de ses Disciples, quand il eut fini, lui adressa ces mots :

— Seigneur, apprenez-nous aussi à prier, de même que Jean l'a enseigné à ses Disciples.

— Lorsque vous prierez, répondit-il, que ce soit en cette manière :

« Père! que votre nom soit sanctifié, que votre « Règne arrive...

* P. 569, *a*.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quoti-
« dien....
« Faites-nous remise de nos fautes comme nous-
« mêmes nous faisons remise à quiconque nous
« doit : et ne nous mettez point à l'épreuve [1]. »

*
* *

Il ajoutait :

— Supposons que l'un de vous ait un ami et qu'au milieu de la nuit il aille le trouver pour lui dire : « Mon cher ami, prête-moi donc trois pains, car voilà qu'un de mes amis qui était en voyage m'arrive à l'instant, et je n'ai absolument rien à lui offrir. » De l'intérieur du logis, l'autre lui répond : « Ne m'importune pas! La maison est fermée; mes enfants sont au lit avec moi : il m'est impossible de me lever et de te donner quoique ce soit. »

Eh bien! si le premier persiste à frapper à la porte, je vous déclare que le second, — quand même il ne se lèverait ni ne lui accorderait rien, en tant qu'ami, — se lèvera du moins à cause de son importunité et mettra à sa disposition tout ce dont il a besoin.

1. Cette seconde forme de l'oraison du Seigneur, plus brève dans saint Luc qu'en saint Matthieu, est précieuse à recueillir; elle nous montre que Jésus, tout en prescrivant certaines formules, *laissait à l'esprit de prière son libre essor*. Ce qui importe à ses yeux, c'est d'invoquer Dieu comme un Père, de souhaiter sur toutes choses les biens spirituels, et de les demander pour les autres aussi bien que pour soi, la charité dans le cœur, le pardon à la bouche. (L'abbé Fouard.)

Aussi, je vous dis : « Demandez, et vous recevrez. « Cherchez, et vous trouverez. Frappez, et il vous « sera ouvert. Car, quiconque demande, obtient; « quiconque cherche, trouve; et, à qui frappe, la « porte s'ouvre. »

Est-il un père parmi vous, quand son fils implore du pain, qui lui présente un caillou, ou qui lui apporte un serpent, en place du poisson qu'il réclame? Est-ce que, quand l'enfant veut un œuf, le Père lui met un scorpion dans la main?...

Si donc, tout mauvais que vous êtes, vous ne manquez point de donner à vos enfants des choses bonnes, combien, à plus forte raïson, votre Père céleste donnera-t-il le bon Esprit à ceux qui le lui demandent!

## XXVIII

Un jour il chassait un Démon, un Démon muet. Et lorsqu'il l'eut expulsé, l'homme muet parla et les multitudes étaient dans l'admiration.

Parmi ceux qui étaient là, il s'en trouva cependant quelques-uns pour dire: « — C'est par Béelzébub, Chef des Démons, qu'il chasse les Démons. »

D'autres, à leur tour, voulaient lui imposer une épreuve, et exigeaient de lui qu'il opérât un prodige dans le ciel.

Mais Lui, connaissant leurs pensées, leur dit ceci :

— Tout Royaume divisé contre lui-même se dépeuplera et les maisons en tomberont l'une sur l'autre. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son Royaume va-t-il subsister?...

Vous prétendez que j'expulse les Démons par Béelzébub. Mais si c'est par Béelzébub, que je chasse les Démons, par qui donc les chassent vos propres enfants[1] ? Là-dessus qu'ils soient eux-mêmes vos juges.

Cependant, si c'est au nom de Dieu que je chasse les Démons, il en faut tirer cette conséquence que la royale puissance de Dieu a pénétré parmi vous....

Lorsque, armes en main, l'homme robuste et fort garde l'entrée de sa maison, ce qu'il possède est en sûreté. Mais si un plus fort que lui survient et le terrasse, ce dernier, lui arrachant les armes dans lesquelles il se confiait, jette çà et là ses dépouilles.

*
* *

Qui n'est pas pour moi est contre Moi[2]. Et qui ne recueille pas avec Moi, dissipe.

1. En qualité d'exorcistes, certains Juifs chassaient les Démons par l'invocation du nom de Dieu. (Glaire.)

2. On dit encore : « Qui n'est pas contre moi est avec moi ». Ces deux proverbes juifs paraissent se prendre dans deux acceptions différentes. Le premier s'applique à ceux qui, témoins des miracles de Jésus, doutaient de la vérité de ses paroles ou restaient indifférents à son égard ; le second à ceux qui, comme Nicodème, dans les

*
* *

— Quand l'Esprit immonde est sorti d'un homme il erre par les lieux desséchés, cherchant le repos. Mais, ne le trouvant point : « Je reviendrai, dit-il, dans ma demeure, d'où je suis sorti ». Retournant donc sur ses pas, il voit qu'elle est purifiée de toute souillure, qu'elle est toute parée. Et alors, il s'en va prendre avec lui sept autres Esprits, plus pervers encore que lui-même, et, faisant irruption, ils établissent là leur séjour. De sorte que le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

. . . . . .

Du milieu de la foule, une femme éleva la voix :

— Bienheureuses, s'écria-t-elle, les entrailles qui vous portèrent, bienheureux le sein qui vous allaita !

— Dites plutôt : « Bienheureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu, — et qui l'observent[1] ! »

temps orageux sont faibles, mais non pas infidèles. Ayons pour la faiblesse de ces derniers les ménagements dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple. (De Ligny.)

1. L'exclamation de cette femme n'a point rapport aux paroles que Jésus vient de prononcer, mais bien à une autre circonstance, omise par saint Luc, et rapportée par saint Matthieu (XII, 46 et suiv.) et par saint Marc (III, 31 et suiv.).... Au moment où Notre-Seigneur parlait encore,— *adhuc eo loquente* — dit saint Matthieu, sa Mère et d'autres personnes de sa parenté le firent demander Et c'est évidemment en apercevant Marie que la femme fit entendre cette exclamation qui dut retentir au cœur de la divine Mère : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous allaita ! » — Quant

*
* *

Le peuple s'amassait en foule. Et Jésus fit entendre ces mots :

« — Cette engeance-là[1] est une mauvaise engeance. Elle demande un signe : mais nul signe ne lui sera donné, sinon le signe de Jonas le Prophète. De même, en effet, que Jonas fut un signe pour les Ninivites, de même, pour ceux-ci, en sera-t-il du Fils de l'Homme.

Au Jugement, la Reine du Midi, ressuscitant avec cette race de gens, prononcera leur condamnation. Car cette Reine accourut des extrémités de la terre afin de venir écouter la Sagesse de Salomon : et voici sous vos yeux bien plus que Salomon.

à la réponse du Christ, elle signifie : « Au lieu d'arrêter votre esprit à la contemplation stérile de la destinée d'autrui et de l'envier comme un hasard heureux et une chance du sort, tournez plutôt votre regard et votre volonté *vers ce qui dépend de vous-même;* cela seul est fécond. Ce qui dépend de vous-même, c'est d'écouter et de pratiquer la Parole de Vie et par là de réaliser en vous ce que vous admirez hors de vous. Ainsi, à mon image, vous deviendrez les Fils du Père céleste; ainsi, à l'image de ma Mère, vous enfanterez Dieu dans le Monde.... »

Si nous interprétons de la sorte la pensée et le sentiment du Sauveur, c'est que, en ce même moment, au rapport de saint Matthieu, il les exprima lui-même aux multitudes avec cette concision orientale dont l'esprit chrétien n'a pas de peine à pénétrer le mystère « Voici ma Mère et mes frères, dit-il en montrant ses Disciples ». Faire la volonté de mon Père qui est aux Cieux, c'est être mon frère, c'est être ma sœur, c'est être ma mère. (Voir Matthieu XII, 46.)

1. L'engeance pharisaïque, la race sans cesse renaissante des hommes de la lettre morte, des éternels ennemis de l'Esprit et de la Vie, des orgueilleux, des hypocrites, que Notre-Seigneur va tout à l'heure (à la page suivante) flétrir en termes terribles.

Au Jugement, les habitants de Ninive, ressuscitant en même temps, prononceront aussi la condamnation de cette race. Car, eux, ils firent pénitence à la prédication de Jonas : — et voici sous vos yeux bien plus que Jonas....

*
* *

« Personne n'allume une lampe pour la cacher et la mettre sous un boisseau, mais pour la dresser sur un candélabre, afin que ceux qui entrent soient éclairés.

La lampe de ton corps, c'est ton œil. Si ton œil est net, toute ta personne sera éclairée; si au contraire ton œil est mauvais, toute ta personne sera dans les ténèbres.

Veille en conséquence à ce que la lumière qui est en toi ne soit point ténèbres. Et si toi-même tu es éclairé, sans rien d'obscur, tout sera éclairé pour toi comme par une lampe allumée. »

*
* *

Pendant qu'il parlait encore, un Pharisien vint le prier d'accepter à déjeuner chez lui.

Il entra donc et prit place à la table.

Or, le Pharisien fit en lui-même cette remarque, que Jésus, avant le repas, n'avait pratiqué aucune ablution.

Le Seigneur lui adressa alors ces paroles :

« — Au temps où nous sommes, vous autres, Pha-

* P. 570, *a*.

risiens, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat tandis que le dedans intime de vous-mêmes déborde de rapines et d'iniquités... Insensés! Est-ce que Celui qui a fait le dehors n'a pas fait aussi le dedans?... Donnez toutefois, donnez en aumônes tout ce que vous pourrez, et chez vous tout sera purifié[1].

Malheur, malheur à vous, Pharisiens qui payez la dîme, et de la menthe, et de la rue, et de toute espèce de légumes, et qui laissez de côté la justice et l'amour de Dieu! Le devoir était, tout en faisant ces choses, de ne pas omettre les autres.

Malheur à vous, Pharisiens, parce que, dans les synagogues, vous aimez les premiers sièges et, sur la place publique, les hommages et les révérences!

Malheur à vous! parce que vous êtes comme des sépulcres, dissimulés aux regards, et sur lesquels, sans le savoir, les hommes promènent leurs pas[2].

Là-dessus, un Docteur de la Loi voulut protester :

— Maître, en disant cela, vous nous faites injure, à nous aussi.

1. Celui qui fait consister toute la religion dans des pratiques et des observances, n'a que les semblants de la vie. Il paraît vivre mais il est mort, et les œuvres de la charité peuvent seules le ressusciter.

2. « Leur parler de la sorte, dit l'abbé Fouard, c'était leur dire qu'on se souillait à leur contact comme en passant sur un tombeau. Plus tard, dans Jérusalem (Mat. XXIII, 27), à la vue des Pharisiens étalant leur faste, Jésus les comparera encore à des sépulcres, non plus cachés, mais reblanchis et montrant de beaux dehors, tandis que l'intérieur est plein de corruption. »

* P. 570, *b*, *c*.

— Et à vous aussi, Docteurs de la Loi, et à vous aussi, malheur! reprit Jésus, parce que vous imposez aux hommes des fardeaux insupportables, alors que vous-mêmes vous n'y touchez pas du bout du doigt.

Malheur à vous qui érigez des monuments aux Prophètes, aux Prophètes que vos ancêtres ont tués,— à vous, qui vous faites ainsi les continuateurs de l'œuvre de vos aïeux! Vos Pères ont commis les meurtres : et vous, ensuite, vous construisez le tombeau.

C'est ce que la Sagesse de Dieu a annoncé en ces termes : « Je leur enverrai des Prophètes et « des Apôtres; mais ils tueront les uns et persécute- « ront les autres ». Aussi à cette race-là sera-t-il demandé compte du sang de tous les Prophètes qui a été répandu depuis l'origine du monde, à partir du sang d'Abel jusques au sang de Zacharie qui fut immolé entre l'Autel et le Temple. Oui, je vous le déclare, c'est à cette race d'hommes qu'il en sera demandé compte.

Malheur à vous, Docteurs de la Loi, qui avez mis la main sur la clé de la Science. Vous n'entrez point, et, ceux qui sont à même d'entrer, vous les empêchez !»

Du moment où il leur eut parlé ainsi, à eux-mêmes, les Pharisiens et les Docteurs de la Loi entreprirent de le harceler de toutes leurs forces, de le pourchasser de questions captieuses, afin d'arracher à ses lèvres quelque parole qui leur pût servir de prétexte pour le décréter d'accusation.

# XXIX

Des multitudes de peuple se pressaient autour de la maison, tellement qu'on se foulait les uns les autres.

« — Avant tout, leur recommanda-t-il, avant tout gardez-vous du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie.

Sachez qu'il n'est rien de secret qui ne soit appelé à être révélé, rien de caché qui ne doive être connu. Eh bien, puisque ce que vous avez énoncé dans les ténèbres est destiné à être répété en pleine lumière; puisque ce que vous avez murmuré à l'oreille, dans une chambre close, est destiné à être crié sur les toits, je vous dis ceci, mes amis : « N'ayez « nulle terreur de ceux qui tuent le corps et dont la « puissance ne va pas au delà ». Qui faut-il craindre? Il faut craindre Celui qui, après avoir envoyé la mort, a le pouvoir de précipiter dans la Géhenne. Oui, oui, je vous le répète, craignez Celui-là !

Qu'est-ce que le prix d'un passereau? N'en donne-t-on pas cinq pour deux deniers?... Eh bien, parmi ces petits oiseaux, il n'en est pas un seul qui soit en oubli devant Dieu. Les cheveux même de votre tête sont comptés. N'allez donc pas être pris d'effroi : vous êtes de plus haute valeur qu'une multitude de passereaux !

* P. 570, *d*.

*
* *

« Quiconque, je vous le déclare, m'aura proclamé devant les hommes, le Fils de l'Homme, à son tour, le proclamera devant les Anges de Dieu; et qui m'aura renié devant les hommes sera renié par moi devant les Anges de Dieu... Que quelqu'un cependant ait proféré un mot contre le Fils de l'Homme, il lui sera encore pardonné. Mais point de pardon pour qui aura blasphémé l'esprit de Dieu[1].

Lorsque l'on vous traînera dans les Synagogues, devant les Magistrats et devant les Puissances, ne vous inquiétez nullement ni du fond ni de la forme de ce que vous aurez à répondre. L'Esprit-Saint vous inspirera, à l'heure même, ce qu'il faudra que vous fassiez entendre. »

## XXX

« — Maître, lui dit quelqu'un de la foule, veuillez ordonner à mon frère de procéder avec moi au partage de notre patrimoine.

— Mon ami, lui répondit Jésus, qui m'a constitué juge entre vous ou faiseur de partages? »

Puis, s'adressant aux autres, il ajouta :

— Soyez bien attentifs à vous garder de toute

1. Voy. la note de la page 63 et suiv.

avarice. Car, quelle que soit la fortune d'un homme, la Vie ne lui vient point des trésors qu'il possède.

Le champ d'un riche avait porté des fruits abondants. Et il songeait en lui-même : « — Que ferai-je? car je n'ai vraiment pas où serrer ma récolte! ....Ce que je ferai, le voici : je démolirai mes greniers; j'en construirai de plus grands, et j'y ramasserai tous mes produits et tous mes biens. Et puis, je dirai : « Mon ami, tu as là en réserve « beaucoup de biens pour beaucoup d'années : « repose-toi, mange, bois et fais chère lie[1]. »

Tout à coup Dieu parla :

— Insensé ! C'est cette nuit même qu'il te faut rendre l'âme. Et les richesses dont tu t'es précautionné, à qui seront-elles ?

Ainsi en sera-t-il de celui qui thésaurise pour soi et qui ne place pas en Dieu sa richesse! »

« — Voilà pourquoi je vous le répète, disait-il encore à ses Disciples : « Ne vous mettez pas en inquiétude : — pour votre vie, de ce que vous mangerez; — pour votre corps, de quoi vous vous vêtirez ». La vie est plus que la nourriture, le corps est plus que le vêtement[2]....

1. Le riche en effet accumule folie sur folie; il oublie celui qui lui donne ce qu'il appelle « mes fruits, mes biens »; il se réserve tout, σύναξω πάντα, et s'imagine trouver dans les richesses matérielles un aliment pour son âme; il oublie qu'il faut mourir. (L'abbé Fouard.)

2. Donc Celui qui a eu le pouvoir de vous faire présent de la vie aura aussi celui de vous envoyer la nourriture; Celui qui a créé

Regardez ces corbeaux. Ils ne sèment, ni ne moissonnent ; ils n'ont ni cellier, ni grenier. Et pourtant Dieu les nourrit. De quel prix n'êtes-vous pas au-dessus de ces oiseaux ?

Qui de vous d'ailleurs, par toutes ses préoccupations, pourrait allonger, ne fût-ce que d'une coudée, le fil de sa vie?... Si donc les moindres choses dépassent votre pouvoir, pourquoi vous tourmenter des jours à venir ?

Regardez encore comment croissent ces lis. Ils ne travaillent, ni ne filent, et pourtant, je vous le dis, Salomon lui-même dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux.

Eh bien ! si Dieu habille de telle sorte cette herbe qui est aujourd'hui dans les champs et qui demain sera jetée au four, combien, à plus forte raison, pourvoira-t-il à votre vêtement, hommes de foi chétive !

Ne vous inquiétez donc nullement de ce que vous aurez à manger, ou de ce que vous aurez à boire ; et ne vous en troublez point l'esprit.

Oui, sans doute, ce sont là les inquiétudes des gens du monde : mais vous, votre Père ne sait-il pas que vous en avez besoin? Cherchez, cherchez avant tout, le règne de Dieu et sa justice, — et tout cela vous sera accordé par surcroît. Petit troupeau, n'ayez pas peur : c'est un Royaume qu'il a plu à votre Père de vous donner !

Vendez ce que vous possédez et répandez-le en au-

pour vous cette merveille qu'on appelle le corps humain saura bien diriger les circonstances pour faire trouver à ses serviteurs et à ses amis le vêtement qui leur est nécessaire.

* P. 570, *e*, *f*.

mônes. Faites-vous dans le ciel des bourses inusables; faites-vous un trésor solide que les voleurs ne puissent atteindre, que la rouille ne puisse entamer. Car votre âme ira où vous déposez votre trésor....

*
* *

« Ayez aux reins la ceinture et dans vos mains la lampe allumée : semblables à des hommes qui attendent leur Maître revenant des noces, et qui se tiennent prêts, dès qu'il arrivera et frappera à la porte, à lui ouvrir tout aussitôt. Bienheureux ces serviteurs que le Maître, à son retour, trouvera veillant de la sorte. Lui-même, — oui, lui-même, — prendra la ceinture; il les fera asseoir au festin, et, renversant les rôles, il se mettra à les servir. Qu'il rentre à la seconde ou à la troisième veille de la nuit, bienheureux seront ces serviteurs, s'il les trouve veillant ainsi!

Comprenez donc que si le Maître d'une maison était informé de l'heure où le voleur doit faire irruption, il se tiendrait très certainement en alerte et ne laisserait pas faire brèche à son logis. Pour le même motif soyez constamment prêts, vous autres, puisque l'heure — cette heure à laquelle paraîtra tout à coup le Fils de l'homme, — vous ne la savez point.

— Est-ce pour nous, lui demanda Pierre, ou également pour tout le monde, que vous dites cette parabole?

— Quel est, à ton avis, lui répondit Jésus, l'admi-

* P. 570, *g*.

nistrateur fidèle et prudent que le Maître a établi sur ceux de sa Maison, afin de distribuer à chacun, au moment voulu, sa mesure de froment ? C'est l'heureux serviteur que ce Maître, en rentrant, aura trouvé agissant comme je disais. Celui-là, je vous le déclare en vérité, il l'établira sur toutes ses possessions.

Si le serviteur au contraire arrête son esprit sur cette pensée : « Mon maître est long à venir », et qu'il se mette à battre valets et servantes, à faire festin, à boire, à s'enivrer, voilà que le Maître se présentera inopinément au jour où on ne l'attend pas et à l'heure que l'on ignore. Il le chassera de devant lui; il le traitera comme ceux qui ont été infidèles dans leur gestion; et ce serviteur, qui connaissait la volonté de son Maître, mais sans s'y conformer et sans se tenir prêt, sera puni sévèrement.

Quant à celui qui, dans l'ignorance de cette volonté, aura commis quelque acte répréhensible, il n'aura à subir qu'une peine légère. A tout homme qui a beaucoup reçu, on demandera beaucoup; et on lui réclamera d'autant plus qu'on lui aura donné davantage.

*
* *

« Je suis venu mettre le feu à la Terre, et je ne veux rien moins que l'embraser !...

Il est un Baptême dont je dois être baptisé. Et combien, en moi-même, je me sens pressé de le voir s'accomplir !...

Est-ce que vous pensez que je sois venu apporter la paix à la Terre? Non certes, mais la division. Car désormais, cinq personnes étant dans une maison, elles seront partagées, trois contre deux et deux contre trois. Seront divisés : le père contre le fils, et le fils contre le père ; la mère contre la fille, et la fille contre la mère ; la belle-mère contre sa bru, et la bru contre sa belle-mère. »

*
* *

S'adressant aux multitudes il ajoutait :

« — Lorsque vous voyez, au couchant, les nuages apparaître, vous dites aussitôt : « La pluie arrive », et elle arrive en effet. Lorsque c'est le vent du midi qui souffle, vous dites : « Il fera chaud », et ce pronostic se réalise.... Comment donc, ô hypocrites, qui savez si bien discerner l'aspect du ciel et de la terre, ne discernez-vous pas aussi le temps où nous sommes, et pourquoi, de vous-mêmes, n'en portez-vous pas un juste jugement?...

*
* *

Quand tu vas devant un magistrat avec le créancier qui te poursuit, tâche, en chemin, d'obtenir de lui quittance de ta dette, de peur qu'il ne te traîne en présence du juge, que le juge ne te livre à l'exécuteur et que l'exécuteur ne te jette en prison. De cette prison tu ne sortiras point, je te le déclare, avant d'avoir payé jusqu'à la dernière obole. »

# XXXI

Vers cette même époque, quelques-uns vinrent lui annoncer ce qui s'était passé au sujet des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leurs sacrifices [1].

— Pensez-vous, leur dit-il, parce qu'ils viennent de subir une telle catastrophe, pensez-vous que ces Galiléens fussent de plus grands coupables que leurs compatriotes? Non, ils ne l'étaient point; mais, si vous ne vous convertissez, vous périrez tous pareillement.

Et ces dix-huit hommes sur qui s'écroula la tour de Siloë et qui furent tués, croyez-vous donc que leur dette dépassât celle de tels ou tels des habitants de Jérusalem? Non certes. Mais, si vous ne vous amendez, vous périrez tous pareillement.

1. Il s'agit ici de quelques-unes de ces nombreuses émeutes qui éclatèrent parfois dans les divers quartiers de Jérusalem contre l'autorité romaine et que celle-ci réprimait sévèrement.

Quant aux paroles que va prononcer le Seigneur, il faut se souvenir, en les lisant, que c'était chez les Juifs un préjugé enraciné que tout homme frappé par le malheur était un coupable, justement châtié par la Providence. Idée fausse et funeste qui tendait à arrêter toute compassion pour l'être souffrant.

* P. 570, *h*.

*
* *

Autre parabole :

— Un homme avait un figuier, planté au milieu de sa vigne. Mais quand il voulut y cueillir des fruits, il n'en trouva pas un seul : — « Voilà trois ans, dit-il alors à son vigneron, que je viens chercher du fruit sur ce figuier et que je n'en trouve jamais. Coupe-le donc : ne vois-tu pas qu'il charge la terre inutilement? — Seigneur, lui répondit le vigneron, laissez-le encore cette année. Je bêcherai tout autour, je mettrai du fumier, et peut-être portera-t-il du fruit : sinon, vous le couperez l'an prochain.

*
* *

C'était un jour de Sabbat; il enseignait dans une Synagogue.

Une femme était là, possédée par un Esprit qui la tenait infirme depuis dix-huit ans. Elle était toute courbée et dans l'impossibilité absolue de regarder en haut.

L'ayant aperçue, Jésus l'appela auprès de lui et étendant les mains sur elle :

— Femme, lui dit-il, tu es délivrée de ton infirmité.

Et soudain, à ces mots, elle redevint droite.

Cette femme rendait grâce à Dieu lorsque arriva le Chef de la Synagogue, lequel fit éclater son indignation de ce que Jésus guérissait pendant le Sabbat :

* P. 570, *i*, *j*.

— Il y a six jours pour le travail; venez donc alors vous faire guérir. Mais le jour du Sabbat, non point.

— O hypocrites! lui répondit le Seigneur, est-ce que chacun de vous, le jour du Sabbat, ne délie pas du râtelier son bœuf et son âne pour les conduire à l'abreuvoir? Et cette fille d'Abraham, que, depuis dix-huit années, Satan tient garrottée, vous voudriez qu'il ne fût pas permis de la délier de sa chaîne?

Telles furent les paroles par lesquelles il fit rougir ses adversaires.

Quant au peuple, il était tout entier à la joie des choses glorieuses que Jésus accomplissait.

*
* *

— A quoi est semblable le règne de Dieu, disait-il, et à quoi le comparerai-je?

Il est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a recueilli et semé dans son jardin. Le germe pousse, et grandit en forme d'arbre. Et dans ses rameaux se reposent les oiseaux du ciel....

*
* *

— A quoi comparerai-je encore, reprenait-il, le règne de Dieu? Il est semblable à un levain qu'une femme prend et qu'elle enfouit dans trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout ait fermenté....

* P. 571, *a*.

# XXXII

Ainsi, à travers cités et villages, il allait enseignant. Et il s'avançait vers Jérusalem.

— Seigneur, lui demanda quelqu'un, sera-ce un petit nombre seulement qui sera sauvé?

— Efforcez-vous, répondit-il, — en s'adressant également aux autres auditeurs, — efforcez-vous d'entrer par le passage étroit: car beaucoup, je vous le déclare, chercheront à pénétrer et ne le pourront.

Quand le Père de Famille aura fait son entrée et fermé son seuil, vous commencerez tout d'abord par vous tenir à l'extérieur et par frapper à la porte, en criant au travers: « — Seigneur, ouvrez-nous! » Lui cependant vous répondra: « — Je ne sais d'où vous êtes. »

« — Mais, essayerez-vous de lui dire, nous avons mangé et bu face à face avec vous; et c'est sur nos places publiques que vous avez enseigné. » Et de nouveau il vous répétera: — « Je ne sais d'où vous êtes: fuyez loin de Moi, ouvriers d'iniquité! »

Loin de Moi!... C'est là que seront les sanglots, c'est là que seront les grincements de dents, alors que vous apercevrez dans le Royaume de Dieu, et Abraham, et Isaac, et Jacob, et tous les Prophètes,

tandis que vous-mêmes, vous vous verrez repoussés au dehors.

De l'Orient, de l'Occident, du Nord, du Midi, on viendra prendre place et s'asseoir dans le Royaume de Dieu. Et voilà que les derniers seront les premiers; et les premiers se trouveront les derniers.

*
* *

Dans le cours de cette même journée, il fut abordé par certains Pharisiens :

— Partez, lui dirent-ils, et quittez la contrée, parce qu'Hérode a formé le projet de vous faire périr.

— Allez annoncer à ce renard, leur répondit-il, qu'aujourd'hui, que demain, qu'après-demain enfin, j'expulse les Démons et guéris les malades.

Aujourd'hui, demain et le jour suivant, je dois d'ailleurs continuer ma marche : car il ne convient vraiment pas qu'un Prophète soit mis à mort hors de Jérusalem[1] !...

1. Parole empreinte d'ironie, au dire des commentateurs, et par laquelle Jésus rappelle l'ingratitude de Jérusalem, et sa perpétuelle tendance à mettre à mort ces grands messagers de Dieu. La plupart y avaient été tués. C'était en effet dans cette ville, dit Cornélius à Lapide, que siégeaient les rois, les princes, les prêtres, les puissants du siècle, les sages, les pharisiens, lesquels, s'appuyant sur la populace, ne pouvaient souffrir les avertissements et les reproches des Prophètes et avaient fait de la Maison de Dieu la tuerie (*macellum*) des prophètes. De là, la parole du Christ.

Jérusalem! Jérusalem! toi qui tues les Prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois, ainsi qu'un oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes, combien de fois ai-je voulu aussi rassembler tes enfants et tu ne l'as point voulu!...

Voici cependant que vos maisons vont demeurer désertes!... Et je vous annonce que vous ne me verrez plus jusqu'à ce que se lève l'heure où vous vous écrierez : « Qu'il soit béni, Celui qui vient au nom du Seigneur! »

## XXXIII

Jésus dînait dans la demeure d'un des principaux Pharisiens; c'était un jour de Sabbat et tous s'appliquaient à épier ce qu'il allait faire, car il y avait là, devant lui, un homme atteint d'hydropisie.

Répondant à leurs pensées, Jésus prit lui-même la parole et interpella les Docteurs de la Loi et les Pharisiens :

— Est-il permis de guérir pendant le Sabbat? leur demanda-t-il.

Ceux-ci ne dirent mot.

Touchant de la main l'hydropique, Jésus le guérit alors et le congédia.

Puis, s'adressant à eux de nouveau, il leur posa cette autre question :

— Lequel d'entre vous, si son âne ou son bœuf tombait dans un puits, ne s'empresserait, même en plein Sabbat, de l'en retirer aussitôt?

A cela non plus ils ne surent que répondre.

Ayant remarqué avec quelle ardeur les convives cherchaient à s'asseoir aux places d'honneur, il y fit allusion :

— Quand vous serez prié à des noces, dit-il, gardez-vous bien de vous installer à la première place, de peur que, quelque personnage plus considérable étant convié aussi, celui qui vous a invités l'un et l'autre ne vienne vous dire : « Cédez-lui donc la place », et qu'il ne vous faille, la rougeur au front, aller vous asseoir au dernier rang.

Tout au contraire, quand tu seras convié, va prendre un siège à la dernière place.... Et alors, quand celui qui t'a invité entrera dans la salle, il te dira : « Mon ami, montez donc à une place supérieure. » Et c'est en ce moment que, devant tous les convives, tu seras honoré, — car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.

*
* *

— Lorsque tu donneras à dîner ou à souper, disait-il à son hôte, n'appelle à ce repas ni tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni tes riches voisins, de crainte qu'ils ne te réinvitent à leur tour et qu'ils ne te rendent ce qu'ils auront reçu de toi. Tout

* P. 571, *b*.

au contraire, invites-y des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles. Heureux seras-tu si tu fais cela, parce que ceux-ci n'ayant point de quoi te rendre le festin, ce festin te sera rendu à la résurrection des Justes.

Sur ces derniers mots, l'un des convives s'écria :

— Bienheureux qui sera de la fête dans le Royaume de Dieu !

Jésus reprit la parole :

— Un homme, qui avait préparé un grand dîner, y avait convié beaucoup de monde. Lorsque fut venu le moment du banquet, il envoya chercher les invités, leur annonçant que tout était prêt[1].

Mais tous, comme de concert, commencent à donner des défaites :

— J'ai acheté une maison de campagne, dit l'un, et il est de toute nécessité que j'aille la visiter. Je vous en prie, excusez-moi.

— J'ai fait acquisition de cinq paires de bœufs, prétend un autre, et je vais les essayer. De grâce, excusez-moi.

— J'ai pris femme, allègue un troisième. Donc je ne puis venir.

Le serviteur transmet à son maître toutes ces réponses.

1. Aujourd'hui encore, dans les villages et dans les camps arabes, on entend à l'heure du repas cette même invitation : « Venez, le festin est prêt ! » et s'y refuser est une grave insulte. (Thomson, *The Land and the Book*, I, chap. IX)

Le Père de Famille est indigné :

— Tu vas parcourir, lui dit-il, les places publiques et les rues de la ville; et tu amèneras ici les pauvres, les estropiés, les aveugles, les boiteux.

Quand le serviteur fut de retour :

— Seigneur, dit-il, votre ordre a été exécuté : et il reste encore de la place.

— Va alors battre chemins et buissons, et presse les gens d'entrer, de sorte que ma maison soit toute remplie....

Ainsi, je vous le déclare, aucun de ceux-là qui étaient « les invités » ne prendra part à mon festin.

## XXXIV

Des multitudes s'attachaient un jour à ses pas. Il se tourna vers ces foules et leur dit :

— Si quelqu'un, pour venir à Moi, ne sait pas rompre avec son père, ou sa mère, ou sa femme, avec ses frères ou ses sœurs, voire même avec sa propre vie, il ne peut être mon Disciple. Il ne peut être mon Disciple celui qui refuse de porter sa croix et de marcher à ma suite....

Quel est celui d'entre vous qui, ayant conçu le projet de bâtir une tour, ne tienne tout d'abord conseil en lui-même, afin de supputer la dépense nécessaire et de voir s'il aura de quoi mener l'en-

* P. 571, *c*, *d*.

treprise jusqu'au bout? Il ne veut pas, en effet, s'exposer à être dans l'impuissance d'achever sa construction après en avoir jeté les fondements et à devenir, aux yeux de tous, l'objet de la risée publique. « — En voilà un, dirait-on, qui, dans son édifice, a fait un commencement, sans pouvoir faire une fin. »

Quel est encore le roi qui, sur le point d'aller en guerre contre quelque autre monarque, ne tienne également conseil en lui-même et ne se demande, par exemple, s'il peut, avec dix mille hommes, faire face à l'adversaire, qui s'avance sur lui avec vingt mille? Et, dans le cas de la négative, alors que l'ennemi est encore loin, il lui envoie une ambassade, pour lui porter des propositions de paix.

Que chacun de vous fasse de même. — Celui qui ne sait point renoncer à tout ce qu'il possède ne peut être mon Disciple..... Le sel est bon. Et cependant si le sel s'affadit, avec quoi assaisonnera-t-on? Il n'est plus propre à rien, ni pour la terre, ni pour le fumier : il n'y a qu'à le jeter dehors.

Que celui-là qui a des oreilles pour entendre, entende[1]!

1. Cette instruction s'applique, non à la foule, mais aux Disciples, à ceux à qui Jésus a dit : « Vous êtes le sel de la terre! » Ceux-là sont tenus à la rigueur du conseil et à la vie de sacrifice.... Si ce sel s'affadit, il n'est plus bon à rien. Le sel affadi, ce serait le clergé qui aurait laissé s'évanouir en lui la saveur divine.

# XXXV

Publicains et gens de vie irrégulière se pressaient tous autour de lui, avides d'écouter sa parole.

Cela excita le murmure des Scribes et des Pharisiens :

— Cet homme, dirent-ils, fait accueil aux gens sans conduite et s'attable avec eux.

Il leur répondit par une comparaison :

— Si l'un de vous a cent brebis et qu'il vienne à en perdre une, ne laissera-t-il pas dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf autres pour courir à celle qui s'est égarée, jusqu'à ce qu'il l'ait enfin rencontrée ? Et une fois qu'il l'aura trouvée, il la mettra, tout joyeux, sur ses épaules, et, s'en allant en sa maison, il convoquera amis et voisins : « — Félicitez-moi, leur dira-t-il, car j'ai retrouvé ma brebis perdue! »

Telle sera, je vous le déclare, la joie qu'il y aura dans le Ciel, joie plus grande pour un seul pécheur se convertissant, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion.

Soit encore une femme, en possession de dix drachmes, et à qui il arrive d'en perdre une. Est-ce qu'elle n'allume point sa lampe, est-ce qu'elle ne

* P. 571, *e, f.*

balaye point son logis, est-ce qu'elle n'apporte point à la chercher la plus grande diligence jusqu'à ce qu'enfin elle la découvre? Et, quand elle l'a retrouvée, elle appelle ses amies et ses voisines : « — Félicitez-moi! leur dit-elle; car j'ai retrouvé ma drachme perdue! »

Telle sera, je vous le répète, telle sera l'allégresse parmi les Anges de Dieu, pour un seul pécheur se convertissant!

Puis il ajouta :

— Un homme avait deux fils :

Le plus jeune des deux dit à son Père : « — Mon Père, donnez-moi la part de fortune qui me revient. » Et le Père partagea entre eux l'héritage [1].

Peu de jours après, ce jeune fils, ayant rassemblé tout ce qu'il avait, partit pour un pays lointain. Il y mena un train de débauche, et jeta au vent sa fortune.

Déjà il avait tout dévoré, quand survint en cette contrée une très rude famine. Il commença à sentir le besoin, et alla se mettre au service de l'un des habitants de la région, lequel l'envoya à sa ferme comme gardeur de pourceaux. Là, il cherchait à apaiser sa faim avec ces cosses que mangent les porcs, car personne ne lui donnait rien [2].

1. Le Prodigue, ayant un frère aîné, devait, selon la loi juive, recevoir la moitié de la part réservée à celui-ci. (L'abbé Fouard.)

2. L'aliment dont il est ici question est désigné dans le grec par le mot Κεράτια, et dans le latin par *siliquæ*. Il s'agit du fruit

Ce fut alors qu'il rentra en lui-même : « — Dans la maison de mon Père, pensa-t-il, combien de gens à gages ont en abondance de quoi se nourrir, tandis que moi, ici, je meurs de faim !... Je me lèverai et j'irai vers mon Père. Et puis, je lui dirai : « Mon Père, j'ai péché contre le Ciel et contre « vous! Je ne suis plus digne d'être appelé votre « fils! Recevez-moi comme l'un de vos merce- « naires. »

Il se met donc en route, pour retourner vers son Père.

Comme il était encore loin, le Père l'aperçut et fut ému jusqu'au fond des entrailles. Il accourt à la rencontre de son enfant; et, se laissant choir à son cou, il le couvre de ses baisers.

— O mon Père, lui dit le fils, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils....

— Vite! vite! crie le Père à ses serviteurs : apportez le plus beau vêtement! Mettez-le-lui!.. Un anneau à sa main[1] !... Et des chaussures à ses pieds!... Et puis, amenez le veau gras et tuez-le! Faisons festin et réjouissance! Parce que mon fils

du caroubier, que Linné désigne ainsi : *Ceratonia siliqua*. Ce sont de longues cosses recourbées en croissant et qui sont remplies de fèves noires d'un goût fade : les animaux s'en nourrissent. Il advient même que les pauvres, plutôt que de mourir de faim, en mangent aussi; et c'est ce que fit le Prodigue, dénué de tout et ne recevant nulle aumône.

1. L'anneau était le signe de l'homme libre, noble et riche. Il en était de même des chaussures, car les esclaves marchaient nu-pieds, les hommes libres étaient chaussés.

était mort, et qu'il est ressuscité ; il était perdu et il est retrouvé !...

Le banquet de fête était commencé, lorsque revint l'aîné, qui avait été dans la campagne.

En approchant de la maison, il entend des symphonies et des danses.

Il appelle un des serviteurs et lui demande ce que c'est que tout cela.

— Votre frère est de retour, lui répond celui-ci, et votre Père, ayant recouvré son fils sain et sauf, a tué le veau gras.

A cette nouvelle, l'aîné se courrouce : il se refuse à franchir le seuil de la porte.

Le Père sort alors, et le supplie d'entrer :

— Eh quoi, lui réplique l'aîné, voilà tant et tant d'années que je vous sers, sans qu'une seule fois j'aie manqué à l'un de vos ordres : et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour faire fête avec mes amis. Mais lorsque revient cet autre fils, qui a mangé son bien avec des courtisanes, voilà que, pour lui, vous tuez le veau gras.

— Mon enfant, lui dit le Père, tu es toujours avec moi. Tout ce qui est à moi est à toi. Mais il fallait bien faire grande fête et réjouissance, parce que ton frère que voici était mort et qu'il est ressuscité; parce qu'il était perdu et qu'il est retrouvé !

# XXXVI

Il disait encore à ses Disciples :

— Un homme opulent avait un intendant, qui lui fut dénoncé comme dissipant sa propre fortune.

Il le fit venir :

— Qu'est-ce que j'apprends de toi? lui dit-il. Rends-moi compte de ta gestion, car il n'est plus possible que tu administres désormais.

— Que ferai-je? se demanda en lui-même l'intendant; que ferai-je, puisque mon maître me retire la gestion de ses biens? Travailler la terre? je n'en ai point la force! Mendier? j'en aurais honte... Allons! je vois ce que j'ai à faire afin que, renvoyé de ma charge, il se trouve des gens qui m'accueillent en leurs maisons.

Sur ce, il convoque les débiteurs de son Maître, chacun en particulier.

Au premier qui se présente, il dit :

— Combien dois-tu à mon Maître?

— Cent barils d'huile, répond le débiteur.

— Voici ton obligation, reprend l'intendant; assieds-toi vite et écris « cinquante ».

— Et toi, demande-t-il, en s'adressant à un autre, combien dois-tu?

— Cent mesures de froment.

— Reprends ton billet et écris « quatre-vingts ».

Et le Maître loua la prévoyance avec laquelle, en son iniquité, avait agi l'administrateur; car les enfants de ce siècle sont, — dans leur genre, — plus prévoyants que les enfants de la lumière....

Et moi aussi, je vous dis : « — Avec les richesses de l'iniquité, faites-vous des amis, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les éternels tabernacles[1].... »

Qui est fidèle pourtant dans le moins, l'est également dans le plus; qui, dans les choses d'un prix minime, est injuste, le serait aussi dans les choses de la plus haute valeur. Si donc, pour les mauvais biens, vous n'avez pas été fidèles à l'ordre du Maître, est-il possible qu'il aille vous mettre en possession de ce qui est « le véritable bien », les véritables richesses? Et si, dans la gestion de ce qui ne vous appartenait point, vous ne vous êtes pas montrés fidèles, est-il possible qu'il vous donne ce bien qui vous est destiné?...

Nul ne peut être à la fois au service de deux Maîtres; ou il aimera celui-ci et haïra celui-là, s'attachant à l'un d'eux et laissant l'autre de côté. *Vous*

1. Le Sauveur après avoir parlé de la prudence de l'administrateur infidèle ne veut pas laisser dans l'esprit de ses Disciples la moindre erreur sur sa réprobation de l'infidélité elle-même. Par ce qui suit, il rappelle que, s'ils ne sont fidèles, ils seront chassés comme ce serviteur, et il les prémunit une fois de plus contre l'amour des richesses temporelles, qui ne leur sont données que pour faire le bien et non pour jouir

*ne pouvez être en même temps et le serviteur de Dieu, et le serviteur des richesses.*

En entendant ces paroles, les Pharisiens, qui étaient grands amis de l'argent, tournaient Jésus en dérision.

— Vous êtes des gens, leur dit-il, qui avez pour unique but de paraître justes au regard des hommes. Mais Dieu connaît le fond de vos cœurs : et telle façon d'être qui obtient la haute estime des hommes est une abomination au regard du Seigneur[1].

. . . . . .

. . . . . .

Jusques à Jean, la Loi et les Prophètes.

Depuis ce moment est annoncée la bonne nouvelle du Royaume de Dieu contre lequel chacun fait vio-

1. Il est probable que quelqu'un des Scribes ou Pharisiens, entendant ces mots, interrompit le Maître, et que c'est par la bouche d'autrui que dut se faire la transition des idées entre ce qui précède et ce qui va suivre. C'est ce que nous faisons pressentir par les quelques points que nous plaçons dans le texte, dont la suite ne pourrait se comprendre autrement. Une parole de l'interrupteur (peut-être quelque menace au Sauveur d'avoir à subir le sort de Jean pour la liberté de ses paroles) appela sans doute sur les lèvres de Notre-Seigneur le nom du Baptiste martyr, et provoqua l'allusion qu'il va faire à l'adultère public d'Hérode, que les Pharisiens toléraient par un lâche silence. Sévères et implacables pour des riens, pour des questions de forme, ils étaient faciles pour les grandes iniquités, et pour les iniquités des grands.

lence. Mais plutôt tomberont ciel et terre que ne soit renversé un seul point de la Loi. Tout homme qui abandonne sa femme pour en épouser une autre, commet un adultère ; et en commet un également celui qui épouse la femme renvoyée.

. . . . . .

## XXXVII

— Il était une fois un riche, vêtu de pourpre et de lin : il faisait chaque jour de splendides banquets[1].

A sa porte gisait un certain Lazare. C'était un mendiant, tout couvert de plaies purulentes, et qui eût bien voulu rassasier sa faim des débris qui tombaient de la table du riche. Mais nul ne lui en faisait l'aumône : les chiens seuls venaient à lui et léchaient ses ulcères....

Il advint cependant que le mendiant mourut, et qu'il fut transporté par les Anges dans le sein d'Abraham.

Le riche mourut aussi et fut enseveli.

1. « La pourpre » désigne ici les manteaux et les riches couvertures teints de cette couleur précieuse ; le lin désigne les vêtements de dessous. Ce dernier tissu était très délicat et d'une éclatante blancheur (Apoc., XIX, 8). « *Nec ulla sunt eis candore mollitiaque præferenda ; vestes inde gratissimæ* ». Pline, *Historia naturalis*, XIX, 2. Le même auteur ajoute que cette étoffe se payait au poids de l'or et faisait les délices des femmes. (L'abbé Fouard.)

* P. 572, *a*.

Du fond de l'Enfer, et en proie à ses tourments, il leva les yeux en haut. Alors il aperçut de loin Abraham, et puis — reposant sur le sein du Patriarche — Lazare !

A cette vue, il pousse un grand cri :

— Père Abraham, ayez pitié de moi ! Et envoyez Lazare tremper dans l'eau le bout de son doigt, afin qu'il vienne rafraîchir l'ardeur de ma langue, car je suis à la torture au milieu de ces flammes.

— Mon fils, lui répond Abraham, souviens-toi que, en ta vie, tu as eu les biens en partage, tandis que, de son côté, Lazare a eu les maux. Maintenant, c'est lui qui est dans la consolation et toi dans les souffrances. En outre, un prodigieux abîme a été pour jamais établi entre nous et vous ; de sorte qu'il serait impossible à qui le voudrait, soit d'aller à vous du lieu où nous sommes, soit de venir à nous du lieu où vous êtes[1].

— Père, reprit-il, envoyez donc, je vous en conjure, envoyez Lazare dans notre maison paternelle où j'ai laissé cinq frères. Qu'il aille les prévenir, pour qu'ils ne prennent pas, eux aussi, le chemin des supplices !

Mais Abraham lui répondit :

1. « Terrible distinction, funeste partage pour les gens du monde ! Et toutefois, ouvrez les yeux : c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein ; et il vous montre, ô riches du siècle, à quelle gloire vous pouvez aspirer, si, pauvres en esprit et détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à les quitter qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit. » (Bossuet, *Oraison funèbre de Michel Le Tellier.*)

— Ils ont Moïse et les Prophètes. Qu'ils les écoutent !

L'autre insista :

— Cela ne suffit point, Père Abraham. Mais si, du milieu des morts, quelqu'un se rend vers eux, ils se convertiront.

Et alors Abraham lui dit cette parole :

— S'ils n'écoutent ni Moïse ni les Prophètes, ils ne croiraient pas davantage, même quand un mort ressusciterait.

## XXXVIII

— u'il ne se produise pas des occasions de chute, la chose est impossible : mais malheur à l'homme par qui ces occasions se produisent ! L'eût-on jeté à la mer, après lui avoir attaché au cou une meule meunière, cela vaudrait mieux pour lui que d'avoir été, pour un seul de ces petits, l'occasion de la chute....

*
* *

A ceci soyez attentifs : « Si ton frère a péché contre toi, reprends-le ; puis, s'il se repent, pardonne-lui. Et s'il pèche contre toi sept fois en un jour, et que sept fois en un jour il se tourne vers toi et te dise « J'ai regret », pardonne-lui.

*
* *

— Augmentez en nous la foi, disaient les Apôtres.

— De la foi ? reprit Jésus : si vous en aviez gros seulement comme un grain de sénevé, et qu'au mûrier que voilà vous donniez cet ordre : « Arrache-toi, et va te planter dans la mer », il vous obéirait aussitôt.

*
* *

— Quand, après le labour et le pâturage, votre serviteur rentre des champs, quel est celui d'entre vous qui commencerait par lui dire : « Va donc vite t'asseoir à table ? » Et ne lui dites-vous pas, au contraire : « Prépare-moi à dîner, mets ton tablier, et sers-moi jusqu'à ce que j'aie achevé mon repas, après quoi tu iras toi-même manger et boire ». Et quand ce serviteur fait ce qui lui a été commandé, est-ce que le Maître lui en doit des actions de grâce? Je ne le pense point.

Eh bien, vous, pareillement, lorsque vous aurez accompli tous les préceptes que l'on vous a donnés, pensez ceci : « Nous sommes des serviteurs sans mérite ; nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire ».

* P. 572, *b*.

# XXXIX

Dans le cours d'un voyage à Jérusalem, Jésus eut à traverser la Samarie et la Galilée. Et comme il arrivait un jour à l'entrée d'une bourgade, dix lépreux accoururent vers Lui. S'arrêtant à une certaine distance [1], ils élèvent la voix :

— O Jésus, ô Maître, ayez pitié de nous !

Son regard se porte alors sur eux :

— Allez vous montrer aux prêtres, leur dit-il.

Ils s'en vont; et voilà qu'en chemin tous sont délivrés de leur lèpre.

En se retrouvant ainsi en pleine santé, l'un d'eux revient sur ses pas, célébrant à grands cris la munificence de Dieu. Il se prosterne aux pieds de Jésus, la face contre terre, en lui témoignant toute sa gratitude.

Or, c'était un Samaritain.

— Est-ce que tous les dix n'ont pas été guéris? demande Jésus. Où sont donc les neuf autres ?.... Il ne s'en est rencontré aucun qui soit retourné rendre gloire à Dieu, sinon celui-ci : un homme du dehors !

Puis, s'adressant à ce Samaritain :

— Lève-toi, dit-il, et poursuis ton chemin : ta foi t'a donné le salut.

1. Les lépreux n'osaient s'approcher des personnes saines, de peur de les souiller. (Voy. Lévit., XIII, 46.)

*
* *

A des Pharisiens qui l'interrogeaient sur le moment où arriverait le règne de Dieu, il fit cette réponse:

— Le règne de Dieu ne se présente pas de manière à frapper le regard, et il n'y a point à dire : « Il est en tel lieu déterminé ou il est en tel autre ». Le règne de Dieu est au dedans de vous....

*
* *

Il poursuivit, s'adressant à ses Disciples :

— Viendra un temps où vous désirerez voir, ne fût-ce qu'un seul jour, le Fils de l'Homme, et où vous ne le verrez pas. Il y en aura qui s'écrieront : « Le voici ! » ou « Le voilà ! » Gardez-vous de les croire, et ne les suivez point.... Tel l'éclair, sortant de la nue, illumine soudain l'horizon, tel, en son jour, apparaîtra tout à coup le Fils de l'Homme.... Mais il faut auparavant qu'il souffre bien des maux, et qu'il soit traité en réprouvé par cette race de gens.

Ainsi étaient les choses aux jours de Noé, ainsi seront-elles aux jours du Fils de l'Homme. Les hommes mangeaient, buvaient, se mariaient, mariaient leurs enfants; et cela, jusqu'à l'instant où Noé entra dans l'Arche, et où le Déluge survint et les extermina tous.

De même du temps de Loth : ils s'occupaient à manger, à boire, à vendre, à planter, à bâtir. Mais

au moment où Loth sortit de Sodome, la pluie de feu et de soufre tomba du ciel et les extermina tous. Il en sera pareillement lorsque le Fils de l'Homme écartera le voile qui le cache.

Que celui qui sera alors sur la terrasse, et qui aura laissé quelque objet à l'intérieur, ne descende point le chercher; et que celui qui se trouvera en rase campagne ne retourne pas non plus en arrière. Souvenez-vous de la femme de Loth! Qui cherchera à sauver sa vie, la perdra; et qui saura la perdre, la rendra au contraire vraiment vivante!

En cette nuit-là, vous dis-je, de deux hommes qui seront dans un lit, l'un sera pris et l'autre laissé; de deux femmes qui moudront ensemble, l'une prise et l'autre laissée; de deux hommes dans un champ, celui-ci pris et celui-là laissé....

— Où sera-ce, Seigneur? demandèrent les Disciples.

Il répondit par cette parole :

— Partout où sera le corps, là aussi les aigles se rassembleront[1].

1. C'était leur marquer que la justice divine ne connaît ni temps ni lieu, mais qu'elle atteint le péché partout où il souille la terre. A l'heure où son iniquité étant consommée, il ne reste plus de l'impie qu'un cadavre, les aigles, les vengeurs de la justice divine, fondent sur leur proie. Ils s'assemblent, selon les expressions du Voyant de Patmos, « au grand souper de Dieu, pour manger la chair des rois, la chair des officiers de guerre, la chair des forts, la chair des chevaux et des cavaliers, la chair de tous les hommes, libres et esclaves, petits et grands..., et tous les oiseaux se soûlent de leurs chairs. » (L'abbé Fouard.)

# XL

Voici encore une parabole qu'il leur raconta pour leur montrer qu'il faut prier toujours et sans jamais se lasser :

— En une certaine cité, dit-il, vivait un juge qui n'avait ni crainte de Dieu, ni crainte des hommes.

Dans cette même ville demeurait une veuve, laquelle le poursuivait de ce cri : « Faites-moi justice de mon adversaire ».

Durant un grand laps de temps la mauvaise volonté de cet homme résista. Mais, à la longue, il en vint pourtant à se dire : « Bien que je ne craigne ni Dieu ni les hommes, il n'en est pas moins vrai que cette veuve-là m'est fort importune. Je vais donc lui rendre justice, de peur qu'elle ne finisse par se livrer à quelque violence. »

— Vous entendez, ajouta le Seigneur, ce que, en son iniquité, murmure ce Juge !.... Et Dieu ne ferait point justice à ses élus qui crient vers lui nuit et jour, et il tarderait à les secourir? Il leur fera prompte justice, vous dis-je!.... Et cependant le Fils de l'Homme, quand il reviendra, trouvera-t-il encore de la foi sur la terre?

* P. 572, *c*.

*
* *

A quelques-uns qui, se considérant en eux-mêmes comme des justes, étaient, pour les autres, pleins de mépris, il fit entendre cette parabole :

— Deux hommes, un Pharisien et un Publicain, montèrent au Temple pour prier.

Debout et la tête haute, le Pharisien priait de cette sorte en lui-même : « — Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste de l'humanité, gens voleurs, iniques et adultères, — de ce que je ne suis pas, par exemple, comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine!... De toute chose que je possède je donne la dixième partie !. . »

En ce même moment, le Publicain, se tenant bien loin en arrière, n'osait pas même lever les yeux vers le ciel. Il se frappait la poitrine et murmurait : « — Seigneur, ayez pitié de moi, qui ne suis qu'un misérable. »

Eh bien, je vous le déclare, celui-là rentra chez lui justifié : mais l'autre point.

Ainsi quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

*
* *

Comme un our on lui amenait même de tout petits enfants pour qu'il imposât la main sur eux, les Disciples voulurent repousser ceux qui les conduisaient.

* P. 572, *d*.

Mais Jésus, au contraire, les fit approcher de lui et s'écria :

— Laissez venir à Moi les enfants, et gardez-vous bien de les empêcher : car de ceux qui leur ressemblent est composé le divin Royaume. En vérité je vous le déclare, quiconque n'admettra pas, comme * un enfant, le Royaume de Dieu, n'y entrera point.

* * *

Un personnage de haut rang lui posa cette question :

— Que faut-il faire, bon Maître, pour gagner l'éternelle Vie?

— Pourquoi, lui dit Jésus, m'appelles-tu bon? Nul n'est bon, si ce n'est Dieu seul... Les commandements te sont connus : « Tu ne tueras pas ; tu ne commettras ni adultère, ni vol. Tu ne porteras point de faux témoignage. Honore ton père et ta mère... »

— Tout cela, je l'ai observé dès mon enfance.

Sur cette réponse, Jésus reprit :

— Une chose te manque encore. Vends tout ce que tu possèdes : donnes-en le prix aux pauvres et tu auras un trésor au Ciel.... Après quoi, viens et marche à ma suite.

A ces mots, l'autre devint tout triste, car il avait une grande fortune.

Jésus remarqua son abattement.

— Combien difficilement, dit-il alors, combien difficilement entreront dans le Royaume des Cieux

* P. 572, *e*.

ceux qui possèdent des richesses ! Il est plus aisé à un chameau de passer par le « Trou de l'Aiguille » qu'à un riche d'entrer dans le Règne de Dieu[1] !

— Qui pourra donc être sauvé ? s'écria-t-on.

Jésus fit cette réponse :

— Ce qui est impossible du côté de l'homme est possible du côté de Dieu.

— Quant à nous, reprit Pierre, nous avons tout quitté et nous vous avons suivi....

— En vérité je vous le déclare, si quelqu'un — pour le Règne de Dieu, — sait laisser en arrière de lui, soit sa maison, soit ses parents ou ses frères, soit sa femme ou ses fils, il recevra dès le temps présent bien davantage et, dans le siècle à venir, l'éternelle Vie.

## XLI

Jésus, ayant pris à part les Douze, s'exprima ainsi :

— Vous savez que nous montons à Jérusalem et que tout ce qu'ont écrit les Prophètes au sujet du Fils de l'Homme est sur le point de s'accomplir. Il va être livré aux gens de l'étranger, bafoué, fouetté de verges, couvert de crachats. Puis, après l'avoir flagellé, on le mettra à mort ; et le troisième jour il ressuscitera.

1. Voir sur le « Trou de l'Aiguille », la note de saint Matthieu, p. 106.

* P. 572, *f*, *g*.

Mais les Disciples ne comprirent rien à ce langage. Pour eux, c'était chose cachée. De ces paroles qui leur étaient dites, ils ne saisissaient pas le sens.

*
* *

Il approchait de Jéricho.

Assis au bord du chemin, un aveugle mendiait.

Entendant le bruit d'une foule en marche, l'aveugle s'informe de ce que c'est. On lui répond que c'est le Nazaréen Jésus qui passe.

Aussitôt cet homme de s'écrier :

— Jésus, fils de David, ayez pitié de moi!

Ceux qui étaient en avant s'efforcent, non sans rudesse, de le faire taire. Mais lui n'en crie que plus fort :

— Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi !

Jésus s'arrête et commande qu'on le lui amène. Et dès que l'homme est arrivé près de lui, il l'interroge :

— Que veux-tu que je fasse pour toi?

— Que je voie, Seigneur! répond l'aveugle.

Alors, Jésus prononce cette parole :

— Eh bien, vois!... Ta foi vient de te guérir.

Et soudain les yeux de l'aveugle s'ouvrent. Il se met à suivre Jésus, en proclamant la grandeur de Dieu. Et tout le peuple, à ce spectacle, célèbre aussi les louanges du Très-Haut.

# XLII

Entré dans Jéricho, Jésus traversait la ville.

Or, un homme du nom de Zachée, collecteur en chef des deniers publics et personnellement fort riche, faisait tous ses efforts pour l'apercevoir, pour distinguer ses traits.... Mais, étant de petite taille, cela lui était absolument impossible, à cause de la foule.

Il court alors et prend les devants pour se trouver sur le chemin de Jésus. Puis il grimpe sur un arbre, un sycomore, afin que, de là, il puisse enfin le contempler.

Lorsque Jésus parvient en cet endroit, il lève les yeux sur lui :

— Zachée, dit-il, descends au plus vite, car c'est chez toi qu'il faut aujourd'hui que je m'arrête.

Cet homme descend en toute hâte ; et, le cœur inondé de joie, il reçoit Jésus comme son hôte.

Parmi les spectateurs de cette scène, il s'éleva comme une rumeur universelle de le voir demander ainsi l'hospitalité à un homme de vie déréglée[1].

1. Les murmures furent unanimes, car il y avait à Jéricho, ville sacerdotale, un très grand nombre de prêtres, presque autant qu'à Jérusalem, dit le Talmud, et au lieu de demander à l'un d'eux l'hospitalité, Jésus établissait sa résidence chez un publicain abhorré, dont la profession était regardée par les Juifs comme un crime insigne. (L'abbé Fillion.)

* P. 572, *h*, 573, *a*.

Mais, tandis que l'on murmurait de la sorte, Zachée se tenait devant le Seigneur et lui disait :

— Voici, Seigneur, que je fais donation aux pauvres de la moitié de mes biens ; et si j'ai fait tort à quelqu'un de quoi que ce soit, je lui en restitue quatre fois autant.

Jésus se tourna vers lui et prononça cette parole :

— Le salut a pénétré aujourd'hui dans cette maison, et cet homme devient, lui aussi, un enfant d'Abraham.... Car c'est précisément ce qui avait péri, que le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver.

## XLIII

Comme en s'acheminant vers Jérusalem, ses auditeurs s'imaginaient que le Royaume de Dieu allait apparaître soudain, il recourut encore à une parabole.

— Un homme de grande naissance, dit-il, avait à se rendre dans un lointain pays pour recevoir l'investiture d'un Royaume et rentrer ensuite dans ses États. Il appela dix de ses serviteurs, leur remi une mine à chacun et leur donna cet ordre : « — Faites valoir ceci jusqu'à mon retour[1] ».

Les concitoyens de ce personnage le haïssaient. De sorte que, après son départ, ils envoyèrent des

1. La mine d'or valait 680 fr. 60 de notre monnaie.

Délégués pour dire en leur nom : « — Nous ne voulons point qu'il règne sur nous[1].... » Il revint, cependant, investi du pouvoir royal.

Dès son arrivée, il fait appeler les serviteurs à qui il avait confié l'argent, afin de constater comment chacun d'eux, par son industrie, a tiré parti de la somme reçue.

Le premier se présente et dit :

— Seigneur, votre mine a porté son fruit : dix * autres mines.

— Très bien, bon et fidèle serviteur, répond le Roi. Pour avoir, en chose de peu, été fidèle, tu auras puissance sur dix cités.

Un autre lui succède :

— Seigneur, dit-il, votre mine a produit son quintuple.

— Eh bien, toi, répond le Monarque, tu auras autorité sur cinq villes.

Mais il y en eut un dernier qui tint ce langage :

— Seigneur, voici votre mine, que j'ai eu soin d'envelopper dans un linge. Je vous craignais en effet: car vous êtes un homme terrible, vous emparant de ce que vous n'avez pas fondé, ravissant des moissons sur des terres où vous n'avez rien semé....

— De ta propre bouche je tire ton jugement, mauvais serviteur! s'écria le Roi. Puisque tu savais que je suis un homme de rigueur qui met la main sur

1. Cet envoi des Délégués, qui s'opposent à la nomination du Roi, indique que cette affaire souffrit des difficultés et traîna assez en longueur pour que les dix serviteurs aient eu le temps de faire fructifier la somme qu'ils avaient reçue.

* P. 573, *b*.

ce qu'il n'a point fondé et qui moissonne ce qu'il n'a point semé, pourquoi n'as-tu pas alors placé mon argent à la banque, afin qu'à mon retour je le retirasse avec les intérêts?..

Puis, s'adressant à ses gardes :

— Enlevez-lui sa mine et remettez-la à celui qui en a dix.

— Mais, dit-on, il en a dix.

— Eh bien! je vous déclare que l'on donnera, à tous ceux qui ont déjà et qu'ils seront dans l'abondance. Mais à celui qui n'a point, même ce qu'il a lui sera arraché....

Quant à mes ennemis, qui n'ont pas voulu de moi pour régner sur eux, amenez-les ici et mettez-les à mort devant moi.

Ayant fait entendre cette parabole, Jésus suivi de ses Disciples continua de marcher dans la direction de Jérusalem.

## XLIV

Lorsqu'il fut tout près de Bethphagé, aux environs de Béthanie et contre le mont des Oliviers, il envoya deux Disciples en avant :

— Allez à ce village qui est là-bas, leur dit-il. En y entrant, vous trouverez un ânon à l'attache, sur lequel personne ne s'est encore assis. Déliez-le et

* P. 573, *c*.

amenez-le. Et si quelqu'un vous fait cette question : « Pourquoi le détachez-vous? vous répondrez : « Parce que le Seigneur désire s'en servir ».

Les messagers partirent et trouvèrent, comme il le leur avait annoncé, l'ânon attaché.

Tandis qu'ils étaient en train de le délier, les maîtres de l'animal intervinrent :

— Pourquoi détachez-vous cet ânon?

— Parce que le Seigneur en a besoin, répondirent-ils.

Ils conduisirent donc l'ânon à Jésus; et, étendant leurs manteaux sur le dos de l'animal, ils y firent asseoir le Seigneur.

A mesure cependant que Jésus s'avançait, le peuple, sur son passage, étendait à terre ses vêtements en guise de tapis. Et quand il arriva à la descente du mont des Oliviers, la multitude de ses Disciples se mit, dans un transport de joie, à chanter les louanges de Dieu, au sujet de tous les miracles dont ils avaient été les témoins.

— Qu'il soit béni, le Roi qui vient au nom du Seigneur! Paix dans le Ciel et gloire au plus haut des Cieux!

Du sein de la foule, quelques Pharisiens élevèrent la voix :

— Maître, faites donc taire vos Disciples!

— Je vous le déclare, répondit-il, si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront.

*
* *

On approchait de Jérusalem. Au moment où Jésus aperçut la ville, il pleura sur elle et prononça ces mots :

— Ah! que ne reconnais-tu, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui te pourrait apporter la Paix! Mais, à l'heure présente, tout cela est voilé à tes regards!... Des jours vont fondre sur toi durant lesquels tes ennemis, t'environnant de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Ils te jetteront à terre, toi et tes enfants qui vivent dans ton sein; et, de tes murs, ils ne laisseront pas pierre sur pierre. Pourquoi? Parce que tu n'auras pas discerné le temps où Dieu te visitait[1]!

1. Ces jours vinrent trente-huit ans après la prédiction.

Josèphe raconte que Titus et les Romains ont, en trois jours seulement, environné Jérusalem de trois chaussées et d'un mur. Le développement de ce mur était de trente-neuf stades, et ne présentait aucune issue. Personne ne pouvait sortir. La famine à laquelle les habitants furent réduits était telle que des mères mangèrent leurs propres enfants.

Le même auteur décrit ce qui arriva après la prise de la ville, et un incroyable massacre de tous ses habitants. L'armée n'ayant plus personne à tuer, ni rien à prendre, et sa colère n'ayant plus sujet de s'exercer, César lui ordonna de renverser de fond en comble la ville et le Temple, en réservant les tours les plus élevées, telles que celles de Phasaël, Hippicus et Marianne, et le reste du mur qui fermait la ville au couchant, pour en faire un camp destiné à la garde. Les tours restèrent comme un monument pour montrer à la postérité quelle était la ville, la forteresse, dont le courage des Romains s'était emparé. Quant au reste de l'enceinte, ils le détruisirent tellement, qu'un voyageur, passant sur ces ruines, eût pu douter qu'elles eussent jamais été habitées. (P. Lamy.)

*
* *

Il entra dans le Temple, et la première chose qu'il fit, ce fut d'expulser tous ceux qui vendaient ou achetaient dans l'enceinte sacrée.

— Il est écrit, leur dit-il, que « ma Maison est une Maison de prière ». Et vous, vous en avez fait « une caverne de voleurs ».

Chaque jour, dans le Temple, il exposait sa doctrine.

Les Grands-Prêtres, les Scribes, les principaux personnages de la nation, cherchaient quelque moyen de le perdre. Mais ils ne savaient trop que faire contre lui, à cause du peuple, lequel, en l'écoutant, était suspendu à ses lèvres.

## XLV

Il arriva cependant, comme il instruisait la multitude dans le Temple et lui annonçait la Bonne Nouvelle, que les Grands-Prêtres et les Scribes, réunis aux Anciens, finirent par l'interpeller :

— Dites-nous, demandèrent-ils, en vertu de quelle autorité vous faites cela et qui vous a investi de ce pouvoir?

— Eh bien, leur repartit Jésus, je vous poserai,

* P. 573, *d*.

moi aussi, une question, une seule : — Le baptême de Jean était-il d'origine céleste ou de provenance humaine? Répondez-moi.

Ils firent intérieurement cette réflexion : — Si nous disons « D'origine céleste », il nous répliquera « Pourquoi donc n'y avez-vous pas cru? » Et si nous disons « De provenance humaine », le peuple nous lapidera, car ces gens-là se tiennent pour sûrs que Jean était un Prophète.

Ils répondirent donc qu'ils ne savaient d'où procédait ce Baptême.

— Eh bien alors, leur repartit Jésus, je ne vous dirai point non plus en vertu de quelle autorité je fais ceci.

Après quoi, s'adressant au peuple, il raconta cette Parabole :

— Un homme, ayant planté une Vigne, l'avait louée à des colons, et était ensuite parti en voyage pour un temps très long.

La saison étant venue, il chargea un de ses serviteurs de se rendre auprès des vignerons pour qu'ils eussent à lui remettre sa part du produit de la vigne. Mais ceux-ci le rouèrent de coups et le renvoyèrent les mains vides.

Il leur dépêche encore un autre serviteur. Ils le maltraitent également, l'accablent d'invectives et le chassent sans lui rien donner.

Il leur en expédie un troisième. Ils le meurtrissent de blessures et le jettent à la porte.

« — Comment m'y prendre cependant? se deman-

dait le Maître de la Vigne.... Je vais leur envoyer mon Fils bien-aimé. En le voyant, ils rentreront sans doute en eux-mêmes. »

Mais, dès que les colons l'eurent aperçu, ils se dirent entre eux : « — Celui-ci, c'est l'héritier ! Mettons-le donc à mort pour que l'héritage soit à nous. »

Donc, ils l'expulsent hors de la Vigne et l'assassinent.

Que fera à de telles gens le Maître de la Vigne? Il viendra, il exterminera ces colons, et confiera à d'autres sa Vigne. »

A ce récit, certains auditeurs répondirent :

— Tout cela n'a rien de réel !

Il arrêta sur eux son regard :

— Qu'est-ce donc que ce texte de l'Écriture : « La « pierre qu'ont rejetée les Architectes, c'est celle-« là précisément qui est devenue le sommet de « l'angle? » *Quiconque tombera sur cette pierre s'y brisera, et elle écrasera tout homme sur qui elle viendra à tomber.*

Les Grands-Prêtres et les Scribes, qui s'étaient parfaitement rendu compte que c'était à leur adresse qu'il avait raconté cette Parabole, furent tentés de porter immédiatement la main sur lui, mais ils ne l'osèrent, — à cause du peuple.

* P. 573, *e*.

# XLV

A l'affût d'un prétexte, ils eurent recours à certains émissaires insidieux, lesquels, faisant semblant d'être des justes scrupuleux, devaient chercher à le surprendre dans ses discours, de façon à ce qu'on pût le déférer à l'Autorité civile et le livrer au bras du Gouverneur romain.

Ceux-ci l'abordèrent ainsi :

— Maître, nous savons que vous êtes rigoureusement droit dans vos paroles et dans votre doctrine, et que vous enseignez, en toute vérité et sans souci de personne, la voie du Seigneur.... Est-ce que, pour nous, il est licite, oui ou non, de payer le tribut à un César?

Il démêla leur fourberie et leur artifice.

— Pourquoi me tendez-vous un piège? leur demanda-t-il. Montrez-moi un denier....

De qui porte-t-il l'effigie et la suscription?

— De César, dirent-ils.

— Eh bien! reprit Jésus, rendez donc à César ce qui appartient à César, — et à Dieu, ce qui appartient à Dieu.

A cette parole, — le peuple en fut témoin, — ils ne purent trouver rien à reprendre. Tout stupéfaits de sa réponse, ils se turent.

*
* *

Survinrent ensuite des Sadducéens. Ce sont ceux-là qui prétendent qu'il n'y a point de Résurrection.

— Maître, dirent-ils, Moïse nous a fait cette prescription : « Si, après s'être marié, un homme « ayant un frère, vient à mourir sans enfants, ce « frère épousera la veuve et reconstituera la race, « à la place du défunt ».

Or, il était une fois sept frères.

Le premier se maria et mourut sans enfants. Le second épouse la veuve et meurt également sans postérité. Le troisième l'épouse à son tour ; — et pareillement tous les sept. Tous sont morts sans laisser de descendance. En dernier lieu, après eux tous, la femme est passée de vie à trépas.

Duquel sera-t-elle l'épouse à la Résurrection? Tous, en effet, l'ont eue pour femme.

— Les enfants de ce siècle, repartit Jésus, prennent des femmes, et les femmes se donnent à un époux, Mais quant à ceux qui seront jugés dignes de faire partie du siècle à venir et de ressusciter d'entre les morts, ils ne se marieront point et n'auront point d'épouse. Enfants de la Résurrection, ils seront, en effet, immortels, semblables aux Anges, et fils de Dieu.

Que les morts ressuscitent cependant, Moïse le fait bien voir au chapitre du « Buisson »... Quand il désigne le Seigneur par ce nom : « Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob », il montre

bien par là, — puisque Dieu n'est pas le Dieu des êtres morts, mais des êtres vivants, — que tous sont vivants devant Lui.

— Maître, vous avez très bien répondu, dirent quelques Scribes, en intervenant.

Ses interlocuteurs n'osaient plus se hasarder à lui poser des questions. Mais ce fut lui alors qui prit la parole :

— Comment, leur demanda-t-il, enseigne-t-on que le Christ est fils de David, tandis que David lui-même s'en exprime ainsi au Livre des Psaumes : « — Le Seigneur a dit à mon Seigneur « Siège à ma droite, « jusqu'à ce que j'aie fait, de tes ennemis, l'esca- « beau de tes pieds?... » Si David l'appelle son Seigneur, de quelle manière est-il son Fils?

Au milieu du peuple qui écoutait, il fit cette recommandation à ses Disciples :

— Méfiez-vous des Scribes qui se complaisent à se promener en robes solennelles, qui aiment à recueillir des saluts sur la place publique, à s'installer aux premiers sièges dans les synagogues et dans les festins, et qui, sous couleur de longues oraisons, dévorent le patrimoine des veuves... Leur damnation n'en sera que plus grande.

# XLVII

Jésus, regardait autour de lui. Il vit des riches qui jetaient leurs offrandes dans le tronc. Et, en même temps, il aperçut une malheureuse petite veuve qui y déposait deux piécettes de cuivre.

— En vérité, je vous le déclare, dit-il, cette pauvre veuve a donné plus que tout le monde. Tous, en effet, pour faire une offrande à Dieu, n'ont pris que sur leur superflu : mais elle, c'est sur son indigence qu'elle a pris; et c'est ce qu'elle avait pour vivre elle-même qu'elle a consacré à l'aumône.

*
* *

Quelques-uns faisaient remarquer, et les blocs solides qui avaient servi à bâtir le Temple, et les dons opulents dont il était orné. Il prononça ces mots :

« — Viendront des jours où il ne restera pas pierre sur pierre de tout ce que vous voyez là : tout sera renversé.

— Maître, quand donc ces choses arriveront-elles, et à quel signe reconnaîtra-t-on qu'elles sont sur le point de s'accomplir?

— Ayez l'œil ouvert pour ne pas vous laisser séduire, répondit-il, car beaucoup se présenteront

* P. 573, *f*.

sous le masque de mon Nom et vous diront : « C'est Moi, et le temps est proche ». Ne les suivez pas.

Quand vous entendrez cependant parler de guerres et de révolutions, ne vous abandonnez point à la terreur. Il faut que cela ait lieu : toutefois ce ne sera pas encore la fin..... »

Il poursuivit en ces termes :

« — Race contre race, peuple contre peuple se soulèveront. Çà et là éclateront de vastes tremblements de terre, des pestes, des famines. Il y aura dans le ciel de grands signes effrayants....

Mais, auparavant, on mettra la main sur vous, et l'on vous persécutera. On vous fera comparaître dans les Synagogues; on vous jettera dans les prisons; on vous traînera devant les Rois et les Gouverneurs à cause de mon Nom. Et ceci vous adviendra pour que me soit rendu le témoignage du martyre.

Gravez dès maintenant en vos cœurs la résolution de ne point méditer à l'avance comment vous répondrez. Car je vous donnerai moi-même une éloquence et une sagesse auxquelles vos ennemis ne pourront ni résister, ni répliquer.

Vous serez traîtreusement livrés par vos pères et vos mères, par vos frères, par votre parenté, par vos amis. On mettra à mort nombre d'entre vous.

* P. 573, *g*, 574, *a*.

A cause de mon Nom, vous serez en butte à la haine universelle.... Et cependant, pas un cheveu de votre tête n'est destiné à périr : c'est votre Vie même dont vous ferez la conquête par votre courage à souffrir!

Quand vous verrez Jérusalem investie par une armée, sachez qu'approche l'heure de sa désolation. Que ceux qui, en ce moment, seront dans la Judée, s'enfuient vers les montagnes ; que ceux qui seront au milieu du pays s'empressent d'en sortir; que ceux qui seront au dehors, dans les contrées voisines, ne repassent point la frontière : car ces jours-là seront des jours vengeurs, durant lesquels doit s'accomplir tout ce qui est écrit.

Malheur aux femmes qui seront enceintes ou qui auront un nourrisson, car une immense calamité s'étendra sur tout le territoire et les fureurs seront déchaînées contre ce peuple, dont les citoyens tomberont sous le tranchant du glaive, ou seront emmenés captifs dans toutes les nations. Jérusalem sera foulée aux pieds par les étrangers, jusques au jour où la mission de ces derniers sera entièrement achevée.

. . . . . .

. . . . . .

Il se produira des phénomènes extraordinaires dans le Soleil, dans la Lune, dans les Étoiles. Il s'en produira sur la Terre. Terrible angoisse parmi les peuples, à cause des bruits inaccoutumés de la

* P. 574, *b*, *c*, *d*.

mer et des flots. Les hommes sècheront de terreur, dans l'attente de ce qui va advenir à tout l'univers. La dynamique des cieux sera elle-même ébranlée.

Et c'est alors que l'on verra, dans une nuée, le Fils de l'Homme arriver avec grande puissance et majesté....

Donc, quand aura lieu le commencement de ces choses, reprenez courage et relevez la tête : vous toucherez à votre délivrance. »

Puis il leur fit cette comparaison :

« — Considérez le figuier, et de même tous les autres arbres. Lorsque, sur leurs rameaux, déjà se montrent des fruits, vous en concluez que l'été est proche. Pareillement, quand vous verrez cela s'accomplir, sachez que le Règne de Dieu est imminent....

Je vous le dis en vérité, la race que voici[1] ne disparaîtra pas avant que toutes ces choses ne se soient réalisées. Ciel et Terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

Veillez cependant sur vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans la bonne chère, dans les fumées du vin, dans les tracas de cette vie, et qu'il ne fonde sur vous inopinément, ce jour qui, comme un filet, saisira brusquement tous

1. La race que voici : — la race Juive qui, devant subsister jusqu'à l'avènement des temps, ne disparaîtra, ni ne s'éteindra, ni ne se fondra avec les autres races jusqu'à la venue de Jésus-Christ. En d'autres passages, cette même expression paraît signifier a race humaine.

* P. 574, *e, f.*

ceux qui habitent la surface de la terre. Veillez donc et priez sans relâche, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à tous ces maux futurs et de vous tenir le front haut en présence du Fils de l'Homme. »

C'était dans le cours de la journée que Jésus enseignait dans le Temple. Quand venait la nuit, il sortait de la ville, et se retirait sur la montagne dite « des Oliviers »....

Tout le peuple, afin de l'entendre, accourait au Temple dès le matin.

*
* *

La fête des Azymes, que l'on appelle la Pâque, approchait cependant.

Les Grands-Prêtres et les Scribes se demandaient comment ils parviendraient à faire périr Jésus : les masses populaires les effrayaient.

Ce fut alors que Satan entra dans l'un des Douze, Judas, surnommé Iscariote ; — de sorte que cet homme vint s'aboucher avec les Grands-Prêtres et les Magistrats, sur les moyens de le remettre entre leurs mains par trahison.

Grande fut leur joie. Ils convinrent avec lui d'une somme d'argent qu'ils lui donneraient. Il s'engagea de son côté ; et, dès ce moment, il épia l'occasion de le leur livrer, à l'insu de la multitude.

# XLVIII

Arriva le jour des Azymes, où l'on devait procéder à l'immolation de la Pâque.

Choisissant Pierre et Jean pour messagers, Jésus leur dit :

— Allez nous préparer ce qui est nécessaire pour que nous célébrions le repas pascal.

— Où voulez-vous que nous fassions ces préparatifs? demandèrent-ils.

— A l'entrée de la ville, reprit Jésus, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le : et, parvenu à la maison, dites au propriétaire de ce logis : « — Le Maître vous fait adresser cette question : « Où se trouve la salle « dans laquelle je dois célébrer, avec mes Disciples, « le festin de la Pâque? » Lui-même alors vous montrera un grand cénacle, tendu de tapisseries. Vous y ferez les préparatifs[1].

Ils partirent donc, trouvèrent toutes choses telles que Jésus les leur avait marquées et préparèrent le festin de la Pâque.

1. Le Cénacle, qui a été mesuré par Tobler (*Topographie von Jérusalem*, Zweites Buch, 99 ff.), a cinquante pieds de long sur trente de large.

↳ P. 575, *a*.

A l'heure voulue, il se mit à table, et les Douze Disciples avec lui :

— J'ai désiré — d'un grand désir, — manger cette Pâque avec vous avant d'endurer ma Passion, leur dit-il. Je vous l'annonce, en effet : je ne vais plus désormais manger semblable Pâque, jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse en sa plénitude dans le Royaume de Dieu[1] !

Tenant la coupe en sa main[2], il rendit grâces et s'exprima en ces termes :

— Recevez-la, dit-il, et partagez entre vous.... Car désormais, vous dis-je, je ne boirai plus du produit de la vigne jusqu'à ce qu'advienne le Royaume de Dieu.

Ayant ensuite pris le pain et rendu grâces, il le rompit; et, le leur distribuant, il prononça ces mots :

— CECI EST MON CORPS, qui est livré pour vous.... Faites ceci en mémoire de Moi.

Et, après le souper, il prit de même le Calice, en disant les paroles suivantes :

1. Par delà la Pâque de la nouvelle alliance, Jésus contemplait la grande Pâque du Ciel, car, comme nous allons le voir, il en parla aussitôt après. (L'abbé Fouard.)

2. Il s'agit ici de la coupe que le maître du repas bénissait en cérémonie, dont il buvait, et qu'il passait ensuite à tous ceux qui étaient à table. Il faut donc bien le distinguer du Calice contenant le sang du Sauveur, et dont il va être question dans un instant. (Glaire.)

* P. 573, *b*.

— Ce Calice est un Testament nouveau, en mon Sang, lequel sang va être versé pour vous[1]....

Et voilà cependant, avec moi, à la même table, la main du traître qui me livre!

Quant au Fils de l'Homme, il poursuit son chemin conformément à ce qui a été décrété.... Mais malheur à celui par qui il sera trahi!

*
* *

Ils se demandèrent de l'un à l'autre, lequel de ceux qui étaient présents pourrait commettre un pareil acte. Et il s'ensuivit un débat sur celui d'entre eux qui devait être estimé le plus grand.

Jésus leur parla alors en ces termes :

— Les Rois des nations exercent sur elles un pouvoir dominateur. Et ceux qui ont autorité sur le peuple s'arrogent le nom de Bienfaiteurs[2].

1. Jésus ne voyait que mort autour de lui et ne trouvait pour consacrer le vin du sacrifice que les paroles de Moïse, scellant aussi dans le sang l'antique alliance.

« Moïse, dit saint Paul, ayant récité devant le peuple les Ordonnances de la Loi, prit du sang des victimes avec de l'eau et en jeta sur le Livre et sur tout le peuple, disant : « Ceci est le sang du Tes- « tament que Dieu a fait pour vous ». (Hébr., 9-20; Exod., XXIV, 8.) Le Sauveur n'ajoutait que deux mots aux paroles de Moïse : « Ce sang est *mien*.... ce Testament, *nouveau*. » (L'abbé Fouard.)

2. « Bienfaiteurs », Εὐεργέται. Ce titre était aux yeux des anciens une des plus flatteuses distinctions qui pussent être accordées. (Voir Hérodote, VIII, 85, Thucydide, I, 129, etc.) Ptolémée III porta ce nom de Bienfaiteur : Évergète, Εὐεργέτης.

* P. 575, *c*.

Pour vous, n'agissez point ainsi.

Tout au contraire : que celui qui parmi vous est le plus grand se fasse comme le plus petit ; et que celui qui est le Chef se considère comme un serviteur.

Lequel passe pour le plus grand, d'un Maître assis à table ou de celui qui sert? N'est-ce pas le premier? Et pourtant, au milieu de vous, j'ai été, Moi, comme le serviteur...

Quant à vous, vous m'êtes demeurés fidèles dans mes épreuves. Aussi, de même que mon Père m'a préparé un Royaume, je vous en prépare un aussi : vous y mangerez et boirez à ma table, et vous y siégerez sur des trônes pour juger les Douze Tribus d'Israël....

*
* *

— Simon, Simon, dit encore le Seigneur, voilà que Satan a demandé à vous passer tous au crible comme du froment. J'ai prié pour toi cependant, afin que ta foi ne défaille pas. A toi, à ton tour, de confirmer tes frères.

— Avec vous, Seigneur, s'écria Pierre, je suis prêt à aller en prison, à courir à la mort!...

— Pierre, Pierre, dit alors Jésus, je te déclare qu'aujourd'hui même, le coq n'aura pas achevé de chanter que tu auras déclaré trois fois que tu ne me connais point!...

* P. 575, *d*.

*
* *

Jésus reprit :

— Lorsque je vous ai envoyés, — sans sac de voyage, sans bourse, sans chaussures, — quoi que ce soit vous a-t-il fait défaut?

— Nullement, Seigneur, répondirent-ils.

— Mais à présent, poursuivit Jésus, que celui qui a un sac ou une bourse les prenne, et que celui qui n'en a pas vende sa tunique pour acheter une épée. Car, je vous l'annonce, il faut encore qu'elle se réalise à mon sujet cette parole de l'Écriture : « Il a été mis au rang des scélérats ». Ce qui est écrit de Moi touche à son accomplissement.

— Voici deux épées, dirent-ils.

— Cela suffit, répondit Jésus.

## XLIX

Il sortit. Et, d'après sa coutume, il se dirigea vers le mont des Oliviers. A sa suite marchaient ses Disciples.

Dès qu'on fut arrivé, il leur dit :

— Priez, afin de ne pas succomber à l'épreuve.

Il s'éloigna d'eux, à la distance d'environ un jet de pierre. Puis il se mit à genoux et pria ainsi :

— O mon Père, si tel pouvait être votre bon vouloir, écartez de moi ce Calice.... Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre!...

Alors un Ange, venu du Ciel, lui apparut et le fortifia.

Aux prises avec l'agonie, il priait de plus en plus. Ruisselant en gouttes de sang, sa sueur baignait la terre.

Après avoir ainsi prié, il se leva, et retourna vers ses Disciples. Il les trouva qui s'étaient endormis sous le poids de leur accablement.

— Pourquoi dormez-vous? leur dit-il. Debout donc, et priez ! afin de ne point entrer en tentation.

Il parlait encore lorsque survint une cohorte, en avant de laquelle marchait l'un des Douze : Judas.

Et Judas s'approcha de Jésus pour lui donner un baiser.

— Eh quoi ! Judas, lui dit Jésus, c'est donc par un baiser que tu trahis le Fils de l'Homme!

Voyant ce qui allait advenir, ceux qui entouraient Jésus s'écrièrent :

— Seigneur, si nous frappions de l'épée?

Et l'un d'eux, abattant son glaive sur le serviteur du Grand-Pontife, lui coupe l'oreille droite.

Mais la voix de Jésus se fait entendre :

— Restez-en là, dit-il.

Et, touchant l'oreille de l'homme blessé, il le guérit

Des Grands-Prêtres, des Officiers du Temple, des Anciens avaient suivi la cohorte envoyée contre lui. Il s'adresse à ceux-là :

— Vous vous êtes mis en campagne comme pour

* P. 575, *e*.

courir sus à un voleur, avec des épées et des bâtons. Et lorsque, chaque jour, dans le Temple, je me trouvais au milieu de vous, vous n'avez pas même étendu la main de mon côté. Mais cette heure-ci est la vôtre, cette heure où les ténèbres règnent.

Ils s'emparèrent de sa personne et le conduisirent au Palais du Grand-Pontife.

Pierre pourtant le suivait, — de loin.

## L

Dans le parvis du Pontife, le feu était allumé et l'on se tenait tout autour.

Pierre s'était mêlé à ce groupe, lorsqu'une servante l'ayant aperçu, assis et éclairé par la lumière du foyer, le regarda attentivement :

— En voici un, dit-elle, qui était avec lui.

Et Pierre aussitôt de le nier à cette femme :

— Je ne le connais même pas.

Un instant après, parmi ceux qui étaient là, un autre le remarque également et l'interpelle :

— Toi aussi, tu es de la bande?

— Oh! non certes, mon ami : je n'en suis nullement! répond encore Pierre.

Une heure environ s'écoule. Arrive un troisième interlocuteur qui devient tout à fait affirmatif :

— Il est parfaitement certain que celui-ci était son compagnon, car c'est également un Galiléen.

— Mon ami, s'écrie Pierre, je ne comprends rien du tout à ce que vous dites là.

Il n'avait pas achevé de parler que le coq chanta. Et en même temps le Seigneur se retourna et leva son regard sur Pierre.

Alors Pierre se ressouvint de la prédiction que lui avait faite Jésus : « — Avant que le coq ait fini de chanter, trois fois tu me renieras. »

Il sortit et pleura amèrement.

*
* *

Ceux qui avaient la garde de Jésus s'étaient fait un jeu de le meurtrir de coups.

Ils lui bandèrent les yeux et, le frappant au visage, ils lui criaient :

— Prophète, devine donc celui qui t'a frappé!

Ils lui firent subir mille autres outrages.

*
* *

A la naissance de l'aube, les Anciens du Peuple, les Grands-Prêtres et les Scribes, s'étant rassemblés, mandèrent Jésus par-devant leur Conseil, et lui dirent :

— Déclare-nous si tu es le Christ.

— Si je vous l'affirme, vous ne croirez pas en moi, leur repartit Jésus. Et si, à mon tour, je vous interroge, vous ne me répondrez point et ne me

rendrez pas la liberté. *Désormais cependant le Fils de l'homme siégera à la droite de la Toute-Puissance divine.*

Ils poussèrent un cri unanime :

— Tu es donc LE FILS DE DIEU?

— Comme vous le dites, je le suis!

Telle fut sa réponse.

— Qu'avons-nous désormais besoin de témoignage? s'écrièrent-ils. Le témoignage, nous venons nous-mêmes de l'entendre de sa propre bouche!

## LI

Tous alors se lèvent en foule et le conduisent à Pilate, devant lequel ils formulent, avant toute autre, cette accusation :

— Nous avons pris cet homme en flagrant délit * d'exciter notre Nation à la révolte, empêchant de payer le tribut à César, et prétendant que c'est lui qui est le Christ-Roi.

*
* *

Procédant à son interrogatoire, Pilate lui pose cette question :

— Es-tu le Roi des Juifs?

— Comme vous le dites, lui répond Jésus. . .

. . . . . .

* P. 575, *f.*

Pilate se tourne vers les Grands-Prêtres et vers la multitude :

— Dans cet homme, dit-il, je ne trouve aucun crime.

Eux insistent pourtant :

— Il agite le peuple par les enseignements qu'il répand à travers toute la Judée, depuis la Galilée jusques ici.

En entendant ce nom de « Galilée », Pilate s'informe si cet homme est Galiléen. Et, apprenant qu'il relève de la juridiction d'Hérode, il le renvoie à ce dernier, lequel, précisément en ce moment, se trouvait à Jérusalem.

*
* *

Ce fut pour Hérode une très vive satisfaction que de voir Jésus. A cause de tout ce qu'il avait ouï dire sur son compte, il était, en effet, depuis longtemps fort désireux de connaître sa personne ; et il eut l'espérance que, sous ses yeux, Jésus accomplirait quelque miracle. Aussi lui adressa-t-il de nombreuses questions.

Mais Jésus ne lui répondit rien.

Quant aux Grands-Prêtres et aux Scribes, ils se tenaient debout et proféraient sans relâche leurs accusations.

Hérode, de même que sa Maison militaire, ne vit en Jésus qu'un homme dont il n'y avait à faire aucun cas. Il s'amusa à le faire revêtir d'une robe blanche et le renvoya ensuite à Pilate.

* P. 575, *g*.

Brouillés précédemment, Hérode et Pilate devinrent amis dès ce jour-là.

*
* *

Réunissant les Grands-Prêtres, les Magistrats et la foule, Pilate leur tint ce langage :

— Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le Peuple. Voilà cependant que je l'ai interrogé devant vous-mêmes, sans découvrir en lui aucun des crimes dont vous l'accusez : Hérode, à qui je vous ai adressés, n'en a pas trouvé non plus. De sorte que rien n'est établi à sa charge qui ait mérité la mort. Je vais donc, après lui avoir infligé une correction, le renvoyer absous.

Comme il était d'usage qu'il leur octroyât la délivrance d'un prisonnier, à l'occasion de la fête, la populace se mit à crier :

— Débarrassez-nous de celui-là, et acccordez-nous la liberté de Barabbas.

Ce Barabbas était incarcéré pour crime de meurtre, à la suite d'un mouvement séditieux qui avait eu lieu dans la ville.

Pilate, qui aurait voulu délivrer Jésus, leur parla de nouveau.... Ils lui répondirent par une grande clameur :

— Crucifiez-le! crucifiez-le!

Pour la troisième fois, Pilate fit encore une tentative :

— Quel mal a fait cet homme? leur demanda-t-il. Je ne le trouve coupable d'aucun fait qui puisse

* P. 575, *h*.

motiver une condamnation à mort. Je n'ai qu'à lui faire subir quelque châtiment et à le remettre en liberté....

Mais ils devenaient plus pressants, exigeant qu'on le crucifiât. Leurs vociférations et celles des Grands-Prêtres avaient pris un caractère menaçant.... Pilate, alors, par sa sentence, prononça la mise à exécution de ce qu'ils voulaient.

Donc il délivra, à leur requête, le prisonnier rebelle et assassin, qu'ils réclamaient, — et il abandonna Jésus à leur merci.

*
* *

Comme on le conduisait au supplice, ils rencontrèrent un Cyrénéen, du nom de Simon, qui revenait des champs. Ils le contraignirent, par violence, à porter la Croix derrière Jésus.

Une immense multitude de peuple suivait, ainsi que des femmes, lesquelles pleuraient et gémissaient sur son sort.

Jésus se retourna vers elles :

— Filles de Jérusalem, dit-il, ne pleurez pas sur Moi. Mais pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants. Voici en effet que viennent des jours où l'on dira : « Heureuses les stériles ! Heureuses les « entrailles qui n'ont point engendré, et les ma- « melles qui n'ont point nourri ! »... On criera aux montagnes : « Tombez sur nous ! » On criera aux

* P. 576, *a*.

collines : « Ensevelissez-nous ! » Car si le rameau vivant est ainsi traité, qu'adviendra-t-il donc au bois desséché !

On emmenait avec Lui, pour être également mis à mort, deux scélérats.

## LII

Le cortège arriva à l'endroit qui porte le nom de Calvaire [place du Crâne].

Là on le crucifia.

On crucifia aussi les deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

La voix de Jésus se fit entendre :

— Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font[1] !

Les exécuteurs tirèrent au sort ses vêtements et se les partagèrent.

La populace se tenait tout autour et regardait.

1. Ce mot semble ne faire allusion qu'aux soldats romains, agents misérables, qui obéissaient à leurs chefs et qui ne voyaient dans Jésus qu'un criminel, condamné, comme les autres, par l'Autorité. Et il leur fut pardonné en effet, car la tradition nous rapporte qu'ils devinrent chrétiens. Caïphe et les autres savaient davantage sans doute ce qu'ils faisaient, non point totalement, peut-être, mais certainement assez pour porter une responsabilité terrible.

Et, en même temps que la foule, ceux qui étaient les chefs de la nation accablaient Jésus de sarcasmes :

— Il opérait le salut des autres, disaient-ils : qu'il opère donc maintenant son propre salut, puisqu'il est le Christ, l'Élu de Dieu !

Les hommes de la soldatesque se livraient également, envers Lui, à leurs plaisanteries. Ils s'approchaient, ils lui offraient du vinaigre, ils lui disaient : — Si tu es le Roi des Juifs, sauve-toi !

Au-dessus de sa tête, on avait placé une inscription. Elle était en trois langues, — grec, latin et hébreu, — et elle portait ces mots :

CELUI-CI EST LE ROI DES JUIFS.

L'un des deux voleurs qui étaient en croix l'insultait pareillement et basphémait :

— Si tu es le Christ, tire-toi donc de là !... et nous aussi !

Mais l'autre voleur éleva alors la voix pour faire reproche à son compagnon :

— N'as-tu donc pas crainte de Dieu, toi non plus? lui dit-il, toi qui subis un semblable supplice !... Ah ! pour nous, rien de plus juste ! nous ne faisons que recevoir le châtiment qu'ont mérité nos forfaits !... Mais celui-ci n'a commis absolument aucun mal.

Puis, se tournant vers Jésus, il lui adressa cette prière.

— Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez entré dans votre Royaume!

— En vérité, je te le déclare, lui répondit Jésus, aujourd'hui même, tu seras avec Moi, dans le Paradis[1].

Depuis environ midi jusqu'à trois heures, les ténèbres se firent sur toute la Terre.

Tout à coup le Soleil perdit entièrement sa lumière et le voile du Temple se déchira. Jésus en ce moment venait de crier d'une voix puissante : « — Mon Père! je remets mon Esprit entre vos mains. » Et, en prononçant ces paroles, il avait expiré.

## LIII

En voyant s'accomplir de tels phénomènes, le Centurion rendit gloire à Dieu et s'écria :

— Oh! oui, vraiment! cet homme était un juste.

De même, en présence de ce qui se passait, chacun, parmi la multitude accourue à ce spectacle, s'en retournait en se frappant la poitrine.

Quant à ceux qui étaient les amis de Jésus, ils se tenaient au loin, ainsi que les femmes venues à

1. *Aujourd'hui,* quelle promptitude! *Avec Moi,* quelle compagnie! *Dans le Paradis,* quel séjour! (Bossuet.)

* P. 576, *b.*

sa suite du fond de la Galilée, et ils étaient témoins de toutes ces choses.

Il se trouva là un Décurion, qui portait le nom de Joseph[1]. Bon et équitable, il n'avait consenti ni aux desseins ni aux actes des autres Juifs.

Ce personnage, qui était de la ville d'Arimathie, en Judée, et attendait, lui aussi, le Royaume de Dieu, alla droit à Pilate et réclama le corps de Jésus[2]....

Il le détacha donc de la Croix, l'enveloppa dans un linceul, puis le déposa dans un sépulcre taillé dans le roc, et où personne encore n'avait été enseveli.

C'était le jour de la Préparation et le Sabbat allait commencer.

*
* *

Les femmes qui étaient venues de la Galilée avec Jésus avaient suivi Joseph.

Elles virent le Sépulcre et comment y fut déposé le corps du Seigneur. Puis elles s'en allèrent préparer pour l'embaumer des aromates et des parfums.

1. Il était aussi membre du Grand Conseil.

2. L'usage de Rome était de ne pas refuser cette consolation aux amis du condamné.

# LIV

Conformément à la Loi, elles se tinrent dans le repos durant le Sabbat. Mais le lendemain, de très grand matin, elles se rendirent au Tombeau, portant avec elles les aromates qu'elles avaient préparés.

Elles aperçoivent la pierre tumulaire, renversée à côté du Sépulcre. Elles entrent et ne trouvent plus le corps du Seigneur Jésus. Leur cœur en est consterné.

Mais voilà que, debout à côté d'elles, apparaissent deux hommes, vêtus de robes resplendissantes. Et, comme, tout effrayées, elles courbaient leurs fronts vers la terre, ils font entendre ces mots :

— Pourquoi parmi les morts cherchez-vous LE VIVANT ? Il n'est plus ici. Tout au contraire, il est ressuscité. Rappelez-vous de quelle façon il vous parlait lorsqu'il était encore en Galilée : « Il faut, « disait-il, que le Fils de l'Homme soit livré entre « les mains des méchants, qu'il soit crucifié, et qu'il « ressuscite le troisième jour. »

Elles se ressouvinrent alors de ses paroles.

De retour du Sépulcre, elles annoncent aux Onze et aux autres Disciples tous les détails de cet événement. Ce furent Marie-Magdeleine, Jeanne, Marie, mère de Jacques, et quelques autres avec elles, qui portèrent cette nouvelle aux Apôtres.

Un tel récit leur sembla du délire et ils ne les crurent point.

Pierre cependant se lève et court au Tombeau. Et s'étant penché, il ne voit que les linges, posés à terre.

Il s'en retourne alors, bouleversé en lui-même de ce qui se passe.

## LV

Ce même jour, deux d'entre les Disciples qui s'en allaient à un village, situé à environ soixante stades de Jérusalem, à Emmaüs, s'entretenaient ensemble de tout cela.

Tandis qu'ils conversaient de la sorte et se communiquaient leurs pensées, Jésus, Jésus lui-même, s'approcha d'eux et marcha à leur côté.... Et en même temps une force pesa sur leurs yeux pour les empêcher de le reconnaître.

— Qu'est-ce, leur dit-il, que ces pensées que vous échangez ainsi, chemin faisant, et pourquoi êtes-vous tristes?

— Vous êtes donc le seul, lui répondit l'un d'eux (qui se nommait Cléophas), vous êtes donc le seul, parmi les pèlerins venus à Jérusalem, qui ne sachiez pas les événements de ces jours derniers?

— Quels événements? leur demanda-t-il.

— Ceux relatifs à Jésus le Nazaréen, qui était un Prophète, également puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple. Voilà que les Grands-Prêtres et nos magistrats l'ont fait traîtreusement condamner à mort et qu'on l'a crucifié....

Nous avions espéré cependant que c'était Lui qui serait le Rédempteur d'Israël!... Mais, à l'heure présente, trois jours se sont déjà écoulés sur ces faits accomplis.

Quelques femmes de notre entourage étant allées ce matin, avant l'aube, au Sépulcre, sont venues, il est vrai, nous mettre tout hors de nous, prétendant qu'elles n'ont plus trouvé son corps, voire même que des Anges leur sont apparus, et elles soutiennent qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont accourus au Tombeau et ont, en effet, constaté que les choses étaient bien telles que les femmes les ont affirmées; mais, pour Lui, ils ne l'ont vu en aucune sorte....

— O insensés! leur dit-il alors, ô cœurs lents à croire ce qu'ont annoncé les Prophètes! Ne fallait-il donc pas que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire?

Et, commençant par Moïse et par tous les Prophètes, il leur expliqua, dans les Écritures, tout ce qui concernait le Christ.

Ils approchaient cependant du bourg qui était le terme de leur voyage. Jésus paraissait vouloir aller plus loin. Ils le retinrent :

— Restez avec nous, lui dirent-ils : voici qu'il se fait tard et que le jour est sur son déclin.

Il entra donc avec eux.

Et pendant qu'ils étaient à table, il prit le pain et le bénit. Puis il le rompit et le leur présenta.

Et soudain leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent....

Mais il disparut à leurs yeux....

— N'est-ce pas, se disaient-ils l'un à l'autre, que notre cœur était tout enflammé en nous-mêmes, lorsqu'il nous parlait, marchant avec nous, et qu'il nous découvrait le sens des Écritures?

Aussitôt ils se lèvent de table, pour retourner à Jérusalem. Ils y trouvent les Onze réunis ensemble et leurs compagnons, qui les accueillent par cette parole : « — Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon ! »

Eux, à leur tour, racontent ce qui leur est arrivé en chemin et comment ils l'ont reconnu à la fraction du pain.

## LVI

Pendant qu'ils faisaient ce récit, Jésus se manifesta tout à coup au milieu d'eux et il leur dit :

— La Paix soit avec vous ! C'est Moi ! n'ayez point peur !

Eux cependant, tout troublés et tremblants, s'imaginaient voir un Esprit.

Il reprit :

— Pourquoi ce trouble qui vous saisit et ces pensées qui envahissent vos cœurs? Regardez mes mains et mes pieds. Oui ! c'est bien Moi ! Palpez et examinez. Un Esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai.

Cela disant, il leur montrait ses mains, il leur montrait ses pieds.

Mais, dans le ravissement de leur joie, ils ne croyaient pas encore :

— Avez-vous ici quelque chose à manger? demanda-t-il alors.

Ils lui présentèrent un morceau de poisson cuit sur le gril et un rayon de miel.

Il prit ce qu'on lui offrait et le mangea sous leurs yeux.

— Voilà, ajouta-t-il, que se trouvent maintenant réalisées les paroles que je vous adressais, lorsque j'étais encore au milieu de vous : « Il faut que ce qui « est écrit de Moi, dans la Loi de Moïse et dans les « Prophètes, reçoive son accomplissement! »

Et, là-dessus, il leur ouvrit l'intelligence pour qu'ils comprissent les Écritures....

— Ainsi était-il écrit, leur dit-il, et ainsi fallait-il que le Christ souffrît : ainsi fallait-il que le troisième jour il ressuscitât du milieu des morts, et que la conversion et la rémission des péchés fussent prêchées en son Nom parmi toutes les Nations, à commencer par Jérusalem.

Et vous, de toutes ces choses, vous êtes les Témoins. Bientôt je vais envoyer en vous Celui que mon Père a promis[1]. Vous demeurerez donc dans la ville jusqu'à ce que vous ayez été revêtus de « la Force d'En-Haut ».

*
* *

Il les conduisit un jour hors de Jérusalem, à Béthanie, et, là, étendant les mains sur eux, il les bénit.

Et, tandis qu'il les bénissait, il allait, s'éloignant d'eux, et s'élevait dans le Ciel.

Ils tombèrent en adoration.

Puis, le cœur plein de joie, ils retournèrent à Jérusalem où ils étaient constamment dans le Temple, remerciant et glorifiant Dieu.

Amen.

1. L'Esprit-Saint.

FIN DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC.

# ÉVANGILE

# SELON SAINT JEAN

# ÉVANGILE

# SELON SAINT JEAN

---

## I

Dans le principe le Verbe était....

Le Verbe était en Dieu ; le Verbe était Dieu....

De toute éternité, il était en Dieu. Par Lui tout a été créé, et rien de ce qui a été fait ne l'a été sans Lui. En lui-même il était toute Vie : et la Vie a été la Lumière des hommes....

La Lumière luit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne s'en sont point pénétrées.

## II

Envoyé par Dieu, un homme naquit dont le nom était Jean.

Il vint avec une fonction de témoin : il vint, pour

* P. 577, *a*, *b*.

rendre témoignage à la Lumière, afin que, par lui, tous eussent la foi. Lui-même n'était pas la Lumière, mais il avait mission de rendre témoignage à la Lumière.

La Lumière véritable, c'était celle-là même qui éclaire tout homme entrant en ce monde : le Verbe était dans le monde (le monde qui a été fait par Lui!) et le monde ne l'a pas reconnu....

Il est venu dans son propre domaine : mais les siens ont refusé de le recevoir. A tous ceux cependant qui l'ont accueilli, il a donné la puissance de devenir Enfants de Dieu; — à tous ceux-là qui ont foi en son Nom, et qui ne sont point nés du sang, ni des instincts de la chair, ni de la volonté d'un époux, mais de Dieu même.

Oui, le Verbe s'est fait chair et il a dressé sa tente au milieu de nous, tout surabondant de grâce et de vérité. Et nous, nous avons contemplé sa gloire, sa gloire de Fils unique du Père.

Jean lui a rendu témoignage; Jean a fait entendre ce cri : « — C'est de Celui-là que je disais : « Il en est un qui vient après moi, antérieur à « moi cependant, et supérieur à moi. »

Et nous tous, en effet, de cette plénitude qui débordait en Lui, nous avons recueilli grâce sur grâce. Car ce qui fut donné par Moïse, c'est la Loi : mais la grâce et la vérité sont l'œuvre de Jésus-Christ.

Nul n'a jamais vu Dieu; mais le Fils, le Fils uni-

* P. 577, *c*, *d*.

quement engendré, le Fils qui est dans le sein du Père, nous a lui-même, en personne, expliqué Dieu[1].

## III

Voici qu'elle fut la déclaration de Jean, lorsque les Juifs de Jérusalem, lui ayant envoyé des Prêtres et des Lévites, ceux-ci lui posèrent cette question formelle : « Qui êtes-vous? »

Jean s'expliqua ouvertement, Jean ne se refusa pas à répondre, et il dit tout d'abord : — Je ne suis point le Christ.

— Qui donc êtes-vous? reprirent-ils. Êtes-vous Élie?

— Je ne le suis point.

— Êtes-vous « Le Prophète? »

— Non.

Ils insistèrent :

— Mais enfin qui êtes-vous cependant? Il faut que nous portions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même?

— Moi? répondit-il, je suis la voix dont a parlé le prophète Isaïe, « la Voix qui crie dans le Désert : « Aplanissez le chemin du Seigneur! »

Les membres de cette députation faisaient partie

1. Dieu, c'est le mot de l'énigme du monde : Jésus-Christ, c'est le mot de l'énigme de Dieu.

Raymond Brucker.

de la secte des Pharisiens. Ils continuèrent leur interrogatoire :

— Mais pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni le Prophète?

La réponse de Jean fut celle-ci :

— Pour moi, je baptise dans l'eau. Mais, au milieu de vous, il en est un que vous ignorez, il en est un qui doit venir après moi et qui existe avant moi. Et Celui-là est tel que je ne suis pas même digne de délier la courroie de ses sandales.

Ceci se passait à Béthanie, la Béthanie qui est au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

*
* *

Le lendemain, Jean aperçut Jésus, qui s'avançait vers lui. Alors il s'écria :

— Voici l'Agneau de Dieu! voici Celui qui prend sur Lui les péchés du monde. C'est de Lui que j'ai dit : « Après moi un Homme est en marche, qui « préexistait à moi et qui a sur moi la primauté ». Je ne le connaissais point : mais c'était pour qu'il fût manifesté en Israël que j'étais venu conférer le baptême de l'eau.

Jean attesta encore ceci :

— J'ai vu l'Esprit-Saint, pareil à une colombe, descendre du Ciel et se reposer sur Lui. Aupara-

vant Il m'était inconnu; mais CELUI qui m'a donné mission de conférer le baptême de l'eau m'a fait cette révélation :

« C'est l'homme sur qui tu verras l'Esprit des-« cendre et demeurer, *qui baptise dans l'Esprit-« Saint.* »

Or je l'ai vu, et je porte le témoignage que c'est bien là le FILS DE DIEU.

## IV

Le jour suivant, Jean était encore en ce même endroit, avec deux de ses Disciples. Voyant passer Jésus, il s'écria de nouveau :

— Voici l'Agneau de Dieu !

En l'entendant parler de la sorte, les deux Disciples s'attachent aux pas de Jésus.

Celui-ci, s'étant retourné, les aperçoit qui marchent ainsi derrière lui :

— Que cherchez-vous? leur demande-t-il.

— Rabbi (ce mot veut dire Maître), Rabbi, où habitez-vous?

— Venez le voir vous-mêmes, répond Jésus.

Ils l'accompagnèrent donc, connurent sa demeure et restèrent ce jour-là en sa compagnie.

Il était environ quatre heures de l'après-midi

André, frère de Simon-Pierre, était l'un de ces deux, qui, sur le mot de Jean, s'étaient mis à suivre Jésus.

La première personne qu'il rencontre après cela, c'est son frère Simon. Il lui dit aussitôt :

— Nous avons trouvé LE MESSIE (ou en d'autres termes LE CHRIST), l'Oint du Seigneur.

Et, en lui annonçant cette nouvelle, il le conduit à Jésus.

Jésus arrête sur lui son regard :

— Tu es Simon, fils de Jonas, lui dit-il. Désormais tu te nommeras Céphas.

Ce nom de « Céphas » se traduit par le mot « Pierre » dans notre langue[1].

Le lendemain, Jésus, qui avait décidé son retour en Galilée, rencontre Philippe et lui dit : — Suis-moi.

Ce Philippe était de la même ville qu'André et Pierre : — de Bethsaïde.

Philippe, à son tour, rencontre Nathanaël :

— Nous l'avons trouvé! s'écrie-t-il, nous l'avons trouvé, Celui dont parle Moïse dans la Loi, Celui qu'ont annoncé les Prophètes : JÉSUS, le fils de Joseph, de Nazareth.

— De Nazareth? répond Nathanaël : il peut y avoir du bon.

1. Par ce changement de nom, Jésus faisait dès le début acte d'autorité sur ses Disciples, car le droit d'imposer un nom nouveau ou de lui donner, par une légère inflexion, un sens différent, était réservé aux grands et aux maîtres d'Israël. (Gen., XVII, 5, 15. Dan. I, 7, etc.). (L'abbé Fouard.)

* P. 577, *e*.

— Viens voir, dit alors Philippe.

Regardant Nathanaël qui arrivait, Jésus prononça sur lui cette parole :

— Voici un véritable enfant d'Israël, entièrement exempt de toute duplicité.

— D'où me connaissez-vous ? demanda celui-ci.

— Avant que Philippe t'appelât, répondit Jésus, je te voyais, lorsque tu étais sous le figuier....

— Rabbi ! s'écria Nathanaël à ce mot, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël.

Jésus reprit :

— Parce que je viens de te dire que je t'ai vu sous le figuier, voilà que tu crois.... Tu seras témoin de bien plus grandes choses !

Puis il ajouta :

— En vérité, en vérité, je vous le déclare, vous verrez le Ciel s'ouvrir, et les Anges de Dieu montant et descendant au-dessus du Fils de l'Homme.

## V

C'était le troisième jour de la semaine. A Cana en Galilée, un repas de noces avait lieu[1]. La Mère de

1. Cana est un joli petit village, agréablement situé sur la pente d'une colline exposée au sud-ouest, et qui s'élève au milieu de vergers d'oliviers et autres arbres fruitiers. A l'entrée du village est la fontaine où on alla puiser l'eau qui devait être miraculeusement changée en vin. (Dourdan.)

Jésus y assistait : et Jésus, également, avait été invité avec ses Disciples.

Il se trouva que le vin fit défaut. Et la Mère de Jésus adresse ce mot à son Fils :

— Ils n'ont plus de vin.

— O Femme, lui répondit-il, bien que le moment où je dois agir ne soit pas encore venu, que demandez-vous de moi?

La Mère de Jésus donne alors cet ordre à ceux qui servaient :

— Faites tout ce qu'il vous dira.

Or, il y avait là six urnes de pierre, disposées pour les ablutions qui sont en usage parmi les Juifs. Chacune d'elles contenait deux ou trois métrètes [1].

— Remplissez d'eau ces urnes, dit Jésus aux serviteurs.

Ils les remplissent aussitôt, jusques au bord.

— Puisez-y maintenant, reprend Jésus ; et, ce que vous aurez puisé, allez l'offrir à l'Architriclin, [principal personnage de la fête].

On présente donc cette boisson à celui qui présidait le repas.

A peine ce dernier a-t-il goûté de cette eau devenue vin que, — n'en sachant point la provenance,

1. *Binas vel ternas mensuras.* Le grec dit μετρητὰς. Or la métrète, mesure attique, correspondait à l'*épha* hébreu, lequel était de quarante litres. De sorte que la quantité d'eau renfermée dans les six urnes instantanément changée en vin par Notre-Seigneur, fut à peu près de cinq à sept hectolitres, environ la contenance de deux à trois de nos barriques ordinaires.

* P. 578, *b*; 579, *a*.

comme les domestiques qui avaient puisé dans les urnes, — il s'adresse à l'Époux, et lui dit :

— Tout le monde, après avoir offert d'abord du bon vin à ses convives, a coutume, lorsqu'ils sont déjà en ébriété, de leur en donner de qualité inférieure. Quant à vous, vous avez réservé pour ce moment un vin exquis[1]!...

Ce fut là le premier miracle de Jésus, opéré à Cana en Galilée.

Ainsi il manifesta sa gloire, et ses Disciples crurent en Lui.

Après cet événement, il descendit à Capharnaüm, avec sa Mère, ses cousins et ses Disciples : mais il n'y demeura que peu de jours.

La Pâque des Juifs était proche en effet, et il se rendit à Jérusalem.

## VI

Dans l'enceinte des bâtiments du Temple il trouva nombre de gens qui vendaient des bœufs, des bre-

1. Le Monde et Jésus agissent différemment. Au premier abord, le Monde offre joie et plaisir dans la coupe des passions; mais l'ivresse que l'on y goûte nous conduit aux douleurs, aux angoisses, aux amertumes, *id quod deterius*. Jésus, au contraire, nous propose d'abord le devoir pénible et le calice amer; mais ensuite, — quand on a eu l'héroïsme de porter ce calice à ses lèvres et de le boire, — des torrents de délices inondent l'âme. Il réserve pour la fin le vin délicieux.

bis, des colombes : il y aperçut également des changeurs, assis à leur comptoir [1].

Se faisant aussitôt, avec des cordes, une espèce de fouet, il commença par les expulser tous de l'enceinte sacrée, ainsi que les brebis et les bœufs. Il renversa par terre les comptoirs des changeurs, répandant sur le sol toute leur monnaie. Puis il dit à ceux qui vendaient des colombes : « — Emportez tout cela. Et ne transformez pas en une Maison de commerce la Maison de mon Père. »

1. L'expression : « *Le Temple* » désignait non seulement le Temple proprement dit, mais l'ensemble de ses constructions et dépendances : cours, parvis, etc. De même, quand nous disons dans notre langue « les Tuileries, le Ministère, l'Abbaye, » nous entendons désigner, non seulement la construction, mais ses dépendances, cours, jardins, etc. Les marchands de bœufs et de brebis ne se tenaient évidemment pas *dans l'intérieur même du Temple*, mais sur le parvis et dans la cour sacrée. Quant aux vendeurs de colombes et aux changeurs, ils avaient probablement pénétré dans l'intérieur, à cause du peu de place qu'il fallait aux uns comme aux autres.

A propos de ceux qui vendaient des bœufs : *vendentes boves*, le R. P. Lamy fait les remarques suivantes :

« Sous prétexte de faciliter l'obéissance aux prescriptions de la Loi (en mettant sous la main de chacun tout ce qui pouvait servir au culte), les prêtres en avaient fait un objet de lucre.

« On voit partout, dans l'Évangile, que l'avarice en entrant dans leur âme l'avait corrompue ; car il y avait à Jérusalem des boucheries et des marchés publics ; mais, avec l'autorisation des Prêtres, le commerce se faisait dans le Temple même, ainsi qu'il résulte du passage de l'Écriture que nous étudions, et de ce que dit Maïmonide dans le traité *De Apparatu Templi*. Il y parle des divers employés du Temple, entre lesquels il compte ceux qui présidaient à ce commerce ; et il entre à cet égard dans des détails qui montrent une insigne avarice, exercée sous le masque de la religion. » (R. P. Lamy.)

Ses Disciples, à ce spectacle, songeaient à ce texte de l'Écriture : « Le zèle de Votre Maison me dévore. »

Les Juifs ne tardèrent pas à intervenir :

— Montrez-nous donc votre titre à agir de la sorte.

— Renversez ce Temple-ci, répliqua Jésus, et dans trois jours je le relèverai !

— Eh quoi, s'écrièrent les Juifs, on a mis quarante-six ans à le bâtir, et vous le relèveriez en trois jours?...

Mais le Temple dont parlait Jésus, c'était le Temple de son propre corps.

Plus tard, quand il fut ressuscité d'entre les morts, ses Disciples se souvinrent de cette affirmation qui était sortie de ses lèvres, — et ils crurent alors à l'Écriture, et à la parole dite par Jésus.

*
* *

Pendant son séjour à Jérusalem, à l'occasion de la fête de Pâques, un grand nombre, à la vue des miracles qu'il opérait, eurent foi en sa personne.

Mais Jésus ne faisait point fond sur eux parce qu'il les connaissait tous. Il n'avait pas besoin en effet que tel ou tel témoignage vînt le renseigner sur qui que ce soit : il savait, par lui-même, tout ce qu'il y avait dans l'âme de chacun.

# VII

Parmi les Pharisiens se trouvait un personnage du nom de Nicodème. C'était l'un des chefs de la nation juive.

Il alla trouver Jésus, pendant la nuit :

— Maître, lui dit-il, nous savons que vous êtes un Docteur venu de Dieu même : car nul ne pourrait accomplir les miracles que vous faites, si Dieu n'était avec lui....

Jésus, ayant pris la parole, s'était servi de cette expression : — « En vérité, en vérité je te le dé- « clare, personne, *sans passer par une naissance nou-* « *velle*, ne pourra voir le Royaume de Dieu. »

— Mais comment donc un vieillard peut-il naître? demanda Nicodème. Est-ce qu'il lui est possible de retourner dans le sein de sa mère, et de naître une seconde fois?

— En vérité, en vérité, je te le répète, reprit Jésus, si l'on ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, on ne peut entrer dans le Royaume de Dieu.

Ce qui est Chair naît de la Chair; ce qui est Esprit naît de l'Esprit. Ne t'étonne donc point de m'entendre dire : « Il faut que vous naissiez de nouveau. » L'Esprit et le vent soufflent où ils veulent. Tu entends le bruit du vent : mais tu ne sais ni

d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi toutes les fois qu'un homme naît de l'Esprit.

Nicodème insista :

— Comment cela se peut-il faire?

— Eh quoi ! lui répondit Jésus, tu es un Docteur d'Israël, et tu ignores ces choses ?

En vérité, en vérité, je te l'affirme : ce que nous disons, nous le savons ; ce que nous attestons, nous l'avons vu. Mais vous, vous n'acceptez pas notre témoignage.... Et si, quand je vous parle le langage de la terre, vous ne me croyez point, comment me croirez-vous quand je vous parlerai le langage du Ciel ?...

Nul cependant n'est monté au Ciel, sinon Celui qui en est descendu : « le Fils de l'homme », Celui-là qui réside aux Cieux....

De même pourtant que, dans le Désert, le Serpent d'airain fut élevé sur un poteau par Moïse, de même il faut aussi que le Fils de l'homme soit élevé de pareille sorte, afin que, au lieu de mourir, quiconque croit en Lui soit mis en possession d'une éternelle Vie.

*
* *

Dieu, en effet, a aimé le monde jusqu'à donner son propre Fils, son Fils unique, pour que ceux qui auront foi en Lui ne périssent pas, et qu'ils soient, tout au contraire, appelés à jouir d'une Vie éternelle. Dieu n'a point envoyé son Fils pour con-

* P. 582. *a*.

damner l'univers, mais pour que l'univers soit sauvé par Lui.

Celui qui a foi en Lui n'a pas à subir de condamnation; et quant à celui qui ne croit pas en Lui, il est déjà condamné par cela même qu'il n'a pas foi en la personne du Fils unique de Dieu! Car le motif de la condamnation n'est autre que ceci : « La Lumière est venue dans le monde, et les « hommes *ont mieux aimé les ténèbres que la Lu-* « *mière*, parce que leurs œuvres étaient mauvaises ».

Quiconque accomplit le mal a, en effet, horreur de la Lumière; et il se garde bien d'affronter ses rayons, de crainte que ses actes ne soient découverts. Quant à celui qui pratique la Vérité, il n'a nulle peur d'aller à la Lumière, de façon qu'elle éclaire ses œuvres, parce que ces œuvres sont faites en Dieu.

## VIII

Après cela Jésus et ses Disciples se rendirent en Judée. Il y demeurait avec eux et conférait le Baptême.

Jean, de son côté, qui n'avait pas encore été mis en prison, baptisait également à Ennon, près de Salim, lieu qu'il avait choisi parce qu'il y avait la

* P. 582, *b*.

beaucoup d'eau[1]. On y venait alors recevoir le Baptême.

Or, à la suite d'une contestation qui s'était élevée entre eux et des Juifs, au sujet de la vertu purifiante du Baptême, Jean fut abordé par ses Disciples.

— Maître, lui dirent-ils, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, celui dont vous vous êtes fait le témoin, voici maintenant qu'il baptise, — et que tout le monde court à Lui !

— Nul ne peut s'arroger une autre mission que celle qu'il a reçue du Ciel, répondit Jean. Vous-mêmes, vous pouvez attester que j'ai toujours dit : « Je ne suis point le Christ : mais je suis envoyé « comme son Précurseur »....

L'Époux, c'est celui qui possède l'Épouse. Toutefois, l'Ami de l'Époux qui se tient là, debout et l'oreille attentive à ce que dit l'Époux, est réjoui par l'accent de sa voix. Je goûte dans sa plénitude une telle félicité : c'est à Lui de croître, à moi de diminuer.

Celui qui vient d'En-Haut est au-dessus de tous : celui qui vient de la terre est de la terre, et parle de la terre. Celui qui vient du Ciel est au-dessus de tous.

1. Ennon signifie *source* en hébreu. Jean ne pouvait baptiser que dans les lieux où il y avait beaucoup d'eau, parce qu'il baptisait par immersion; et l'on peut conclure des paroles de l'évangéliste que Jésus, non par lui-même, mais par ses apôtres, baptisait d'une autre manière, c'est-à-dire comme nous baptisons encore aujourd'hui, et qu'il pouvait, à cause de cela, baptiser partout indistinctement. (Sepp.)

Ce que Celui-là atteste, il l'a vu lui-même et entendu : mais personne n'accueille son témoignage.... Et, pourtant, qui accepte ce témoignage ne fait que donner son seing à la véracité de Dieu. Car ce sont les paroles mêmes de Dieu que prononce l'Envoyé de Dieu; et c'est sans mesure que Dieu l'a investi de son Esprit.... Le Père aime le Fils et a tout remis entre ses mains.

Qui croit au Fils possède la Vie éternelle. Quant à l'homme qui refuse d'y croire, il ne verra jamais la Vie : sur lui s'arrête la colère du Seigneur.

## IX

Ayant eu connaissance que les Pharisiens avaient ouï dire qu'il faisait plus de Disciples et baptisait plus que Jean (quoiqu'il ne conférât point le Baptême de ses propres mains, mais bien par celles de ses Disciples), Jésus quitta la Judée et repartit pour la Galilée.

Il dut par conséquent traverser la Samarie[1].

C'est ainsi qu'il arriva un jour à une ville de ce pays nommée Sichar, ville toute voisine de

1. La Samarie était en effet la route directe et de beaucoup la plus courte. Toutefois les Juifs rigoristes, dit le P. de Ligny, évitaient ce chemin et aimaient mieux faire un long détour que de s'exposer au contact des Samaritains et d'avoir à leur demander à boire ou à manger.

Les Samaritains n'acceptaient pas dans leur intégralité les Livres saints des Juifs. Mais ce qui contribua le plus à les faire regarder

l'héritage que Jacob avait donné à son fils Joseph.

Là se trouvait le Puits de Jacob.

Accablé par la fatigue du voyage, et n'en pouvant plus, Jésus s'était assis sur la margelle du puits. Il était environ midi.

Survint, pour puiser de l'eau, une femme de la Samarie.

Jésus lui adressa la parole :

— Donne-moi à boire, lui dit-il.

Ses Disciples, en ce moment, étaient allés dans l'intérieur de la ville pour chercher des provisions.

— Comment se fait-il, répondit cette femme, que vous me demandiez à boire, vous qui êtes Juif, à moi, qui suis Samaritaine? Les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains.

— Si tu savais le don de Dieu, reprit Jésus, si tu connaissais quel est Celui qui te dit : « Donne-« moi à boire », peut-être est-ce plutôt toi-même qui lui eusses fait une telle demande, et alors il t'aurait donné de l'eau vive.

— Mais, Seigneur, répliqua-t-elle, vous n'avez pas même un seau pour puiser, et le puits est profond. Où donc prenez-vous l'eau vive?... Êtes-vous quelqu'un de plus grand que notre père Jacob,

comme schismatiques par ces derniers, ce fut un temple que Sannabalat l'un de leurs Gouverneurs, fit bâtir sur la montagne de Galitzim, et qu'ils préférèrent constamment au Temple de Jérusalem, le seul lieu de la terre où il fût permis aux Israélites d'offrir à Dieu des sacrifices.

* P. 582, *c*.

lequel nous a légué ce puits, et qui y a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux?

— Tout homme qui boit de l'eau que voici aura soif de nouveau, reprit Jésus. Mais quiconque boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif de toute l'éternité. Car cette eau, par moi donnée, deviendra en lui-même une source, — une source jaillissant en Vie éternelle.

— Seigneur, repartit la femme, donnez-moi donc de cette eau-là, de façon que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour puiser....

— Va appeler ton mari, lui dit Jésus, et reviens ici.

— Je n'ai pas de mari, répondit-elle.

— Tu dis vrai : « Je n'ai pas de mari ». En effet, tu as vécu avec cinq hommes, et celui avec lequel tu vis actuellement n'est point ton mari. Ton langage est très exact.

— Seigneur! s'écria la femme, je vois que vous êtes un Prophète!...

. . . . . .

. . . . . .

C'est sur cette Montagne qu'ont adoré nos aïeux : et vous prétendez cependant, vous autres Juifs, que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer?...

— Femme, crois-moi. Le temps approche où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père!... Vous adorez, sans savoir que c'est du peuple juif que doit sortir la Rédemption; et nous adorons en le sachant. Mais une ère s'avance, — et même elle est déjà! — où les

* P. 582, *d*: 583, *a*.

vrais adorateurs adoreront le Père, *en Esprit* et *en Vérité*. Ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. Dieu est Esprit : et il faut que ceux qui lui rendent un culte l'adorent en Esprit et en Vérité.

— Je sais bien, repartit la femme, que le Messie, c'est-à-dire le Christ, va paraître. Lorsqu'il sera venu, il nous apprendra tout.

— Le Messie, c'est Moi, Moi qui te parle !

Sur ces entrefaites arrivèrent ses Disciples, lesquels furent fort étonnés de le retrouver, conversant avec une femme[1]. Aucun d'eux pourtant ne le questionna pour savoir ce qu'il lui demandait et pourquoi il s'entretenait avec elle.

Quant à celle-ci, laissant là sa cruche, elle était accourue du côté de la ville et elle abordait les uns et les autres :

— Venez voir un homme, qui m'a, à moi-même, raconté tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce point le Christ ?

Ils sortirent de la cité et allèrent vers Jésus.

Pendant ce temps, ses Disciples lui disaient, non sans insistance :

— Maître, prenez donc de la nourriture.

— J'ai pour me nourrir, leur répondit-il, un aliment que vous ignorez.

1. Les Rabbins poussaient le scrupule sur ce point jusqu'à ne pas s'entretenir en public avec leur propre épouse. (Berachot, cité par l'abbé Fouard.)

Les Disciples s'interrogeaient l'un l'autre :

— Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ?

— Ma nourriture, reprit Jésus, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, c'est d'accomplir son œuvre....

Vous dites, n'est-ce pas, « qu'il y a encore quatre mois avant la moisson ? » Eh bien ! Moi, je vous dis : « — Levez les yeux et voyez comme déjà les campagnes blanchissent pour la moisson. Le moissonneur recueille la récompense et ramasse le fruit pour l'éternelle Vie, où celui qui moissonne et celui qui a semé seront réunis dans une joie commune. »

Ici se vérifie ce proverbe : « Autre est celui qui sème, et autre celui qui moissonne. » Je vous envoie moissonner une récolte qui n'est point le fruit de votre labeur. D'autres[1] ont travaillé et vous entrez dans leurs travaux.

Beaucoup de Samaritains de cette ville avaient cru en Lui d'après le témoignage qu'en avait porté cette femme : « Il m'a raconté, à moi-même, tout ce que j'avais fait ». Aussi vinrent-ils le prier de s'arrêter chez eux. Jésus y passa deux jours ; et un bien plus grand nombre encore eurent foi en Lui, après avoir écouté sa parole.

— Ce n'est plus seulement sur votre récit que nous croyons, disaient-ils à la Samaritaine. Nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous avons re-

1. D'autres : Moïse, les Prophètes, Jean-Baptiste et Jésus-Christ.

connu qu'il est vraiment le Sauveur du Monde.

Après ces deux jours, Jésus partit, se dirigeant vers les terres galiléennes.

## X

Il l'avait lui-même déclaré : « Dans sa patrie un Prophète est sans gloire ». Lors donc qu'il fut arrivé en Galilée, les habitants ne lui firent accueil qu'à cause de toutes les choses qu'ils lui avaient vu faire à Jérusalem pendant les fêtes pascales, auxquelles ils avaient assisté.

*
* *

Jésus cependant retourna à Cana de Galilée, où il avait changé l'eau en vin.

Or, en ce moment, il y avait à Capharnaüm un Officier royal dont le fils était malade. Ce personnage ayant appris que Jésus, venant de Judée, était rentré dans le pays, alla le trouver et le supplia de vouloir bien descendre jusques à Capharnaüm pour guérir son enfant, qui était déjà à l'agonie.

— A moins d'avoir sous vos yeux des miracles et des prodiges, vous demeurez incrédules, lui répondit Jésus.

— Venez, Seigneur, reprit cet Officier du roi,

avant que mon pauvre enfant ait rendu le dernier soupir.

— Va! lui dit Jésus : ton fils est maintenant plein de vie.

Cet homme eut foi en la parole de Jésus et reprit le chemin de sa maison....

Comme il était encore en route, il rencontra plusieurs de ses serviteurs, qui accouraient au-devant de lui pour lui annoncer la guérison de son fils. Il leur demande à quelle heure l'enfant s'est senti mieux.

— Hier, répondirent-ils, à une heure de l'après-midi, la fièvre l'a quitté.

Et le père constata que c'était précisément à cette heure même que Jésus lui avait dit : « Va ! ton fils est plein de vie ». Dès lors il devint croyant, ainsi que tous ceux de sa maison.

Ce miracle, accompli par Jésus après son retour de Judée, fut le second qu'il fit en Galilée.

## XI

Une fête des Juifs ramena ensuite Jésus à Jérusalem.

Dans cette ville se trouve « la Piscine proba-

P. 583, *b*, *c*.

tique » : Le mot hébreu est *Bethsaida*[1]. Elle est entourée d'une galerie à cinq arcades, sous lesquelles étaient alors étendus une multitude de malades : aveugles, boiteux, paralytiques, attendant l'agitation de l'eau.

A certains moments, en effet, un Ange du Seigneur descendait dans la Piscine et mettait l'eau en mouvement. Et le premier qui entrait dans la Piscine après ce bouillonnement de l'eau était guéri de son infirmité, quelle qu'elle fût.

Or, il y avait là un homme qui était perclus de tous ses membres, et dont l'infirmité remontait à trente-huit ans. Le voyant étendu à terre, et apprenant qu'il était depuis si longtemps en cet état, Jésus lui posa cette question :

— Veux-tu être guéri ?

— Seigneur, lui dit l'infirme, lorsque l'eau vient à bouillonner, je n'ai personne pour me jeter dans la Piscine. Et tandis que je m'y traîne, un autre s'y précipite avant moi.

Jésus lui répond par cette parole :

— Lève-toi, prends ton grabat et marche.

Et soudain cet homme est guéri. Il part, emportant son grabat.

Mais comme ceci se passait un jour de Sabbat, il y eut des Juifs qui interpellèrent l'homme guéri :

1. Ces expressions signifient dans cette langue : *Piscine des Brebis.*

— C'est aujourd'hui le jour du Seigneur, et il ne t'est point permis de transporter ainsi ton lit.

A quoi il répliqua :

— Celui-là même qui m'a guéri m'a donné l'ordre de me mettre à marcher en emportant mon grabat.

— « Te mettre à marcher *en portant ton grabat!* » Qui donc s'est avisé de te tenir un tel langage? demandèrent-ils.

Mais le paralytique guéri ne connaissait pas l'auteur de sa guérison. Jésus, d'ailleurs, s'était dérobé du milieu des foules, rassemblées sur le lieu de l'événement.

Quelque temps après, Jésus rencontre cet homme dans le Temple :

— Te voilà rendu à la santé, lui dit-il. Ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire encore.

Cet homme, en s'en allant, proclamait devant les Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.

Ceux-ci traitèrent alors Jésus de criminel pour avoir agi de la sorte durant le Sabbat :

— Mon Père, leur répondit-il, mon Père travaille sans cesse : — et Moi aussi.

1. Par ce nom, « les Juifs », l'Évangéliste désigne ordinairement les ennemis de Jésus, et en particulier les Scribes, les Pharisiens éminents et les Sanhédrites, instigateurs de l'opposition que le Sauveur trouva en Judée dès le commencement de son ministère. Voir Smith, *Dictionary of the Bible.* (L'abbé Fouard.)

* P 583, *d;* 584, *a.*

# XII

Là-dessus, les Juifs cherchaient d'autant plus à le faire mourir : non seulement comme violateur du Sabbat, mais parce que, en outre, il affirmait que Dieu lui-même était son propre Père, se faisant de la sorte l'égal de Dieu.

C'est pourquoi Jésus ajouta :

« — En vérité, en vérité je vous le déclare : le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit que le Père fait.

Tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait également : car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qui s'opère en lui. Et il lui montrera même à accomplir des œuvres autrement grandes que celles-ci, des œuvres telles que vous en serez frappés de stupeur.

Ainsi, par exemple, le Père ressuscite les morts et donne la Vie. Et le Fils, pareillement, donne la Vie à qui il veut.

En personne, le Père ne juge qui que ce soit. Mais il a confié au Fils le Jugement universel, afin que tous vénèrent le Fils, absolument comme ils vénèrent le Père. Qui ne rend pas hommage au Fils refuse, par là, de rendre hommage au Père qui l'a envoyé....

Oui, je vous le déclare, quiconque écoute ma

* P. 584, *b*, *c*.

parole et croit en Celui qui m'a envoyé, est en possession d'une Vie éternelle. Il n'a point à comparaître pour être jugé : de la mort il est déjà passé à la Vie.

Oui, je vous le déclare, l'heure arrive, et même elle est déjà, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu : et ceux qui l'auront entendue deviendront vivants[1].

Comme le Père a la Vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la Vie en soi. Et en même temps il l'a investi du pouvoir de juger, en qualité de Fils de l'Homme.

Ne vous étonnez donc pas que l'heure vienne, où tous ceux qui sont dans les sépulcres ouïront aussi la voix du Fils de Dieu. De la tombe sortiront alors, et ceux qui ont fait le bien pour ressusciter à la Vie, et ceux qui ont fait le mal pour ressusciter au châtiment.

*
* *

« Je ne puis faire aucun acte qui soit de moi seul. Tel j'entends le jugement, tel je le prononce.... Et mon jugement est juste, précisément parce que, au lieu de chercher une volonté mienne, je réalise la volonté de Celui qui m'a envoyé....

1. *Les morts.* Il s'agit ici de la mort spirituelle, puisque Jésus n'a encore parlé que de ceux qui croient en lui et qui passent de la mort à la vie. Tout à l'heure, il sera question de la mort proprement dite et de la résurrection du tombeau.

*
* *

« Sans doute, si j'étais seul à témoigner de moi-même, mon témoignage ne serait point recevable.

Mais tout d'abord, n'en est-il pas un autre qui est mon témoin, un autre qui me rend, je le sais, un témoignage véridique? C'est Jean, Jean à qui vous vous êtes adressés et qui a proclamé la Vérité. Et je vous rappelle cela, non certes que j'aie besoin d'être cautionné par un homme, mais dans l'unique but de vous amener à votre salut. Jean a été la lampe qui brûle et qui brille : et, à sa clarté, votre volonté a un instant tressailli....

J'ai pour moi un témoignage bien autrement considérable que celui de Jean. Ce sont les œuvres mêmes que le Père m'a conféré le pouvoir d'accomplir. Ces œuvres que je fais, voilà ma caution : voilà ce qui atteste que le Père m'a envoyé. Et c'est ainsi qu'en m'investissant de ma mission, le Père s'est fait lui-même mon répondant. Mais vous n'avez jamais ni écouté sa voix, ni contemplé sa face, et sa pensée n'habite pas en vous. De sorte que vous ne croyez point en Celui qu'il a envoyé.

Scrutez enfin les Écritures, puisque, par leur moyen, vous pensez gagner la Vie éternelle : les Écritures aussi me rendent témoignage....

Et vous vous refusez à venir à moi pour posséder la Vie !...

**

*
* *

« Je ne cherche point la gloire humaine : je constate seulement que vous n'avez pas en vous l'amour de Dieu, en ce que vous refusez de m'accueillir, alors que je viens au nom de mon Père.

Qu'un autre se présente en son propre nom, et vous lui ferez accueil.

Et comment en effet pourriez-vous croire, vous qui acceptez votre gloire les uns des autres, et qui ne recherchez pas la gloire qui procède de Dieu seul?

Ne pensez point que devant le Père, ce soit moi qui vous doive accuser. Celui qui se portera votre accusateur, ce sera précisément celui en qui vous mettez tout votre espoir : ce sera Moïse lui-même. Car, si vous croyiez en lui, vous croiriez aussi en Moi, puisque c'est de Moi que vous parlent ses livres.

Mais vous manquez déjà de foi en ses écrits : comment donc auriez-vous foi en mes paroles? »

## XIII

Ensuite Jésus passa de l'autre côté de la mer de Galilée, que l'on nomme également le Lac de Tibériade. Il était suivi d'un peuple immense, attiré par les miracles qu'on lui voyait opérer sur les malades.

Il gravit la pente d'une montagne; puis il s'assit avec ses Disciples.

C'était aux approches des fêtes juives de la Pâque.

Ayant levé les yeux, il considéra cette prodigieuse multitude qui s'assemblait autour de Lui. Et, se tournant vers Philippe :

— Où donc achèterons-nous du pain pour nourrir tout ce monde ? lui demanda-t-il.

Question qu'il lui posa pour l'éprouver; car quant à Lui, il savait parfaitement ce qu'il allait faire.

— Pour que chacun en eût tant soit peu, répondit Philippe, deux cents deniers de pain seraient insuffisants.

L'un des Disciples (c'était André, frère de Simon-Pierre), donna ce renseignement :

— Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais, pour une pareille foule, qu'est-ce que cela[1] ?

— Faites asseoir tout ce peuple, dit alors Jésus.

En ce lieu-là l'herbe était abondante. Tous s'assirent par terre. Ils étaient environ cinq mille.

Jésus reçut les pains, et, après qu'il eut rendu grâces, on les distribua à ceux qui avaient pris place sur le gazon. Il fit de même avec les poissons, et tous en eurent à discrétion.

1. Le pain d'orge, plus grossier que le pain de froment, servait de nourriture aux dernières classes du peuple. (Smith, *Dictionary of the Bible.*)

Lorsque la faim de chacun fut apaisée, il donna cet ordre à ses Disciples :

— Recueillez, pour que rien ne se perde, les morceaux qui sont restés.

Ils les ramassèrent donc; et, avec ces débris, avec ce superflu des cinq pains d'orge après le repas de tous, ils remplirent douze corbeilles [1].

— Oui, vraiment, c'est là le Prophète qui doit venir dans ce monde !...

Telle était la parole que faisaient entendre, en face d'un pareil prodige, les hommes qui composaient cette multitude.

Mais, comprenant qu'ils allaient l'enlever de force pour le faire Roi, Jésus se retira absolument seul dans les profondeurs de la Montagne.

## XIV

Quand vint le soir, les Disciples redescendirent vers le Lac, montèrent à bord de la barque, et entreprirent la traversée, dans la direction de Capharnaüm [2].

1. Les Juifs avaient coutume, paraît-il, de porter en voyage des corbeilles d'osier, non seulement pour y mettre les provisions qu'ils achetaient en route, mais aussi pour contenir des couvertures, afin de pouvoir coucher en plein air.

2. Jésus, d'après le récit de saint Matthieu et de saint Marc, leur avait donné l'ordre de partir sans lui : Mat. XIV, 22; Marc, VI, 45.

Il était nuit et Jésus ne les avait pas rejoints.

Soulevées par un vent violent, les vagues étaient devenues hautes : les Disciples avaient fait, à force de rames, environ vingt-cinq ou trente stades....

En ce moment, ils aperçoivent Jésus, marchant sur les flots et s'approchant de la barque.

L'épouvante les saisit. Mais Jésus leur dit :

— C'est Moi! N'ayez point peur.

Ils s'empressent de le recevoir dans la barque. Et tout aussitôt la barque se trouve à terre, au lieu même où ils se rendaient.

## XV

Ayant remarqué que Jésus n'était pas entré dans l'unique barque qui l'avait précédemment amené, et que ses Disciples étaient seuls partis, les foules étaient restées jusques au lendemain de ce côté de l'eau.

D'autres bateaux cependant arrivèrent de Tibériade, et jetèrent l'ancre en ce même endroit du rivage, où, à la suite de l'action de grâces, tout ce peuple avait mangé le pain du Seigneur....

Les multitudes, qui avaient fini par se convaincre que, de même que ses Disciples, Jésus n'était plus là, se précipitèrent dans ces embarcations pour aller le chercher à Capharnaüm.

Et, l'ayant en effet trouvé sur cette rive du Lac :

— Maître, lui demandait-on, quand donc êtes-vous venu ?

— Oui, oui, vous me cherchez, leur répondit-il, non point, certes, à cause des signes que vous avez vus en moi, mais bien à cause des pains dont vous avez été nourris et rassasiés.... Travaillez à acquérir, non l'aliment qui périt, mais bien l'aliment qui demeure pour l'éternelle Vie, et que le Fils de l'Homme vous donnera, le Fils de l'Homme, que Dieu le Père a marqué de son sceau.

— Que devons-nous faire pour travailler aux œuvres de Dieu ?

Il fit cette réponse :

— L'œuvre de Dieu, c'est d'avoir foi en Celui qu'il a envoyé.

— Mais, lui dit-on, pour que nous ayons en vous une telle foi, quel est l'acte propre, le signe spécial que vous nous présentez ?... Car enfin nos ancêtres, eux aussi, ont été également nourris dans le Désert avec de la manne, comme le rappelle ce texte de l'Écriture : « Il leur donna à manger un pain du Ciel.... »

— *Le Pain du Ciel?* Non, non ! je vous le déclare, Moïse ne vous l'a point donné !... Mais c'est mon Père, à moi, qui vous donne le vrai Pain du Ciel.

Il est, en effet, un Pain de Dieu, qui descend du Ciel et qui donne la Vie au monde.

— Seigneur, s'écrièrent les assistants, donnez-nous à jamais ce pain-là !

Jésus répondit :

* P. 584, *d*.

« — Le Pain de la Vie, c'est Moi. Celui qui vient à Moi n'aura plus faim; celui qui croit en Moi n'aura jamais soif....

Toutefois, je vous l'ai déjà dit : bien que vous m'ayez vu de vos yeux, vous ne croyez pas en Moi.

A Moi viendra cependant tout ce que le Père me donne. Et celui qui vient à Moi, je ne le repousserai point au dehors : car je suis descendu du Ciel, non pour agir au gré de ma volonté propre, mais uniquement pour accomplir la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or, la volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que, au contraire, je ressuscite tout : — au jour suprême.

Oui, la volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que quiconque voit le Fils et croit en Lui soit mis en possession de l'éternelle Vie, et que Moi-même, je le ressuscite au dernier jour. »

Des Juifs protestèrent par leurs murmures contre cette parole : « Je suis le Pain vivant qui descend « du Ciel ».

« — Est-ce que ce n'est pas là Jésus, le fils de Joseph? disaient-ils, Jésus, dont nous connaissons le père et la mère? Comment donc cet homme peut-il émettre cette assertion : « Je suis descendu du Ciel? »

— Ne murmurez pas ainsi entre vous, leur répondit Jésus. Nul ne peut venir à Moi, sans être attiré par le Père lui-même qui m'a envoyé. Et celui-là, je le ressusciterai au suprême jour.

« Tous recevront l'enseignement de Dieu », est une parole écrite dans les Prophètes. Quiconque a écouté la voix de mon Père et y est docile, vient à Moi. Non pourtant que je veuille dire par là que quelqu'un ait vu le Père, sauf Celui qui est engendré de Dieu, et qui seul a vu le Père.

Oui, encore une fois, oui, je vous le déclare : Quiconque croit en Moi est en possession de la Vie éternelle. Je suis le Pain de la Vie.

Vos Pères ont mangé la manne dans le Désert : puis ils sont morts. Mais voici le Pain descendant du Ciel ; et celui-là est de telle sorte, que, si quelqu'un en mange, il ne mourra point. Descendu du Ciel, je suis le Pain Vivant. Et si de ce Pain quelqu'un mange, il vivra éternellement.

Or, le Pain que je donnerai, c'est ma propre Chair que je livrerai pour la Vie du monde. »

Ce fut alors un débat entre les Juifs, et on les entendait dire :

— De quelle façon cet homme peut-il nous donner à manger sa chair ?

Jésus reprit :

« — En vérité, en vérité je vous l'affirme : *Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez pas la Vie en vous-mêmes. Qui mange ma Chair et boit mon Sang est en possession de l'éternelle Vie.* Et je le ressusciterai au jour suprême.

*Car ma Chair, en toute vérité, est une nourriture ; mon Sang, en toute vérité, est un breuvage. Celui qui*

*mange ma Chair et boit mon Sang demeure en Moi, et Moi en lui.*

De même que celui qui est vivant — le Père — m'a envoyé, et que Moi, je vis par le Père, de même aussi celui qui me mange vivra par Moi.

Le voilà, le Pain qui descend du Ciel! Et il n'en est point de Lui comme de la manne dont se nourrirent vos ancêtres, lesquels sont morts ensuite. Celui qui mange ce Pain *vivra à jamais.* »

Telles furent les paroles de Jésus, enseignant dans la synagogue, à Capharnaüm.

Après les avoir entendues, bon nombre de ses Disciples se récrièrent, à part eux :

— C'est dur à croire, ce qu'il dit là!... Qui pourrait vraiment prêter l'oreille à de pareils discours?

Sachant en lui-même les murmures que soulevait parmi les siens ce qu'il venait de formuler, Jésus reprit :

« — Cela vous scandalise?... Et que sera-ce donc si je vous annonce que vous verrez, de vos yeux, le Fils de l'homme remonter en ce lieu même où il était auparavant?

C'est l'Esprit qui vivifie. La Chair, elle, ne sert de rien. Elles sont Esprit et Vie, les paroles que je vous ai dites. Mais il en est parmi vous qui n'ont pas la foi!... »

Dès le commencement, en effet, Jésus avait toujours su quels étaient ceux qui ne croyaient point et quel était l'homme qui le trahirait.

« — Aussi vous ai-je déclaré, continua-t-il, que

nul ne peut venir à Moi, si mon Père ne lui en fait la grâce.

*
* *

Ce fut à cette occasion qu'un grand nombre de ses Disciples se retirèrent, et cessèrent dès lors de marcher en sa compagnie.

— Et vous, voulez-vous aussi vous en aller? dit Jésus, s'adressant aux Douze.

Ce fut Simon-Pierre qui répondit :

— Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la Vie éternelle. Nous avons reconnu et nous croyons que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu.

— Ne vous ai-je point choisis tous les Douze? reprit Jésus. L'un de vous pourtant est un Démon.

Par ce mot Jésus désignait Judas Iscariote, fils de Simon. Cet homme, bien qu'il fût l'un des Douze, devait en effet le trahir.

## XVI

A la suite de ces événements, Jésus s'était borne à parcourir les districts galiléens, ne voulant pas voyager en Judée, où les Juifs cherchaient à le faire périr.

Les fêtes juives de la Scénopégie ou Plantation des Tentes approchaient cependant[1]. Et, parmi les membres de sa famille, on lui tenait ce langage :

— Franchis donc les limites de ce pays-ci. Transporte-toi dans la Judée, afin que les partisans que tu as en cette contrée soient, eux aussi, témoins de toutes ces œuvres dont tu es l'auteur !... Ce n'est point dans l'ombre qu'il faut agir quand on prétend se faire connaître !... Allons ! puisque tu accomplis de pareilles choses, manifeste-toi à la face du monde.

Ses proches, en effet, ne croyaient pas en Lui.

— Ce n'est pas encore pour moi l'heure de partir, leur répondit-il. Comme vous ne pouvez être en butte à la haine du monde, le moment que vous

1. C'était le temps de la plus joyeuse solennité d'Israël. Instituée en souvenir de la marche dans le Désert, elle durait sept jours, et pendant ce temps-là tout le peuple habitait des cabanes de feuillage, comme leurs pères avaient fait sous la tente.

D'où son nom de Scénopégie : « la Plantation des tentes » (σκηνή, πήγνυω). Elle porte aussi le nom de « Fête de la moisson » (Exod., XXIII, 16), parce qu'elle se célébrait quand tous les fruits de la terre avaient été recueillis. Elle durait du 15 au 22 de Tishr (derniers jours de septembre), et marquait la fin de l'année civile, qui recommençait avec le mois d'octobre (Levit., XXIII, 39; Deut., XVI, 13-15). L'objet de cette fête était de remercier Dieu de la moisson, et de louer la grâce insigne par laquelle il avait établi les Juifs, nomades jusqu'alors, dans une terre où coulaient le lait et le miel. Le souvenir de ce mémorable événement donnait à la fête un éclat qui égalait presque celui de la Pâque. Josèphe et Philon n'hésitent pas à l'appeler la plus grande et la plus sainte des Fêtes. Les holocaustes y étaient plus nombreux qu'en tout autre temps; aussi, pendant les sept jours de la solennité, les vingt-quatre classes sacerdotales étaient présentes et remplissaient leur office dans le Temple. (L'abbé Fouard.)

choisissez est toujours opportun.... Mais le monde me hait, Moi, parce que je témoigne contre lui de la perversité de ses œuvres.

Rendez-vous donc, dès à présent, à la solennité. Quant à moi, je n'y vais pas d'aujourd'hui : l'instant que j'ai fixé n'est point encore arrivé.

S'étant exprimé de la sorte, il demeura en Galilée.... Et ce ne fut que lorsque tous ceux de sa parenté eurent pris les devants qu'il se mit lui-même en route, non d'une façon ostensible et publique, mais comme s'il eût voulu tenir son voyage secret.

## XVII

Durant les Fêtes, cependant, les Juifs[1] s'enquéraient de Lui.

— Où donc est-il? demandait-on.

Il se faisait autour de son nom, parmi le peuple, comme une immense rumeur.

— C'est un homme de bien, disaient ceux-ci.

— Nullement, c'est tout le contraire, répliquaient ceux-là. C'est un séducteur de populace.

1. Dans les chapitres consacrés aux divers incidents de la Fête, saint Jean, selon sa coutume, distingue la foule (ὄχλος, λαός) des Juifs (Ἰουδαῖοι); or nous avons déjà fait observer qu'il désigne par ce nom les princes des Juifs, et en particulier les Sanhédrites. (L'abbé Fouard.)

Mais personne, par crainte des Juifs, ne parlait de lui à cœur ouvert.

Vers le quatrième jour de ces Fêtes, Jésus monta les degrés du Temple et fit entendre ses enseignements. *

Les Juifs en étaient dans la stupéfaction.

— Comment, sans en avoir fait aucune étude, cet homme-là possède-t-il ainsi les Écritures?

— Ce n'est point ma doctrine à moi que je prêche, leur répondit Jésus; c'est la Doctrine même de Celui-là qui m'a envoyé.

Que quelqu'un s'applique à accomplir la volonté de Celui qui m'envoie : et il reconnaîtra alors si ma doctrine est de Dieu, ou bien si ce que je dis ne procède que de moi-même.

L'homme qui parle de son chef a la préoccupation de sa gloire propre.... Mais quant à l'homme qui ne cherche que la gloire d'un autre, dont il est l'envoyé, il ne peut être que véridique et il n'a en lui aucun motif de manquer de droiture. . . .

. . . . . .

Cette Loi que Moïse vous a donnée, n'est-il pas vrai que, pratiquement, personne d'entre vous ne la traduit dans ses actes?... Pour quel motif cherchez-vous donc à me tuer?

— Quelque Démon vous trouble l'esprit, lui repartit le groupe qui était autour de lui. Qui prétend vous ôter la vie?

— L'un de mes actes [la guérison d'un paralytique le jour du Sabbat], vous a jetés hors de

* P. 584, *e*.

vous.... Et pourtant vous-mêmes, le jour du Sabbat, vous opérez la Circoncision, dont Moïse vous a transmis le précepte, précepte qui ne vient point de lui, mais qui remonte aux Patriarches.

Eh bien, si, sans violer la loi de Moïse, on peut circoncire durant le Sabbat, comment s'explique votre indignation contre moi pour avoir, en ce même jour du Seigneur, guéri un homme, des pieds à la tête?

N'allez donc pas juger sur ce qui n'est que la forme; et jugez au contraire suivant la justice.

*
* *

Parmi les habitants de Jérusalem quelques-uns s'étonnaient :

— N'est-ce point cet homme que l'on cherche à faire périr? Le voici maintenant qui parle librement en public, sans nulle contradiction. Les Grands-Prêtres auraient-ils reconnu qu'il est le Christ?... Nous savons pourtant d'où est celui-ci, tandis que le Christ, — quand il viendra, — nul ne saura d'où il est.

La voix de Jésus retentit alors dans le Temple :

— Sans doute vous me connaissez, sans doute vous savez d'où je suis : mais je ne suis pas venu de moi-même. C'est l'Être vrai qui m'a envoyé : — et Celui-là vous l'ignorez. Moi je le connais, parce que je suis engendré de Lui et qu'il m'a envoyé.

Là-dessus, il y en eut qui cherchèrent à se saisir

de lui. Nul toutefois ne parvint à s'emparer de sa personne : ce n'était pas encore l'heure marquée.

Dans la foule un grand nombre croyaient en Lui et disaient :

— Lorsque le Christ arrivera, accomplira-t-il plus de miracles que n'en opère cet homme-là?

Ces rumeurs de la multitude parvenaient aux oreilles des Pharisiens. Aussi, de concert avec les Grands-Prêtres, dépêchèrent-ils des Agents pour procéder à son arrestation.

*
* *

Or, Jésus disait à tous :

— Je suis encore avec vous pour un peu de temps : après quoi je retourne à Celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez alors et ne me trouverez point : car, *au lieu où Je suis*, vous ne pouvez venir.

Les Juifs se demandaient entre eux :

— Où donc doit-il aller, que nous ne le trouverons pas? Ira-t-il parmi les races dispersées se faire le Docteur des Gentils?... Qu'est-ce que ce mot qu'il a prononcé : « Vous me chercherez et ne me trou-« verez point : car, *au lieu où Je suis*, vous ne pou-« vez venir? »

Durant ce dernier jour de la Fête qui en est le plus solennel[1], Jésus, se tenant debout, disait encore :

1. Après l'immolation des victimes sur l'autel, un prêtre désigné pour cet office se rendait à la source de Siloé, où il puisait

— Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à Moi et qu'il boive. Comme dit l'Écriture, du sein de celui qui croit en Moi, jailliront des fleuves d'eau vive!...

En s'exprimant ainsi, il faisait allusion au Saint-Esprit que devaient recevoir ceux qui avaient foi en Lui. A cette époque, en effet, les dons de l'Esprit n'avaient pas été départis, parce que Jésus n'était pas encore entré en sa gloire.

Dans la multitude qui l'écoutait, s'échangeaient divers propos :

— C'est vraiment le Prophète! disaient les uns.

— C'est le Christ! s'écriaient les autres.

Il y en avait qui protestaient :

— Est-ce que le Christ doit sortir de la Galilée? Est-ce que le texte de l'Écriture n'est pas formel? « *Le Christ sortira de la race de David et sera ori-* « *ginaire du bourg de Bethléem, où David lui-même* « *naquit*[1]. »

trois mesures d'eau vive dans une coupe d'or. Précédé des lévites, il revenait au Temple par la porte de l'Eau; il était reçu au son des trompettes sacrées et montait à l'autel. Aux deux angles étaient disposées deux coupes d'argent, l'une vide, l'autre remplie de vin. Cependant le peuple, portant à la main des palmes, des branches de myrte et de figuier, défilait processionnellement autour de l'autel, en chantant les hymnes de délivrance.

Après le défilé, le prêtre offrait une libation sur l'autel du Seigneur, avec l'eau de Siloé mêlée de vin, et le peuple assemblé chantait d'une seule voix ces paroles du prophète Isaïe : « Vous « puiserez avec allégresse aux sources du Sauveur ». — C'est à la vue de ces formes vides, à la vue de cette eau terrestre portée en si grande pompe, que Jésus s'écrie : « Si quelqu'un a soif qu'il vienne « à moi », etc. (L'abbé Darras.)

1. La fuite en Égypte, le massacre des Innocents, les trente ans de séjour de Jésus à Nazareth, avaient fait perdre totalement

On était donc, à son sujet, fort divisé parmi le peuple. Il s'en trouvait qui eussent bien voulu l'arrêter; mais aucun ne porta la main sur lui.

*
* *

Les Agents retournèrent auprès des Grands-Prêtres et des Pharisiens :

— Pourquoi ne l'amenez-vous point? demandèrent ceux-ci.

A quoi les Agents répondirent :

— Jamais personne au monde n'a parlé comme cet homme.

— Vous êtes-vous laissé séduire comme les autres? s'écrièrent les Pharisiens.... Est-ce qu'il y a un seul personnage ayant autorité qui croie en cet individu? Est-ce qu'il y a un seul Pharisien? Il n'y a que cette maudite populace, qui ne connaît rien à la Loi.

L'un des membres du Conseil était Nicodème, le même qui était allé trouver Jésus pendant la nuit. Il prit alors la parole :

— Cette Loi, dit-il, cette Loi qui est la nôtre, juge-t-elle donc un homme sans qu'il soit entendu, et sans qu'on se soit rendu compte de ses actes?

la trace du petit Enfant né jadis à Bethléem, et nul ne savait que l'homme extraordinaire qui parlait dans le Temple et accomplissait des miracles, fût le même que l'Enfant prédestiné dont les Anges avaient salué la venue, dont une Étoile avait annoncé la naissance et que les Mages étaient venus adorer. Son origine était aussi ignorée au milieu des Juifs que l'était celle de Moïse, jadis sauvé des eaux, à la cour du roi Pharaon.

— Est-ce que, vous aussi, vous devenez Galiléiste? lui répliqua-t-on. Scrutez les Écritures, et vous verrez que, de la Galilée, jamais n'a surgi un seul Prophète.

Après quoi, chacun d'eux retourna en sa maison.

Pendant ce temps, Jésus s'était retiré au mont des Oliviers [1].

## XVIII

Dès l'aurore, il revint au Temple. Le peuple en masse accourut à lui.

Jésus s'était assis et enseignait la multitude, lorsque des Scribes et des Pharisiens traînèrent devant lui une femme qu'on avait saisie en flagrant délit d'adultère, et la placèrent au milieu du cercle formé par la foule :

— Maître, dirent-ils à Jésus, voici une femme qu'on vient de surprendre en adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous enjoint de lapider toute femme qui s'est ainsi rendue coupable. Vous-même cependant qu'en pensez-vous?

1. C'est là qu'il avait accoutumé de passer la nuit durant le temps qu'il séjournait à Jérusalem, soit qu'on lui offrît asile dans une maison, soit que, n'ayant où reposer sa tête, il s'endormît à l'abri des arbres. (L'abbé Fouard.)

Cette question qu'ils lui posaient n'était qu'un piège, une tentative pour trouver un prétexte à une accusation[1].

A cette demande, il se baissa vers la terre, et écrivit sur le sol avec son doigt.

Ses interlocuteurs ayant insisté, il se releva :

— Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la pierre le premier.

Il dit : et, se penchant de nouveau, il continua d'écrire sur le sable[2].

Mais, en entendant cette réponse, ils se dérobèrent un à un, à commencer par les plus vieux. De sorte que Jésus demeura seul avec la femme, qui était toujours debout au centre de la multitude.

Alors Jésus se leva et se tournant vers elle :

— Femme, où sont donc vos accusateurs?... Est-ce qu'il n'en est aucun qui vous ait condamnée?

— Aucun, Seigneur, répondit-elle.

— Eh bien, ni moi non plus je ne vous condamnerai point, reprit Jésus. Allez! Et désormais ne péchez plus!

1. S'il répondait « Lapidez-la », il passait pour impitoyable et s'aliénait toute une partie de la population. S'il répondait « Ne la lapidez pas », on le convainquait de provoquer au mépris et à la haine de la Loi.

2. Il y traçait leurs péchés, au témoignage d'une curieuse variante, Ἔγραψεν εἰς τὴν γῆν ἑνὸς ἑκάστου αὐτῶν τὰς ἁμαρτίας. Cette leçon du codex Nanianus (U), conservé dans la bibliothèque Saint-Marc, à Venise, n'a cependant d'autre valeur que celle d'un commentaire, précieux à recueillir, à cause de son antiquité. (L'abbé Fouard.)

# XIX

Jésus de nouveau avait pris la parole en public[1]. Il disait :

— Je suis la Lumière du Monde.... Celui qui me suit ne marche plus dans les ténèbres : tout au contraire, il aura en sa possession la Lumière de la Vie.

— C'est vous-même qui témoignez de vous-même ! lui repartirent les Pharisiens : votre témoignage ne peut compter pour un vrai témoignage.

— Bien que je sois à moi-même mon propre témoin, le témoignage qui émane de Moi n'en est pas moins vrai, — de Moi, qui sais d'où je viens et qui sais où je vais[2].

D'où je viens et où je retourne, vous l'ignorez :

1. Ainsi qu'on va le voir tout à l'heure (v. 20), la partie du Temple où Jésus parlait en ce moment était le *Parvis du Trésor* où treize coffres recevaient les offrandes. Or dans cette cour se trouvaient deux candélabres, hauts de cinquante coudées et couverts de dorures. Chaque nuit, pendant la fête, des feux allumés au sommet éclairaient au loin tout le peuple qui dansait alentour. Jésus en prit occasion de dire : *Je suis la Lumière du monde*, etc. L'abbé Fouard.)

2. La Lumière, suivant une remarque de saint Augustin est, à elle-même son propre témoin.

Elle brille en effet, elle éclaire ; et, par cela seul, elle s'impose à qui ne ferme pas les yeux. Naturellement et sans effort on la voit ; et c'est au contraire pour ne pas la voir qu'il faut faire un travail

car vous jugez selon la chair, ce que Moi je ne fais pour personne....

Quand je prononce un jugement, c'est un vrai jugement que le mien, parce que je ne suis pas seul et que mon Père, qui m'a envoyé, le prononce avec moi.

Un texte de votre Loi établit que l'attestation de deux témoins doit être considérée comme l'expression de la vérité.

Eh bien, il y a d'abord Moi qui me rends témoignage à moi-même; et il y a ensuite le Père qui m'a envoyé et qui, lui aussi, me rend témoignage.

— Votre Père? s'exclamèrent les Juifs. Où donc est-il?

— Vous ignorez à la fois et Moi-même et mon Père, continua le Sauveur. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez également mon Père....

Ainsi parla Jésus, en enseignant dans le Temple. Ceci se passait dans le Parvis du Trésor.

Nul ne tenta de l'arrêter : son heure n'était pas venue.

un travail pervers qui est le choix volontaire des ténèbres. Les miracles de Jésus, la justice proclamée, la miséricorde et la charité enseignées, l'adoration du Père en Esprit et en vérité, tout cela était manifestement divin; et, puisqu'il est question de lumière, c'était clair comme le soleil. La haine, la jalousie des Prêtres, des Scribes, des Pharisiens fermait violemment leurs yeux à cette Lumière qui les offusquait. — Toutefois, pour répondre même à leur objection de mauvaise foi lorsqu'ils demandent un témoin étranger, le Sauveur en produit un, supérieur à tous : Dieu lui-même, qui lui donne pouvoir de faire les Miracles.

# XX

Une autre fois Jésus disait :

— Je pars... Puis vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché. Au lieu où je vais, vous ne pouvez venir.

« — Au lieu où je vais, vous ne pouvez venir !.. » Est-ce qu'il songerait à se donner la mort? se demandaient les Juifs.

Jésus reprit :

— Vous, vous êtes d'ici-bas; et Moi, je suis de là-haut. Vous êtes de ce monde; et Moi, je ne suis point de ce monde. Aussi vous ai-je déclaré que vous mourrez dans votre péché.... Oui, vous mourrez dans votre péché si vous ne croyez en ce que je suis....

— Qui donc êtes-vous? demandèrent-ils.

— Je suis Le Principe, Moi qui vous parle.

J'ai, sur votre compte, beaucoup à dire et à condamner, tandis que Celui qui m'envoie est l'Être vrai; et, ce que je proclame dans le monde, c'est ce que Lui-même me fait entendre.

Comme ils ne comprenaient pas qu'il affirmait par là que son Père, c'était Dieu, il ajouta :

— Quand vous aurez dressé en haut le Fils de

l'Homme, vous reconnaîtrez qui je suis : vous comprendrez alors que je ne fais rien de moi-même, ne parlant que d'après les instructions du PÈRE; vous comprendrez que Celui qui m'a envoyé est avec Moi, qu'il ne me laisse point seul, et que c'est toujours sa volonté que j'accomplis.

Pendant tous ces discours, beaucoup avaient été gagnés par la foi en Lui.

*
* *

Or, à ces Juifs qui avaient cru ainsi en sa personne, il venait d'adresser ces mots :

— Si vous demeurez fidèles à mon enseignement, vous serez vraiment mes Disciples: vous connaîtrez la Vérité, et la Vérité vous rendra libres.

Des auditeurs l'interrompirent :

— Nous sommes du sang d'Abraham, et nous n'avons jamais été les esclaves de qui que ce soit! Comment dites-vous : « La Vérité vous rendra libres? »

— En toute certitude, je vous le déclare, répondit Jésus, quiconque commet le péché est l'esclave du péché. Mais ce n'est pas pour toujours que l'esclave est dans la Maison[1]: le Fils seul y a sa demeure

1. La Maison, dit saint Augustin, c'est l'Église. En ce monde on y voit, mêlés ensemble, bons et méchants, les esclaves du péché et les libres serviteurs du Christ. Mais, à la mort, les esclaves du péché seront à jamais chassés, à moins de s'être affranchis de leur chaîne par la grâce de Jésus, et d'être devenus ainsi ses frères adoptifs, participant au même Royaume, au Royaume des Enfants de Dieu.

éternelle... Si cependant le Fils vous affranchit, en vérité vous serez libres.

Que vous soyez de la descendance matérielle d'Abraham, je ne l'ignore pas; mais, pour cette seule raison que ma parole n'a pas prise sur vous, vous cherchez à me faire périr.

Ce que j'ai vu en mon Père, Moi je le dis : ce que vous avez vu en votre Père, vous, vous le faites.

— Notre Père à nous, c'est Abraham ! répétèrent-ils.

— Eh bien, si vous êtes les enfants d'Abraham, agissez donc comme faisait Abraham.

Mais loin de là, vous complotez de me mettre à mort, et d'immoler en moi l'homme qui vous fait entendre la Vérité, la Vérité qu'il a reçue de la bouche même de Dieu. Abraham, lui, n'a jamais fait semblable chose !

Il est un Père qui est le vôtre, et dont vous exécutez les œuvres !...

A ces mots ils se récrièrent :

— Nous ne sommes point le produit de quelque fornication, et nous avons un unique Père : Dieu.

— Ah ! si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez certainement ! reprit Jésus : car c'est de Dieu lui-même que je viens et que je procède. Ce n'est pas en effet de moi-même que je suis venu, c'est Lui qui m'a envoyé.

Pourquoi cependant ne reconnaissez-vous pas l'accent de mon langage ? — Pourquoi ? Parce que les paroles que je vous dis vous sont insupportables à entendre....

* P. 585, *a*, *b*.

Vous avez en effet le Démon pour père, et d'un tel père qui est le vôtre, vous voulez suivre les convoitises. Dès l'origine, celui-là fut homicide et ne demeura pas dans la Vérité. En lui nulle vérité ne se trouve : de sorte que, quand il profère le mensonge, il parle de son propre fond, étant, de sa personne, « le Menteur » et « le Père du mensonge ». Aussi est-ce précisément parce que je dis la Vérité que vous ne vous fiez pas à moi.

Est-il quelqu'un d'entre vous qui puisse me convaincre d'un seul péché?... Pourquoi donc ne pas me croire quand je vous dis la Vérité?...

Qui procède de Dieu prête l'oreille aux paroles de Dieu ! Par cela seul que vous refusez de les écouter, vous montrez que vous n'êtes en rien ses enfants.

— Combien nous avions raison d'affirmer, s'écrièrent les Juifs, que vous n'êtes qu'un Samaritain et un possédé du Démon !

— Je ne suis point un possédé du Démon ; mais je venge l'honneur de mon Père et vous m'accablez d'injures.

Quant à ma gloire, à Moi, je n'en suis pas en quête. Il est Quelqu'un qui en prendra soin et qui fera justice!

Oui, oui, je vous le déclare, quiconque mettra ma parole en pratique ne verra point la mort dans l'Éternité.

— Nous voilà, cette fois-ci, bien convaincus que vous êtes possédé du Démon ! Abraham est mort, ainsi que les Prophètes ; et vous, voici que vous lancez cette assertion : « Que quiconque mettra

* P. 585, *c*, *d*.

votre parole en pratique sera éternellement sans connaître la mort? » Êtes-vous un plus haut personnage que notre Père Abraham, qui est mort? que les Prophètes, qui sont morts? Qui donc prétendez-vous être?

— Si je me glorifiais moi-même, ma gloire ne serait qu'un néant; mais c'est mon Père qui fait éclater ma gloire, MON PÈRE, que vous appelez votre Dieu et dont vous n'avez pas même la notion.

Pour moi, je le connais entièrement. Et si j'allais dire que je n'en ai point la pleine vue, je serais comme vous, un menteur. Oui, ma vue pénètre en Lui et je réalise sa pensée.

Le Patriarche de votre race, Abraham, a ardemment désiré voir mon jour : il l'a vu, et cette contemplation a fait sa félicité.

— Comment! repartirent les Juifs, vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous prétendez avoir vu Abraham ?

— En vérité, en vérité, je vous le déclare, leur répondit-il, avant qu'Abraham fût créé[1], MOI, JE SUIS.

A ces mots ils ramassèrent des pierres pour le lapider.

Mais, se dérobant à eux, Jésus sortit de l'enceinte du Temple.

1. La distinction entre γενέσθαι et εἰμί, dit Érasme, met en vive umière la Divinité de Jésus : « Antequam *nasceretur* Abraham, ego *sum* ».

# XXI

Et comme il s'en allait, il aperçut sur son chemin un aveugle de naissance.

— Maître, lui demandèrent ses Disciples à ce sujet, est-ce la faute de cet homme, ou celle de ses parents, qui l'a fait naître aveugle?

— Ce n'est ni par sa faute ni par celle de ses parents, qu'il est aveugle, répondit Jésus, mais uniquement afin que les œuvres de Dieu éclatent en sa personne....

Il faut, pendant qu'il est jour, continua-t-il, que j'accomplisse les œuvres de Celui qui m'a envoyé. La nuit arrive, où personne ne peut agir. Or, tant que je suis dans ce monde, je suis la Lumière du monde.

Ayant prononcé ces mots, il cracha à terre; et, formant de la boue avec sa salive, il étendit cette boue sur les yeux de l'Aveugle. Puis il lui dit :

— Va te laver maintenant à la piscine de Siloé.

Ce mot de Siloé signifie : « Envoyé ».

L'Aveugle va se laver et revient aussitôt, voyant clair.

Les voisins, les gens qui auparavant l'avaient remarqué, implorant l'aumône, s'interrogeaient sur son identité :

— N'est-ce point là, disaient-ils, l'homme qui était assis et mendiait?

— C'est lui, répondaient les uns.

— Nullement! s'écriaient les autres: c'est quelqu'un qui lui ressemble.

Mais lui-même alors prend la parole :

— C'est bien moi.

— Comment tes yeux se sont-ils donc ouverts?

— Celui que l'on nomme Jésus a fait de la boue; il l'a étendue sur mes yeux; puis il m'a commandé d'aller me laver à la fontaine de Siloé. J'y suis allé, je me suis lavé, et j'y vois.

— Et Lui, où est-il?

— Je n'en sais rien.

On conduisit aux Pharisiens cet aveugle guéri.

C'était en plein jour de Sabbat que Jésus avait fait ainsi de la boue et ouvert les yeux de cet homme.

Les Pharisiens l'interrogent à leur tour sur la façon dont il a recouvré la vue.

— Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis avé et j'y vois.

Là-dessus quelques-uns de ces Pharisiens interviennent et prononcent cette sentence :

— Cet individu ne procède pas de Dieu; et la preuve, c'est qu'il n'observe point le Sabbat.

— Comment cependant un pécheur peut-il faire de tels miracles? objectent quelques-uns.

Ils étaient fort divisés. De nouveau, ils interpellent l'aveugle :

— Et toi? que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux?

— C'est un Prophète, répond-il.

Se refusant alors à croire que cet homme eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue, les Juifs mandent son père et sa mère et leur font subir un interrogatoire :

— C'est bien votre fils, que vous prétendez être aveugle de naissance?... Comment se fait-il qu'il y voie maintenant?

— Nous savons parfaitement que c'est là notre fils ; et nous savons également qu'il est né aveugle, répondirent les parents. Mais comment il se fait qu'il y voie présentement, c'est ce que nous ignorons. Quel est celui qui lui a ouvert les yeux? nous l'ignorons aussi. Interrogez-le : il est d'âge à s'expliquer lui-même.

Ils employaient ce tour de langage par crainte des Juifs. Ceux-ci en effet avaient déjà décrété entre eux que quiconque proclamerait que Jésus était le Christ serait chassé de la Synagogue. Et tel fut le motif qui porta les parents à répondre de cette manière : « Il est d'âge à s'expliquer lui-même : interrogez-le ».

En conséquence, les Pharisiens font venir une seconde fois le ci-devant aveugle.

— Rends gloire à Dieu! lui disent-ils. Nous avons acquis l'assurance que le personnage en question est un homme sans conduite.

— Que ce soit un homme sans conduite, je n'en sais rien. Je ne sais qu'une chose : j'étais aveugle, et maintenant, je vois.

— Que t'a-t-il donc fait? Par quel moyen t'a-t-il ouvert les yeux?

— Je vous l'ai déjà raconté, répondit-il, et vous l'avez parfaitement entendu. Pourquoi voulez-vous l'entendre encore? Avez-vous, vous aussi, l'intention de devenir ses Disciples?

A ces mots, ce fut sur lui un torrent d'imprécations de la part des Pharisiens :

— Sois son disciple, toi, pour ton propre compte, s'écrièrent-ils. Nous sommes, nous, les Disciples de Moïse : car nous savons que Dieu a parlé par Moïse. Quant à cet individu-là, nous ne savons d'où il procède.

— Alors qu'il m'a ouvert les yeux, il est fort étonnant que vous ne compreniez point d'où procède cet homme, reprit l'aveugle guéri. Pour nous, en effet, il est de science certaine que Dieu n'écoute pas les gens sans conduite, mais que tout au contraire, s'il est quelqu'un qui soit son adorateur et qui accomplisse sa volonté, c'est celui-là que le Seigneur exauce. Or, il est entièrement inouï que qui que ce soit ait jamais ouvert les yeux d'un aveugle de naissance. Si cet homme ne procédait pas de Dieu même, il ne pourrait rien faire de tout cela.

— Comment! s'écrièrent les Pharisiens, tu es né dans le péché, des pieds à la tête, et tu te mêles de nous enseigner?

Et, en disant ces mots, ils le jetèrent à la porte.

Le bruit qu'on l'avait ainsi expulsé parvint aux oreilles de Jésus, lequel, l'ayant rencontré, lui adressa cette parole :

— Est-ce que tu as foi au Fils de Dieu?

— Qui donc est-il, Seigneur, pour que je croie en Lui?

— Tu l'as déjà vu, reprit Jésus. C'est Lui-même qui te parle.

— Je crois, Seigneur, s'écria alors cet homme en se prosternant à genoux et tombant en adoration devant Lui...

Et Jésus fit cette réflexion :

— C'est un jugement que ma venue en ce monde. Et il est tel que les aveugles voient clair et que ceux qui voient tombent dans l'aveuglement.

A côté de lui se tenaient quelques Pharisiens. Ils entendirent ce mot :

— Et nous, sommes-nous des aveugles aussi? demandèrent-ils.

— Si vous étiez aveugles, leur répartit Jésus, vous ne seriez pas coupables ; — mais vous dites vous-mêmes, à l'heure présente : « Nous voyons ». Votre culpabilité reste entière.

## XXII

— En vérité, en vérité, celui qui ne fait point son entrée par la Porte dans le Parc à Brebis, mais qui y pénètre par escalade de quelque autre côté, celui-là, vous dis-je, est un voleur et un brigand.

L'homme qui entre par la Porte, c'est le Pasteur

des brebis. C'est à lui en effet que le gardien ouvre : et aussitôt les brebis entendent sa voix. Il appelle par leur nom les brebis qui lui appartiennent, et il les emmène au dehors. Et lorsqu'il les a fait sortir, ces brebis qui sont siennes, il marche devant elles et elles le suivent, parce que sa voix leur est connue. Quant à l'étranger, bien loin de le suivre, elles le fuient, car elles ne connaissent point la voix des étrangers.

Telle fut l'image que leur présenta Jésus. Mais ils n'en comprirent point le sens.

Il reprit donc :

— En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la Porte des brebis. Tous ceux qui se sont présentés autrement que par Moi sont des voleurs et des brigands, et les brebis ne les ont pas écoutés.

Je suis la Porte. Si quelqu'un entre par Moi, il sera sauvé. Dedans, dehors, partout où il ira, il trouvera des pâturages. Le voleur, lui, n'apparaît que pour dérober, égorger et détruire. Je viens, Moi, pour que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment.

*
* *

Je suis aussi le Bon Pasteur. Pour ses brebis le Bon Pasteur donne sa vie.

Quant au mercenaire, quant à celui qui n'est point le Pasteur et dont les brebis ne sont pas la chose propre, à peine voit-il le loup arriver qu'il

lâche pied, abandonnant les brebis, de sorte que le loup les ravit et les disperse.

Le mercenaire s'enfuit ainsi parce qu'il est mercenaire, et qu'il n'a nul souci des brebis. Moi, je suis le Bon Pasteur. Je connais mes brebis et elles me connaissent, de la même façon que le Père me connaît et que, moi, je connais le Père. Pour mes brebis, je donne ma vie....

J'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie, et il faut que je les amène. Elles entendront ma voix; et alors il n'y aura plus qu'un seul bercail et un seul Pasteur.

Le Père aime à voir que je quitte ma vie pour la reprendre de nouveau. Nul ne me l'ôte en effet. Je la donne de moi-même, ayant également pouvoir, et de la quitter et de la reprendre, suivant la mission que j'ai reçue de mon Père.

Au sujet de ces paroles, il s'éleva entre les Juifs de nouvelles discussions :

— Quelque Démon est en lui, et il délire, disaient beaucoup d'entre eux.... Comment pouvez-vous lui prêter attention?

— Ce ne sont en aucune sorte les paroles d'un possédé, répliquait-on d'autre part. Est-ce d'ailleurs qu'un Démon peut rendre la vue aux aveugles?

# XXIII

C'était l'hiver, et l'on célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace[1]. Dans l'enceinte du Temple, sous les arcades de Salomon[2], Jésus se promenait.

Les Juifs firent cercle autour de Lui et l'interpellèrent :

— Jusques à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? Si vous êtes le Christ, proclamez-le ouvertement.

— Je vous le dis, et vous ne croyez point, leur repartit Jésus.

Ces œuvres que je fais au nom de mon Père, rendent aussi témoignage de Moi, et vous ne croyez pas davantage

Pourquoi? Parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis, à moi, entendent ma voix : je les connais et elles me suivent. Et Moi, je leur donne

1. Cet anniversaire était célébré le 25 de kisleu, qui, d'après Wieseler, tomba cette année le 20 décembre. (L'abbé Fouard.)

Les Juifs ont continué jusqu'à nos jours d'appeler cette fête la Chanouca (la Dédicace). L'illumination qui avait lieu tous les soirs lui a fait donner aussi le nom de fête de Lumières : τὰ Φῶτα. Josèphe, *Antiquitates*, XII, 7, 7. (*Id.*)

2. Ces arcades formaient une galerie qui longeait le ravin du Cédron. Elle offrait pendant la rigueur de l'hiver une promenade exposée aux rayons du soleil. (*Id.*)

* P. 585, *e*.

l'éternelle Vie : elles ne périront jamais et nul ne me les arrachera. Mon Père, qui me les a données, est plus que tous les hommes, et personne ne peut ravir ce qui est en la main de mon Père. *Or, Moi et le Père, nous sommes un.*

Là-dessus, voilà que les Juifs se mettent à ramasser des pierres afin de le lapider.

— J'ai fait devant vous, leur dit Jésus, j'ai fait de par mon Père, beaucoup d'œuvres excellentes... Pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ?

— Ce n'est pour aucune œuvre excellente que nous te lapidons, s'écrièrent-ils, mais parce que tu blasphèmes et que, n'étant qu'un homme, tu te fais Dieu.

— N'y a-t-il pas, reprit Jésus, ce texte dans votre Loi : « Oui, je l'ai dit : vous êtes des Dieux »? Eh bien, si la Loi a ainsi traité de Dieux ceux auxquels s'adressait la parole du Seigneur, et si, d'autre part, l'Écriture ne peut être démentie, comment pouvez-vous m'accuser, Moi que le Père a consacré, Moi qu'il a envoyé dans le Monde, comment pouvez-vous m'accuser de blasphème, lorsque je dis : « Je suis Fils de Dieu »?

Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point. Mais si je les fais, croyez du moins (quand même vous n'auriez aucune foi en mes paroles) à ces œuvres que j'accomplis. Reconnaissez alors et croyez que le Père est en Moi, et que Moi, je suis dans le Père.

A ces mots, ils s'efforcèrent de mettre la main

* P. 585, *f.*

sur lui, mais il leur échappa. Après quoi, il se retira de nouveau sur l'autre rive du Jourdain, à l'endroit où Jean avait baptisé tout d'abord, et il y séjourna.

Des multitudes accouraient à Lui et l'on disait :

— Jean, il est vrai, n'a fait aucun miracle : mais tout ce qu'il a dit de Celui-ci était vrai.

Un grand nombre eurent foi en Lui.

## XXIV

Il y avait un malade nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et sa sœur Marthe. C'était cette Marie qui avait répandu des parfums sur le Seigneur, et qui lui avait essuyé les pieds avec ses cheveux. Lazare était son frère.

Les deux sœurs envoyèrent vers Jésus :

— Seigneur, lui mandèrent-elles, celui que vous aimez est malade.

— Cette maladie ne va point à la mort, répondit Jésus aux messagers; mais elle advient pour la gloire du Seigneur, et afin qu'elle soit pour le Fils de Dieu une occasion d'être glorifié.

Or, Jésus était fort attaché à Marthe, à sa sœur Marie, à Lazare. Et pourtant, malgré la nouvelle que ce dernier était malade, il demeura deux jours

encore dans le lieu où il se trouvait. Après quoi, il dit à ses Disciples :

— Retournons en Judée.

— Maître, lui objectèrent-ils, les Juifs vous cherchaient tout dernièrement pour vous lapider, et voilà que vous voulez, de nouveau, aller vous mettre entre leurs mains?

— N'y a-t-il pas douze heures à la journée? leur répondit Jésus. Si quelqu'un marche durant le jour, il ne trébuche pas, parce qu'il voit la Lumière de ce monde; mais s'il marche pendant la nuit, il trébuche, parce que la Lumière n'est pas en lui.

— Notre ami Lazare s'est endormi, ajouta-t-il.. Mais je pars pour le réveiller de son sommeil.

— S'il dort, dirent les Disciples, s'il dort, Seigneur, il guérira.

Tandis que Jésus avait parlé de la mort, ils avaient cru, eux, qu'il parlait du sommeil ordinaire.

Il leur dit alors nettement :

— Lazare est mort. Et je me félicite, à cause de vous et dans l'intérêt de votre foi, de ne point m'être trouvé là-bas. Mais maintenant, allons auprès de Lazare.

Sur ce mot, Thomas, surnommé Didyme, s'adressant aux autres Disciples du Seigneur :

— Et nous aussi, suivons-le! s'écria-t-il, afin de périr avec Lui[1]!

1. Thomas, en disant cela, songe aux dangers que va courir

Lorsque Jésus arriva, Lazare, depuis quatre jours, était enseveli dans le tombeau.

Comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, beaucoup de Juifs s'étaient rendus auprès de Marthe et Marie pour leur apporter des consolations au sujet de la perte de leur frère. Marthe, cependant, dès qu'elle eut appris que Jésus approchait, alla au-devant de Lui. Marie resta assise à la maison.

— Seigneur, dit Marthe à Jésus, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort.... Mais je ne doute pas, encore en ce moment, que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.

Jésus lui répondit

— Votre frère ressuscitera.

— Oui, je le sais : il ressuscitera à la résurrection du dernier jour.

— Je suis « la Résurrection et la Vie », reprit alors Jésus. Celui qui croit en Moi, fût-il mort, vivra. Et quiconque vit et croit en Moi ne mourra jamais. Avez-vous foi en cela?

— Oui, Seigneur, j'ai foi que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.

Puis elle s'éloigne et va appeler sa sœur :

— Le Maître est là, et il te demande, lui dit-elle tout bas.

A ces mots, Marie se lève précipitamment et

Jésus au milieu des Juifs, lesquels, comme il vient d'être dit, avaient voulu le lapider.

accourt vers Jésus; car il n'était pas encore entré dans la bourgade, et se trouvait toujours en ce même endroit où Marthe l'avait rencontré.

Quand elle se leva ainsi et partit avec tant de hâte, les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et cherchaient à la consoler, la suivirent.

— Elle va sans doute pleurer au tombeau, dirent-ils.

Parvenue au lieu où était Jésus, Marie, en l'apercevant, se jeta à ses pieds.

— Seigneur, dit-elle, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort!

En la voyant pleurer, en voyant pleurer les Juifs qui l'accompagnaient, Jésus frémit en lui-même et se troubla.

— Où l'avez-vous déposé? demanda-t-il.

— Venez voir, lui répondit-on.

Les larmes coulaient sur la face de Jésus.

— Comme il l'aimait! dirent alors les Juifs.

— Eh quoi! reprenaient cependant quelques-uns d'entre eux, ne pouvait-il pas empêcher qu'il mourût, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né[1]

Frémissant de nouveau en lui-même, Jésus se rendit au sépulcre. C'était une caverne dont l'entrée était fermée par une dalle.

— Otez la dalle, dit-il.

1. Les Juifs de Jérusalem n'avaient connu que par ouï-dire les résurrections accomplies à Capharnaüm et à Naïm; la guérison de l'aveugle-né au contraire, opérée sous leurs yeux, était vivante dans leur souvenir. (L'abbé Fouard.)

* P. 585, *g*.

— Seigneur! dit Marthe (la sœur du défunt), Seigneur, il sent déjà mauvais : car il est mort depuis quatre jours.

— Ne vous ai-je pas assuré, lui répondit Jésus, que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu?

Donc, on enleva la dalle.

Alors Jésus, tournant son regard vers le ciel :

— Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté. Pour moi, je savais bien que vous m'écoutez toujours; mais je parle ainsi à cause de ce peuple qui m'environne, et pour qu'il ait enfin la croyance que c'est Vous-même qui m'avez envoyé.

Et quand il eut dit ces mots, il cria d'une voix forte :

— Lazare, sors du tombeau !

Et soudain, le mort apparut aux regards, avec ses pieds et ses mains liés par les bandelettes, et son visage enveloppé du suaire.

— Déliez-le et laissez-le marcher, dit Jésus.

A ce spectacle, la plupart des Juifs qui étaient venus visiter Marthe et Marie eurent foi en Lui.

Mais quelques autres au contraire s'en allèrent trouver les Pharisiens et leur dénoncer ce nouvel acte de Jésus.

*
* *

Les Chefs des prêtres et les Pharisiens tinrent conseil.

— Que faire? se demandèrent-ils. Cet homme accomplit une multitude de miracles. Si nous le laissons ainsi en liberté, tout le monde va croire en lui. Après quoi, viendront les Romains, qui achèveront la ruine de notre cité et de notre nation.

L'un d'entre eux, nommé Caïphe, qui, en cette année, était le Grand-Prêtre, prit la parole :

— Vous n'y entendez rien, dit-il; et vous ne comprenez point ce qu'il vous faut!... Ce qu'il vous faut, c'est la mort d'un homme, — d'un seul, — dans l'intérêt du Peuple entier, et pour que toute la Nation ne périsse pas.

Il parlait de la sorte, non de lui-même, mais bien parce que, en tant que Suprême Pontife cette année-là, il annonçait prophétiquement : « Que Jésus devait mourir pour sa Nation », et non seulement pour sa Nation, mais afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés.

Donc, dès ce jour, ils arrêtèrent la résolution de le mettre à mort[1].

Aussi Jésus ne se montrait-il plus en public. Il

1. Si nous en croyons la tradition, cette décision fut prise, non dans Jérusalem, mais sur une hauteur voisine qui a gardé le nom « la montagne du Mauvais Conseil ». Caïphe y possédait une maison de campagne, et son dessein, en réunissant les Sanhédrites dans ce lieu retiré, était de tenir secrète la sentence portée contre le Nazaréen. Mais Jésus comptait des amis dans le Conseil suprême; si Nicodème et Joseph d'Arimathie n'eurent pas le courage de prendre sa défense, du moins ils ne trempèrent pas dans la conspiration, et ce fut probablement sur leur avis que le Sauveur se décida à quitter immédiatement Jérusalem. (L'abbé Fouard.)

s'en alla même en un pays tout voisin du Désert, à Ephrem[1], et il y séjourna avec ses Disciples.

## XXV

Cependant la Pâque des Juifs approchait; et déjà dans la contrée un grand nombre s'étaient rendus à Jérusalem, pour y procéder à des purifications avant la solennité.

Aussi cherchait-on Jésus dans le Temple, et l'on s'interrogeait mutuellement à son sujet :

— Pensez-vous, se demandait-on, qu'il s'abstiendra de venir à la Fête ?

Les Grands-Prêtres et les Pharisiens avaient en effet donné cet ordre : « Que si quelqu'un savait où Jésus se trouvait, il eût à le déclarer, afin qu'on pût le faire arrêter ».

*
* *

Six jours avant la Pâque, Jésus se rendit à Béthanie. C'était là qu'habitait Lazare, qu'il avait ressuscité du tombeau.

Le soir on donna un repas à son occasion. Marthe faisait le service; Lazare était l'un des convives.

Quant à Marie, elle alla prendre une livre d'huile

1. Ce village moderne est situé dans une région sauvage, au sommet d'une colline d'où la vue s'étend sur la Pérée, la vallée du Jourdain et la mer Morte. Il se trouve à sept heures de marche de Jérusalem. (L'abbé Fouard.)

* P. 586, *a*.

de nard pur, de très haut prix, et elle en oignit les pieds de Jésus, les essuyant de ses cheveux. La maison tout entière fut embaumée par le parfum de cette essence.

L'un des Disciples, Judas Iscariote (celui-là même qui devait le trahir) éleva la voix :

— Pourquoi n'a-t-elle pas vendu ce parfum, qui vaut trois cents deniers[1]? On les aurait distribués aux pauvres!

S'il parlait de la sorte, ce n'est point qu'il eût le moindre souci des pauvres. La véritable raison, c'est que c'était un voleur, et que, tenant la bourse, il détournait ce qu'on y mettait.

— Laissez-la! répondit Jésus : car c'est pour le jour de ma sépulture qu'elle avait réservé ceci. Des pauvres! vous en avez toujours parmi vous; mais Moi, vous ne m'aurez pas toujours!...

Dès que l'on apprit sa présence, une foule énorme ne tarda pas à accourir, non seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts.

De sorte que les Grands-Prêtres, comprenant que cet homme ressuscité était pour quantité de Juifs un motif d'abandonner leur parti et de croire en Jésus, conçurent alors le dessein de faire périr Lazare lui-même.

1. Environ trois cents francs de notre monnaie.

# XXVI

Le lendemain, un peuple immense, que la Fête pascale avait attiré à Jérusalem, ayant appris que Jésus s'avançait vers la Ville, prit en main des branches de palmier et se porta au-devant de Lui.

— Hosannah! Hosannah! criait-on. Béni soit le Roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur!

Jésus avait trouvé à sa disposition un ânon, et s'était assis dessus.

Il réalisait ainsi ce texte de l'Écriture : « Sois « sans crainte, Fille de Sion! Assis sur le poulain « d'une ânesse, voici ton Roi qui t'arrive! »

Ses Disciples, dans le moment, ne s'en rendirent point compte. Mais plus tard, lorsqu'il fut entré en sa gloire, ils se ressouvinrent que ces choses avaient été écrites à son sujet, et qu'eux-mêmes avaient contribué à ce qu'elles fussent accomplies en sa personne.

Ils étaient là, tous ceux qui s'étaient pressés en foule autour de lui, quand il avait appelé Lazare du tombeau et l'avait ressuscité d'entre les morts, et ils proclamaient la réalité du fait. Et c'était justement la rumeur d'un tel miracle, opéré par Lui, qui faisait courir ces peuples à sa rencontre.

Les Pharisiens se disaient entre eux :

— Vous le voyez! nous n'aboutissons à rien. Voici que tout le monde se précipite vers Lui.

*
* *

Parmi ceux qui s'étaient rendus à Jérusalem pour adorer Dieu pendant la solennité, se trouvaient quelques Hellènes[1].

Ces étrangers abordèrent Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, et lui adressèrent cette prière :

— Seigneur, nous désirerions voir Jésus.

Philippe alla en parler à André; et tous deux ensemble en entretinrent le Seigneur, qui prit alors la parole et s'exprima ainsi :

— L'heure arrive où le Fils de l'Homme sera glorifié[2]....

En vérité, en vérité, je vous le déclare : si le grain de froment, tombant en terre, ne passe par la mort, il n'a qu'une vie individuelle. Mais qu'il vienne à mourir, et il se multiplie par ses fruits.

Quiconque, dans ce monde, est épris de la vie, la perdra. Quiconque au contraire la méprise en ce

1. D'où venaient ces étrangers et que voulaient-ils? La tradition en fait les envoyés d'Abgar V, roi d'Édesse, qui, instruit des dangers de Jésus, lui offrait un asile dans ses États.... La même lumière qui éclaira les Mages avait révélé à ces nouveaux venus l'excellence de la Loi juive. Arrivés à Jérusalem, ils n'y virent rien de plus grand que Jésus, et, dans la simplicité de leur cœur, se tournèrent vers Lui. L'Orient avait adoré son berceau; l'Occident, en la personne des Grecs, venait à son tour se prosterner devant la Croix. (L'abbé Fouard.)

2. Par cette parole il entendait la prochaine extension de son Royaume à toute la terre: et, témoignant sa joie de voir les prémices de la gentilité entrer dans l'Église, il prédit aussitôt ce que devait coûter cette conquête

* P. 586, *c*.

monde, la conservera pour une existence éternelle.

Qu'il me suive, celui qui veut me servir! Et là où je suis, mon serviteur sera aussi. Et mon Père couvrira de gloire celui qui aura été mon serviteur[1] . . . . . .

— Maintenant mon âme est troublée.... Dirai-je donc : « Mon Père, préservez-moi de cette heure?... » Mais c'est précisément pour cette heure que je suis venu.... O mon Père, glorifiez votre Nom!

Une Voix, — un éclat de tonnerre, comme disait la foule qui était présente et qui entendait, — retentit alors dans le Ciel :

— Je l'ai déjà glorifié et je le glorifierai encore.

Et plusieurs s'écrièrent :

— C'est un Ange qui lui a parlé.

— Ce n'est pas pour Moi, mais pour vous que cette Voix a retenti, dit Jésus. Maintenant a lieu la condamnation du Monde; maintenant, le Prince de ce Monde va être chassé. Après que j'aurai été *élevé au-dessus de terre*, j'attirerai tout à Moi.

Il employait cette expression, par allusion au genre de mort qu'il devait subir.

— L'Écriture nous enseigne que le Christ demeure éternellement, lui répondit-on dans la foule. Comment donc dites-vous : « Il faut que le Fils de l'Homme soit dressé au-dessus de terre.... » Quel est ce « Fils de l'Homme? »

1. Au spectacle de sa Passion qu'il vient d'évoquer, il sent se réveiller en lui l'horreur de la mort; et de là ce qui suit. (L'abbé Fouard.)

— C'est pour peu de temps que la Lumière est encore au milieu de vous, reprit-il. Marchez donc pendant que vous avez la Lumière, afin de ne pas vous laisser envahir par les ténèbres.

Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va.... Pendant que vous possédez la Lumière, ayez donc foi en la Lumière, de façon à être des enfants de Lumière.

Jésus, ayant prononcé ces mots, s'éloigna et se mit à l'abri de leurs recherches.

*
* *

Vainement avait-il fait tant de miracles: ils ne croyaient pas en Lui. Et de la sorte s'accomplissait la parole du prophète Isaïe : « Qui aura foi à ce « que nous faisons entendre? Et pour qui sera dé- « voilé Celui qui est Le Bras de Dieu [1]?.... »

Croire leur était impossible. Isaïe avait dit également : « Leurs yeux seront aveuglés, leur cœur « s'endurcira : — de telle sorte qu'avec leurs yeux « ils ne verront point, que leur cœur demeurera « sans comprendre, qu'ils ne se convertiront nul- « lement et que je ne les guérirai pas. »

1. « Le Bras de Dieu », c'est le Christ. « Le Bras de Dieu », dit saint Augustin (*Tract.*, 53, *in* Joanne), c'est un nom donné au Fils de Dieu, non point que Dieu le Père ait une forme de corps humain, mais parce que toutes choses ont été faites par son Fils. En effet, si un homme avait une telle puissance qu'il pût réaliser et créer par sa parole, sa parole serait appelée son bras.

* P. 586, *d*.

Ainsi s'était exprimé Isaïe au sujet de Jésus, quand il avait eu la Vision de sa gloire et qu'il avait parlé de Lui.

Et pourtant, parmi ceux qui exerçaient l'autorité, beaucoup au fond avaient foi en Lui. Mais, — à cause des Pharisiens et préférant en cela la gloire humaine à la gloire de Dieu, — ils n'osaient en convenir, de peur d'être rejetés hors de la Synagogue.

## XXVII

La voix de Jésus s'était élevée :

— Qui croit en moi, s'écriait-il, ne croit pas en moi, *mais en Celui-là même qui m'a envoyé*. Et qui me voit, voit également Celui qui m'a envoyé.

Moi, LA LUMIÈRE, je suis venu dans le monde, afin que quiconque aura foi en Moi ne demeure point dans les ténèbres.

Quant à celui qui entend mes paroles, sans les mettre en pratique, ce n'est pas moi qui le condamne, car je viens pour sauver le monde et non pour le condamner : celui-là qui me dédaigne et refuse d'accueillir mon enseignement porte déjà en lui son propre juge, — et son juge, c'est cette parole même que j'ai dite et qui le condamnera au dernier jour.

Ce n'est pas en effet de moi-même que je parle ; mais c'est le Père, dont je suis l'Envoyé, qui me com-

mande toutes les paroles que je prononce et tous les discours que je tiens. Et je sais que son commandement, c'est l'éternelle Vie. Les choses donc que je dis, je les dis *comme le Père lui-même me les a fait entendre.*

## XXVIII

C'était la veille du jour solennel de la Pâque. Sachant que pour lui l'heure était arrivée de passer de ce monde à son Père, Jésus, après avoir toujours aimé ceux qui étaient siens ici-bas, mit le comble à son amour pour eux.

La cène pascale était commencée; et déjà le Démon avait jeté dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, la volonté de le trahir. Jésus alors, Jésus qui savait que son Père avait tout remis entre ses mains, Jésus qui savait qu'il était issu de Dieu et qu'il allait à Dieu, Jésus se leva de table, se dépouilla de son vêtement, prit un tablier de toile, et se l'attacha à la ceinture. Après quoi, versant de l'eau dans un bassin, il se disposa à laver les pieds des Disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint[1].

1. Remarquez que Jésus fait tout *lui-même;* lui-même il pose ses habits; il se met lui-même ce linge; il verse l'eau lui-même dans ce bassin; de ces mains qui sont les mains d'un Dieu qui a tout fait par sa puissance, de ces mains dont la seule imposition,

* P. 586, *e*, *f*.

Il s'approcha donc de Simon-Pierre. Mais celui-ci protesta :

— Me laver les pieds, Seigneur !... Vous?... à moi?

— Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, répondit Jésus, mais tu le comprendras par la suite.

— Jamais, non jamais, vous ne me laverez les pieds! s'écria Pierre.

— Si je ne te lave, tu ne m'appartiens plus!

Et Simon-Pierre de dire alors :

— Seigneur, non seulement les pieds, mais les mains et la tête !...

— Celui que le bain a déjà rendu net, répondit Jésus, n'a besoin que de se laver les pieds : il est pur dans tout son corps. Vous êtes purs, vous aussi, .. mais non point tous cependant!

Ces derniers mots : « Vous n'êtes point tous purs », il les avait ajoutés parce qu'il savait quel était celui d'entre eux qui devait le trahir.

Après leur avoir lavé ainsi les pieds, il reprit ses vêtements, se remit à table et leur tint ce langage :

— Ce que je viens de faire, en pénétrez-vous le sens?...

Vous m'appelez Maître, vous m'appelez Seigneur : et vous dites bien, car je le suis.

Eh bien, puisque moi, le Seigneur et le Maître,

le seul attouchement guérissait les malades et ressuscitait les morts, de ces mêmes mains il verse de l'eau dans un bassin, il lave et essuie les pieds de ses Disciples. (Bossuet.)

je vous ai lavé les pieds, vous devez également, de l'un à l'autre, agir désormais entre vous comme je viens d'agir à votre égard : car je vous donne cet exemple pour que, vous aussi, vous fassiez de même.... En vérité, en vérité, vous dis-je, le serviteur n'est pas plus que son Maître, ni l'apôtre plus grand que Celui qui l'a envoyé. Si vous avez la compréhension de ces choses, vous serez heureux quand vous les mettrez en pratique.

Je ne parle pas de vous tous. Ceux que j'ai choisis, je les connais.... Toutefois, ce qui est écrit s'accomplira, et « l'homme qui est mon commensal, l'homme « qui rompt avec moi le pain, celui-là lèvera son « pied pour marcher contre ma personne.... » Je vous l'annonce dès aujourd'hui et avant l'événement, afin que, quand tout sera accompli, vous ayez foi en ce que je suis. . . . . .

. . . . . .

*
* *

Recevoir quelqu'un que j'envoie, ce sera, je vous le déclare, me recevoir Moi-même. Et me recevoir, c'est recevoir Celui qui m'a envoyé.

*
* *

Après qu'il eut dit ces paroles, Jésus fut troublé en son âme. Et il fit entendre ces mots :

— En vérité, en vérité, je vous l'affirme : *Il en est un parmi vous* qui me livrera par trahison

Les Disciples se regardèrent, ne sachant duquel il parlait.

L'un d'eux — celui qu'aimait Jésus — avait en ce moment la tête appuyée sur le sein du Seigneur. Pierre lui fit un signe d'interrogation pour savoir de qui parlait le Maître.

Ce Disciple, se penchant alors sur la poitrine de Jésus, lui demanda qui c'était.

— C'est celui auquel je vais moi-même présenter le pain trempé.

Et Jésus, trempant un morceau de pain, le donna à Judas, fils de Simon Iscariote.

A la suite de cette bouchée de pain, Satan entra en cet homme.

Jésus dit alors à Judas :

— Ce que tu fais, fais-le au plus tôt!

Aucun des assistants ne comprit pour quel objet il lui adressait ces mots. Comme Judas avait la bourse, quelques-uns pensèrent que Jésus lui donnait quelque commission, soit d'acheter ce qu'il fallait pour la solennité, soit encore de porter telle ou telle chose à des pauvres.

Donc, à peine Judas eut-il pris ce morceau de pain, qu'il sortit brusquement. Il était nuit.

# XXIX

Dès qu'il fut parti, Jésus reprit :

« — C'est maintenant, que le Fils de l'Homme est glorifié, c'est maintenant que Dieu est glorifié en lui.... Et parce que Dieu est glorifié en lui, Dieu à son tour le glorifiera lui-même : et cette glorification est proche. . . . . .

Mes bien chers enfants, je n'ai plus que peu de temps à être encore avec vous. Vous me chercherez, mais, ce que j'ai dit aux Juifs, je vous le dis aussi à vous-mêmes à l'heure présente : « Où je vais, vous ne pouvez venir ».

Je vous donne le précepte nouveau, *de vous aimer les uns les autres*[1]. Oui, aimez-vous les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés. C'est à votre mutuelle affection que tous reconnaîtront que vous êtes mes Disciples.

— Mais, Seigneur, demanda alors Simon-Pierre, où donc allez-vous?

— Au lieu où je vais tu ne peux me suivre présentement, lui répondit Jésus. Plus tard seulement tu m'y suivras.

— Et pourquoi donc ne puis-je pas vous suivre dès ce moment? répliqua Simon-Pierre. Je suis tout prêt à donner ma vie pour vous.

1. Ce précepte de s'entr'aimer tous était en effet nouveau dans le monde et l'on n'en trouve pas trace dans l'antiquité.

— Prêt à donner ta vie pour moi? En vérité, en vérité, je te le déclare, le coq ne chantera pas avant que trois fois tu ne m'aies renié!...

Que votre cœur ne se trouble point! Vous croyez en Dieu : croyez de même en Moi.... Il y a une multitude de demeures dans la Maison de mon Père, et s'il n'en était pas ainsi, je vous l'eusse dit. Je vais vous y préparer une place. Et lorsque, après que je serai parti d'ici, je vous aurai préparé cette place, je reviendrai de nouveau et vous prendrai avec Moi, afin que, là où je suis, vous soyez également. Or, e lieu où je vais, vous le connaissez; et le chemin, vous le savez aussi.

— Seigneur, répondit Thomas, nous ignorons où vous allez; et, quant au chemin, comment pouvons-nous le découvrir?

— Je suis la Voie, la Vérité et la Vie, reprit Jésus. Nul ne va au Père que par Moi. Si vous m'eussiez connu, Moi, vous auriez par cela même connu mon Père, mon Père que vous connaîtrez bientôt et que déjà vous avez vu.

— Seigneur! s'écria Philippe, montrez-nous le Père; nous n'en demandons pas davantage.

— Eh quoi! dit Jésus, après tout le temps que ai passé avec vous, vous ne me connaissez pas encore! Qui me voit, Philippe, voit aussi le Père. Comment peux-tu me dire : « Montrez-nous le Père! » Ne croyez-vous donc point que Je suis dans le Père et que le Père est en Moi?... Les paroles que je vous fais entendre, ce n'est pas de moi-même

que je les profère. Quant aux œuvres, c'est le Père, immanent en Moi, qui les accomplit. Et, si la foi vous manque que je sois dans le Père et que le Père soit en Moi, croyez du moins à cause des œuvres elles-mêmes.

Les œuvres! Celui qui a foi en Moi en fera vraiment, je vous le répète, de toutes pareilles à celles que j'accomplis. Il en fera même de plus grandes : car je vais vers le Père ; et, quoi que ce soit que vous demandiez au Père en mon Nom, je le réaliserai, afin que la gloire du Père éclate dans le Fils[1].

Tout ce que vous implorerez en mon Nom, je le ferai. Et vous, de votre côté, pour preuve que vous m'aimez, pratiquez mes commandements.

A ma prière, le Père vous donnera, pour demeurer à jamais avec vous, un autre soutien : l'Esprit même de Vérité, — que le Monde ne peut accepter et dont il n'a ni la claire vue, ni même la notion. Mais vous, vous le connaîtrez, car c'est au milieu de vous qu'il fera son séjour : c'est en vous-mêmes qu'il sera.

Non, non ! je ne vous laisserai point orphelins ; je

1. Ce qui doit rendre ces œuvres si grandes qu'elles surpasseront celles de Jésus, c'est moins le nombre des prodiges que les effets merveilleux qui suivront. Après les trois ans de son ministère évangélique, Jésus ne voyait autour de lui que quelques Disciples ; le Cénacle, après sa mort, n'en réunissait que cent vingt. Pierre, au contraire, en deux prédications, conquerra deux mille âmes au Royaume des Cieux. Paul renouvellera la face du monde ; et les triomphes des Apôtres se multiplieront jusqu'à ce que toutes les nations aient courbé le front devant le Christ. (L'abbé Fouard.)

* P. 587, *a*.

viendrai vers vous. Dans très peu de temps, ce monde ne me verra plus; mais vous, vous me verrez : parce que je suis vivant et que vous vivrez aussi. Et c'est en ce jour-là que vous reconnaîtrez : — que Je suis en mon Père; — que vous êtes en Moi; — et que Je suis en vous....

Celui-là m'aime, qui a retenu mes commandements et qui s'applique à les observer. Or quiconque m'aime sera aimé de mon Père. Et moi également, je l'aimerai et je me manifesterai à lui.

— D'où vient, Seigneur, lui demanda Jude (qu'il ne faut pas confondre avec l'Iscariote), d'où vient que vous vous manifesterez à nous, et non pas au Monde?

— Si quelqu'un m'aime, lui répondit Jésus, il pratiquera mes enseignements. Alors mon Père l'aimera : et nous viendrons à lui; *nous habiterons en lui.*

Quant à celui qui est pour moi sans amour, il ne met point mes paroles en pratique.... Et cependant cette parole que vous entendez n'est pas personnellement la mienne, c'est la parole même du Père, du Père dont je suis l'Envoyé.

Ainsi je vous parle, étant encore au milieu de vous. Mais c'est le Paraclet, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, qui sera sur toutes choses votre Docteur, et qui vous fera pénétrer dans le sens de tout ce que je vous ai enseigné....

La Paix! voilà ce que je vous laisse. Je vous donne

* P. 587, *b*.

la Paix — ma paix à moi, — toute différente de celle que donne le Monde...

Qu'en m'entendant vous dire: « Je m'en vais, et puis je retourne vers vous », votre cœur ne se trouble ni ne défaille. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez, au contraire, puisque je m'en vais auprès de mon Père, de mon Père qui est plus grand que Moi....

Je vous ai parlé de la sorte, — avant l'événement, — afin que vous ayez confiance, quand tout se sera accompli.

D'ailleurs, je n'ai plus désormais à vous beaucoup entretenir. Déjà le Prince de ce Monde est en marche.... Non certes qu'il ait sur Moi aucun pouvoir; mais, il faut que le monde sache comment j'aime mon Père, et comment je remplis le mandat que j'ai reçu de Lui!... »

## XXX

« — Levez-vous et sortons, ajouta-t-il ....

Je suis la Vigne véritable et mon Père est le

1. Jésus se rendait au jardin de Gethsémani, où il avait accoutumé de prier. Partant du Cénacle et de la partie méridionale de Sion, il dut prendre le chemin le plus court vers le mont des Oliviers, et sortir par une des portes ouvertes au sud de la ville pour

vigneron. Tout sarment qui ne me produit pas de raisin, mon Père le retranchera; et quant au pampre qui porte du fruit, il l'émondera, afin que ce fruit soit plus abondant encore. C'est ainsi que vous autres, vous êtes déjà émondés par la doctrine même que mes paroles vous ont enseignée.

Demeurez en Moi, et Moi je demeurerai en vous. S'il ne fait corps avec le cep de vigne, le sarment est impuissant de lui-même à produire du fruit : tout pareillement êtes-vous stériles, si vous ne restez attachés et fixés en Moi.

Je suis le Cep de Vigne et vous êtes les pampres. Celui qui réside en Moi et en qui je réside produit une abondante récolte. Mais, sans Moi, vous ne pouvez rien; et quiconque ne me restera point uni sera retranché comme on fait des sarments : après quoi il se desséchera, après quoi on le ramassera, après quoi on le jettera au feu, après quoi il brûlera.

*Si vous demeurez en Moi et que mes enseignements demeurent en vous*, vous pourrez demander tout ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé.... La gloire de mon Père, c'est que vous rapportiez une fructueuse, une multiple récolte, et que vous deveniez enfin *mes Disciples*.

Je vous ai aimés comme mon Père lui-même m'a aimé. Demeurez dans mon amour. Or, vous y demeurerez, si vous observez mes préceptes : comme

remonter ensuite la vallée du Cédron. Sur cette route, près des fontaines de la Vierge et de Siloé, le penchant de la colline d'Ophel est couvert de jardins; *c'est là qu'il faut chercher les vignobles dont la vue inspira au Sauveur son dernier discours.* (L'abbé Fouard.)

P. 588, *a*.

moi-même je suis demeuré dans l'amour de mon Père, en accomplissant ses commandements. Tout cela, je vous le dis pour que ma propre allégresse passe en vous, et que cette allégresse, devenue vôtre, soit dans toute sa plénitude.

Mon précepte fondamental, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, *comme moi-même je vous ai aimés*.... Et quel plus grand amour peut-on avoir que de donner sa vie pour ceux que l'on aime?

Vous êtes mes amis. Dès que vous faites ce que je vous recommande, je n'ai pas à employer pour vous le mot de serviteurs.

Oui, j'ai dit « mes amis »; car, tandis que le serviteur n'est en rien dans le secret des actes de son Maître, je vous ai révélé, à vous, tout ce que j'ai appris de mon Père lui-même. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi : c'est Moi qui ai fait élection de vous, et qui vous ai établis pour que vous vous mettiez en marche, pour que vous produisiez du fruit, pour que votre fruit soit permanent, pour que tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, il vous l'accorde.

Je vous fais un devoir de vous entr'aimer. Et si le Monde vous hait, sachez bien qu'il m'a eu, avant vous, pour objet de sa haine. Si vous étiez des gens du Monde, le Monde serait plein de tendresse pour ce qui serait de son domaine. Mais vous n'appartenez pas au Monde; — et, tout au contraire, je vous ai, par mon choix, retirés du Monde. Et de là, cette haine qu'il a contre vous.

* P. 588, *b*.

Souvenez-vous de ce mot que je vous ai dit : « Le serviteur ne peut être supérieur à son Maître ». Puisqu'on m'a persécuté, on vous persécutera; puisqu'on a épié mes paroles, on épiera les vôtres. Et tout cela, les persécuteurs vous le feront subir à cause de mon nom, car ils méconnaissent CELUI qui m'a envoyé....

Si je n'étais venu, si je ne m'étais fait entendre à eux, ils ne seraient point coupables; mais, au moment présent, leur forfait est sans excuse : Qui me hait, hait aussi mon Père. — Si, au milieu d'eux, je n'eusse accompli des prodiges, tels que personne n'en fit jamais, ils ne seraient aucunement criminels; mais maintenant leurs yeux ont vu : et ils haïssent à la fois, et Moi-même, et mon Père. Et de la sorte s'accomplit la Prophétie écrite dans leur livre légal : « Ils me prendront en haine sans sujet ».

Lorsqu'il sera venu, cependant, ce Paraclet que du sein de mon Père je vous enverrai; lorsqu'il sera venu, l'Esprit de Vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de Moi; et vous autres, qui avez été dès le commencement avec Moi[*], vous serez aussi mes martyrs....

De cela je vous préviens, pour vous préserver de toute chute devant les obstacles qui se dresseront. On vous expulsera des Synagogues, et l'heure n'est pas loin où tous ceux qui vous mettront à mort s'imagineront faire à Dieu un sacrifice agréable. Ainsi agiront-ils envers vous, parce qu'ils n'ont nulle notion, ni de mon Père, ni de Moi.

[*] P. 588, *c*.

D'ores et déjà, je vous annonce ces choses, afin que, à l'époque où elles se produiront, vous vous ressouveniez que je vous les ai prédites. Au commencement, je ne vous en ai pas entretenus, parce que je demeurais avec vous.... Présentement, je m'en retourne auprès de Celui qui m'a envoyé....

Vous voilà tous sans parole pour me demander : « Où allez-vous? » Et à ces mots que je vous ai adressés, la tristesse a rempli votre cœur. — Eh bien, je vous dis la vérité : il est bon pour vous que je m'en aille. Car, si je ne partais, le Paraclet ne viendrait point à vous; tandis que, si je vous quitte, je vous l'enverrai.

Or, quand il arrivera, il confondra le Monde, et sur son péché, et sur sa justice, et sur sa façon de juger :

Sur son péché d'abord, — car « le Monde » n'a pas cru en Moi;

Sur sa Justice ensuite, — car voilà que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus;

Sur sa façon de juger, — car le Prince de ce monde-là est un être déjà condamné[1].

1. L'Esprit de vérité établira dans la plénitude de l'évidence :

1° Que le Monde n'a pas la notion du Mal : *de peccato ;* — car il a considéré comme l'indifférent exercice de sa liberté de ne pas croire en Moi, qui suis le Dieu vivant descendu au milieu des hommes;

2° Que le Monde n'a pas la notion du Bien : *de justitia ;* — car il a foulé aux pieds toute équité pour me faire mourir, et c'est par

*
* *

Que d'enseignements j'aurais encore à vous faire entendre, mais vous n'êtes pas actuellement de force à les porter. C'est l'Esprit de vérité, lorsqu'il sera venu, qui vous fera entrer dans la vérité totale, Esprit de vérité qui ne parlera pas d'ailleurs de son propre fonds, répétant seulement ce que lui-même entend, et ne vous prophétisant que ce qui doit arriver. C'est ma gloire qu'il proclamera, puisant en ce qui m'appartient les choses qu'il vous fera connaître. Tout ce qui est à mon Père est à Moi; — et voilà pourquoi je dis : « Ce qu'il vous annoncera, il le prendra dans ce qui m'appartient. »

Encore un peu, et vous allez ne plus me voir; et puis, encore un peu, et vous me verrez : — parce que je retourne à mon Père.

— Quel est, se demandaient les uns aux autres les Disciples, quel est le sens de cette parole : « En« core un peu, et vous allez ne plus me voir; et « puis, encore un peu, et vous me verrez : — parce « que je retourne à mon Père »? Que signifie « encore un peu? » Nous ne comprenons point ce qu'il veut dire par là. »

un verdict de ses Tribunaux et au nom de ce qu'il appelle : « La Justice », que je vais périr ici-bas et rentrer au sein de mon Père;

3° Que le Monde n'a pas la moindre notion de bon sens et de jugement : *de judicio;* — car, pour Prince, le Monde a choisi Satan, déjà condamné à l'Enfer avant même la création de l'homme.

Tel est le Monde : ses actes, qu'il considère comme tout simples, sont des crimes; — sa soi-disant justice, une iniquité; — son prétendu bon sens, une immense folie.

* P. 588, *d.*

Voyant qu'ils le voulaient interroger, Jésus reprit :

« — Vous cherchez entre vous comment interpréter ces mots de moi : « Encore un peu, et vous allez ne « plus me voir ; et puis, encore un peu, et vous me « verrez : — parce que je retourne à mon Père ».

En vérité, en vérité, je vous le déclare, vous pleurerez et vous sangloterez, tandis que le Monde se réjouira. Oui, vous serez dans la tristesse; mais cette tristesse se changera en joie.

La femme, elle aussi, gémit pendant qu'elle enfante, et que, pour elle, l'heure est venue. Mais, dès qu'elle a enfanté, elle oublie son angoisse, tant est grande son allégresse d'avoir mis un homme au monde.

Et vous, pareillement, vous voilà maintenant dans l'accablement : *mais, je vous verrai de nouveau, et votre cœur entrera dans la joie, dans une joie que nul ne pourra vous ravir*. Et, dès lors, vous n'aurez plus à m'interroger sur rien.

En vérité, en vérité, je vous le déclare, tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, le Père vous l'accordera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé, *en mon Nom!...* Pour que votre félicité soit au comble, demandez, et vous recevrez.

Tout cela, je vous l'avais déjà présenté sous forme de paraboles. Or, voici le moment où je laisserai de côté le langage des figures, mais où, en toute clarté, je vous ferai connaître le Père.

Et dès lors, vous demanderez en mon Nom; et

même je n'ai point à vous dire que pour vous je prierai le Père, car le Père lui-même vous aime, vous, personnellement, parce que vous m'avez aimé, et parce que vous avez eu la foi que je sortais de Dieu.

Je suis sorti du Père et venu dans le Monde. Et à présent, je quitte le Monde et je retourne au Père.

— C'est maintenant, s'écrièrent les Disciples, que vous parlez ouvertement et que vous vous exprimez sans figures; c'est maintenant que nous voyons que vous savez toutes choses, et qu'il n'est nul besoin pour vous que qui que ce soit vous fasse entendre ses questions. Nous avons foi en ce fait que vous êtes sorti de Dieu.

— Oui, vous avez foi *pour le moment*, dit alors Jésus. Mais l'heure arrive, et déjà elle commence, où vous vous disperserez, chacun de votre côté, et ou vous me laisserez seul.... Seul! il est vrai que je ne le suis jamais, puisque toujours le Père est avec moi.

Ainsi je vous ai parlé, afin que vous mettiez en moi votre Paix Dans le Monde, vous aurez des tourments à souffrir. Mais ayez confiance!... J'ai vaincu le Monde. »

## XXXI

Telles furent les paroles de Jésus. Puis, levant les yeux vers le Ciel, il ajouta :

« — Mon Père, l'heure est venue!...

Afin que votre Fils à son tour répande votre gloire, faites maintenant éclater vous-même la gloire de votre Fils. Après l'avoir constitué chef de toute race humaine, faites rayonner sa gloire, pour qu'il puisse faire don de l'éternelle Vie à tous ceux que vous lui avez confiés. Or, l'éternelle Vie, c'est de vous connaître, ô seul Dieu véritable! et de connaître Celui que vous avez envoyé : Jésus-Christ.

Sur la terre, je vous ai glorifié : l'œuvre que vous m'aviez chargé d'accomplir, je l'ai achevée. C'est à vous maintenant, ô mon Père, de faire resplendir au dehors la gloire que j'ai en vous-même, — cette gloire que je possédais en Vous, avant l'existence de l'univers.

Aux hommes que vous avez tirés du monde pour me les donner, j'ai manifesté votre Nom[1]. Ils étaient vôtres; vous me les avez donnés, et ils ont été attentifs à votre Verbe.

Ils comprennent maintenant que tous ces dons que vous m'avez faits procèdent de Vous; et que toutes ces paroles que je leur ai fait entendre ne sont autres que celles que vous m'avez fait entendre à moi-même. A ces paroles ils ont fait accueil, et ils reconnaissent comme vrai que je suis sorti de Vous : ils ont foi que Vous-même m'avez envoyé.

1. Le nom de Dieu « Jéhovah » était pour les Juifs l'objet d'une telle épouvante qu'ils n'osaient le prononcer, et le remplaçaient, quand il se trouvait dans le texte sacré, par celui d'Adonaï. Jésus, dissipant ces vaines terreurs, avait révélé que le propre de l'Être divin, son vrai nom, est d'être Père et d'aimer. (L'abbé Fouard.)

C'est pour eux que je vous prie. Ce n'est pas pour le Monde, c'est pour eux : — pour eux, que vous m'avez donnés parce qu'ils sont à Vous. A Vous appartient tout ce qui est à Moi; à Moi appartient tout ce qui est à Vous. C'est parmi eux qu'a rayonné ma gloire.

Déjà cependant je ne suis plus de ce monde; mais pour eux, ils y vont demeurer; tandis que je retourne à Vous. O Père saint! conservez, fidèles à votre nom, ceux que Vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un, comme Nous-mêmes nous sommes un. Pendant que j'étais avec eux, je les ai gardés dans la fidélité à votre Nom; et, de tous ceux que vous m'avez confiés, aucun n'a péri, — hormis l'enfant de perdition en qui s'est réalisée la prophétie de l'Écriture. Mais maintenant je retourne vers Vous....

Toutes ces choses, je les dis — étant encore dans ce monde — afin qu'ils possèdent en eux-mêmes la plénitude de ma propre joie.... Je leur ai enseigné votre parole; et le Monde les a pris en haine parce que, de même que Moi, ils ne sont pas du Monde, je n'en suis point. Je ne vous demande pas cependant de les en retirer : je vous prie seulement de les préserver du mal.... Non! ils ne sont point du Monde, comme moi-même je n'en suis point. Sanctifiez-les dans votre Vérité : la Vérité, c'est votre Parole.

Ainsi que vous m'avez envoyé au milieu du Monde, ainsi au milieu du Monde je les envoie moi-même, —

m'offrant pour eux en sacrifice afin que, eux aussi, ils se sacrifient vraiment. Et je prie non seulement pour eux, mais encore pour tous ceux qui, par leur parole, croiront un jour en Moi.

*Que tous ne fassent qu'un!* Voilà la prière que je vous adresse. Comme vous êtes en Moi, ô mon Père, et comme Moi-même je suis en Vous, que ceux-ci également ne fassent qu'un en Nous, afin que le monde ait la foi que c'est Vous qui m'avez envoyé!... La lumière que vous m'avez donnée à Moi-même, je la leur ai donnée à eux, afin qu'ils soient un, — comme Nous-mêmes nous sommes Un....

Moi en eux, et Vous en Moi! Qu'ils se fondent ensemble dans une telle union que le monde reconnaisse, à ce signe, que c'est Vous, ô mon Père, qui m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, eux aussi, de ce même amour que vous avez pour Moi.

Je veux, ô mon Père, que, là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec Moi. Je le veux, pour qu'ils y voient cette gloire dont vous m'avez fait don, à Moi, — à Moi que vous aimiez avant que fussent jetés les fondements de l'univers.

Père juste! le monde ne vous connaît point; mais Moi je vous connais, et ceux-ci ont compris que vous m'avez envoyé. Je leur ai révélé votre Nom; je le leur apprendrai encore, afin que l'amour

* P. 588, *f*, *g*.

dont vous m'avez aimé soit en eux, afin que Moi-même je sois en eux. »

## XXXII

Après avoir ainsi parlé, Jésus sortit; et, suivi de ses Disciples, il se dirigea de l'autre côté du Cédron.

Là se trouvait un jardin, dans lequel il entra, et eux avec lui. Il avait coutume d'y venir souvent en compagnie des Disciples : de sorte que Judas, celui qui le trahissait, avait une pleine connaissance des lieux.

Ayant pris avec lui une escouade de soldats, escorté également par des Agents que lui avaient donnés les Grands-Prêtres et les Pharisiens, entouré de tout un appareil de flambeaux, de torches et d'armes, Judas arriva donc en cet endroit.

Jésus sachant parfaitement tout ce qui allait fondre sur lui, s'avança alors :

— Qui cherchez-vous? demanda-t-il.

— Jésus de Nazareth.

Il leur répondit :

— C'est Moi.

Au milieu de ces gens se tenait debout l'homme qui l'avait trahi : Judas.

Mais à peine Jésus eut-il prononcé le mot : « C'est

* P. 588, *h*.

Moi », qu'ils firent un mouvement en arrière et qu'ils tombèrent sur le sol....

Jésus avait réitéré sa question :

— Qui cherchez-vous?

— Jésus de Nazareth, répétèrent-ils.

— Je vous ai déjà déclaré que c'est Moi, reprit Jésus. Puisque c'est moi que vous venez chercher, laissez ceux qui sont ici s'en aller librement.

Il voulait que cette parole de lui : « Je n'ai laissé périr aucun de ceux que vous m'avez confiés[1] », fût totalement accomplie.

Simon-Pierre, cependant, qui était armé, a tiré le glaive. Il en atteint le serviteur du Grand-Pontife, et lui coupe l'oreille droite.

Ce serviteur se nommait Malchus.

— Remets ton glaive dans le fourreau, dit alors Jésus à Simon-Pierre. Ne le boirai-je donc pas, le Calice que me présente mon Père?

La Cohorte, le Commandant de la troupe, les Agents des Juifs se précipitèrent sur Jésus, et l'attachèrent avec des cordes.

Ils le conduisirent d'abord chez Anne, beau-père

1. Il est fort remarquable que dans le terrible drame qui commençait, aucun Disciple n'ait été arrêté comme complice et n'ait eu à souffrir avec son Maître. Jusqu'à la fin, il voulut les préserver et être le seul à subir les mauvais traitements et la mort. Ce n'est qu'après le Calvaire que les Disciples ont eu à suivre la voie douloureuse et à être martyrs.

de Caïphe. Caïphe était le Grand-Pontife de l'année, et c'était lui qui avait ouvert au milieu des Juifs l'avis qu'il était expédient qu'un seul périt pour le salut de tous.

Simon-Pierre pourtant, ainsi qu'un autre Disciple, avait suivi Jésus.

Cet autre Disciple, étant de la connaissance du Grand-Pontife, entra, avec Jésus, dans le vestibule intérieur.

Quant à Pierre, il était resté dehors, contre la porte ; mais le Disciple qui était connu du Pontife sortit alors, intervint auprès de la portière, et le fit entrer.

Or, cette servante, préposée à la porte, adressa la parole à Pierre :

— Êtes-vous aussi des Disciples de cet homme? demanda-t-elle.

— Moi? Je n'en suis point, répondit-il.

Il faisait froid. Les gens de service et les Agents se chauffaient, groupés autour d'un brasier. Debout et mêlé à eux, Pierre se chauffait également.

Le Pontife cependant interrogea Jésus, et sur ses Disciples, et sur sa Doctrine.

— J'ai publiquement parlé au monde, répondit Jésus. J'ai constamment enseigné, soit dans la Synagogue, soit dans le Temple où s'assemblent tous les Juifs, et mes discours n'ont eu rien de clandestin. Pourquoi donc m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui m'ont entendu et demandez-

leur quel a été mon langage. Les paroles que j'ai prononcées, ceux qui sont ici les connaissent...

A ces mots, un des Agents qui étaient de service donna un soufflet à Jésus :

— Est-ce de la sorte, lui cria-t-il, que tu réponds au Pontife !

Et Jésus alors, s'adressant à cet homme :

— Si ce que j'ai dit est mal, montrez-moi où est ma faute. Mais si c'est bien, pourquoi me frappez-vous ?

Anne donna ordre qu'il fût conduit, tout enchaîné, au Grand-Prêtre Caïphe.

Pendant ce temps, Simon-Pierre se tenait immobile et se chauffait.

— N'es-tu pas, toi aussi, de ses Disciples? lui dit-on.

Il s'en défendit encore :

— Je n'en suis nullement! s'écria-t-il.

Mais l'un des gens du Grand-Pontife, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, l'interpella en ces termes :

— Est-ce que moi-même je ne t'ai pas vu, avec Lui, dans le jardin?

Pierre fit entendre une nouvelle dénégation.... Et tout aussitôt le coq chanta.

# XXXIII

De la maison de Caïphe on conduisit Jésus au Prétoire, qui était le palais du Gouverneur romain.

Le jour commençait; et les personnages qui traînaient ainsi Jésus se gardèrent d'entrer dans le Prétoire, voulant ne contracter aucune souillure légale, afin de pouvoir prendre part au banquet pascal.

Pilate vint donc vers eux, au dehors :

— Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? leur demanda-t-il.

Ils répondirent :

— Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené.

— Retenez sa cause, reprit Pilate, et jugez-le vous-mêmes, suivant votre Loi.

— Nous n'avons plus le pouvoir de mettre personne à mort, repartirent les Juifs.

Il fallait pourtant que la parole de Jésus qui avait annoncé de quelle mort il devait mourir, reçût son accomplissement.

Donc Pilate rentra dans le Prétoire, et fit comparaître Jésus :

— Tu es « le Roi des Juifs »? lui dit-il.

— Parlez-vous ainsi de vous-même, ou bien d'a-

près les rapports que d'autres vous ont faits de moi? demanda le Sauveur.

— Est-ce que je suis Juif, moi? répliqua Pilate. C'est ta Nation, ce sont les Prêtres qui te traduisent à mon tribunal. Qu'as-tu fait?

— Ma Royauté, répondit Jésus, n'est pas de ce monde. Si ma Royauté était de ce monde, mes sujets n'auraient point manqué de combattre pour que je ne tombasse pas entre les mains des Juifs; mais, pour l'heure présente, mon Royaume n'est pas d'ici.

— Tu es donc roi? s'écria Pilate.

— Comme vous le dites, je suis Roi.... Je suis né, je suis venu en ce monde pour accomplir la mission de rendre témoignage à la Vérité. Quiconque procède de la Vérité entend ma voix.

— Qu'est-ce que la Vérité? répliqua Pilate.

Et, sur ce mot, il revint dehors, vers les Juifs, et leur dit :

— Je ne trouve en cet homme aucune matière à condamnation. Et, puisqu'il est d'usage parmi vous que le Gouverneur vous accorde la grâce d'un criminel à l'occasion de la fête de Pâques, voulez-vous que je vous délivre « le Roi des Juifs »?

Ce fut de nouveau un cri universel :

— Non !... Pas celui-là !... Plutôt Barabbas !...

Or, ce Barabbas était un voleur.

Pilate commanda alors de saisir Jésus et le fit flageller.

..

Les Soldats, ayant tressé une couronne avec des épines, la lui posèrent sur la tête et le revêtirent d'une casaque couleur pourpre. Après quoi, s'avançant au-devant de Lui, ils disaient :

— Salut, « le Roi des Juifs » !

Et ils lui donnaient des soufflets.

Derechef, Pilate se rendit à l'extérieur.

— Voyons ! dit-il aux Juifs, je vais vous l'amener ici, en personne, afin que, par vous-mêmes, vous vous rendiez compte que je ne découvre en lui aucun motif à condamnation.

Et Jésus parut en effet, portant la Couronne d'épines et revêtu de cette casaque de pourpre.

— Voilà l'Homme ! dit Pilate.

A sa vue les Grands-Prêtres et leurs satellites poussèrent une clameur :

— Crucifiez-le ! Crucifiez-le !

— Prenez-le donc vous-mêmes et clouez-le à la croix ! s'écria Pilate..... Quant à moi, je ne vois en lui rien de condamnable.

— Nous avons une Loi, répliquèrent les Juifs. Et, d'après la Loi, il doit mourir, parce qu'il s'est donné pour « *Fils de Dieu* ».

A ces mots, Pilate fut de plus en plus effrayé.

Rentrant encore une fois dans l'enceinte du Prétoire, il posa à Jésus cette question :

— Quelle est ton origine ?

Mais Jésus garda le silence.

— Tu ne me réponds rien ? reprit Pilate. Ignores-

tu donc que j'ai le pouvoir de te crucifier et le pouvoir de te rendre la liberté ?

— Vous n'auriez nul pouvoir sur Moi, répondit alors Jésus, s'il ne vous avait été commis d'en-Haut, pour cela. Le plus grand crime est à celui qui me livre à vous[1].

Là-dessus, Pilate voulut faire de nouveaux efforts pour le renvoyer absous.

Mais les Juifs poussèrent de grands cris :

— Si vous acquittez cet homme, *vous n'êtes point l'ami de César*. Car quiconque se proclame Roi, *se pose en adversaire de César*.

Pilate, entendant de telles paroles, fit venir Jésus au dehors et prit siège sur son tribunal, lequel était placé en l'endroit que les Grecs appellent *Lithostrotos* [le Pavé], et les Hébreux *Gabbatha* [la Terrasse].

C'était la veille de la Pâque, et dans la seconde moitié de la matinée.

Pilate dit aux Juifs :

— Voilà votre Roi.

Ceux-ci se mirent à vociférer :

— A mort ! A mort ! Crucifiez-le !

— Eh quoi ! reprit Pilate, crucifierai-je votre Roi?

— Nous n'avons d'autre Roi que César ! répondirent les Grands-Prêtres.

Ce fut alors que Pilate le leur abandonna pour être crucifié[2].

1. Celui qui me livre à vous, *le Sanhédrin, le Grand-Pontife*.

2. Ce crime devait être sévèrement puni ; trois ans ne s'étaient pas écoulés que, sur les dépositions des Samaritains, Vitellius, pro-

* P. 589, *a*

Ils s'emparèrent de Jésus et l'emmenèrent.

Ainsi, portant sa Croix, il se rendit au lieu qu'on nomme Le Calvaire, « au Golgotha », pour employer le terme hébreu [1].

C'est là qu'on le crucifia, et deux autres avec Lui : — un de chaque côté, et Jésus au milieu.

Pilate avait rédigé lui-même l'inscription qu'il avait fait placer au haut de la Croix. Elle contenait ces mots :

JÉSUS LE NAZARÉEN, ROI DES JUIFS.

L'endroit où avait été crucifié Jésus étant tout proche de la Ville, une multitude de Juifs lurent cet écriteau, dont le texte était en trois langues : hébreu, grec et latin [2]. De sorte que les Grands-Prêtres réclamèrent auprès de Pilate :

consul de Syrie, délégua Marcellus pour prendre en main les affaires de Judée, et enjoignit à Pilate d'aller à Rome se laver des accusations portées contre lui. Les terreurs auxquelles il avait succombé en sacrifiant Jésus devinrent des réalités. Condamné, dépouillé de ses biens, il fut envoyé en exil. Sur les bords du Rhône, Vienne montre encore une haute pyramide qui passe pour le tombeau de Pilate. Au dire de certaines traditions, c'est là que, poursuivi par ses remords, le proscrit termina violemment son existence. D'autres légendes lui font trouver, dans ses malheurs, la grâce de Jésus, et l'Église d'Abyssinie place au rang des saints ce cœur pusillanime, chrétien pourtant, dit Tertullien, dans ses désirs impuissants. (L'abbé Fouard.)

1. Le mot *locum Calvariæ* veut dire place du Crâne.

2. L'inscription de la Croix est différente dans chacun des Évan-

— N'inscrivez pas : « Roi des Juifs », mais bien : « Cet homme a dit : Je suis le Roi des Juifs ».

— Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit, leur répliqua Pilate.

## XXXIV

Après l'avoir mis en Croix, les Soldats s'étaient emparés de ses vêtements, dont ils firent quatre parts : une pour chaque Soldat[1].

Le partage fait, il restait encore la tunique, une tunique sans couture, et d'un seul tissu depuis le haut jusques au bas.

—Ne la déchirons point, se dirent-ils, mais tirons au sort à qui elle appartiendra[2].

Ainsi s'accomplissait la prophétie de l'Écriture : « Ils se partageront mes vêtements et tireront au « sort ma tunique. »

Ce fut précisément ce que firent les soldats.

Pendant ce temps, tout contre la Croix, se tenaient

gélistes. Saint Marc donne probablement la forme latine; saint Luc, la grecque; saint Jean, l'araméenne.

A ce titre dérisoire, à la vue des deux scélérats qui entouraient le Christ, formant sa cour et son peuple, les Juifs comprirent l'ironie.... Pilate montrait à la nation juive quel mépris il faisait de leur royauté chimérique. (L'abbé Fouard.)

1. Tout poste romain se composait de quatre légionnaires. (Lipsius, *De Cruce*, II, 16.)

2. D'après la loi romaine, les habits du condamné appartenaient aux légionnaires. (Ulpien, au *Digeste*, XLVIII, XX, 6.)

debout la Mère de Jésus, Marie de Cléophas, sœur de sa mère, et Marie-Magdeleine.

Jésus aperçut sa Mère.... Puis, ses yeux se portèrent sur le Disciple qu'il aimait et qui, lui aussi, était là, et il dit alors à sa Mère :

— O Femme, voilà votre Fils.

Et ensuite, il dit au Disciple :

— Voici ta Mère !

C'est à partir de ce moment que ce Disciple l'a prise chez lui.

Voyant que toutes choses avaient eu leur accomplissement, Jésus voulut encore que se réalisât un dernier texte de l'Écriture, et il prononça cette parole :

— J'ai soif.

Il se trouvait sur place un vase qui contenait du vinaigre. Des soldats en imbibèrent une éponge, et, la fixant à un rameau d'hysope, la portèrent jusqu'à ses lèvres.

Dès qu'il eut goûté ce vinaigre, Jésus dit :

— Tout est consommé.

Puis, inclinant la tête, il rendit l'esprit.

# XXXV

Or ce jour-là était la veille du Sabbat. De sorte que, pour empêcher que les corps demeurassent en croix le lendemain — qui était un Sabbat solennel, — les Juifs allèrent prier Pilate de donner ordre que l'on rompît les jambes aux suppliciés et qu'on enlevât leurs corps [1].

Des Soldats vinrent donc pour cet office et rompirent successivement les jambes aux deux criminels qu'on avait crucifiés avec Jésus [2]. Mais quand ils arrivèrent à ce dernier, ils constatèrent qu'il était déjà mort et ne les lui brisèrent point. D'un coup de lance, l'un d'entre eux lui perça le côté, et il en sortit du sang et de l'eau.

Celui-là même qui l'a vu de ses yeux en rend ici témoignage, et son attestation est véridique. Et il a conscience de s'être fait le narrateur de la vérité, afin que, vous aussi, vous ayez la foi.

Ce dernier détail s'était ainsi passé, pour que fût

1. La Loi prescrivait de ne pas laisser le condamné sur le gibet au delà d'un jour, et ce commandement était plus pressant que jamais à la veille de la Pâque, qu'il convenait de ne pas troubler par le spectacle des crucifiés. (L'abbé Fouard.)

2. Les soldats dont parle ici saint Jean sont différents de ceux qui avaient élevé les trois croix, car des ordres sévères interdisaient à ces derniers de s'éloigner des gibets avant la mort des victimes. Friedlieb, *Archäologie der Leidensgeschichte*, S. 149. (*Id.*)

accomplie cette prophétie de l'Écriture : « Vous ne « briserez pas un seul de ses os », et aussi cet autre texte : « En présence de celui qu'ils ont transpercé « leurs yeux verront[1] ».

## XXXVI

Ce fut après tout cela que Joseph d'Arimathie, qui était Disciple du Seigneur, — mais en secret, par frayeur des Juifs, — alla demander à Pilate l'autorisation d'enlever le corps de Jésus. Pilate le lui permit, et Joseph vint détacher le corps.

Nicodème (celui-là même qui avait jadis visité Jésus pendant la nuit), arriva aussi, apportant une composition de myrrhe et d'aloès, environ cent livres.

Tous deux prirent le corps de Jésus, l'enveloppèrent de linges et, suivant la coutume juive, l'en-

1. Lorsque le Christ eut expiré sur la croix pour le salut des hommes, on vient de voir que l'un des soldats romains dont il était entouré, voulant s'assurer de la mort, le perça de part en part de sa lance. L'Évangile ne dit point son nom, mais la tradition l'a recueilli: il s'appelait Longin. Ses yeux étaient malades; il était louche et avait la vue basse. Quelques gouttes du sang divin jaillirent jusque sur son front et ruisselèrent sur ses paupières. Et tout aussitôt son regard devint droit et sa vue claire et nette. En même temps, sous ce même baptême, son âme fut transformée, et il reconnut le Fils de Dieu.

sevelirent dans des aromates et dans des parfums[1].

A côté de l'endroit où Jésus avait été crucifié, se trouvait un jardin, et, dans ce jardin, un sépulcre neuf qui n'avait encore servi à personne. — Comme c'était la veille du Sabbat et que ce Sépulcre était tout proche, ils y déposèrent Jésus.

## XXXVII

Le lendemain du Sabbat, de très grand matin, — avant le jour, — Marie-Magdeleine se rend au Tombeau. Elle voit la pierre tombale rejetée à côté du Sépulcre.

Elle va alors en toute hâte prévenir Simon-Pierre et cet autre Disciple que Jésus aimait.

— On a enlevé le Seigneur de son Tombeau, leur dit-elle, et nous ne savons où on l'a placé.

Pierre sort aussitôt avec l'autre Disciple et tous deux se mettent à courir pour aller au Sépulcre.

1. L'embaumement des Juifs différait de celui des Égyptiens. Ces derniers soumettaient le cadavre à de longues préparations, en retiraient les entrailles et la cervelle, le maintenaient pendant soixante-dix jours dans un bain de natron, etc. Chez les Juifs, aucune incision n'était faite au corps; on se contentait de le laver avec soin, de le plonger dans les huiles précieuses, de l'entourer de parfums maintenus par des bandelettes; mais ces soins n'empêchaient pas la décomposition, car nous la voyons commencer chez Lazare quatre jours après la mort. (L'abbé Fouard.)

Mais le Disciple courait plus vite que Pierre, de sorte que, gagnant les devants, il y parvint le premier.

Il pencha la tête sur le Tombeau et il aperçut les linges posés à terre. Toutefois, il n'entra pas.

Simon-Pierre, qui venait derrière lui, arrive à son tour et pénètre aussitôt dans le Sépulcre Il regarde : les linceuls étaient là ; le suaire dans lequel on avait enveloppé la tête de Jésus y était aussi, non pas avec les linceuls, mais à une autre place et plié à part.

Le Disciple qui était arrivé le premier entre également. Ses yeux s'ouvrent, et la foi le gagne. Jusqu'à ce moment, en effet, ils n'avaient point encore compris ce que dit l'Écriture : « Qu'il fallait que le Christ ressuscitât « d'entre les morts ».

*
* *

Pendant que les Disciples rentraient chez eux, Marie, tout en larmes, était restée auprès du Tombeau.

Pendant qu'elle pleurait ainsi, elle vint à se pencher et à regarder dans l'intérieur du Sépulcre. Et voici que deux Anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été le corps de Jésus, — l'un à la tête, et l'autre aux pieds, — apparaissent à ses regards.

Ces Anges l'interrogent :

— Femme, pourquoi pleurez-vous ?

— C'est qu'on m'a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a déposé.

Après avoir dit ces mots, elle se retourne.... Et derrière elle, mais sans se rendre compte que ce fût Lui, elle aperçoit Jésus, qui se tenait debout.

— Femme, lui demande-t-il, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?

Elle suppose que c'est le propriétaire du jardin. *

— Seigneur, répond-elle, si c'est vous qui l'avez enlevé d'ici, dites-moi où vous l'avez déposé et j'irai le chercher.

La voix de Jésus prononce alors ce mot :

— Marie !...

Et soudain Marie se précipite vers Lui.

— O mon Maître ! s'écrie-t-elle....

. . . . . .

— Ne t'attache pas ainsi à moi !... reprend Jésus. * Je ne suis pas d'ailleurs remonté encore vers mon Père.... Va transmettre à mes frères cette parole : « Je fais mon Ascension vers mon Père et le vôtre, « vers mon Dieu et votre Dieu.... »

Marie-Magdeleine court trouver les Disciples, et leur annonce cette nouvelle :

— J'ai vu le Seigneur !... Et voilà ce qu'il m'a dit !

* P. 589. *b. c.*

# XXXVIII

Le soir de ce même jour (le lendemain du Sabbat), les Disciples étant rassemblés et toutes les portes étant closes par crainte des Juifs, Jésus survint et, se tenant debout au milieu d'eux, il leur dit :

— La Paix soit avec vous!

Puis, il leur montra ses mains et son côté.

Les Disciples étaient dans l'allégresse de contempler le Seigneur.

Alors il leur répéta :

— La Paix soit avec vous! Comme mon Père m'a envoyé, Moi-même, je vous envoie.

Ensuite, il souffla sur eux et prononça ces paroles :

— Recevez le Saint-Esprit. Seront absous de leurs péchés ceux que vous en absoudrez; et conserveront leur dette ceux à qui vous la maintiendrez.

Or Thomas, l'un des Douze (celui qu'on avait surnommé Didyme), n'était pas avec eux au moment où Jésus apparut ainsi.

— Nous avons vu le Seigneur, lui dirent les autres Disciples.

— A moins que, de mes propres yeux, je ne constate les marques des clous dans ses mains, répondit Thomas; à moins que moi-même, je ne mette,

le doigt dans la place des clous et ma main dans la plaie du côté, je n'en croirai rien.

## XXXIX

Huit jours s'étaient passés. Les Disciples étaient, comme précédemment, à l'intérieur de la maison. Thomas se trouvait avec eux. Toutes les portes étaient fermées.

Soudainement, au milieu d'eux, Jésus apparaît de nouveau :

— La Paix soit avec vous, leur dit-il.

Puis s'adressant à Thomas :

— Porte ici ton doigt et regarde mes mains....

Approche encore : mets ta main dans mon côté.... Et ne sois plus incrédule, mais croyant.

— O mon Seigneur et mon Dieu ! s'écria Thomas.

— Parce que tu m'as vu de tes yeux, tu as cru, Thomas ! Bienheureux ceux qui ne verront point et qui croiront !

Jésus fit encore devant ses Disciples beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas consignés dans ce livre. Mais ceux-ci ont été écrits afin que vous ayez foi que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, possédant une telle foi, vous avez la Vie en Lui.

* P. 589, *d*.

# XL

Quelque temps après, sur le bord du lac de Tibériade, Jésus se manifesta à ses Disciples dans les circonstances suivantes.

Simon-Pierre; Thomas, surnommé Didyme; Nathanael, de Cana en Galilée; les fils de Zébédée et deux autres Disciples, étaient ensemble.

— Je vais pêcher, dit Simon-Pierre.

— Nous y allons avec toi, dirent les autres.

Ils partent et montent à bord de la barque. Mais la nuit s'écoule sans qu'ils prennent rien.

Le matin arrive, et sur le rivage Jésus est debout.

Les Disciples cependant ne s'aperçoivent point que c'est Lui.

— Enfants, leur crie-t-il, n'avez-vous rien à manger?

— Non, répondent les Disciples.

— Lancez le filet à droite de la barque. Vous trouverez.

Ils lancent donc le filet : et voilà qu'il s'emplit tellement de poissons qu'ils ne pouvaient le retirer à eux.

— C'est le Seigneur! dit à Pierre le Disciple que Jésus aimait.

A cette parole : « C'est le Seigneur », Simon-

Pierre, qui n'était point vêtu, prend sa tunique et se jette à l'eau.

Les autres Disciples, en ce moment peu éloignés de terre, — environ de deux cents coudées, — arrivent ensuite avec la barque, traînant leur filet à la remorque.

Une fois descendus sur la plage, ils voient des charbons allumés, du poisson dessus et du pain. Et Jésus leur dit :

— Apportez quelques poissons, de ceux que vous avez pêchés à l'instant.

Simon-Pierre monte alors dans la barque et tire à terre le filet. Il était plein de gros poissons : il y en avait cent cinquante-trois; et, malgré ce grand nombre, le filet ne se rompit pas.

— Venez manger, dit Jésus aux Disciples.

Ils prennent place, et aucun d'eux ne peut avoir la hardiesse de lui dire : « Qui êtes-vous? » — Ils voient de leurs yeux que c'est le Seigneur.

Jésus s'approche : il prend du pain et il le leur distribue, ainsi que le poisson.

C'était la troisième fois depuis sa résurrection d'entre les morts que Jésus se manifestait à ses Disciples.

*
* *

Après le repas, Jésus dit à Simon-Pierre :

— Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci?

— Oui, Seigneur, répond Pierre, vous savez que je vous aime.

— Sois le pasteur de mes agneaux, dit alors Jésus.

Puis il reprend encore :

— Simon, fils de Jean, m'aimes-tu?

— Assurément, Seigneur, répond encore Pierre, vous savez que je vous aime.

— Fais paître mes brebis, dit Jésus.

Et il répète une fois de plus :

— Simon, fils de Jean, m'aimes-tu?

Pierre fut attristé de cette question « M'aimes-tu? » renouvelée à trois reprises.

— Seigneur, dit-il, vous savez tout. Vous savez donc que je vous aime.

Et Jésus prononça cette parole :

— Sois le pasteur de mes brebis!...

En vérité, en vérité, voici ce que je t'annonce. Alors que tu étais plus jeune, tu nouais ta ceinture et tu allais où tu voulais. Eh bien, dans ta vieillesse, tu auras les mains étendues; et ce sera un autre qui te passera la ceinture autour des reins, et qui te conduira où tu ne veux point.

Il s'exprima de la sorte, faisant allusion au genre de mort par lequel Simon-Pierre devait glorifier Dieu.

— Suis-moi! ajouta Jésus.

Pierre, s'étant retourné, vit un autre Disciple qui arrivait derrière eux.

C'était celui qu'aimait Jésus, celui qui, pendant la Cène, avait posé la tête sur sa poitrine et lui avait

* P. 590, *a*.

dit : « Seigneur, quel est donc l'homme qui doit « vous trahir? »

En l'apercevant, Pierre demande à Jésus :

— Et celui-ci? qu'en adviendra-t-il ?

A quoi Jésus répond par cette parole :

— S'il est de ma volonté qu'il attende jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Pour toi, tu n'as qu'à me suivre.

De là, le bruit se répandit parmi les frères que ce Disciple ne mourrait pas. Toutefois, Jésus n'avait pas dit : « Il ne mourra point » ; mais bien : « Si je veux qu'il attende jusqu'à ce que je vienne, « que t'importe?... »

C'est précisément ce Disciple qui rend ici témoignage de tous ces événements. C'est lui-même qui vient d'en écrire le récit : et chacun sait, parmi nous, que son témoignage est véritable.

*
* *

Il est cependant une multitude d'autres choses que Jésus a faites, et telles, que si l'on en donnait le détail, je ne pense point que le monde entier pût comprendre tous les livres qu'il y aurait à écrire là-dessus.

FIN DE L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

# NOTES

## EXPLICATIVES ET LEXICOLOGIQUES

# NOTES DE SAINT MATTHIEU

*a.* (I, 1.) P. 3. « Livre généalogique », *Liber generationis*. Il est évident que les premiers mots de l'Évangile de saint Matthieu ne sont que le titre du chapitre qui va suivre et qui n'est autre que l'exposé de la filiation du Christ.

*b.* (I, 16.) P. 4. « De laquelle naquit Jésus, celui que l'on désigne sous ce nom, « le Christ ». Remarquez que l'Évangéliste ne se sert plus ici du mot *engendrer*, mais qu'il emploie celui de naître. Tandis que partout il a dit *genuit*, il dit ici *de quâ natus est*.

*c.* (I, 18.) P. 5. « Telle était la généalogie de Jésus-Christ. » Le latin dit *Christi*, le grec Ἰησοῦ Χριστοῦ.

La ponctuation adoptée dans les éditions de la Vulgate nous paraît défectueuse en toute évidence; et il est probable qu'elle ne s'est perpétuée jusqu'à ce jour que par la mauvaise coupure du verset, — coupure à contresens qui a fait rapporter *Generatio sic erat* à ce qui suit, au lieu de le rapporter à ce qui précède.

Remarquons, tout d'abord, que si cette phrase avait rapport à ce qui suit, l'Évangéliste aurait mis le verbe au parfait et non à l'imparfait; il eût écrit *Sic fuit*, et non point *Sic erat*. En second lieu, le mot *Generatio*, γένεσις, que l'on traduit au verset 1 par *généalogie* ou *génération*, ne peut avoir au verset 18, qui termine le tableau généalogique, une signification différente et se traduire par un autre mot.

*a.* (I, 18.) P. 5. « Ayant été donnée en mariage. » Nous traduisons le mot μνηστευθείσης, *desponsata*, non par le sens de *fiancée*, mais par celui *d'épouse* qu'il a quelquefois, et qu'il a notamment de la façon la plus certaine, dans l'Évangile même, au chapitre II, verset 5, de saint Luc.

Joseph, au verset suivant, — de même que précédemment au verset 16, — est appelé ἀνήρ, *vir*, c'est-à-dire « époux », ce qui indique bien qu'il s'agit ici, non de fiançailles, mais d'un mariage.

Si Marie, d'ailleurs, n'avait été que fiancée, elle eût été déshonorée par le seul fait de sa grossesse, en dehors même de toute plainte et de toute poursuite de Joseph. Nous sommes en cela d'accord avec les interprétations de saint Jérôme, de saint Chrysostome (homélie 4e), de Théophylacte, de saint Ambroise, en son IIe livre sur saint Luc, de Jansénius, de Suarez, et d'un grand nombre d'autres commentateurs.

Nous croyons cependant, avec saint Pierre Chrysologue (sermon 175), que ce n'est pas sans intention que l'Évangéliste emploie les mots qui, tout en signifiant quelquefois *mariage*, signifient habituellement *fiançailles*. « Joseph, dit-il, n'était époux que par le nom; par sa continence, il vivait comme un fiancé. Il était époux selon la lettre et fiancé selon l'esprit. »

*b.* (I, 20.) P. 6. « Ne crains point de *garder en ta demeure.* » Que signifie cette parole παραλαβεῖν? dit saint Jean Chrysostome (hom. IV sur saint Matth.). « Elle signifie *garder en sa demeure;* car, dans sa pensée, Joseph l'avait déjà renvoyée. »

*c.* (I, 21.) P. 6. « Un fils que tu nommeras *Jésus.* » En hébreu, le mot Jésus veut dire Sauveur; et c'est le sens même de ce nom qui est expliqué par l'Ange : « Il sauvera le peuple de ses péchés ».

*d.* (I, 23.) P. 6. « Voilà que la Vierge, ἡ Παρθένος. » L'ar-

ticle est dans le grec. Le mot *halma* en hébreu a un double sens; et il signifie *Celle qui est cachée*, aussi bien que *la Vierge*. De sorte qu'il exprime non seulement une vierge, mais encore une vierge cachée, qui a vécu dans l'intérieur de la maison et que les parents ont élevée avec grand soin, loin du regard des hommes. Cette remarque est de saint Jérôme.

*a.* (II, 6.) P. 7. « Le Pasteur qui doit conduire Israël », ἡγούμενος ὅστις ποιμανεῖ. Ce dernier mot indique, non point l'idée, parfois un peu dure, de *régir*, *régner*, *commander*, mais l'idée paternelle et bienfaisante d'être le Pasteur, de nourrir et de faire vivre autant que de guider. *Ego sum Pastor bonus*, « je suis le bon Pasteur ». C'est le nom que Notre-Seigneur lui-même s'est donné.

*b.* (II, 15.) P. 9. « Je rappellerai mon Fils de l'Égypte. » Dans les Prophéties, le passé se traduit par le futur. Voy. ci-après p. 539, la note *e* (VIII, 17).

*c.* (II, 16.) P. 9. « Basant alors ses présomptions d'âge sur les renseignements qu'il avait pris auprès des Mages », *secundum tempus quod exquisierat a Magis*.

*d.* (II, 23.) P. 10. « Et revint habiter. » C'est à Nazareth que demeuraient Joseph et Marie avant la naissance de Notre-Seigneur; et c'est de là qu'ils étaient partis pour aller se faire inscrire à Bethléem à l'époque du recensement (Voy. saint Luc, II, 4.)

*e.* (III, 3.) P. 11. « Celui dont la voix retentissante. » Le grec, en disant φωνὴ βοῶντος, réveille l'idée du mugissement du bœuf. *Vox clamantis*, hébraïsme pour : *Celui dont la voix crie*.

*f.* (III, 8.) P. 13. « Faites donc de dignes fruits de conversion. » Voy. ci-après, p. 536, la note *e*, IV, 17.

*g.* (III, 14.) P. 14. « S'en défendit vivement. » Διεκώλυεν, terme plus fort que κωλύω, indique avec quelle vivacité Jean

repoussa d'abord la pensée de baptiser Jésus, et comment il résista jusqu'au dernier moment. (L'abbé Fouard.)

*a.* (IV, 1.) P. 15. « Afin d'y subir les tentatives du démon. » Le mot « *tentation* », en français, laisse toujours supposer la peccabilité, une sorte d'attrait intérieur pour le mal auquel on résiste. L'infirmité de notre nature est telle en effet que, même quand nous triomphons de la tentation, cette tentation mord sur nous. Le vieil Adam constate en lui, hélas ! les misères de la convoitise, et il sent dans sa chair une vague complicité avec l'Ennemi. L'homme tenté dans ses sens, dans sa probité, dans sa patience, éprouve en lui-même la tendance mauvaise. Il la maîtrise, mais il la ressent. Notre Seigneur n'a évidemment rien éprouvé de pareil. Le fait, tout extérieur, raconté par l'Évangile n'a été qu'une *tentative* du Mauvais, et non une *tentation* du Fils de Dieu.

*b.* (IV, 10.) P. 16. « Vous ne rendrez de culte qu'à Lui seul. » Le mot grec est λατρεύσεις. Ce verbe veut dire *adorer, rendre un culte;* de là les mots français de « latrie, idolâtrie », etc.

*c.* (IV, 16.) P. 18. « Et c'est au milieu de ceux qui habitent les ombres de la mort que la Lumière se lèvera ». Il y a dans le grec et le latin l'idée, peu correctement exprimée d'ailleurs : que la Lumière s'est levée parmi ceux qui étaient assis dans l'ombre de la mort, *et sedentibus in regione umbræ mortis Lux orta est;* et 2° que c'est « pour eux » *orta est eis.* Ce dernier mot serait superflu, s'il n'avait pas le sens que nous indiquons.

« Qui habitent ces ombres de la mort. » ἐν χώρῳ καὶ σκιᾷ θανάτου, mot à mot : « Dans la région et dans les ténèbres de la mort », hébraïsme. Le latin est moins clair.

*d.* (IV, 17.) P. 18. « Convertissez-vous. » Le *Pœnitentiam agite* du latin ne traduit pas exactement le sens du grec Μετανοεῖτε, qui veut dire « changez de sentiment, repentez-vous, convertissez-vous », mais qui ne comporte point,

comme le *pœnitentiam agite*, l'idée d'austérités volontaires, dans le but d'expier.

*e.* (V, 4). P. 21. « Car ce sont ceux-là qui auront la Terre en héritage. » Le latin *possidebunt* traduit mal le grec κληρονομήσουσιν, lequel veut dire « *hériter, posséder en qualité d'héritier* ». Et cette parole a une profondeur prophétique extraordinaire. Au second avènement, dans ce règne mystérieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, annoncé par l'Évangile et par saint Jean, les violents qui occupent la terre depuis six mille ans auront disparu du monde. Et quels seront leurs héritiers? « *Beati mites, quia hæreditabunt Terram.* Bienheureux les doux! car ce sont ceux-là qui seront les héritiers de la Terre! »

*a.* (V, 17.) P. 22. « Accomplir et compléter. » Πληρῶσαι et *adimplere* ont ces deux significations, dont la première s'applique aux commandements de la Loi, que Jésus complète, et dont l'autre s'applique aux prédictions des Prophètes, que Jésus accomplit. Les deux mots sont nécessaires dans notre langue pour rendre la double nuance du texte original.

*b.* (V, 32.) P. 25. « Hors le cas de fornication. » Les mots « *Hors le cas d'adultère* » par lesquels on traduit souvent ce texte, ne sont pas exacts. Le grec πορνεία, de même que le latin *fornicatio*, signifie débauche et prostitution, tandis qu'adultère se dit μοιχεία, *adulterium*, comme on peut le voir dans l'épisode de la Femme adultère (Jean, VIII, 2 et 4), et même dans ce présent verset. Notre-Seigneur, en effet, pour formuler la pensée que celui qui renvoie sa femme est cause qu'elle devient adultère, et que celui qui l'épouse devient adultère, modifie son expression et, au lieu d'employer le verbe πορνεύω, se sert du verbe μοιχάομαι, *adulterare* : ποιεῖ αὐτὴν μοιχᾶσθαι, καὶ ὃς ἐὰν ἀπολελυμένην γαμήσῃ, μοιχᾶται : *facit eam mœchari, et qui dimissam duxerit, adulterat.*

*c.* (V, 43.) P. 26. « Tu aimeras ton ami. » Le texte exact du Lévitique : *diliges amicum tuum*, éclaire ici le sens du mot

*proximum*, employé par l'Évangéliste et, de même que la suite de la phrase, le restreint au sens d'*ami* qu'il a du reste ort souvent. Le mot *prochain* dans le sens actuel du français qui signifie *autrui*, serait ici un contresens manifeste

*a.* (V, 48.) P. 27. « De votre Père céleste ; — de votre Père qui est aux Cieux ; — de votre Père, Celui qui est dans les Cieux ; — du Père que vous avez dans les Cieux. Le grec a toutes ces diverses nuances, et plus particulièrement la dernière.

*b.* (VI, 2.) P. 27. « Comme les histrions. » Le sens premier, le sens habituel et général de ὑποκριτής est *comédien*, *acteur*, *histrion*, et non *hypocrite*, qui n'est qu'un sens dérivé et figuré. Or, ici, le détail de la trompette qui retentit pour attirer la foule marque manifestement que le Seigneur, tout en flétrissant l'hypocrite, le compare à un comédien et à un histrion. C'est pour ce motif que, en divers passages de l'Évangile, nous avons, — non point toujours mais quelquefois, — traduit par « comédiens » ou « histrions » le mot ὑποκριτής, au lieu de le traduire constamment par « hypocrite ». Le sens du reste est absolument le même ; mais, en certains cas, l'expression est plus vivante et a plus de relief.

*c.* (VI, 6 ; VI, 18.) P. 28. « Te le rendra *dans la lumière*. » Ces derniers mots sont dans le grec : ἐν τῷ φανερῷ.

*d.* (VI, 13.) P. 29. « Toutefois, ne nous mettez point à l'épreuve. » Au lieu d'avoir un sens général et malaisément explicable, puisque « Dieu ne tente personne », comme le dit saint Jacques (I, 13), les paroles *et ne nos inducas in tentationem* nous semblent devoir se rapporter seulement à la phrase qui précède. L'homme en prière vient en effet de demander « qu'on lui fasse remise de ses dettes comme lui-même fait remise à ceux qui lui doivent » ; mais tout aussitôt, par un retour des plus naturels sur ses propres actes, sur sa tendance à s'irriter contre les offenses et à réclamer des autres ce qui lui est dû, il tremble que cette règle si juste ne devienne, à la pratique, sa condamnation et sa perte : et le

mouvement de son âme est celui-ci : « Oui, Seigneur! je « vous dis cela et je le pense du fond de mon âme ; oui! je « veux pardonner et donner : pardonner à qui m'offense et « donner à qui me doit.... *Toutefois, ne me mettez point à « l'épreuve*, car j'ai conscience de moi-même et je connais « ma fragilité. — Délivrez-moi au contraire du mal qui est « en moi et autour de moi, du mal que je fais et du mal « qu'on me fait. Amen! »

*a.* (VI, 27.) P. 32. « Qui de vous pourrait seulement, ne fût-ce que d'une coudée, allonger le fil de sa vie? » Ἡλικίαν peut signifier la longueur de la vie ou celle du corps. La Vulgate adopte ce dernier sens : « *Quis potest adjicere ad staturam suam cubitum unum?* » Mais la plupart des interprètes modernes préfèrent avec raison le premier sens. En effet, l'intention de Jésus est de rappeler ici à l'homme qu'il est impuissant à faire par lui-même une œuvre, si petite qu'elle soit ; or une coudée (deux pieds et demi) ajoutée à la taille d'un homme est quelque chose de grand et d'extraordinaire. Il convient donc d'entendre par ἡλικίαν « la durée de la vie ». Les Grecs se servent souvent, pour mesurer le temps, d'idées et d'images qui ne conviennent proprement qu'à l'espace. Πήχυιο πὶ χρόνον ἄνθεσιν ἥβης τερπόμεθα. Mimnerme. — Voy. Stobée, XCVIII, 13. (L'abbé Fouard.)

*b.* (VII, 22.) P. 35. « Annoncé l'avenir, sondé les cœurs, prêché en votre nom. » Le mot *prophetare* de même que l'hébreu התנבא admet ces trois significations.

*c.* (VII, 29.) P. 36. « Comme ayant personnellement puissance et autorité. » Le latin dit *potestatem*, le grec ἐξουσίας. Les deux mots français sont nécessaires pour rendre toute la nuance du sens.

*d.* (VIII, 12.) P. 39. « Les enfants du royaume [de ce royaume d'Israël]. » Les commentateurs voient dans l'expression *Filii Regni*, les Juifs, les enfants d'Israël.

*e.* (VIII, 17.) P. 40. « Il se chargera de nos infirmités et

soulèvera le poids de nos maux. » Dans ce texte, ceci est au passé, et la traduction servile serait : *il s'est chargé, il a soulevé.* Mais personne n'ignore que le passé prophétique équivaut au futur, comme dans notre langue le présent historique équivaut au passé. Lorsqu'un historien écrit par exemple : « A cette nouvelle César *assemble* autour de lui toutes les légions, et *se met* en marche, etc. », ce présent historique a le sens d'un passé et veut dire *assembla* et *se mit* en marche. Et c'est au passé qu'on devrait le traduire, sous peine de contresens, dans une langue qui n'aurait pas sur ce point le génie particulier de la nôtre. Nous agissons de même dans la traduction du passé prophétique hébreu, qui a le sens du futur.

*a.* (VIII, 29.) P. 42. « Que demandez-vous de nous? » Sur cette traduction du *quid mihi et tibi*, voir ci-après, p. 579, la note *a* (II, 4).

*b.* (IX, 3.) P. 43. « Songèrent-ils en eux-mêmes » εἶπον ἐν ἑαυτοῖς, dirent-ils *en eux-mêmes;* et non *entre eux*, *intra se*, comme le traduit mal le latin.

Le verset suivant confirme ce que nous disons : « Jésus vit leurs pensées »; *cogitationes.*

*c.* (IX, 5.) P. 43. « De rendre cet arrêt. » Outre le sens général de « dire », le latin *dicere*, ainsi que le grec εἰπειν, a le sens d'*édicter*, *ordonner*, *prononcer un arrêt*, etc. C'est un de ces mots un peu incolores qui varient leur signification suivant la circonstance où ils sont placés.

*d.* (IX, 15.) P. 46. « Les Paranymphes, amis de l'Epoux », *Filii sponsi :* hébraïsme pour « les amis et les compagnons de l'Époux ». (Glaire.)

C'étaient ceux qui étaient chargés d'aller chercher l'épouse à sa maison et de la ramener, avec l'époux, dans le domicile de sa famille nouvelle.

*e.* (IX, 18.) P. 47. « Un Chef de synagogue. » C'est ainsi que le personnage est qualifié dans saint Marc, V, 22 et dans saint Luc. VIII, 41.

*a.* (IX, 36.) P. 49. « Emu de pitié jusqu'au fond des entrailles. » C'est le sens de ἐσπλαγχνίσθη en grec et de *racham* en hébreu.

« Épuisés » Ἐσκυλμένοι : littéralement, *écorchés* (par les Scribes et les Pharisiens).

« Gisant à terre et épars. » Le latin ne dit que *jacentes*, « *gisant à terre* », mais le grec ἐῤῥιμμένοι emporte l'idée d'*épars*, mot qui justifie particulièrement la fin de la phrase *comme des brebis sans pasteur*.

*b.* (X, 3.) P. 50. « Et Lebbée, surnommé Thaddée »; c'est le mot à mot du grec, plus complet en ce verset que le latin.

*c.* (X, 5.) P. 59. « Qui devait le trahir. » Ὃς καὶ, *qui et*, disent le grec et le latin.

*d.* (X, 6.) P. 50. « Brebis perdues. » Le latin dit « *brebis* qui ont péri, *quæ perierunt* »; le grec dit « perdues, ἀπολωλότα », et c'est ce dernier mot qu'ont adopté tous les traducteurs.

*e.* (X, 9 et 10.) P. 51. « Ne vous munissez, etc. » Μὴ κτήσησθε veut dire *acquérir*, *faire provision de*, et n'a point seulement le sens passif de *possidere*.

« N'achetez point de brodequins de voyage » ὑποδήματα, comme dit saint Matthieu : — contentez-vous des sandales ordinaires que vous avez aux pieds, σανδάλια : c'est le mot de saint Luc. Ne vous armez point d'une canne de défense : contentez-vous de votre bâton seul pour appuyer votre main, εἰλη ράβδον μονον, ainsi que le spécifie saint Marc.

*f.* (X, 14.) P. 51. « Quelle qu'elle soit », c'est le *quicunque* du commencement du verset.

*g.* (X, 18.) P. 52. « Le témoignage du martyre. » *In testimonium*, dit le latin; εἰς μαρτύριον, dit le grec, qui a, comme tout le monde le sait, la même signification primitive, mais qui devait avoir plus tard cette signification de *témoignage sanglant*, rendu en français par le mot de *mar-*

*tyre*, dérivé du grec. Rien n'empêche de penser que Notre-Seigneur, parlant des persécutions que les Disciples auraient à subir, a donné à ce mot sa signification prophétique.

*a.* (X, 24.) P. 53. « Le Docteur dont il reçoit la leçon » τὸν διδάσκαλον.

*b.* (X, 28.) P. 54. « Craignez, craignez par-dessus tout. » La répétition du mot rend l'insistance du *sed potius*.

*c.* (XI, 13.) P. 57. « Les prédictions des prophètes et les préfigurations de la Loi », *Prophetaverunt*. Le mot français « prophétiser » ne pourrait s'appliquer à la Loi, tandis qu'en hébreu le terme équivalent, signifiant à la fois *prédire* et *préfigurer*, pouvait s'appliquer aux choses comme aux personnes. La pensée du texte est celle-ci : « Tout a été prophétique et figuré jusques au moment où Jean a paru. A partir de Jean, c'est l'histoire présente et la réalisation de ce qui a été ainsi prophétisé ou figuré ». C'est ce que saint Luc explique beaucoup plus clairement en ces termes : *Lex et Prophetæ usque ad Joannem. Ex eo regnum Dei evangelizatur*, etc. « Jusques à Jean la Loi et les Prophètes, depuis Jean la bonne nouvelle du Règne de Dieu.... » Jean achève l'ancienne époque et ouvre la porte de l'Ère nouvelle.

*d.* (XI, 19.) P. 57. « Telle a été la justice », etc. Ce texte, au premier abord fort difficile, ne peut s'expliquer que par un hébraïsme, dont le mot à mot servile ne fait et ne peut faire qu'un non-sens dans une autre langue, tandis que la traduction suivant l'esprit fait apparaître la pensée dans sa vraie lumière.

Au lieu de traduire ἐδικαιώθη ἡ σοφία, *justificata est sapientia*, par « *la sagesse a été justifiée* », il nous semble bon de le traduire par « justice a été rendue à la sagesse », ce qui alors donne une suite et une logique manifeste à tout l'ensemble du passage, incompréhensible autrement.

Le αὐτῆς et le *suis* de la phrase ἀπὸ τῶν τέκνων αὐτῆς, *a filiis suis*, se rapportent, non point à ἡ σοφία, *sapientia*, la sagesse, mais à γενεὰν ταύτην, *generationem istam*, du verset 16, et signifie alors « ce genre d'homme lui-même dont il vient d'être question ». Ainsi que « *les enfants de la France* » veut dire « les Français », ainsi « *les enfants du Pharisaïsme* » veut dire « les Pharisiens ». Et le sens est celui-ci : « Telle a été la justice qui a été rendue par cette engeance d'hommes (les Pharisiens), — et à la sagesse rigoureuse de Jean-Baptiste, — et à la sagesse miséricordieuse de Jésus. »

En dehors de ce sens la suite des idées ne se comprend point.

*a.* (XII, 6.) P. 60. « Le lieu où je suis. » Le mot à mot du grec ὧδε et du latin *hic* serait : « *Ici* est plus grand que le Temple », ce qu'on traduit habituellement et à tort par « *celui qui est ici* ». Notre-Seigneur veut dire : « Le lieu quelconque où je suis, par le fait seul que j'y suis, — est plus encore que le Temple; et les Disciples qui servent à mon œuvre sont plus que les prêtres de votre édifice ».

*b.* (XII, 16.) P. 61. « De ne pas faire d'éclat autour de sa personne : » *ne manifestatum eum faceret*, dit le latin; ἵνα μὴ φανερὸν αὐτὸν ποιήσωσιν, dit le grec. On traduit habituellement : « de ne pas le publier ». C'est inexact. Il s'agit ici, non de la chose, mais de la personne : *eum*, αὐτὸν. Cela signifie manifestement : « N'allez pas faire de bruit sur mon nom, mettre ma personnalité en évidence, faire des manifestations à mon sujet : ne croyez pas me témoigner votre gratitude en vous occupant de ma célébrité et cherchant à faire de moi un personnage illustre; ce n'est point là ce que je cherche ».

*c.* (XII, 20-21.) P. 62. « Jusqu'à ce qu'il fasse entrer la justice en sa pleine victoire, les peuples espéreront en son nom. » Nous modifions dans le texte la ponctuation acceptée, et nous croyons en cela rétablir le sens véritable, car dès lors

(c'est-à-dire en mettant un point après *extinguet*, en place d'une virgule), les idées se suivent avec une entière logique ; tandis que si l'on fait rapporter *donec ejiciat*, etc., à ce qui le précède au lieu de le lier à ce qui suit, le texte ne semble avoir plus ni suite quelconque ni clarté....

Remarquez d'ailleurs la vérité prophétique du sens que nous adoptons et qui est celui-ci : « Tant que tout n'ira pas bien dans le monde, tant qu'il y aura des iniquités et des infortunes, on tournera son espérance vers le nom de Jésus. Et l'on dira : « Le Christianisme n'est pas encore réalisé; la justice évangélique n'est pas encore appliquée, etc. » N'est-ce pas ce que nous entendons tous les jours, même en dehors du peuple croyant?

*a.* (XII, 32.) P. 63. « Ni dans la vie présente ni dans la vie future. » Ἐν τούτῳ τῷ αἰῶνι οὔτε ἐν τῷ μέλλοντι. Le mot αἰών, traduit par *sæculum*, signifie également *vita*.

Il y a donc des fautes qui ne sont pardonnées que dans la vie future. De là le Purgatoire.

*b.* (XII, 36.) P. 66. « Les hommes rendront compte de toute parole vide pour eux d'action et de pratique et cependant proclamée par eux. » *Omne Verbum otiosum*, πᾶν ῥῆμα ἀργόν. On sait le sens des mots *verbum*, ῥῆμα, qui signifient : « parole, mot, discours, sentence, doctrine ». Quant à ἀεργός (ou ἀργός par contraction), son étymologie en donne la nuance précise : α privatif, ἔργον travail : « Toute parole qui n'est pas suivie de travail, toute doctrine proclamée par les lèvres et non appliquée par celui qui parle. » Ce sens seul explique le texte qui précède et celui qui suit, incompréhensibles sans cela : « Comment, étant méchants, pouvez-vous vous faire les prédicateurs du bien? Comment avez-vous le front, tout gonflés de rapine, de prêcher aux autres le détachement, tout souillés d'ignominie, de vous poser en zélateurs de la pureté? Ayez au moins la pudeur de vous taire. Par tes propres paroles en effet tu seras justifié, par tes propres paroles condamné. Tu as dit : « Il faut être charitable,

doux, chaste » : tu as prêché cela aux autres et tu ne l'as pas fait. Tu leur as mis sur les épaules des fardeaux que tu ne touchais pas du bout du doigt. Hypocrite, tu as prononcé toi-même ta propre sentence. »

*a.* (XII, 46.) P. 67. « Et certains de ses proches. » — « On sait que chez les Latins, chez les Grecs et surtout chez les Hébreux, le mot *frater*, ἀδελφός, *ach*, se prenait dans le sens de cousin et de proche en général ». Ainsi s'expriment tous les commentateurs.

*b.* (XIV, 3.) P. 77. « De son frère *Philippe.* » Philippe est dans le grec.

*c.* (XIV, 19.) P. 79. « Puis, faisant les parts, il les distribuait à ses Disciples, etc. » *Et fregit et dedit Discipulis panes.* Le grec dit καὶ κλάσας ἔδωκεν τοῖς μαθηταῖς τοὺς ἄρτους. Le mot ἄρτος veut dire, non seulement « pain », mais encore « nourriture », en général. Il est question ici des pains *et des poissons;* et voilà pourquoi nous traduisons « *faisant les parts* » et non « rompant les pains ».

*d.* (XV, 2.) P. 81. « Au moment de prendre leur repas », *quum panem manducant : manducare panem*, dans la langue des Hébreux, signifie simplement prendre de la nourriture, faire un repas. (Glaire.)

« Ils ne font pas l'ablution des mains. » *Non lavant manus tuas.* Nous traduisons ainsi pour faire pressentir le caractère rituel et liturgique que les Pharisiens formalistes attachaient à cet acte, ce que ne dirait point le mot français *laver.*

*e.* (XV, 4.) P. 82. « Tu secourras respectueusement de tes deniers ton père et ta mère. » Le mot τίμα en grec, *honora* en latin, exprime souvent non seulement la pensée de rendre hommage, mais aussi l'idée de somme d'argent (don, payement, secours, acquittement d'une obligation) versée avec

déférence à quelqu'un revêtu d'une dignité relative et à qui l'on doit le respect. C'est ce que saint Jérôme dit expressément en ces termes et ce que Cornélius à Lapide répète après lui : *Honor, in Scripturis, non tantum reverentiam sed et opem eleemosynam et sustentationem complectitur.*

De là, dans notre langue le mot *honoraire*, employé au lieu de *salaire*, quand il s'agit de donner de l'argent en échange d'un service moral ou intellectuel : *honoraires* de messe, *honoraires* du médecin, de l'avocat, etc. Le même mot est employé au sens que nous indiquons dans saint Paul : I, Tim., V, 3.

*a.* (XV, 15.) P. 84. « Reprit l'entretien », *respondens.* L'entretien avait été coupé en effet par l'incident des Pharisiens scandalisés. Et c'est à cause de cette reprise du discours antérieur que *parabolam istam* doit se traduire par « l'allusion de tout à l'heure ».

*b.* (XV, 17.) P. 84. « En quelque lieu secret. » En grec εἰς ἀφεδρῶνα, sans article.

*c.* (XV, 19.) P. 84. « Pensées mauvaises, homicides, etc. » L'article, que mettent habituellement les traducteurs, n'est pas dans le grec.

*d.* (XV, 22.) P. 84. « Une Chananéenne de ces contrées sortit de sa demeure. » Ἀπὸ τῶν ὁρίων doit être joint à Χαναναία : « une Chananéenne de ces régions ». Ἐξελθοῦσα, employé absolument, signifie donc : « sortant de la cité, de la maison qu'elle habitait ». (L'abbé Fouard.)

*e.* (XV, 23.) P. 85. « Donnez satisfaction. » Le grec dit ἀπόλυσον, c'est-à-dire : « Rendez-la libre, délivrez-la de sa peine, donnez-lui satisfaction. » Le latin *dimitte eam* (que l'on traduit habituellement par « renvoyez-la », mot qui en français pourrait être mal compris) a d'ailleurs ce même sens, que confirme de la façon la plus évidente la réponse que fait Notre-Seigneur à l'insistance des Disciples.

*a* (XV, 27.) P. 85. « De le jeter aux chiens », *catelli* « petits chiens ». Le grec dit simplement τὰ κυνάρια « chiens ».

*b*. (XV, 29.) P. 85. « Il avait gravi la montagne et s'y était assis » εἰς τὸ ὄρος. *In montem*. Le grec contient l'article.

*c*. (XV, 30.) P. 85. « Des estropiés », *Debiles*. Le grec, beaucoup plus clair, dit κυλλούς « des estropiés ».

*d*. (XVI, 18.) P. 90. « Pierre sur qui je bâtirai. » En latin et en français le mot « pierre », *petra*, est féminin, tandis qu'il est masculin en hébreu, de sorte qu'il y a une extrême difficulté de traduire, sans choquer l'oreille, le rapprochement de mots que fait Notre-Seigneur. « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai » est absolument choquant, parce que le mot Pierre, masculin dans la première partie de la phrase, devient tout à coup féminin dans la seconde, ce qui est inadmissible dans le génie de notre langue. Nous ne parvenons à tourner la difficulté que par une demi-faute de français, qui nous a semblé préférable à la traduction bizarre qui a cours.

« Et, contre cette Église, ne prévaudra jamais l'Empire de l'Enfer » Καὶ πύλαι ᾅδου οὐ κατισχύσουσιν αὐτῆς.

En Orient, le mot πύλη « Porte » signifie *une puissance établie*, *un Gouvernement*, *un Empire* ayant ses légions, ses armes, son drapeau, ses peuples. C'est ainsi que l'on dit encore « la Porte Ottomane » pour « l'Empire Ottoman ». De là notre traduction, que l'on eût pu écrire d'ailleurs à la lumière de l'histoire.

Et, à propos de ce que nous venons de dire, il est à remarquer que, non seulement en Orient, mais en Europe et dans nos langues modernes, tout ce qui constitue les Gouvernements établis est constamment désigné par un mot indiquant tel ou tel détail de l'habitation humaine. Non seulement on dit la politique des *Tuileries*, de l'*Escurial*, du *Vatican*, du *Quirinal*, mais les Assemblées s'appellent « *les Chambres* » ; le Ministère, « un *Cabinet* » ; l'entourage

du souverain, « *la Cour* ». On dit : le discours *du Trône*, pour le discours du Roi; la Papauté, c'est *le Saint-Siège;* le Gouvernement turc se nomme *le Divan;* etc., etc.

*a.* (XVI, 19.) P. 91. « De sorte que sera fermé dans les cieux tout ce que tu auras fermé sur la terre, etc. » Les mots *ligare* et *solvere* sont synonymes d'ouvrir et de fermer; parce qu'anciennement on ouvrait les portes en déliant la barre, et on les fermait en la liant. Les clefs sont le symbole de la puissance. (Glaire.)

*b.* (XVI, 23.) P. 91. « Arrière de moi, Tentateur : » *Vade post me, Satana.* Le mot *Satan,* comme le remarque très bien le savant abbé Fouard, n'a pas ici le sens qu'on lui donne dans notre langue, où il est le synonyme de Lucifer, prince des Démons.

L'hébreu שָׂטָן ne sert le plus souvent dans l'Écriture que pour désigner un adversaire dangereux et obstiné, signifiant également : *tentateur, ennemi, tout ce qui fait obstacle.*

C'est ce qu'on voit, entre autres passages de la Bible, dans le second livre des *Rois*, ch. XIX, 22, où David, au jour de la soumission de ses ennemis, répond à Abisaï, qui lui conseille d'exterminer un rebelle repentant : *Cur efficimini hodie in satan? ergone hodie interficietur vir in Israël? an ignoro hodie me factum regem super Israël?* Ce que Sacy et tous les interprètes traduisent ainsi : « Pourquoi me devenez-vous aujourd'hui *des tentateurs?* Est-ce donc un jour à faire mourir un enfant d'Israël? Et puis-je ignorer que je deviens aujourd'hui Roi d'Israël? »

Au livre III des Rois, V, 5, Salomon, faisant à Hiram, roi de Tyr, le tableau du calme profond qui a succédé, sous son règne, au temps agité des guerres paternelles, lui dit : « *Nunc autem requiem dedit Dominus Deus meus mihi per circuitum; et non est satan neque occursus malus.* » Ce que, encore une fois, tous les traducteurs interprètent ainsi : « Maintenant le Seigneur mon Dieu m'a donné la paix avec tous les peuples qui m'environnent, et il n'y a plus d'ennemi, ni de fâcheuse invasion ».

Dans le texte présent, l'évidence du sens est la même.

« Satan » n'est pas ici le nom propre du Diable, mais le nom commun de *tentateur*, d'*adversaire*, d'*obstacle vivant*.

*a.* (XVI, 25.) P. 92. « Et trouvera la Vie, celui qui la perd à cause de moi. » Les mots ψυχή en grec et *anima* en latin veulent dire à la fois *âme* et *vie*. De sorte qu'il est impossible d'être pleinement assuré du vrai sens, ou tout au moins de la vraie nuance. Nous avons suivi le sens le plus universellement adopté.

*b.* (XVIII, 7.) P. 98. « Car c'est une fatalité qu'ils aient lieu. » La Vulgate ayant traduit par *necesse est*, tous les traducteurs français ont mis « il est nécessaire ». Mais le grec ἀνάγκη γάρ εστιν veut dire tantôt « c'est une nécessité », tantôt « c'est une calamité », et ce dernier sens me paraît le plus probable dans la bouche de Notre-Seigneur. Toutefois, la phrase : *c'est une fatalité*, ayant en français ce double sens, rend, en toute exactitude, la nuance du grec.

*c.* (XVIII, 23.) P. 101. « Avec certains personnages attachés à son service. » Le texte dit *cum servis suis*. Mais ce mot de « serviteur » n'indiquait pas, dans des monarchies d'Orient, l'idée de « domestique » qu'il implique dans notre langue, et comprenait les princes et les ministres du Souverain. Or c'était évidemment de ceux-là qu'il s'agissait, car le premier qui se présente devait dix mille talents, c'est-à-dire environ cinquante millions, ce qui n'était possible qu'à quelque haut dignitaire de l'État. De là notre traduction.

*d.* (XIX, 4.) P. 103. « L'être humain » *hominem;* c'est-à-dire la créature humaine. « Ce mot, dit l'abbé Glaire, doit s'entendre non d'un individu, mais de l'espèce; c'est pourquoi il est considéré ici comme un pluriel dans la Vulgate : — « Dieu *les* fit mâle et femelle ». Il en est de même dans la Genèse, I, 27, d'où Jésus-Christ a emprunté sa citation ».

*e.* (XIX, 9.) P. 103. « Hors le cas de prostitution. » Voy.

..

ci-dessus, page 537 *b* (V. 32), la note sur cette expression, déjà employée dans l'Évangile de saint Matthieu.

*a.* (XIX, 11-12.) P. 104. « Tout le monde n'est pas capable de ce parti.... Que celui qui a la force d'en arriver là y arrive. » On a traduit bien à tort par : « Tous ne comprennent point cette parole.... Que celui qui peut comprendre comprenne! » Le texte ne dit rien de semblable, bien que le latin ait pu déjà prêter à ce contresens. Οὐ πάντες χωροῦσιν τὸν λόγον τοῦτον.... ὁ δυνάμενος χωρεῖν χωρείτω. Le verbe χωρεῖν veut dire *avoir la capacité de, être capable de, en arriver à, parvenir à tel degré.* Et la phrase signifie : « Tous ne sont pas capables de ce que je dis ici, de cette solution, de ce parti. » Nous adoptons en cela le sens de saint Jérôme.

*b.* (XIX, 16.) P. 105. « Un jeune homme. » Le texte dit *unus*, mais plus loin, au verset 20, le mot *adolescens* indique que cet *unus* était parmi les jeunes gens.

*c.* (XIX, 17.) P. 105. » Pourquoi m'appelles-tu bon? » C'est le sens mot à mot du grec et l'expression des autres Évangélistes. Marc, XI, 18, Luc, XVIII, 18. Τί με λέγεις ἀγαθόν. Le *Quid me interrogas de bono*, du latin, ne traduit pas le grec, n'est pas conforme aux deux autres Évangélistes, et ne se lie en aucune sorte avec le sens général.

*d.* (XIX, 26.) P. 106. « Cela ne se peut par les forces humaines, mais par la force de Dieu tout est possible » παρὰ ἀνθρώποις, παρὰ δὲ θεῷ. Παρὰ gouvernant le datif a le sens de *au pouvoir de, par la force de :* τοῦτο παρὰ σοί ἐστιν, « cela est en ton pouvoir ».

*e.* (XIX, 28.) P. 107. « La Genèse nouvelle » ἐν τῇ παλιγγενεσίᾳ.

*f.* (XX, 1.) P. 107. « Et voici une autre comparaison relative au Royaume des Cieux ».

L'hébraïsme : « *Le Royaume des Cieux est semblable à un homme qui sortit*, etc. », ne peut, en sa forme propre, être

transporté dans notre langue. Ceux qui le font parlent hébreu avec des mots français et, oubliant complètement la différence de génie de ces deux idiomes, font employer à Notre-Seigneur des expressions anormales et illogiques. Le Royaume des Cieux, en effet, n'est pas *semblable à un homme qui sortit*, etc.; mais il trouve sa similitude, sa parabole, l'image de l'un des côtés par où on peut l'envisager, le reflet de sa justice distributive, l'écho de sa pratique miséricordieuse, dans l'ensemble du fait suivant :

« En quête de gens, pour travailler sa vigne, un homme « sortit de grand matin, etc. »

Les mots *semblable à*, que les traducteurs serviles font rapporter *à un homme*, se rapportent évidemment *à l'ensemble du fait qui va être raconté*, et annonce que ce qui suit est une parabole.

*a.* (XX, 15.) P. 109. « De mes biens. » Ces mots sont dans le grec : ἐν τοῖς ἐμοῖς.

« Et pourquoi vois-tu de mauvais œil que je sois bon? » *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum?* Dans le style des Hébreux, comme dans celui des Grecs et des Latins, un mauvais œil est un œil jaloux et désigne un homme envieux et souvent un avare. Au contraire, un œil bon marque la bonté, la libéralité. (L'abbé Glaire.)

*b.* (XX, 17.) P. 109. « Chemin faisant. » Ces mots sont dans le grec. Ἐν τῇ ὁδῷ.

*c.* (XX, 25.) P. 110. « Et que les grands exercent sur elles un pouvoir impérieux. » C'est le sens littéral du grec οἱ μεγάλοι κατεξουσιάζουσιν αὐτῶν.

*d.* (XXI, 13.) P. 113. « Maison de la prière sera le nom de ma maison. » *Domus mea domus orationis vocabitur.* En hébreu comme en français, le futur équivaut souvent à un ordre. Le père dit à son fils : « Vous ferez ceci et votre frère fera cela », pour « *Faites ceci et que votre frère fasse cela* ».

*a.* (XXI, 16.) P. 114. « Sur des lèvres d'enfants et de nourrissons qu'on allaite, je mettrai un jour la juste louange. » C'est le sens du grec qui diffère de celui du latin. Le grec emploie le verbe à la première et non à la seconde personne, au futur et non au passé. Κατηρτίσω αἶνον, mot à mot : *je mettrai en bon ordre la louange* c'est-à-dire *je mettrai la louange ordonnée, la louange juste.* Le mot « *un jour* » que nous plaçons dans le texte n'est qu'une accentuation du futur.

*b.* (XXI, 17.) P. 114. « Où il passa la nuit » Ηὐλίσθη ἐκεῖ. Bien qu'αὐλίζομαι n'ait pas nécessairement dans le Nouveau Testament son sens primitif de « coucher en plein air » (dans l'αὐλή, où le pasteur et son troupeau dormaient sur le sol), il est probable qu'il en fut ainsi pour Jésus. (L'abbé Fouard.)

*c.* (XXI, 33.) P. 117. « Avait loué des cultivateurs pour la travailler », au lieu de la traduction habituelle : « Il la loua à des vignerons ».

Les mots *locavit vineam agricolis*, Ἐξέδοτο αὐτὸν γεωργοῖς, présentent les deux sens :

Ou bien : *Il loua sa vigne à des cultivateurs;*

Ou bien : *Il loua des cultivateurs pour travailler sa vigne.*

Une amphibologie semblable existe dans notre langue : « Je lui ai loué cette maison » signifie également deux sens opposés : 1° « *Je lui ai pris à loyer cette maison;* 2° *Je lui ai donné à loyer cette maison.*

Nous avons choisi le sens le plus logique.

Il ne la donna pas à loyer, puisque, l'automne venu, il envoie, non pour chercher de l'argent, mais pour recueillir « les fruits de la vigne » *fructus ejus*, τοὺς καρποὺς αὐτοῦ.

*d.* (XXII, 16.) P. 121. « En compagnie de certains personnages appartenant à la cour du roi Hérode », *Herodianis.* Il nous semble évident, comme au P. Lamy, que ceux que l'Evangile désigne sous ce titre n'étaient aucunement les

disciples d'une secte croyant qu'Hérode était le Christ, opinion absolument ridicule, dit saint Jérôme, car on ne lit nulle part rien qui y ait rapport. Les *Herodiani* étaient tout simplement les gens de la cour d'Hérode : la traduction syriaque les appelle les « hommes de la maison d'Hérode ». On comprend que les Pharisiens, ayant dessein de poser à Notre-Seigneur une question politique compromettante, aient eu la pensée de se faire accompagner de quelques-uns des personnages qui vivaient dans l'entourage du Prince.

*a.* (XXII, 43.) P. 123. « David inspiré », *David in spiritu*, c'est-à-dire, parlant par l'Esprit de Dieu. (L'abbé Glaire.)

*b.* (XXIV, 15.) P. 131. « L'abomination de la désolation. » C'est le mot à mot du latin. Le grec se traduirait plutôt par « l'*horreur de la dévastation, de l'infamie, de l'abandon* ». Le sens précis de ces mots échappe à notre esprit. Voy. Daniel, 4, 27.

*c.* (XXIV, 18.) P. 131. « Son manteau. » Τὰ ἱμάτια, le vêtement de dessus.

*d.* (XXIV, 20.) P. 131. « Priez, priez. » La répétition a lieu pour remplacer la force du *autem*.

*e.* (XXIV, 29.) P. 132. « La dynamique des cieux », αἱ δυνάμεις τῶν οὐρανῶν.

*f.* (XXIV, 34.) P. 133. « Cette race [la race humaine] », dans ce mot « cette race, ἡ γενεά, *hoc genus* », saint Jérôme voit, non point la génération d'alors, sens évidemment impossible, non point la race juive, sens trop restreint à côté de la phrase qui suit et qui montre l'effondrement du ciel et de la terre, mais bien la race humaine tout entière, témoin futur et personnage dans ce drame final. Nous adoptons ce sens comme le plus plausible.

*g.* (XXVI, 23.) P. 143. « Mon commensal, celui qui prend

avec moi sa part au même plat », etc. « C'est un de ceux qui mangent avec moi, un commensal, un ami, qui doit me trahir. » (Patrizzi.)

La façon habituelle de traduire : *Celui qui met la main au plat en même temps que moi*, eût été la désignation claire et précise, tandis que le Seigneur n'a voulu faire que cette désignation vague et mélancolique, qui était un dernier appel à la conscience du coupable.

*a.* (XXVI, 28.) P. 144. « De ceci buvez tous », etc. Dans le texte grec la répétition de l'article donne aux deux membres de la phrase une force qui défie toute traduction : Τοῦτο γάρ ἐστι τὸ αἷμά μου τὸ τῆς καινῆς διαθήκης, τὸ περὶ πολλῶν ἐκχυνόμενον εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν. La pensée du Sauveur se développe par une gradation, dont chaque trait va à convaincre qu'il faut prendre les paroles dans leur sens littéral. (L'abbé Fouard.)

Dans notre traduction, nous essayons de rendre cela par la répétition du mot « le sang ».

*b.* (XXVI, 41.) P. 146. « L'esprit est *plein d'ardeur :* mais la chair est faible. Le mot *prompt* traduisait parfaitement autrefois, dans notre vieille langue française, le sens du mot latin *promptus*, qui voulait dire, absolument comme le grec πρόθυμος, *bien disposé*, *plein d'ardeur et de zèle*, expression qui convenait si bien au caractère vif et primesautier de aint Pierre. Mais peu à peu, par suite des changements que le temps apporte, ce même mot *prompt* a cessé totalement d'exprimer cette idée pour se restreindre à la signification de *rapide* : de sorte que les traducteurs, en se copiant les uns les autres, depuis deux siècles, ont perdu le vrai sens, précisément parce qu'ils ont conservé le mot.

*c.* (XXVI, 48.) P. 147. « Et il l'embrassa avec effusion. » Le traître avait dit : « Celui que j'embrasserai », ὃν ἂν φιλήσω. Et l'Évangéliste raconte le fait, non avec le même verbe, mais avec un augmentatif, καὶ κατεφίλησεν αὐτόν.

*a.* (XXVII, 5.) P. 152. « Dans le sanctuaire », Ἐν τῷ ναῷ. Trench, qui maintient ce sens avec Meyer et Alford, défie ses adversaires de produire un seul passage où ναός soit mis pour ἱερόν. (*Synonyms of the New Testament*, cité par l'abbé Fouard.)

*b.* (XXVII, 15.) P. 153. « A l'occasion de la fête de Pâque, Κατὰ ἑορτήν. Ἑορτήν, employé seul, désigne la Pâque (Bernhardy, *Syntax*, S. 240); et du reste saint Jean (XVIII, 30) dit formellement : Ἐν τῷ Πάσχα.

*c.* (XXVII, 34.) P. 156. « Mêlé d'herbe amère. » Le terme grec χολή, rendu par *fiel* dans la Vulgate et nos versions modernes, est emprunté aux Septante, dit l'abbé Fouard, et traduit habituellement chez eux un mot hébreu qui signifie « herbe amère et vénéneuse », le pavot d'après Gésénius. C'est ce mot que nous lisons dans le psaume prophétique LXX qui décrit les souffrances du Messie. « Ils me donneront en nourriture l'herbe amère et, dans ma soif, m'abreuveront de vinaigre. »

# NOTES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT MARC

*a.* (I, 3.) P. 167. « Sa voix retentissait. » Βοῶντος, mugissant comme un bœuf.

*b.* (I, 15.) P. 169. « Convertissez-vous. » Voy. la note de saint Matth., p. 536, *d.* (IV, 17.)

*c.* (I, 27.) P. 170. « Frémissants et émerveillés. » D'après le grec, il y eut un frémissement d'effroi mêlé à l'admiration, comme cela arrive presque toujours en présence d'un fait surnaturel, ἐθαμβήθησαν.

*d.* (III, 20.) P. 180. « De prendre quelque nourriture. » *Manducare panem*, c'est-à-dire simplement manger, prendre de la nourriture. Voy. Matth., XV, 2. (Glaire.)

*e.* (III, 21.) P. 180. « Qu'il était tombé en défaillance. » Le latin, *quia in furorem versus est*, ne traduit que l'un des nombreux sens du mot grec ὅτι ἐξέστη, qui signifie littéralement *être hors de*, *être sorti de*, et, par extension, *n'avoir plus sa connaissance*. Et ce mot, de même qu'en français, a le double sens : — d'un côté, d'être tombé en défaillance et de s'être évanoui, — de l'autre, d'avoir perdu la raison et d'être devenu fou. Or, ici, il ne peut s'agir, en toute évidence, que d'être tombé en faiblesse, de s'être évanoui par défaillance, défaillance expliquée manifestement par le verset précédent, lequel spécifie qu'au milieu de tant de fatigues, *il ne lui avait pas été possible de prendre de nourriture*. De là le bruit qu'il était tombé en défaillance.

Comment cependant s'est formée la traduction latine? Probablement par quelque erreur de copiste. Le traducteur primitif aura mis *in deliquium* qui sera devenu *in delirium*, auquel aura été substitué le synonyme *in furorem*. Mais le grec est clair.

*a.* (III, 30.) P. 181. « S'il s'exprimait ainsi, c'était à cause de cette parole prononcée par eux. » *Quoniam dicebant*, c'est-à-dire « Jésus tint ce discours parce qu'ils disaient, etc. » Ce genre d'ellipse est commun dans le style de l'Écriture. (Glaire.)

*b.* (III, 33.) P. 181. « Voilà, dit-on, votre Mère et vos cousins. » Voy. à ce sujet la note de saint Matthieu, p. 543, *a.* (XII, 46.)

*c.* (IV, 12.) P. 183. « De sorte que » et non « afin que » : *ut* en latin et ἵνα en grec ont ce double sens. La logique nous a fait choisir le premier.

« Et à répudier leurs vices. » Mot à mot : « *De peur qu'ils ne se convertissent et que leurs vices ne soient expulsés.* » ἀφίημι en grec, comme *dimittere* en latin, a non seulement la signification de *pardonner*, qui serait ici un contresens, mais celle de *renvoyer*, *licencier*, *congédier*, *répudier*, *faire cesser*.

C'est avant tout avec la lumière de la raison qu'il faut éclairer toute cette phrase, sous peine de lui faire dire absolument le contraire de ce qu'elle exprime en réalité.

*d.* (IV, 14.) P. 183. « C'est celui qui sème la Doctrine » τον λογον, *le verbe*, *la parole*, *le discours*, *la pensée*, *la doctrine*, *la raison*, *la vérité*, *la sagesse*, le mot grec implique tous ces divers sens. Et je crois qu'il est impossible de bien rendre le texte dans notre langue, sans les employer tantôt séparés et tantôt réunis, et sans présenter ainsi sous toutes ses facettes, si je puis m'exprimer de la sorte, le diamant de cette expression.

*e.* (IV, 33.) P. 186. « A ces peuples », εἰς αὐτοὺς, c'est-à-dire le peuple. (Patrizzi.)

*a.* (V, 7.) P. 188. « Que voulez-vous de moi? » Voir sur cette traduction du *quid mihi* la note de saint Jean, p. 577, *a.* (II, 4.)

*b.* (VI, 2.) P. 192. « Étaient comme mis hors d'eux-mêmes. » C'est le sens du grec ἐξεπλήσσοντο, d'autant plus évident que la suite du texte explique nettement le sentiment des compatriotes de Jésus.

*c.* (VI, 12.) P. 194. « Se convertir. » Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, l'expression grecque ἵνα μετανοήσωσιν est mal traduite par le latin, *ut pœnitentiam agerent*. Elle réveille en effet l'idée du repentir, du changement de pensées et de conduite, et non l'idée du cilice et des austères représailles contre soi-même, qui caractérise la pénitence proprement dite. Remarque de pure exactitude et de linguistique, qui ne tend nullement, du reste, à affaiblir dans les âmes le sentiment de la pénitence, entendue dans son sens le plus sévère. L'auteur de cette traduction a écrit dans sa jeunesse un livre intitulé : *l'Esprit et la Chair*, *Philosophie des Macérations*, et ne peut être suspecté de méconnaître la grande pensée chrétienne de la pénitence. Il constate seulement qu'elle n'est point exprimée ici.

*d.* (VI, 21.) P. 195. « Aux chefs militaires. » Le latin dit *principibus*, mais le grec est plus précis : χιλιάρχοις, *chef de mille hommes*, *tribuns militaires*, *commandants de troupe.*

*e.* (VII, 2.) P. 200. « Par les en reprendre aigrement. » *Vituperaverunt.*

*f.* (VII. 5.) P. 201. « Se permettent-ils de dévier de la tradition des Anciens? » *Non ambulant juxta traditionum seniorum?*

*g.* (VII, 10.) P. 201. « Viens filialement au secours de ton

père et de ta mère. » Voy. la note de saint Matth. P. 543, *e.* (XV, 4.)

*a.* (X, 8.) P. 219. « Et tous deux ne seront plus qu'une seule chair. » *Et erunt duo in carne una*, que l'on traduit fort mal habituellement, et avec un contre-sens de sentiment, lorsque l'on dit : « Et ils seront deux en une seule chair », Ἔσονται οἱ δύο εἰς σάρκα μίαν. Tel est le grec, que l'article οἱ rend beaucoup plus clair et moins amphibologique que le latin.

*b.* (X, 15.) P. 219. « Ne croira pas. » *Non receperit*, μὴ δέξηται. *Ne recevra pas*, *n'admettra pas*, et par suite *ne croira pas.*

*c.* (X, 17) P. 219. « Puis il poursuivit son chemin » : *egressus in viam.*

*d.* (X, 21.) P. 220. « A cette réponse. » C'est le sens évident du *autem.*

*e.* (X, 32.) P. 222. « Ceux qui continuaient à le suivre. » Οἱ δὲ ἀκολουθοῦντες ἐφοβοῦντο. Les mots οἱ δὲ acceptés par Tischendorf, Trégelles, etc., sur l'autorité des manuscrits du Sinaï et du Vatican et du codex d'Éphrem, indiquent qu'*une partie seulement* des Disciples suivirent le Seigneur, et cette troupe plus fidèle se composait évidemment des Douze que Jésus appelle aussitôt : Καὶ παραλαβὼν πάλιν τοὺς δώδεκα. (L'abbé Fouard.)

*f.* (X, 42.) P. 223. « Ceux qui s'imaginent régner sur les Nations. » Οἱ δοκοῦντες ἄρχειν : ceux qui s'imaginent commander et s'arrogent ce titre de Roi, qui ne convient proprement qu'à Dieu seul. (*Id.*)

*g.* (XI, 4.) P. 225. « Au détour du chemin. » Ἀμφόδου signifie, non l'endroit où deux chemins se rencontrent, « bivium » (Vulgate), *mais une route qui tourne*, le *détour d'une route.* (*Id.*)

*a.* (XI, 10.) P. 225. « Soyez notre Sauveur. » Hosanna : ce même mot dans le psaume CXVIII, 25, est traduit par les Septante : σῶσον δή « Sauve-nous ».

La fête des Tabernacles, où cette prière était souvent répétée, en avait pris le nom d'Hosanna (Buxtorf, *Lexicon Hebraicum*). C'est aux rites de cette solennité que les Disciples empruntent leurs joyeuses démonstrations, les palmes qu'ils tiennent à la main, et les acclamations tirées du grand Hallel, du psaume CXVIII en particulier : « Sois « notre Sauveur (*Hosanna!*) ô Jéhovah!... Qu'il soit béni « celui qui vient au nom du Seigneur! » (L'abbé Fouard.)

*b.* (XI, 13.) P. 226. « Bien que ce ne fût pas encore le moment des figues, etc. » Le texte grec οὐ γὰρ ἦν καιρὸς σύκων, traduit par la Vulgate *non enim erat tempus ficorum*, est placé à la fin du verset; mais le génie des constructions hébraïques et le sens de l'ensemble, comme la logique même de l'acte divin, nous permettent — ou plutôt nous commandent — de supposer que cette fin de phrase en domine le commencement. Avec cette simple transposition s'éclaire tout à coup ce passage, très embarrassant pour l'esprit, quand on le traduit autrement.

*c.* (XI, 16.) P. 227. « Chargé de tel ou tel fardeau, prit le Temple pour lieu de passage. » Σκεῦος en grec, et *vas* en latin, signifient, non seulement un vase, mais un ustensile et un objet quelconque, *Transferret vas per Templum. Trans*, à travers de, *ferre*, porter, c'est-à-dire faire un lieu de passage. Il faut souvent décomposer le mot, afin de le traduire dans notre langue par une tournure rendant mieux le relief de l'idée.

*d.* (XII, 41.) P. 236. « Y jetaient *avec ostentation*, » *Jactabant*. De *jactare* vient *jactance*.

*e.* (XIII, 9.) P. 238. « Témoins et martyrs. » Voy. la note de saint Matthieu, p. 541, *g.* (X, 28).

*a.* (XIII, 17.) P. 238. « Malheureuses les femmes, etc. ». *Væ* n'est pas une malédiction en cet endroit, mais plutôt une expression de profonde sympathie. « Pauvres mères! qui ne pourrez fuir assez vite. » (L'abbé Fillion.)

*b.* (XIV, 45.) P. 246. « Et l'embrassa avec effusion. » Voy. note de saint Matthieu, p. 552, *c.* (XXVI, 48.)

*c.* (XV, 25.) P. 252. « Il n'est pas encore midi ». *Erat autem tertia hora.*

Saint Marc, en rapportant que Jésus fut mis en croix à la troisième heure, veut simplement dire que le crucifiement eut lieu *avant midi*, avant que le laps de temps désigné sous le nom de troisième heure fût complètement écoulé. (L'abbé Fouard.)

*d.* (XV, 33.) P. 253. « Vers midi », *hora sexta.* La sixième heure venue, c'est-à-dire à midi. (Glaire.)

*e.* (XV, 34.) P. 253. « A trois heures », *hora nona.* A la neuvième heure, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi. — Éloï, Éloï, etc. Ces paroles sont prises du Ps. XXI. (Glaire.)

# NOTES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC

*a.* (I, 1.) P. 261. « Qui font l'objet de notre foi. » Avec Origène, Théophylacte, Euthymius, Érasme, Grotius, Huh, Olshausen, nous considérons que πεπληροφορημένων signifie, — non point « des choses qui se sont accomplies parmi nous », *completæ sunt*, — mais bien « qui sont accréditées parmi nous », *compertissimæ*.

*b.* (I, 18.) P. 263. « Comment voulez-vous que je puisse croire à cela? » *Unde hoc sciam?* κατὰ τί γνώσομαι τοῦτο; — Γνώσομαι a ici le sens, non de *savoir*, mais de *avoir une telle opinion, croire*. Ce n'est pas une preuve qu'il demande, c'est un doute qu'il exprime, et ce sens est évidemment établi par la réponse de l'Ange : *Pro eo quod non credidisti*, « parce que tu n'as pas cru ».

*c.* (I, 22.) P. 264. « Demeura donc *sourd et muet*. » Au verset 22, l'état de Zacharie est indiqué par le mot grec κωφός, lequel veut dire, il est vrai, *muet*, mais aussi *sourd et muet*. Et au verset 62, il est dit que l'on demanda « par signes », *innuebant autem patri ejus*, quel nom il fallait donner à l'enfant. Donc il était devenu, non seulement *muet*, mais *sourd*, et, des deux sens de κωφός, c'est celui de *sourd-muet* qui est manifestement le vrai.

*d.* (I, 30.) P. 265. « Vous avez conquis les bonnes grâces de Dieu. » Εὗρες γὰρ χάριν παρὰ τῷ θεῷ. Les mots « vous avez trouvé grâce devant Dieu, » par lesquels on traduit ordinairement, ne rendent ici ni le sens, ni le sentiment du texte, lequel signifie que Marie a gagné le cœur de Dieu.... « Vous

avez trouvé grâce » semble impliquer une idée de faute commise et un pardon obtenu, idée qui serait ici entièrement fausse.

Le mot grec χάρις ne veut pas dire seulement « grâce » (dans le sens de beauté), mais « bonnes grâces, bienveillance, amour » ; χάριν ἔχειν τινός *ou* παρά τινι est une expression consacrée qui signifie *avoir la faveur ou les bonnes grâces de quelqu'un.* (Voy. le *Dictionnaire* d'Alexandre.)

*a.* (I, 34.) P. 265. « Avec mon mari. » Ἀνήρ en grec, comme *vir* en latin, signifie *mari, époux;* et la phrase marque le vœu de virginité conjugale fait par Marie. La traduction de Sacy, universellement copiée et reproduite, est un contre-sens et une grossièreté que les *Analecta juris Pontificii* ont relevée jadis très vivement. (Voir *Analecta*, 21e livraison, juillet et août 1857.)

*b.* (I, 35.) P. 265. « Ne sera autre que le Fils de Dieu », *Vocabitur Filius Dei;* hébraïsme, pour *sera le Fils,* etc. Compar. Dan., VII, 14, 27; Mich. IV, 7. (Glaire.)

*c.* (I, 69.) P. 269. « Il nous suscite un Sauveur puissant », *Erexit cornu salutis nobis.*

*Cornu salutis* (Ps. CXXXI, 17); c'est-à-dire *un puissant Sauveur.* Chez les Hébreux, la corne était un symbole de la force. (L'abbé Glaire.)

*d.* (I, 76.) P. 269. « Tu seras le Prophète du Très-Haut », *Propheta altissimi vocaberis.* — Voy. la note ci-dessus, *b.* (I, 35).

*e.* (II, 23.) P. 272. « Sera consacré », *Sanctum Domino vocabitur.* Hébraïsme, pour *sera consacré.* (Glaire.)

*f.* (III, 2.) P. 276. « L'ordre de Dieu. » Ῥῆμα signifie ici *ordre,* dit saint Chrysostome (*Hom.* X, *in Matth.*)

*g.* (III, 14.) P. 277. « Abstenez-vous de chercher querelle »,

Μηδὲ συκοφαντήσητε. Ce mot du texte grec, que le latin traduit par *neque calumniam faciatis*, s'emploie en effet au propre pour *calomnier*, mais il signifie par extension *chicaner, chercher querelle*. Et ce sens est bien plus indiqué, dans l'avis donné par Jean à des soldats. La diffamation n'est point leur vice capital, mais ils sont aisément querelleurs.

*a.* (IV, 1.) P. 280. « Le poussa au désert. » Dès que le Christ eut reçu le Baptême, il fut conduit par l'Esprit, *ductus a Spiritu*, raconte saint Matthieu ; « poussé », *Spiritus agebatur*, dit saint Luc ; « jeté », emporté, chassé « au désert », *Spiritus expulit eum in desertum*, selon saint Marc. L'énergie des termes choisis par les Évangélistes marque évidemment que, si l'Esprit de Dieu ne cessa de guider les pas du Sauveur, il y eut ici de sa part une action plus sensible et plus vive que d'ordinaire. (L'abbé Fouard.)

*b.* (IV, 22.) P. 282. « Tel fut son début. » C'est le *cœpit dicere* du verset précédent.

*c.* (IV, 34.) P. 284. « Que voulez-vous de nous? » Voy., sur le *Quid nobis et tibi*, la note de saint Jean, p. 579, *a* (II, 4.)

*f.* (VI, 16.) P. 293. « Qui fut un traître cependant! » ὃς καὶ ἐγένετο προδότης.

Voy., sur la façon dont nous coupons en quatre groupes les Apôtres, la note de saint Matthieu, page 48.

*g.* (VI, 38.) P. 296. « Dans votre propre trésor », εἰς τὸν κόλπον ὑμῶν, *in sinu vestro*. Le mot grec et le mot latin signifient non seulement un *sein*, mais *une capacité quelconque destinée à recevoir, à contenir, à conserver* soit de l'argent, soit toute chose ayant de la valeur : de sorte que ce mot peut se traduire, suivant les circonstances, par *bourse, poche, sac, armoire, grenier, réserve, trésor*, etc. *Sinum laxare*, dit Sénèque, « délier les cordons de sa bourse ». *Quo pretium condat non habet ille sinum*, « il n'a pas d'armoire

pour mettre son argent », dit Ovide. *Sinus ære plenos reportare*, « revenir, la poche pleine de monnaie », dit Columelle.

*a.* (VI, 45.) P. 297. « Du bon trésor de son cœur l'homme bon tire le bien et déverse le bien, etc. » *Tirer le bien et déverser le bien* : ces deux expressions sont nécessaires pour rendre la totalité du mot grec προφέρει, qui veut dire à la fois *tirer du dedans* et *faire passer au dehors*.

*b.* (VII, 35.) P. 303. « Telle a été la justice, etc. » Ce texte est fort difficile. Voy. la note de saint Matthieu, p. 542, *d.* (XI, 19.)

*c.* (VIII, 28.) P. 310. « Que demandez-vous de moi? » Voy. ci-après la note de l'Evangile selon saint Jean, p. 579, *a.* (II, 4.)

*d.* (VIII, 49.) P. 313. « Ne fatiguez pas davantage le Maître. » Le Maître est dans le grec : τὸν Διδάσκαλον.

*e.* (IX, 3.) P. 314. « Vêtement de rechange. » Nous ne traduisons point par *double vêtement*, parce qu'on pourrait confondre avec l'idée de manteau.

*f.* (IX, 10.) P. 315. « Qui dépend de la ville de Bethsaïde. » Le mot πολεως est dans le grec.

*g.* (IX, 27.) P. 317. « La Royauté du Dieu », τὴν Βασιλείαν τοῦ Θεοῦ. La Royauté du Dieu qui est en moi.... Cette expression grecque a plusieurs sens : — Royaume de Dieu, — Règne de Dieu, — Royauté de Dieu, — sens qu'il faut déterminer par le contexte. Ici, c'est une allusion de Jésus à sa propre Royauté divine, à cette Royauté divine dont les Apôtres devaient voir l'éclat à la Transfiguration et à l'Ascension, ressentir les effets par l'envoi du Saint-Esprit à la Pentecôte, et comprendre la toute-puissance par les Miracles qu'ils accompliraient eux-mêmes au nom de Jésus.

*a.* (IX, 41.) P. 319. « ... et me ferez-vous souffrir? » ἀνέξομαι ὑμῶν, souffrirai-je de vous?

*b.* (IX, 49.) P. 321. « Un individu » : *Quemdam.*

*c.* (IX, 51.) P. 321. « Il prit donc, d'un visage ferme, la direction de Jérusalem » *Faciem suam firmavit* : « Il fixa son visage; il tourna sa face, il se mit en chemin pour aller à Jérusalem. » — Tel est le sens que donne l'abbé Glaire de cette locution. « Il manifesta avec fermeté la résolution d'aller à Jérusalem » est l'interprétation de Mgr Gaume. Les deux sens, vrais tous deux, se trouvent réunis dans la traduction que nous proposons.

*d.* (IX, 54.) P. 322. « Comme Élie », qui n'est point dans le latin, est dans le grec. La Vulgate, la Syriaque de Cureton et le manuscrit du Sinaï omettent ces mots : ὡς καὶ Ἠλίας ἐποίησεν. Mais l'autorité des versions (peschito, copte, gothique, éthiopienne) et des manuscrits qui les conservent (codex Alexandrinus, Ephraemi, Bezæ) nous paraît trop grave pour les passer sous silence. (L'abbé Fouard.)

*e.* (IX, 55.) P. 322. « Jésus se tourna vers eux », *conversus.* « Et sa voix devint sévère », *increpavit.*

*f.* (IX, 56.) P. 322. « Pour donner la mort aux hommes. » Ψυχὰς ἀνθρώπων ἀπολέσαι, dit le grec. Or, ψυχή, qui veut dire *âme*, veut dire aussi *la vie de l'homme, l'homme lui-même.*

*g.* (X, 2.) P. 323. « De faire surgir », ἐκβάλῃ, qui n'a pas tout à fait le sens de « qu'il envoie », *mittat*, indiqué par le latin.

*h.* (X, 4.) P. 323. « En chemin ne vous attardez point à faire des salutations à l'un et à l'autre », μηδένα κατὰ τὴν ὁδὸν ἀσπάσησθε. Le verbe ἀσπάζομαι, qui veut dire saluer, signifie aussi et primitivement *s'attacher à, ne pas quitter, se*

*mettre à la suite de.* Ce mot a comme racine σπαω, tirer. Donc le sens est celui-ci : « Ne vous laissez attirer par personne. Ne vous attardez pas à faire des salutations oiseuses : *il faut aller à votre but....* » Notre-Seigneur vient d'exclure tout ce qui peut entraver la marche, tout paquet de voyage. Il continue en disant de ne pas se laisser davantage arrêter par les gens qu'on rencontre. Ne vous créez ni des embarras de choses, ni des embarras de personnes.

*a.* (X. 7.) P. 324. « Car l'ouvrier mérite son entretien », μιστος. C'est le prix quelconque que l'on donne d'une chose, en argent ou en nature; ici c'est l'entretien. Le mot *salaire* dirait trop, le mot *récompense* exprimerait une idée à côté.

*b.* (X, 12.) P. 324. « Et je vous déclare, » etc. Ces paroles, que l'on présente plus habituellement comme une réflexion de Notre-Seigneur à ses Disciples, nous paraissent être plus logiquement placées comme conclusion du petit discours dont il leur donne la substance et qu'ils auront à répéter. L'annonce du Règne de Dieu est un dernier appel qu'ils auront à faire au désir du bien; et la menace, un dernier appel à la crainte.

Ces paroles cependant sont pour Notre-Seigneur une transition naturelle qui le conduit à parler de l'ingratitude de sa propre patrie, et de la dureté d'âme qu'il a rencontrée autour de lui.

*c.* (X, 27.) P. 327. « Et comme toi-même celui qui t'est proche. » Le mot τὸν πλησίον, *proximus*, signifie littéralement *le plus rapproché;* le plus rapproché par la distance, c'est-à-dire *le voisin;* le plus rapproché par le cœur, c'est-à-dire *l'ami;* le plus rapproché par le sang, c'est-à-dire le *parent* et le *frère.* Remarquons même en passant que le texte rappelé ici et qui se trouve au chapitre XIX, verset 18, du Lévitique, ne contient pas cette expression de *proximum.* Voici en effet ce texte : « *Diliges* amicum *sicut teipsum* ».

Le mot *prochain,* en français, signifiant simplement *autrui*, c'est-à-dire un homme quelconque ou la généralité des

hommes, par rapport à un individu particulier, le mot *prochain*, disons-nous, cadrerait sans nul doute avec le présent verset pris isolément, mais il ne donnerait en aucune sorte ni au Pharisien l'occasion de demander un éclaircissement, ni au Sauveur celle de poser la question que nous allons rencontrer tout à l'heure, v. 36 : « *Quis horum trium videtur tibi proximus fuisse illi, qui incidit in latrones?* » La traduction habituelle de ce dernier verset : « Lequel des trois te semble s'être montré *le prochain* de cet homme tombé entre les mains des voleurs », n'a absolument aucun sens dans notre langue, tandis que la traduction qui s'impose à l'esprit est celle-ci : « Lequel te semble s'être montré *comme le proche voisin, comme le proche parent, comme l'ami* de l'homme blessé ?... »

*a.* (X, 41.) P. 329. « Tu t'inquiètes, tu te troubles pour une multitude de mets : » Μεριμνᾷς καὶ τυρβάζῃ, *sollicita es et turbaris.* Μεριμνᾷς marque le trouble et les soucis intérieurs ; τυρβάζῃ, l'agitation extérieure.

Nous sommes d'accord, dans notre façon de traduire *erga plurima* et *unum necessarium*, avec saint Basile, Théophylacte, Corneille de La Pierre, Westein, etc.

La traduction « une seule chose est nécessaire », et surtout l'application solennelle que l'on a coutume d'en faire, nous semblent en évidente contradiction avec le sentiment général de cette scène toute familière. La morale en est éternellement applicable aux ménagères et maîtresses de maison de tous les temps et de tous les pays, toujours portées à faire plats sur plats pour leurs repas de réception, et attachant une importance extrême à ces détails, dont s'inquiètent si peu les hommes qu'elles veulent honorer. Combien de fois les convives, reçus dans une maison où tout s'agite et où on les laisse pour ainsi dire seuls, afin de les mieux recevoir, auraient-ils l'occasion de rappeler leur hôtesse à la simplicité et de lui dire : « Marthe! Marthe! pourquoi tant vous préoccuper pour une multitude de plats? un seul suffit. Restez avec nous, c'est le meilleur parti. »

*a.* (XI, 37.) P. 335. « D'accepter à déjeuner chez lui », Ὅπως ἀριστήσῃ. L'ἄριστον, le *prandium* des Romains, est proprement le repas du matin; le repas principal, le δεῖπνον, se prenait dans la soirée. (L'abbé Fouard.)

*b.* (XI, 39.) P. 336. « Déborde », γέμει.

*c.* (XI, 41.) P. 336. « Tout ce que vous pourrez », τὰ ἐνόντα, tout ce qui se peut, le possible.

*d.* (XII, 1.) P. 338. « Avant tout. » C'est le sens du grec Πρῶτον.

*e.* (XII, 26.) P. 341. « Des jours à venir », Περὶ τῶν λοιπῶν. Τὸ λοιπὸν veut dire *à l'avenir;* τῶν λοιπῶν, *des jours à venir.*

*f.* (XII, 29.) P. 341. « Ne vous en troublez point l'esprit », Μὴ μετεωρίζεσθε, mot à mot: Ne vous *élevez pas en l'air,* que le latin traduit *nolite in sublime tolli,* toutes choses équivalentes à l'expression familière de notre langue : « Ne vous en mettez pas la tête en l'air », que nous n'avons pourtant pas osé employer.

*g.* (XII, 37.) P. 342. « Renversant les rôles », *transiens.* Παρελθών, mot à mot allant de l'autre côté, du côté opposé, c'est-à-dire, comme du reste le sens logique l'indique, *renversant les rôles.*

*h.* (XIII, 5.) P. 345. « Si vous ne vous amendez », ἐὰν μὴ μετανοῆτε. — Voy. ci-dessus, la Note de saint Marc, p. 559, *c.* (VI. 12.)

*i.* (XIII, 7.) P. 346. « Coupe-le donc : ne vois-tu pas qu'il charge inutilement la terre? » ἵνα τί καὶ τὴν γῆν καταργεῖ. Le verbe grec « καταργέω » comporte, comme l'indique d'ailleurs le sens général du texte, ce caractère d'occupation *inutile* que ne rend pas le latin *occupat.*

*j.* (XIII, 10.) P. 346. « Il enseignait dans une synagogue », ἐν μιᾷ τῶν συναγωγῶν.

*a.* (XIII, 19.) P. 347. « Et grandit en forme d'arbre. » Remarquez que le texte ne dit pas *factum est arbor magna*, mais *factum est in arborem magnam*, et le grec ἐγένετο εἰς δένδρον μέγα. Le sénevé n'est pas en effet un grand arbre, mais seulement une plante légumineuse, *assez grande pour avoir forme d'arbre.*

*b.* (XIV, 7.) P. 351. « Y fit allusion. » Παραβολή ne veut pas dire seulement *Parabole*, mais signifie tout rapport, tout rapprochement, toute allusion. Ici il ne s'agit point d'une Parabole proprement dite, mais d'une simple allusion à la conduite que tenaient les convives.

*c.* (XIV, 26.) P. 353. « Ne sait pas rompre. » Dans le style biblique, *odere* signifie très souvent *aimer moins.* Ainsi le Sauveur commande seulement ici qu'on aime moins ses parents que lui, *en sorte qu'on soit prêt à les quitter pour le suivre.* (L'abbé Glaire.)

*d.* (XIV, 28.) P. 353. « Ne tienne conseil en lui-même. » *Sedens*, καθίσας, siégeant comme un juge tenant conseil.

*e.* (XV, 1.) P. 355. « Se pressaient tous. » Πάντες. La Vulgate omet ce mot si expressif. (L'abbé Fouard.)

*f.* (XV, 7.) P. 355. « Se convertissant. » Μετανοοῦντι. Voy. Note p. 559, *c.*

*g.* (XVI, 14.) P. 361. « Qui étaient grands amis de l'argent. » Le grec dit φιλάργυροι, *amis de l'argent*, et les versions syriaques et arabes traduisent : *Les Pharisiens, parce qu'ils étaient amateurs de l'argent*, etc. Le mot *avari* en latin, et surtout le mot français « avares » ne rendent pas la nuance vraie. Le Mauvais Riche dont il va être parlé à l'instant n'était pas un avare proprement dit, puisqu'il vivait dans la somptuosité, les copieux festins, les grandes dépenses. C'était un

homme qui mettait toute sa vie dans la fortune et dans ses jouissances, et qui ne s'occupait en rien des malheureux. Si les Pharisiens avaient été des Harpagons, ils n'auraient pas réussi, comme Jésus le leur reproche, à paraître justes aux yeux des hommes. C'étaient des hommes de faste et d'ostentation, épris de la richesse et de tout ce qu'elle apporte avec elle. Hélas ! il n'est pas besoin de remonter à dix-huit cents ans en arrière, pour comprendre ce type, qui ne s'est que trop perpétué.

*a.* (XVI, 22, 23.) P. 362. « Le riche mourut aussi et fut enseveli. » Le latin dit *sepultus est in inferno*, « Il fut enseveli dans l'Enfer ». Mais le grec, mettant un point après ἐτάφη, « il fut enseveli », fait rapporter les mots ἐν τῷ ᾅδῃ « dans l'Enfer » à la phrase suivante. Cette ponctuation nous a paru préférable.

*b.* (XVII, 10.) P. 365. « Sans mérite. » Ἀχρεῖοι, dit le grec, qui est absolument différent de *inutiles* que met à tort le latin.

*c.* (XVIII, 7.) P. 369. « Et il tarderait à les secourir? » Μακροθυμῶν ἐπ'αὐτοῖς.

*d.* (XVIII, 11.) P. 370. « Debout et la tête haute », σταθεὶς πρὸς ἑαυτὸν, *se tenant vers lui-même.*

*e.* (XVIII. 17.) P. 371. « N'admettra pas », μὴ δέξηται.

*f.* (XVIII, 27.) P. 372. « Du côté de l'homme », Παρὰ ἀνθρώποις.

*g.* (XVIII, 32.) P. 372. « Aux gens de l'étranger », ἔθνεσιν, *gentibus.*

*h.* (XIX, 6.) P. 374. « Il reçoit chez lui Jésus comme son hôte », ὑπεδέξατο, il donne l'hospitalité.

*a.* (XIX, 7.) P. 374. « Demander l'hospitalité », καταλῦσαι. Καταλύειν, *loger chez quelqu'un.*

*b.* XIX, 16.) P. 376. « A porté son fruit. » Προσειργάσατο, *a fructifié*, expression qui donne l'idée d'une plante qui pousse.

*c.* (XIX, 24.) P. 377. « A ses Gardes. » Παρεστῶσιν, mot à mot : *à ceux qui se tenaient auprès.*

*d.* (XIV, 47.) P. 380. « Les principaux personnages, » οἱ πρῶτοι τοῦ λαοῦ.

*e.* (XX, 16). P. 382. « Certains auditeurs, » ἀκούσαντες.

« Tout cela n'a rien de réel ». Μὴ γένοιτο, *absit*, hellénisme ou latinisme que l'on traduit parfois par « A Dieu ne plaise ! » mais qui veut dire aussi : « Tout cela n'a aucune base; c'est un conte fait à plaisir et qui est sans application aucune. »

Si les Pharisiens avaient répondu : « A Dieu ne plaise! » ils eussent par là confessé qu'ils étaient eux-mêmes ces vignerons iniques, tandis qu'ils repoussent l'ensemble de la Parabole comme une fable sans fondement, affectant d'autant plus de ne pas comprendre, qu'ils avaient mieux compris.

Le sens que nous adoptons explique seul ce qui suit et qui va être la réponse directe de Notre-Seigneur, démontrant précisément la réalité de ces choses, par la prophétie même qu'en a faite David.

*f.* (XXI, 2.) P. 386. « Une malheureuse petite veuve », *Viduam pauperculam.*

*g.* (XXI, 13.) P. 387. « Et ceci vous adviendra pour que me soit rendu le témoignage du martyre. » Nous traduisons *testimonium*, en grec μαρτύριον, par « témoignage du martyre », la littéralité même de cette traduction faisant ressortir davantage le caractère prophétique de la parole de Notre-Seigneur en ce moment-là.

*a.* (XXI, 15.) P. 387. « Une éloquence et une sagesse. » Dans le style de l'Écriture, le mot στόμα, *os*, *bouche*, se met pour ce qui sort de la bouche comme les paroles, les ordres, les commandements. (L'abbé Glaire.)

*b.* (XXI, 18 et 19.) P. 388. « Et cependant, pas un cheveu de votre tête n'est destiné à périr. » Il est évident que le Seigneur, qui vient de dire que plusieurs seront mis à mort ne veut point affirmer ici que nul cheveu ne tombera de la tête de ses martyrs. Ce qu'il affirme, c'est que rien ne meurt *définitivement*, et il en donne l'explication par cette allusion éclatante à la résurrection :

« C'est votre Vie même, etc. », τὰς ψυχὰς ὑμῶν, *animas vestras*. « Vos vies », par opposition à ἀπόληται, *peribit*, « périra ».

« Dont vous ferez la conquête, etc. » Le mot latin *possidebitis* ne traduit pas du tout le κτήσασθε du grec, qui veut dire vous *conquerrez*, *vous gagnerez*, etc.

« Par votre courage à souffrir. » Ὑπομονή, *constance*, *fermeté*, *patience*, *courage*, *persévérance*.

*c.* (XXI, 23.) P. 388. « Une immense calamité », Ἀνάγκη μεγάλη, est mal traduit par *pressura magna*.

*d.* (XXI, 24.) P. 388. « La mission de ces derniers », καιροὶ ἐθνῶν. Καιρὸς veut dire l'*occasion*, l'*utilité*, le *moment*, l'*opportunité*, et par suite la *charge spéciale*, la *fonction particulière*, la *mission*.

*e.* (XXI, 26.) P. 389. « La dynamique des cieux », αἱ δυνάμεις τῶν οὐρανῶν.

*f.* (XXI), 28.) P. 389. « Reprenez courage », ἀνακύψατε, mal traduit par *respicite*, du moins dans la circonstance. Il veut dire littéralement *regardez en haut*, et, au figuré, *reprenez courage*.

*a.* (XXII, 12.) P. 391. « Tendue de tapisseries », ἐστρωμένον, *stratum.*

*b.* (XXII, 16.) P. 392. « Jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse en sa plénitude », ἕως ὅτου πληρωθῇ, *donec impleatur* : jusqu'à ce qu'elle soit devenue pleine, au lieu d'être une forme vide, jusqu'à ce qu'elle soit une réalité au lieu d'une figure.

*c.* (XXII, 20.) P. 393. « Ce calice est un Testament nouveau en mon Sang, lequel sang va être répandu pour vous. » C'est le mot à mot littéral du grec que voici : Τοῦτο τὸ ποτήριον ἡ καινὴ διαθήκη ἐν τῷ αἵματί μου, τὸ ὑπὲρ ὑμῶν ἐκχυνόμενον.

Les traducteurs qui disent : « Ce calice est le Nouveau Testament », mettent, de leur chef, un article *le* qui n'est point dans le grec.

*d.* (XXII, 32.) P. 394. « A ton tour. » Cette interprétation de Maldonat nous paraît préférable à la traduction ordinaire : « Quand tu seras converti », car elle s'ajuste mieux à la suite des idées, et d'ailleurs ἐπιστρέψας, en plusieurs endroits de l'Écriture, a le sens que lui donne ici le savant jésuite. Ps. LXXXIV, 7. Joël, 14; Act. VII, 42. (L'abbé Fouard.)

*f.* (XXIII, 2.) P. 399. « En flagrant délit d'exciter notre Nation à la révolte. » *Invenimus subvertentem gentem nostram.*

*g.* (XXIII, 11.) P. 400. « Dont il n'y avait à faire aucun cas. » ἐξουθενήσας.

*h.* (XXIII, 18.) P. 401. « Débarrassez-nous de celui-là. » Αἶρε τοῦτον; « *è medio tolle* ». Αἴρω, dans le grec hellénistique, a ce sens : *délivrer, débarrasser de quelqu'un* en l'*écartant*, en le *faisant mourir*. Act. XXI, 36; XXII, 22. (L'abbé Fouard.)

*a.* (XXIII, 23.) P. 402. « Et celles des Grands-Prêtres. » Ces mots sont dans le grec.

« Avaient pris un caractère impérieux », κατίσχυον. Ce verbe veut dire *assujettir*, *dompter*, *commander*, *contraindre.*

*b.* (XXIII, 46.) P. 405. « Jésus *venait de crier*, etc. » Ce n'est que par cette traduction que nous pouvons concilier saint Luc avec les autres Évangélistes, qui font succéder immédiatement les ténèbres complètes et le déchirement du voile du Temple au dernier soupir de Jésus.

« Il avait expiré. » Aucun des Évangélistes ne dit : « Il mourut » Ἔθανεν; les termes dont ils se servent indiquent un acte volontaire, libre, spontané : Ἐξέπνευσεν (Marc, XV, 37; Luc, XXIII, 46); Ἀφῆκεν τὸ πνεῦμα (Matth., XXVII, 50). Παρέδωκεν τὸ πνεῦμα (Joan., XIX, 30.) « *Non eam deseruit invitus, sed quia voluit, quando voluit, quomodo voluit.* » Saint Augustin, *De Trinitate*, IV, 16. (L'abbé Fouard.)

# NOTES SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

*a.* (I, 1, 2.) P. 415. « Dans le principe..., de toute éternité. « Nous traduisons par ces deux expressions le *in principio* du latin et le ἐν ἀρχῇ du grec. Dans le langage de l'Écriture cette expression signifie l'une et l'autre chose; et c'est au fond la même pensée, regardée tour à tour au point de vue métaphysique et au point de vue concret.

*b.* (I, 5.) P. 415. « Mais les ténèbres ne s'en sont point pénétrées. » *Saisir une chose, l'arrêter au passage, la retenir pour soi, la contenir en soi*, et, dans le cas présent, *s'en pénétrer*, est un des sens de καταλαμβάνω qui paraît préférable à *comprendre*. Ici nous sommes dans la pensée de la Création, c'est-à-dire de la Vie envahissant le néant, de la Lumière perçant l'épaisseur des ténèbres.

*c.* (I, 13.) P. 416. « D'un époux », ἀνδρός, *viri*, d'un mâle.

*d.* (I, 14.) P. 416. « Dressé sa tente », ἐσκήνωσεν.

*e.* (I, 46.) P. 420. « — De Nazareth? répond Nathanaël : il peut y avoir du bon. » Nous adoptons avec saint Augustin (*Traité* VII sur l'Évangile de saint Jean) la forme affirmative, au lieu de la forme dubitative. Nathanaël était un homme préoccupé de l'avenir d'Israël et à qui le nom de Nazareth rappelle le texte prophétique : « Il sera Nazaréen » ; et, en entendant ce nom sur les lèvres de Philippe, il sent s'éveiller en lui quelque vague espérance de voir le Messie.

*a.* (II, 1.) P. 421. « C'était le troisième jour de la semaine. » *Die tertia.* On traduit souvent, par « trois jours après, des noces furent célébrées, etc. », et c'est à tort, selon nous. Un temps assez long semble en effet s'être écoulé entre les faits précédents (accomplis aux environs de Béthanie, au delà du Jourdain où Jean baptisait) et le Miracle de Cana, qui eut lieu en Galilée, c'est-à-dire à plusieurs journées de marche. De Béthanie à Cana, il y a à peu près trente-deux lieues, (cent vingt-huit kilomètres). Il est difficile d'admettre, avec une telle distance, que le surlendemain de leur départ de Béthanie, ils eussent pu arriver à Cana pour la célébration des Noces dont l'Évangéliste va nous faire le récit.

Les Noces duraient sept jours et, d'après l'ordre établi par Esdras, commençaient le quatrième jour de la semaine (le mercredi), lorsque la fiancée était une jeune fille, et le cinquième jour (le jeudi) quand elle était veuve.

Par conséquent, le *troisième jour de la semaine* (le mardi) était toujours, suivant l'une ou l'autre de ces hypothèses, soit le dernier, soit l'avant-dernier jour des Noces. C'est alors, tout naturellement, que le vin se trouva à manquer, parce que l'on touchait à la fin de ces réjouissances. Il est peu probable que la provision eût été épuisée dès le premier jour. Le mot du Président du festin sur le vin médiocre qui succède au bon vin du commencement s'applique doublement et à la fin du repas et à la fin des fêtes nuptiales.

*b.* (II, 4.) P. 422. « O Femme! lui répondit-il. » Γύναι, *mulier,* employé de la sorte, était chez les Orientaux, comme chez les Grecs, un terme de respect et de tendresse. Nous n'avons osé le traduire par « O femme aimée et vénérée! » qui eût été vrai assurément, selon l'esprit, mais qui eût paru excessif aux superstitieux de la lettre. En français, le mot unique qui exprimerait la vraie nuance n'existe pas. *Femme* a un caractère de brutalité qui est tout l'opposé du sens exact; nous l'adoucissons un peu en le faisant précéder de l'interjection ô.... Quant à « Madame », ou « Ma Dame », que l'on se serait peut-être permis aux seizième et

dix-septième siècles, cette expression aurait aujourd'hui un aspect ridicule et ne rendrait d'ailleurs en rien la physionomie véritable du γύναι grec.

Voy. Xénoph., *Cyrop.*, VII, 3, et Dion Cassius, 51.

*a.* (II, 4.) P. 422. « Bien que l'heure où je dois agir ne soit point encore venue, *que demandez-vous de moi?* »

Nous hasardons humblement, mais avec une confiance absolue, cette nouvelle traduction du célèbre *Quid mihi et tibi est, mulier? nondum venit hora mea.* Et afin que le lecteur, habitué à la version vulgaire (selon nous des plus fautives), se range, après un premier moment de surprise, à cette interprétation, nous allons le faire lui-même juge de la question et lui donner succinctement ici les motifs qui nous ont déterminé et qui nous semblent sans réplique. Comme nous il va voir, nous l'espérons, que la littéralité matérielle des mots et le sens manifeste et constant de cette même locution *partout où on la rencontre dans l'Écriture*, concourent ensemble, avec la suite du texte, la logique des idées et la vérité du sentiment, à établir en toute évidence : 1° que la traduction habituelle est un contresens complet; 2° que l'expression française « Que demandez-vous de moi? » donne la nuance exacte.

Avant tout faisons remarquer, que, pour traduire (comme l'ont fait généralement les traducteurs qui se sont copiés les uns les autres) par la phrase brutale : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » il faut tout d'abord supposer *arbitrairement* qu'il y a dans le latin : « *Quid* commune *est tibi et mihi?* » alors qu'on pourrait aussi bien et avec plus de raison sous-entendre « *Quid* interest? *Quid* prodest? *Quid* facilius? etc. » Le mot à mot rigoureux, le décalque du texte *Quid mihi et tibi est?* est celui-ci : *Quelle chose est à moi et à toi? Qu'est-ce qui est à toi et à moi? Qu'y a-t-il à toi et à moi?*

Ce mot à mot constitue au premier aspect une expression obscure comme le sont ordinairement, pour quiconque n'en

a pas la clef, les idiotismes de toute langue. Cependant, après quelque réflexion, et en songeant à la circonstance dans laquelle ces paroles sont prononcées, l'esprit est peu à peu porté à penser que ce serait là, originairement, une formule de condescendance et de soumission signifiant : « Est-il donc quelque chose à toi et à moi? à toi d'un côté et à moi de l'autre?.... Est-il une volonté tienne qui, par cela même, ne soit une volonté mienne et que, par conséquent, je ne sois prêt à exécuter? Tu n'as donc qu'à parler pour que j'agisse; exprime ton désir », — toutes paroles qui finissent par se résumer en ceci : « Que demandez-vous de moi? Que voulez-vous que je fasse? »

Or, cette présomption vers laquelle l'esprit se sent naturellement entraîné, cette présomption devient une certitude si nous nous plaçons en face de cette même locution *partout où nous la constatons ailleurs*, dans le texte des Saints Évangiles.

*Quid est mihi et tibi?* Nous rencontrons cette même locucution en saint Marc (V, 7) et en saint Luc (VIII, 28). Elle est adressée à Jésus par un Démon suppliant qui se prosterne, en la personne du possédé, aux pieds du Sauveur, en s'écriant : « *Quid est mihi et tibi, Jesu Filii altissimi?* » après quoi il ajoute : « Au nom de Dieu je vous adjure de ne point me torturer ». Nous la lisons également en saint Matthieu, VIII, 29-31; et ce sont encore les Démons, terrifiés *et soumis*, qui la font entendre : *Quid nobis et tibi, Jesu Filii Dei?* et qui contiennent cette supplication : « Êtes-« vous venu avant le temps pour nous torturer?... Si vous « nous chassez d'ici, envoyez-nous dans cette troupe de « pourceaux. » — Nous la retrouvons encore dans saint Luc (IV, 34). Et c'est toujours le Démon qui la prononce dans la Synagogue de Capharnaüm : « *Quid est mihi et tibi, Jesu Nazarene?* et qui s'écrie ensuite « Grâce!.... Êtes-vous venu consommer notre ruine? Je sais qui vous êtes, vous! Vous êtes le Saint Dieu ».

Il faut donc, de toute rigueur, que le sens de la locution *Quid mihi et tibi?* puisse convenir *à la fois* aux deux extrêmes; — c'est-à-dire sur les lèvres des Démons parlant à Jésus, — et sur les lèvres de Jésus parlant à sa Mère. Or, est-il une autre formule que celle de l'acquiescement et de la soumission qui puisse convenir, — acquiescement et soumission de l'amour, de la part de Jésus parlant à Marie ; — acquiescement et soumission de la crainte, de la part des Esprits immondes parlant au Sauveur? La parole arrogante et dure, la parole agressive et insultante : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » n'a de sens dans aucun de ces cas et serait en complet désaccord avec la logique des idées et la nature de la situation. La traduction vraie : « Que demandez-vous de moi? » illumine tout de son rayon simple et clair.

C'est parce que *Quid mihi et tibi est* signifie : « Que demandez-vous de moi? » que Marie, en entendant cette parole de son divin Fils, dit aussitôt aux servants de table : « Quoi qu'il vous ordonne, faites-le. *Quodcumque vobis dixerit, facite.* » C'est parce que *Quid mihi et tibi* est une formule de soumission et signifie : « Que demandez-vous de moi? que voulez-vous que nous fassions? » que les Démons prononcent cette parole *pour désarmer Jésus* et lui dire ensuite : « Ne nous torturez pas!... Grâce!... Permettez-nous d'aller dans ces pourceaux! etc. »

Et tout cela est tellement vrai que, même quand elle n'est pas une formule d'acquiescement, l'expression *Quid mihi et tibi* continue à signifier : « Que demandez-vous de moi? » absolument comme dans notre langue, où le même mot (et celui-là en particulier) prend un sens différent suivant la façon dont il est intoné. — En veut-on la preuve et l'exemple? Il n'y a pour cela qu'à ouvrir la Bible. Lorsque, après la mort d'Absalon, Sémei, amenant à sa suite tous ses soldats, vient présenter sa soumission à David et implorer son pardon, voici que les enfants de Sarvia tentent de détourner le Roi de faire grâce à ce révolté repentant, et ils l'incitent à le faire périr. Et alors le Roi, en cette heure solennelle où

tout son peuple revient à lui et l'acclame, répond par ces paroles : *Quid mihi et vobis, filii Sarviæ? Cur efficimini mihi hodie in Satan? Ergone hodie interficietur vir in Israël? an ignoro hodie me factum regem super Israël?* (II, Lib. *Regum*, XIX, 22.)

En vérité, que signifierait en cette occurrence « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Quel rapport aurait cette pensée avec ce qui suit?... N'est-il pas évident que là comme précédemment, tout devient lumineux, homogène et naturel dès que l'on substitue le sens vrai au sens faux : « Que demandez-vous de moi, ô fils de Sarvia!... Et pourquoi aujourd'hui vous mettre en travers de moi?... Est-ce donc un jour à faire mourir un Israélite et puis-je oublier que je deviens aujourd'hui roi d'Israël? »

Nous venons de faire passer les textes les plus divers sous le regard du lecteur. Dans tous, la traduction fausse présente un sens incompréhensible ou irrationnel. Dans tous, la traduction vraie, s'adaptant à la logique des idées, à la nuance du sentiment et à l'ensemble de la situation, apporte une clarté complète. La démonstration nous semble achevée.

*a.* (III, 15.) P. 427. « D'une éternelle vie. » L'article n'est point dans le grec : ἀλλ' ἔχῃ ζωὴν αἰώνιον.

*b.* (III, 18.) P. 428. « En la personne du Fils unique de Dieu. » C'est le sens de Cornélius à Lapide. Voici son texte : « Græce εἰς τὸ ὄνομα, *id est in nomine*, hoc est, *in ipsum Filium Dei. Nomen enim ponitur pro re nominata metonymice.*

*c.* (IV, 6.) P. 431. « N'en pouvant plus », traduction du *sic*, du οὕτως, qui est évidemment la répétition du *fatigatus ex itinere.*

*d.* (IV, 21, 22.) P. 432. « Le temps approche.... Une ère s'avance. » Ὥρα veut dire non seulement une heure, mais une division quelconque du temps, une année, une période, une saison, une ère.

*a.* (IV, 22.) P. 432. « Que c'est du peuple Juif que doit sortir la Rédemption », ἡ σωτηρία. Le mot grec signifie « salut, guérison, délivrance, rachat ». Σωτηρία ici se rapporte évidemment au Rédempteur, au Sauveur, Σωτῆρ, à Jésus lui-même. Et cela est si vrai qu'à ce mot-là la Samaritaine lui parle immédiatement du Messie, à quoi Jésus répond : « Le Messie, c'est Moi ».

*b.* (IV, 49.) P. 436. « Mon pauvre enfant. » Παιδίον, diminutif de παῖς, terme de pitié et de tendresse.

*c.* (IV, 54.) P. 436. « Ce nouveau miracle accompli par Jésus après son retour de Judée fut le second qu'il opéra en Galilée. » *Hoc iterum secundum signum fecit Jesus, quum venisset a Judæa, in Galilæam.* L'accusatif ne supposant pas *toujours et sans exception* le mouvement, nous n'hésitons pas à placer la virgule après *Judæa*, ce qui permet alors de rapporter *in Galilæam* au premier membre de phrase. Il est évident, en effet, que l'Évangéliste ne peut vouloir dire que ce fut, généralement parlant, le second miracle de Jésus, puisqu'il a non seulement raconté lui-même le miracle de Cana, mais qu'il s'est, dans un des chapitres précédents, exprimé ainsi (ch. II, v. 23) : « Pendant son séjour à Jérusalem à l'occasion de la fête de Pâques un grand nombre, *voyant les miracles qu'il opérait*, eurent foi en sa personne », et que Nicodème, s'adressant à Jésus, a déjà prononcé cette parole : « Nul ne pourrait, si Dieu n'était avec lui, *accomplir les miracles que vous opérez* » (ch. III, v. 2).

Le miracle dont il est question ici fut le second que Jésus opéra *en Galilée* et à Cana. Car il faut remarquer que, bien que le malade fût à Capharnaüm, c'est à Cana, et sans se déplacer, que Jésus prononce la parole soudainement accomplie : *Vade, filius tuus vivit.*

*d.* (V, 15.) P. 438. « Cet homme en s'en allant, proclamait devant les Juifs », *Abiit ille homo et nunciavit Judæis.*

Il importe de bien faire comprendre qu'il n'avait aucune intention de dénoncer son Sauveur, mais uniquement de proclamer sa gloire, et c'est ce que nous avons voulu clairement indiquer par notre forme de phrase.

Saint Jean Chrysostome remarque avec justesse que si le Paralytique eût nourri de mauvais desseins, il aurait dit aux Sanhédrites : « C'est Jésus qui m'a ordonné de porter mon lit et de violer le Sabbat ». Il ne songe, au contraire, qu'à le déclarer son bienfaiteur : « C'est lui qui m'a guéri ! » dit-il.

*a.* (V, 16.) P. 438. « Ceux-ci traitèrent Jésus de criminel pour avoir agi de la sorte durant le Sabbat. » Le mot grec ἐδίωκον que le latin traduit par *persequebantur* signifie non seulement *persécuter*, mais aussi *accuser*, *traiter de coupable et de criminel* et même *poursuivre en justice*. Il ne s'agit pas ici de persécutions vagues, mais d'une accusation formelle portée contre Jésus, devant lui-même, pour qu'il y réponde.

*b.* (V, 18.) P. 439. « Son propre Père. », Πατέρα ἴδιον, plus expressif que le latin.

*c.* (V, 22.) P. 439. « Le Jugement universel », τὴν κρίσιν πᾶσαν.

*d.* (VI, 30.) P. 446. « Pour que nous ayons en vous une telle foi, quel est l'acte propre, quel est le signe spécial que vous nous présentez? » *Quod ergo tu facis signum, ut videamus et credamus tibi? Quid operaris?...* Il est clair que les Juifs ne demandent pas un miracle *quelconque*, puisqu'ils en voyaient plusieurs accomplis par Jésus. Mais ils disaient : « — Cela ne prouve rien : on en a fait avant vous sans se prétendre Fils de Dieu. Nous voulons autre chose. »

*e.* (VII, 14.) P. 453. « Vers le quatrième jour de ces Fêtes » : *die festo, mediante.* La fête ayant sept jours, le milieu de la solennité était le quatrième jour. Si nous eussions mis :

« vers le milieu de la fête », cette expression eût été obscure et n'eût pas été comprise dans son vrai sens.

*a.* (VIII, 37.) P. 464. « De la descendance matérielle d'Abraham » : σπέρμα, dit le grec, au verset 33 et au verset 37. Le *semen* du verset 33 traduit exactement le grec. Le *filii* du verset 37 ne tient pas compte de la nuance et est entièrement fautif.

*b.* (VIII, 39.) P. 465. « Les enfants », τέκνα.

*c.* (VIII, 49.) P. 465. « Je venge l'honneur de mon Père », τιμῶ τὸν πατέρα μου. — Homère dit : τιμήσου « τόν μοι υἱόν ». *Venge l'honneur de mon fils.*

*d.* (VIII, 51.) P. 465. « Ne verra point la Mort dans l'éternité », θάνατον οὐ μὴ θεωρήσῃ εἰς τὸν αἰῶνα, *mortem non videbit in æternum.* En hébreu comme en grec et même en latin, cette phrase signifie également : ou bien « ne verra point la mort dans l'éternité », c'est-à-dire la mort éternelle ; ou bien « sera éternellement sans voir la mort », ne mourra jamais. Et les Juifs, préoccupés seulement de la mort terrestre, ne comprennent ou affectent de ne comprendre que le second sens. Et ils vont même répéter tout à l'heure cette phrase en l'altérant un peu, et en mettant οὐ μὴ γεύσηται au lieu de οὐ μὴ θεωρήσῃ, *non gustabit* au lieu de *non videbit.*

*e.* (X, 25.) P. 474. « Je vous le dis », le grec dit Εἶπον ὑμῖν.

*f.* (X, 29.) P. 475. « Mon Père est plus que tous les hommes » : *Pater meus majus omnibus est.*

*g.* (XI, 35.) P. 479. « Les larmes coulaient sur la face de Jésus. » Ἐδάκρυσεν, « *flevit* » ; il versa des larmes, sans pleurer à haute voix, comme il le fera plus tard à Jérusalem lorsqu'il est dit : Ἔκλαυσεν, *ploravit.* (Luc, XIX, 41.) (L'abbé Fouard.)

*a.* (XII, 2.) P. 482. « Le soir on donna un repas à son occasion. » Ἐποίησαν αὐτῷ δεῖπνον. « *Un repas du soir.* » (L'abbé Fouard.)

*b.* (XII, 6.) P. 483. « Il détournait ce qu'on y mettait », Ἐβάσταζεν : il emportait, détournait l'argent qui était versé dans la bourse. Βαστάζω a certainement ce sens, que favorise le contexte et qu'adoptent de nombreux commentateurs. La traduction de la Vulgate *portabat*, semble faire de ce mot une tautologie. » (L'abbé Fouard.)

*c.* (XII, 20.) P. 485. « Se trouvaient quelques Hellènes. Ces étrangers, etc. » Le texte grec dit : Ἕλληνες, le latin dit *Gentiles*. Notre traduction unit les deux expressions.

*d.* (XII, 35.) P. 487. « C'est pour peu de temps que la lumière est encore au milieu de vous », ἔτι μικρὸν χρόνον τὸ φῶς ἐν ὑμῖν ἐστίν. Nous suivons le sens du grec, et non celui du latin, rejeté par Cornélius à Lapide et par la généralité des commentateurs.

*e.* (XIII, 2.) P. 489. « La cène pascale était commencée. » La leçon δείπνου γινομένου, adoptée par Tischendorf et Tregelles d'après les manuscrits du Sinaï et du Vatican, signifie que le repas commençait. D'autre part, le texte reçu γενομένου, *cœna facta* (Vulgate), ne peut être traduit par « après le repas », car nous voyons que, le lavement des pieds terminé, Jésus se remit à table et que le festin continua (Joan., XIII, 12). Ce participe aoriste doit donc être traduit ainsi : « Le repas était commencé, se poursuivait ». Dans plusieurs passages du Nouveau Testament, il a une signification semblable : Matth., XXVI, 6 ; Marc, VI, 2 ; Joan., XXI, 4. (L'abbé Fouard.)

*f.* (XIII, 5.) P. 489. « Il se disposa à laver les pieds à ses Disciples », *Cœpit.*

Il paraît peu naturel d'admettre que Jésus, avant de venir à saint Pierre, ait lavé les pieds d'autres apôtres, et que ceux-ci l'aient laissé faire sans résister. — Ἤρξατο νίπτειν τοὺς πόδας τῶν μαθητῶν, ne signifie pas que Jésus commença par d'autres disciples que par Pierre. Cela marque simplement que le Sauveur, en agissant ainsi, faisait une chose inattendue et inaccoutumée. Le οὖν du verset suivant reprend la suite du récit, et montre comment Jésus, mettant son dessein à exécution, vint d'abord au chef des Apôtres. (L'abbé Fouard.)

*a.* (XIV, 16.) P. 495. « Un autre soutien », Παράκλητον. Ce mot n'est employé que par saint Jean, une fois dans sa première Épître en parlant de Jésus (II, 1), et quatre fois dans le récit de la Cène, en parlant du Saint-Esprit. Trois significations lui ont été données : 1° Origène le traduit par « Consolateur », Παραμυθητής, et son sentiment est adopté par de nombreux Pères grecs; mais ce sens trop restreint ne peut s'appliquer au passage de l'Épître de saint Jean, où la Vulgate traduit avec raison παράκλητος par *advocatum*. 2° Théodore de Mopsueste propose une autre interprétation, celle « d'Instituteur, de Maître », mais rien ne justifie son hypothèse. 3° La signification la plus probable est celle « d'avocat, d'assistant, d'aide », qu'ont acceptée les premiers Pères latins et que nous trouvons dans Démosthènes et dans Philon. Les rabbins, qui ont fait passer ce mot dans leur dialecte, « Peraklita », l'entendent également ainsi. — Nous le prendrons non dans le sens étroit d'avocat, de défenseur en justice, mais dans celui d'aide, de soutien, qui convient également à l'Esprit-Saint et à Jésus-Christ. (*Id.*)

*b.* (XIV, 26.) P. 496. « Vous fera pénétrer dans le sens, etc. Ὑπομνήσει ὑμᾶς πάντα ἃ εἶπον ὑμῖν. » Ἃ εἶπον ne tombe pas sur ὑπομνήσει. Ce passage veut dire : « Le Saint-Esprit donnera une netteté parfaite aux paroles dont vous n'aurez saisi le sens qu'imparfaitement; il vous rappellera, vous suggérera même, « *suggeret* », par une inspiration divine, ce qui ne sera plus en vous qu'un souvenir presque effacé. » (*Id.*)

*a.* (XV, 2, 3.) P. 498. « Il l'émondera pour que ce fruit soit plus abondant encore. Vous êtes déjà émondés, etc. » Le mot *mundi estis*, qui ne semble point correspondre à *purgabit vos* dans le latin, y correspond dans le grec, où *purgabit* s'exprime par καθαίρει, « il émondera », et *mundi estis* par καθαροί ἐστε, « vous êtes émondés ».

*b.* (XV, 16.) P. 499. « Pour que vous vous mettiez en marche », ὑπάγητε, *ut eatis*, pour que vous marchiez, pour que vous alliez évangéliser le monde. C'est la mission apostolique.

*c.* (XV, 27.) P. 500. « Vous serez aussi mes martyrs », Καὶ ὑμεῖς δὲ μαρτυρεῖτε.

*d.* (XVI, 13.) P. 502. « Vous fera entrer dans la vérité totale », Ὁδηγήσει ὑμᾶς εἰς πᾶσαν ἀλήθειαν.

*e.* (XVII, 2.) P. 506. « Après l'avoir constitué », etc. Καθὼς veut dire non seulement « comme », mais encore « après que ».

*f.* (XVII, 19.) P. 507. « M'offrant pour eux en sacrifice, afin que, eux aussi, ils se sacrifient vraiment. »

Le verbe grec Ἁγιάζω signifie non seulement « sanctifier » comme il est, croyons-nous, employé plus haut, mais encore, « immoler la victime sur l'autel, offrir le sacrifice ». Et tout porte à croire que c'est là le sens qu'il faut adopter dans ce passage, entièrement incompréhensible dans les traductions ordinaires : « je me sanctifie moi-même, etc. »

*g.* (XVII, 22.) P. 507. « La lumière que vous m'avez donnée à moi-même », *Claritatem quam dedisti mihi. Claritas*, la clarté, la lumière. Le grec dit τὴν δόξαν, la doctrine, c'est-à-dire l'illumination de l'esprit. Le mot « gloire », par lequel on le traduit souvent, ne se comprend pas.

*h.* (XVIII, 4.) P. 508. « Tout ce qui allait fondre sur lui », *Omnia quæ ventura super eum.*

*a.* (XIX, 11.) P. 515. « S'il ne vous avait été commis d'en haut pour cela » : Οὐκ εἶχες ἐξουσίαν οὐδεμίαν κατ' ἐμοῦ, εἰ μὴ ἦν σοι δεδομένον ἄνωθεν διὰ τοῦτο; *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi datum esset tibi desuper propter ea.* Nous modifions ici la ponctuation habituelle, qui nous semble fausser le sens et qui ne concorde pas avec la logique des idées. La ponctuation habituelle (et selon nous fautive) place le point après ἄνωθεν et *desuper*, et avant διὰ τοῦτο et *propterea*, tandis que la bonne ponctuation est, ce nous semble, de mettre le point après ces derniers mots qui terminent alors la première phrase, au lieu de commencer la seconde.

Ἄνωθεν, « d'en haut, du Ciel ». Tous les dictionnaires indiquent ce sens. Notre-Seigneur fait comprendre à Pilate que son pouvoir relève du Ciel : et c'est ce qui redouble la frayeur de Pilate que le nom de « Fils de Dieu » prononcé par les Juifs avait déjà rendue fort grande. Et voilà pourquoi, « sur cette parole, » *exinde*, il cherche de plus en plus à sauver Jésus.

*b.* (XX, 15.) P. 524. « Le propriétaire du jardin. » Nous traduisons *hortulanus* (homme du jardin) par « le propriétaire du jardin », qui nous paraît justifier davantage l'appellation *Domine*, qui vient après.

*c.* (XX, 17.) P. 594. « Ne t'attache pas ainsi à moi : *Noli me tangere* ». Le grec dit : Μή μου ἅπτου, « ne te noue pas, ne t'attache pas, ne t'accroche pas, ne te suspends pas à moi ». Tout le monde comprend comment, dans sa folle joie, elle s'accrochait à ses vêtements.

*d.* (XX, 29.) P. 526. « Bienheureux ceux qui ne verront point et qui croiront. » Le passé prophétique, exprimant le futur.

*e.* (XX, 31.) P. 527. « La Vie en Lui ». *Vitam habeatis in nomine ejus* : le nom pour la personne, ainsi que nous l'avons déjà expliqué plus haut.

*a.* (XXI, 15-17.) P. 529. « Sois le Pasteur de mes agneaux... fais paître mes brebis,... sois le Pasteur de mes brebis. » Le latin n'emploie à chaque fois que le mot *Pasce*, mais le grec emploie successivement Βόσκε, Ποίμαινε et Βόσκε.

*b.* (XXI, 25.) P. 530. « Que le monde ne pourrait comprendre », χωρέω comme *capere* veut dire non seulement « contenir », mais « comprendre » : χωρεῖν λόγον, « comprendre un discours ou une parole ».

# TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE. — A NOTRE-DAME DE LOURDES.


Pages.

PRÉFACE . . . . . I
AVERTISSEMENT ESSENTIEL . . . . . XXVIII


ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU


CHAP. I. — Généalogie de Jésus-Christ . . . . . 3
II. — L'Annonciation. Trouble de Joseph. Apparition de l'Ange. Naissance de Jésus . . . . . 5
III. — Les Mages . . . . . 7
IV. — Fuite en Égypte. Massacre des Innocents. Retour d'Égypte . . . . . 9
V. — Prédication et baptême de Jean. Jésus baptisé par Jean. 11
VI. — Jésus au désert. Les tentatives du Démon . . . . . 15
VII. — Jésus à Capharnaüm. Commencement de sa mission publique, Vocation de Pierre, d'André, de Jacques et de Jean . . . . . 17
VIII. — Le Sermon sur la Montagne . . . . . 20
IX. — Guérison d'un lépreux. Le serviteur du Centurion. La belle-mère de Pierre . . . . . 36
X. — Détachement qu'il faut pour suivre Jésus. La tempête apaisée. Délivrance d'un possédé de Gérasa . . . . . 40
XI. — Paralytique guéri. Rémission des péchés . . . . . 42
XII. — Vocation de Matthieu. Les justes et les pécheurs. Le jeûne. Guérison de l'hémorrhoïsse, de deux aveugles, d'un muet . . . . . 44
XIII. — Noms des Apôtres. Pouvoirs et instructions qu'ils reçoivent . . . . . 49

XIV. — Ambassade de Jean-Baptiste. Mission du Précurseur. Menaces aux villes impénitentes. Sages sans lumières. Simples éclairés. Joug léger . . . . . 55
XV. — Les épis mûrs. Le Sabbat. L'homme à la main paralysée. Accomplissement de la prophétie d'Isaïe . . . . . 59
XVI. — Possédé aveugle et muet. Explications calomnieuses des Pharisiens Le péché contre le Saint-Esprit. Signe de Jonas. La famille de Jésus . . . . . 62
XVII. — Paraboles du Semeur, de l'Ivraie, du Grain de sénevé, du Levain . . . . . 62
XVIII. — Explication de la parabole de l'Ivraie. Le Trésor enfoui. La Perle précieuse. Le Filet du pêcheur . . . . . 73
XIX. — Nul n'est prophète en son pays . . . . . 76
XX. — Le meurtre de Jean . . . . . 77
XXI. — Multiplication de cinq pains et de deux poissons. Jésus marche sur les eaux, Pierre y marche après lui. Vertu des vêtements de Jésus . . . . . 78
XXII. — La Loi de Dieu et les Traditions pharisaïques. Guides aveugles . . . . . 81
XXIII. — La Chananéenne . . . . . 84
XXIV. — Multiplication de sept pains et des poissons . . . . 85
XXV. — Prodige refusé. Les signes des temps. Le levain des Pharisiens . . . . . 87
XXVI. — Confession et primauté de Pierre. Passion et résurrection prédites. Pierre réprimandé. Abnégation . . . . 90
XXVII. — La Transfiguration. Moïse et Élie. Guérison d'un épileptique. Pouvoir de la foi . . . . . 93
XXVIII. — L'impôt payé . . . . . 96
XXIX. — Le plus grand dans le Royaume des cieux. Les enfants, les petits, les humbles. Union des cœurs, pardon des offenses. Paraboles du Débiteur impitoyable à autrui . . . . . 97
XXX. — Le mariage indissoluble. Les petits enfants . . . . . 102
XXXI. — Les deux grands commandements. Le danger des richesses. Le Trou de l'Aiguille . . . . . 105
XXXII. — Récompense de ceux qui quittent tout pour suivre Jésus. Parabole des Ouvriers de la Vigne . . . . . 107
XXXIII. — Passion et résurrection prédites de nouveau. Demande de la mère des fils de Zébédée. La vraie grandeur, c'est de servir. Guérison des deux aveugles de Jéricho . . . . . 109

XXXIV. — Le jour des Rameaux. Entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem. Jésus chasse les vendeurs du Temple. L'acclamation des enfants. . . . . 111
XXXIV. — Le figuier desséché. . . . . 114
XXXVI. — Grands-Prêtres et Anciens du peuple confondus. Parabole des deux Fils. Parabole des Vignerons homicides. La Pierre angulaire. Parabole du Festin des noces. . . . 115
XXXVII. — Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. La Résurrection des morts. Le grand commandement de la Loi. Le Messie fils de David. . . . . 120
XXXVIII. — Se garder du Pharisaïsme. Humilité. Ne se faire appeler ni Maître, ni Père, ni Docteur. Malheur aux Scribes et aux Pharisiens. Menaces contre Jérusalem. . . . . 124
XXXIX. — Ruine du Temple prédite. Destruction de Jérusalem. Fin du monde. Signes avant-coureurs. Vigilance. Les Vierges sages et les Vierges folles. La parabole des Talents. Le Jugement dernier : accomplissement ou omission des œuvres de miséricorde. . . . . 129
XL. — Complot des Juifs. Le parfum répandu sur la tête du Christ. Judas va trouver les Grands-Prêtres. . . . . 141
XLI. — Le repas pascal. La trahison et le traître . . . . . 142
XLII. — Ceci est mon Corps; ceci est mon Sang. Jésus prédit la défection des Disciples. Protestation de Pierre. . . . . 144
XLIII. — Le Jardin des Oliviers . . . . . 145
XLIV. — Le baiser de Judas. Arrestation de Jésus. . . . . 147
XLV. — Chez Caïphe. La condamnation de Jésus. Outrages et mauvais traitements. . . . . 148
XLVI. — Reniement et repentir de Pierre. Jésus conduit à Pilate. 150
XLVII. — Désespoir et mort de Judas . . . . . 151
XLVIII. — Jésus devant Pilate. Sentence de mort prononcée contre Jésus. La Flagellation. . . . . 152
XLIX. — La Couronne d'épines. Jésus porte sa Croix. Simon le Cyrénéen. . . . . 155
L. — Au Golgotha. Le Crucifiement. La Mort . . . . . 156
LI. — Prodiges qui suivent la mort de Jésus. Joseph d'Arimathie. Sépulture. . . . . 158
LII. — Le Tombeau gardé. . . . . 160
LIII. — Résurrection de Jésus. L'Ange du Seigneur. Jésus apparaît à Marie-Magdeleine. Les Grands-Prêtres et les Anciens achètent le faux témoignage des Gardes. . . . . 161
LIV. — Jésus apparaît aux Disciples. Ses dernières paroles. . 163

## ÉVANGILE SELON SAINT MARC

CHAP. I. — La mission de Jean. Le baptême de Jésus. Jésus au désert . . . . . 167
II. — Prédication de Jésus. Vocation de Simon et d'André. Vocation de Jacques de Zébédée et de Jean. Délivrance d'un possédé. Guérison de la belle-mère de Simon. Nombreux miracles . . . . . 168
III. — Guérison d'un lépreux. Les multitudes . . . . . 171
IV. — Le paralytique. La rémission des péchés. . . . . 172
V. — Vocation de Lévi. Les justes et les pécheurs. Le jeûne. . 174
VI. — Les épis cueillis. Le Sabbat. L'homme à la main paralysée . . . . . 176
VII. — Les multitudes. Choix des douze Apôtres. . . . . 178
VIII. — Explications calomnieuses des Pharisiens. Le péché contre le Saint-Esprit. La famille de Jésus. . . . . 179
IX. — Parabole du Semeur. . . . . 182
X. — Lampe sur le candélabre. La Semence en terre. Le Grain de sénevé. . . . . 184
XI. — Tempête apaisée. . . . . 186
XII. — Délivrance d'un possédé . . . . . 187
XIII. — La fille de Jaïre. L'hémorrhoïsse. . . . . 190
XIV. — Jésus méprisé dans son pays. Mission des douze Apôtres . . . . . 192
XV. — Hérode et Hérodiade. Mort de Jean-Baptiste . . . . . 194
XVI. — Multiplication des cinq pains. . . . . 196
XVII. — Jésus marche sur les eaux. On guérit au contact de ses vêtements . . . . . 198
XVIII. — Les scandales pharisaïques. Les fausses traditions. Les seules choses qui souillent l'homme . . . . . 200
XIX. — La Chananéenne. Le sourd-muet . . . . . 203
XX. — Multiplication des sept pains . . . . . 205
XXI. — Le signe du ciel. Le levain des Pharisiens . . . . . 206
XXII. — Guérison d'un aveugle . . . . . 208
XXIII. — Jésus est le Christ. Jésus prédit sa passion, sa mort et sa résurrection. Réprimande faite à Pierre. Perdre ou sauver sa vie. . . . . 209
XXIV. — La Transfiguration . . . . . 211
XXV. — Possédé guéri. La prière et le jeûne . . . . . 213

XXVI. — Passion prédite. Le petit enfant. La pierre d'achoppement. Le sel affadi . . . . . 215
XXVII. — Indissolubilité du mariage. Les petits enfants. Le jeune homme riche. La récompense des disciples de Jésus. 218
XXVIII. — Passion et résurrection prédites de nouveau. La demande des fils de Zébédée. L'unique grandeur doit être de servir. L'aveugle de Jéricho . . . . . 222
XXIX. — Le jour des Rameaux. Entrée triomphante à Jérusalem. — Les malédictions du figuier. . . . . 224
XXX. — Vendeurs chassés du Temple. Figuier desséché. Puissance de la foi. Embarras des Grands-Prêtres. Les Vignerons homicides. . . . . 227
XXXI. Le tribut payé à César. La Résurrection des morts. La vie angélique. Les deux grands commandements de la Loi. 231
XXXII. — Les docteurs orgueilleux. L'obole de la veuve. . . 235
XXXIII. — Ruine du Temple prédite. Destruction de Jérusalem. Fin du monde. Signes avant-coureurs. Vigilance. . 236
XXXIV. — Complots des grands-prêtres et des Scribes. Le parfum répandu sur la tête de Jésus. Judas va trouver les Grands-Prêtres. Préparatifs de la Pâque. . . . . 240
XXXV. — La trahison annoncée. La Cène. Ceci est mon corps, ceci est mon sang. Défection des disciples prédite. Protestation de Pierre. . . . . 242
XXXVI. — Gethsemani . . . . . 244
XXXVII. — Le baiser de Judas. Arrestation de Jésus. Fuite des disciples . . . . . 245
XXXVIII. — Jésus chez le Grand-Pontife. Jésus condamné à mort. Outrages. Reniement et repentir de Pierre. . . . . 247
XXXIX. — Jésus conduit à Pilate. Flagellation. Condamnation à la croix. Couronnes d'épines. Simon de Cyrène. . . . . 249
XL. — Au Golgotha. Crucifiement. Mort de Jésus. Prodiges. Sépulture. . . . . 252
XLI. — Résurrection. Apparitions diverses de Jésus. Ses dernières paroles. Ascension . . . . . 255

## ÉVANGILE SELON SAINT LUC

Dédicace. . . . . 261
Chap. I. — Vision de Zacharie. Naissance de Jean annoncée. 262
II. — L'Annonciation et l'Incarnation. La visite de Marie à Élisabeth. Cantique de Marie (*Magnificat*) . . . . . 264

III. — Naissance de Jean-Baptiste. Cantique de Zacharie. Jean dans les déserts . . . . . 267
IV. — Naissance de Jésus. Cantiques des Anges. Adoration des bergers . . . . . 270
V. — Purification. Le vieillard Siméon. La prophétesse Anne. 272
VI. — Séjour à Nazareth. L'Enfant Jésus dans le Temple . . 274
VII. — Prédication de Jean. Jean mis en prison . . . . . 276
VIII. — Baptême de Jésus. Sa généalogie . . . . . 278
IX. — Jésus au désert. Les tentatives du Démon . . . . . 280
X. — Retour en Galilée. Il est chassé de Nazareth . . . . . 281
XI. — A Capharnaüm. Délivrance d'un possédé. Guérison de la belle-mère de Simon-Pierre. Miracles et prédication . . . 283
XII. — La pêche miraculeuse. La guérison du lépreux . . . 286
XIII. — Absolution des péchés. Guérison du paralytique. Vocation de Lévi. Repas de Jésus avec des publicains. Scandale des Pharisiens et des Scribes. Réponse de Jésus. . . 288
XIV. — Les épis murs. Le Sabbat. Guérison de l'homme à la main paralysée . . . . . 291
XV. — Élection des douze Apôtres. Les béatitudes et les malédictions. Les préceptes évangéliques . . . . . 293
XVI. — Guérison de l'esclave. La foi du Centurion. Résurrection du fils de la veuve de Naïm . . . . . 298
XVII. — Ambassade de Jean. Paroles de Jésus sur le Précurseur. Les perpétuels ennemis de la Sagesse . . . . . 300
XVIII. — Repas chez un Pharisien. Parfum répandu par une pécheresse sur la tête de Jésus . . . . . 303
XIX. — Jésus annonce la Bonne Nouvelle. La parabole du Semeur. La Lampe. La famille de Jésus à travers les âges. . 306
XX. — Tempête apaisée. Délivrance d'un possédé au pays des Géraséniens. L'hémorrhoïsse. Résurrection de la fille de Jaïre . . . . . 309
XXI. — Mission des Douze Apôtres. Le tétrarque Hérode. Retour des Apôtres. Multiplication des cinq pains et des deux poissons . . . . . 314
XXII. — Profession de foi de Simon-Pierre. Perdre la vie ou conquérir la vie . . . . . 316
XXIII. — La Transfiguration . . . . . 318
XXIV. — Délivrance de l'enfant possédé. Jésus prédit qu'il sera trahi. Le plus grand, c'est le plus petit. Qui n'est point contre vous est pour vous . . . . . 319
XXV. — Jésus traverse la Samarie. L'indignation de Jacques

et de Jean. La réprimande de Jésus. Tout laisser pour suivre Jésus. Mission des soixante-douze Disciples. Villes impénitentes . . . . . 321
XXVI. — Retour des soixante-douze Disciples. Mystères cachés aux sages et révélés aux petits. Le grand commandement de la Loi. L'histoire du bon Samaritain. Marthe et Marie. . 325
XXVII. — La prière . . . . . 329
XXVIII. — Le possédé muet. Blasphème des Juifs et réponse de Jésus. L'engeance pharisaïque. Malheur aux Pharisiens et aux Scribes. Pureté de l'œil. Les ablutions pharisaïques. 331
XXIX. — L'hypocrisie. Ne craindre que Dieu, se confier en lui. Le blasphème contre l'Esprit . . . . . 338
XXX. — Vanité des richesses. Nulle inquiétude. Le lis des champs. La vigilance. Le feu à la terre. Les signes des temps . . . . . 339
XXXI. — Conversion. Figuier stérile. Guérison de la femme courbée. Le Grain de sénevé. Le Levain . . . . . 345
XXXII. — Qui sera sauvé. Les menaces d'Hérode. Passion prédite. Endurcissement et punition de Jérusalem . . . . 348
XXXIII. — Le Sabbat. La guérison de l'hydropique. Quiconque s'élève sera humilié, quiconque s'humilie sera élevé. Le vrai banquet des disciples de Jésus. La parabole des Conviés . . . . . 350
XXXIV. — Tout quitter pour suivre Jésus. . . . . 352
XXXV. — Parabole de la Brebis perdue et retrouvée. Parabole de la Drachme. L'Enfant prodigue . . . . . 355
XXXVI. — La parabole de l'Intendant. Violence contre le règne de Dieu . . . . . 359
XXXVII. — Le Mauvais riche, Lazare et Abraham . . . . . 362
XXXVIII. — Malheur à ceux qui sont l'occasion de la chute. Le pardon. La foi. L'humilité. . . . . 364
XXXIX. — Les dix lépreux. Le règne de Dieu est au dedans de vous. Avènement du Fils de l'Homme . . . . . 366
XL. — La Veuve et le Juge. Le Pharisien et le Publicain. Le jeune homme riche. Danger des richesses. . . . . 369
XLI. — Passion et résurrection prédites. Guérison de l'aveugle de Jéricho . . . . . 372
XLII. — Zachée . . . . . 374
XLIII. — La parabole des dix mines . . . . . 375
XLIV. — Le jour des Rameaux. Jésus pleure sur Jérusalem. Vendeurs chassés du Temple. . . . . 377

XLV. — Grands-Prêtres confondus. Les Vignerons homicides. 381
XLVI. — Dieu et César. La Résurrection des morts. Hypocrisie et orgueil des Scribes . . . . . 383
XLVII. — L'obole de la veuve. Ruine du Temple prédite. Persécution annoncée. Destruction de Jérusalem. Fin du monde. Signes avant-coureurs. Vigilance. Conspiration des Grands-Prêtres et des Scribes. Trahison de Judas . . 386
XLVIII. — Cène pascale. Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang. Que celui qui est le chef se considère comme un serviteur. L'avenir de Simon-Pierre. Les deux épées . . . . . 391
XLIX. — Au mont des Oliviers. L'agonie. Le baiser de Judas. L'arrestation de Jésus. Le glaive de Pierre. La guérison de l'homme blessé. Au palais du Grand-Prêtre . . . . . 393
L. — Reniement et repentir de Pierre. Les outrages que subit Jésus. Son interrogatoire . . . . . 397
LI. — Jésus conduit à Pilate. Jésus devant Hérode. Pilate et les Juifs. Pilate envoie Jésus à la mort et délivre Barabbas. Simon le Cyrénéen. Jésus pleure sur Jérusalem. Les deux voleurs . . . . . 399
LII. — Le Crucifiement et la Mort de Jésus . . . . . 403
LIII. — La confession du Centurion. Joseph d'Arimathie. La mise au Sépulcre . . . . . 405
LIV. — Apparition des Anges. Résurrection de Jésus . . . . 407
LV. — Sur le chemin d'Emmaüs. Apparition de Jésus à deux Disciples . . . . . 408
LVI. — Apparition de Jésus aux Disciples. Ascension . . . . 410

## ÉVANGILE SELON SAINT JEAN

Chap. I. — Le Verbe, la Vie, la Lumière . . . . . 415
II. — Jean . . . . . 415
III. — Le témoignage de Jean. L'Agneau de Dieu. Baptême de Jésus ; l'Esprit-Saint ; le Fils de Dieu . . . . . 417
IV. — André, Simon-Pierre, Philippe et Nathanaël . . . . . 419
V. — Les noces de Cana . . . . . 421
VI. — Vendeurs chassés du Temple . . . . . 423
VII. — Nicodème. La naissance nouvelle . . . . . 426
VIII. — Le baptême de Jésus et le baptême de Jean . . . . 428
IX. — La Samaritaine . . . . . 430

X. — A Capharnaüm. Jésus guérit le fils d'un Officier royal. 435
XI. — A Jérusalem. Guérison du paralytique de la Piscine probatique . . . . . 436
XII. — Haine des Juifs. Dieu le Père et Dieu le Fils . . . . . 439
XIII. — Multiplication des cinq pains d'orge et des deux poissons . . . . . 442
XIV. — Tempête apaisée . . . . . 444
XV. — Le Pain du Ciel. Simon-Pierre. Judas . . . . . 445
XVI. — Les fêtes juives de la Plantation des tentes. Jésus part en secret pour Jérusalem . . . . . 450
XVII. — Jésus à Jérusalem. Les Grands-Prêtres. Les Juifs. Les multitudes. Les agents des Grands-Prêtres. Nicodème. . . 452
XVIII. — La femme adultère . . . . . 458
XIX. — La Lumière du monde. Le Fils est un avec le Père . . 460
XX. — Je suis le Principe. La vraie liberté. La descendance d'Abraham. Les enfants du Démon. Le Fils du Père. Les Juifs veulent lapider Jésus . . . . . 462
XXI. — La guérison de l'aveugle-né . . . . . 467
XXII. — La Porte des Brebis. Le Bon Pasteur . . . . . 471
XXIII. — Le témoignage des œuvres . . . . . 474
XXIV. — La résurrection de Lazare. Complot des Pharisiens. La parole de Caïphe . . . . . 476
XXV. — Le repas à Béthanie. Le vase de parfum . . . . . 482
XXVI. — Le jour des Rameaux. Les Hellènes. La Voix du Ciel. Aveuglement des Juifs . . . . . 484
XXVII. — La Lumière venue dans le monde . . . . . 488
XXVIII. — La Cène. Jésus lave les pieds des Disciples. Prédiction de la trahison de Judas. Judas sort du Cénacle. . . 489
XXIX. — Aimez-vous les uns les autres. Reniement de Pierre prédit. L'annonce de l'Esprit-Saint . . . . . 493
XXX. — Je suis la Vigne véritable. Le devoir de s'entr'aimer. Persécution et haine du monde prédites. L'Esprit consolateur. J'ai vaincu le monde . . . . . 497
XXXI. — Prière de Jésus pour ses Disciples . . . . . 504
XXXII. — Gethsémani. Le baiser de Judas. L'arrestation de Jésus. Pierre et Malchus. Chez Caïphe. Interrogatoire de Jésus. Reniement et repentir de Pierre . . . . . 508
XXXIII. — Au prétoire de Pilate. L'Interrogatoire. La Couronne d'épines et les dérisions. Les efforts de Pilate. Condamnation de Jésus. Le Crucifiement . . . . . 512
XXXIV. — Autour de la Croix. La Mort de Jésus . . . . . 516

XXXV. — Le coup de lance du soldat. . . . . 519
XXXVI. — La mise au Tombeau. . . . . 521
XXXVII. — Le Sépulcre vide. Les Anges. L'apparition de Jésus à Magdeleine. . . . . 523
XXXVIII. — Jésus apparaît aux Disciples rassemblés. Incrédulité de Thomas . . . . . 525
XXXIX. — Nouvelle apparition de Jésus à ses Disciples. Thomas convaincu . . . . . 526
XL. — Autres apparitions de Jésus sur les bords du Lac. Pêche miraculeuse. La mission de Pierre. L'apôtre Jean . . . . 527

NOTES EXPLICATIVES ET LEXICOLOGIQUES

Notes de saint Matthieu. . . . . 533
Notes de saint Marc. . . . . 557
Notes de saint Luc. . . . . 563
Notes de saint Jean. . . . . 577

FIN.

BS230.5 1887
Les Saints Evangiles
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00057 6548